Nº 640 36e Année. Tome CLXXVIII 15 Février 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France...... *3 fr. 50* | *Étranger* ...... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres
de
Émile Verhaeren

IV

LES BLÉS MOUVANTS - QUELQUES CHANSONS DE VILLAGE
PETITES LÉGENDES

1 vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix .. .. **18** fr.

Il a été tiré :

39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à .. .. **50** fr.
250 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 40 à 289, à .. .. **30** fr.

Œuvres
de
Georges Rodenbach

II

LES VIES ENCLOSES - LE MIROIR DU CIEL NATAL
PLUSIEURS POÈMES

1 vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix .. .. **18** fr.

Il a été tiré :

59 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à .. .. **50** fr.
220 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 279, à .. .. **30** fr.

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME

15 Février — 15 Mars 1925

15 Février — 15 Mars 1925 Tome CLXXVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

LES RELATIONS
DE J.-J. ROUSSEAU ET DE DUCLOS

A PROPOS DE QUELQUES LETTRES INÉDITES

—

Un des représentants actuels de la famille de Duclos, M. Gervaize, ancien député de Nancy, a fait récemment dans ses archives la découverte de plusieurs documents précieux, et a eu l'obligeance de me les communiquer. Au nombre de ceux-ci figurent les originaux de trois lettres de J.-J. Rousseau à Duclos : deux sont inédites ; à la troisième, connue déjà par le brouillon et une copie autographe conservés à la Bibliothèque de Neuchâtel, le manuscrit authentique apporte une rectification et une addition intéressantes. M. P.-P. Plan vient de son côté, dans le second volume de sa belle édition de la *Correspondance de Rousseau*, de nous apprendre l'existence d'une autre lettre de ce dernier à Duclos, également inédite, mais dont il n'a pu se procurer le texte complet (1).

Il m'a semblé que ces heureuses trouvailles pouvaient être l'occasion de résumer ce que nous savons des relations de Rousseau et de Duclos. Personne ne s'est encore occupé d'en faire spécialement l'histoire (2). Il en vaut pourtant la peine : Duclos a été l'un des plus intimes amis de Rous-

(1) *Correspondance de J.-J. Rousseau*, tome II, p. 96, lettre 174.

(2) M. Ducros a fait allusion à plusieurs épisodes des relations de Duclos et de Rousseau dans les trois volumes qu'il a consacrés à la vie de ce dernier (*Jean-Jacques Rousseau*, t. I, *de Genève à l'Hermitage* ; t. II : *de Montmorency au Val de Travers* ; t. III *de l'île Saint-Pierre à Ermenonville*).

seau, l'un des bien rares amis surtout qui aient réussi à demeurer toujours en bons termes avec lui ; et à diverses reprises, il a exercé une sérieuse influence sur la vie et sur l'œuvre du grand Genevois.

Leur première rencontre paraît remonter au mois d'août 1750. Elle eut lieu chez Mme d'Épinay, au château de la Chevrette. On y avait monté et l'on y représentait de temps à autre, cet été-là, une comédie de société écrite par Rousseau, *l'Engagement téméraire*. L'auteur, qui tenait lui-même un rôle dans sa pièce, venait souvent au château ; il se trouva que Duclos y fut invité et qu'on lui donna le divertissement d'une représentation de cette comédie : ainsi le hasard mit-il les deux futurs amis en présence. Entre eux, il y avait alors toute la distance qui sépare un écrivain célèbre, membre de deux académies, historiographe de France, pourvu d'une aisance confortable et de relations étendues, d'un simple débutant, très petit personnage dans les lettres comme dans le monde, et réduit encore pour vivre à se mettre à la solde d'un financier. Mais Duclos n'était pas homme à le prendre de haut avec un jeune confrère ; et celui-ci d'ailleurs s'acquit de prime abord sa sympathie.

Nous ne fîmes que dîner ensemble, raconte Rousseau ; il repartit le même jour ; mais nous causâmes quelques moments après le dîner. Mme d'Epinay lui avait parlé de moi et de mon opéra des *Muses galantes*. Duclos, doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avaient, s'était prévenu pour moi, m'avait invité à l'aller voir (3).

Que la recommandation de Mme d'Épinay et les talents de Rousseau aient fait beaucoup pour éveiller chez Duclos cette sympathie soudaine, il n'y a point à en douter ; mais peut-être faut-il tenir compte d'autre chose. Je ne puis m'empêcher de penser ici à l'ingénieux rapprochement que M. Pierre Lasserre, dans un de ses derniers livres (4), éta-

(3) *Confessions*, l. VIII.
(4) *Renan et nous*, ch. III.

blit entre le Suisse Rousseau et le Breton Renan, tous deux nés en pays de culture française, mais en dehors de ce qu'il appelle « l'Attique de la France », tous deux capables de comprendre parfaitement la société parisienne et différents d'elle pourtant par des traits de caractère et d'esprit qu'ils tiennent de leurs origines. De Duclos, Breton lui aussi, à Rousseau, les mêmes affinités existaient : si répandu qu'il ait été dans les salons de l'époque, Duclos ne paraît pas en avoir jamais goûté pleinement les conversations ni les usages (5) ; il n'y était pas tout à fait à son aise ; et je croirais volontiers qu'en remarquant chez Rousseau, dès cette première entrevue, une certaine inaptitude, faite de candeur et de gaucherie, à prendre les manières et le langage qui passaient alors pour le bon ton, il eut plaisir à constater que, sur ce point, son interlocuteur et lui sentaient et pensaient de même.

Cependant Rousseau, timide et fier, n'eut garde de se rendre à l'invitation de Duclos, tant qu'il n'eut « aucun passeport auprès de lui, que sa complaisance ». Il attendit, pour aller le voir, d'y avoir été encouragé par le succès du *Discours sur les sciences et les arts* et par les éloges qu'on lui rapporta que Duclos en avait faits.

Ainsi commencèrent entre nous, dit-il, des liaisons qui me le rendront toujours cher et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres (6).

Rousseau ne tarda guère à profiter des bons offices de Duclos. Depuis plusieurs années, il rêvait de tirer parti de ses talents de musicien et de librettiste pour se pousser à l'Opéra. Il avait essayé d'abord d'y faire représenter ses *Muses galantes*, mais il avait dû, après la répétition, reti-

(5) Sans critiquer aussi vivement que le fait Rousseau, dans le *Discours sur les sciences et les arts*, l'abus de l'esprit et le persiflage à la mode dans les salons, Duclos s'en est moqué quelque peu dans les *Confessions du Comte de T...*

(6) *Confessions*, l. VIII.

rer la pièce par crainte d'un échec. Le remaniement qu'il avait exécuté un peu plus tard d'un drame de Voltaire et de la musique de Rameau qui l'accompagnait avait bien été joué à l'Opéra sous le titre nouveau : *Les Fêtes de Ramire* ; toutefois comme on avait omis de mettre son nom sur le livret, il n'en était résulté pour lui aucun avantage. Mais Rousseau avait écrit, à la fin de 1749, *le Devin de village*, sur lequel il fondait de grandes espérances. Duclos s'employa avec zèle, sans en révéler l'auteur, à le faire accepter à l'Opéra ; il n'était pas sans y disposer de quelque crédit, y ayant donné en 1743 un ballet, *les Caractères de la folie*, dont Bernard de Bury avait composé la musique. Le succès de la répétition du *Devin de village* fut tel que l'intendant des Menus, M. de Cury, réclama l'ouvrage pour la Cour et faillit avoir une affaire avec Duclos, qui croyait de l'intérêt de Rousseau de le lui refuser, pour en réserver la primeur à l'Opéra. Tout finit par s'arranger ; *le Devin de village* fut représenté en octobre 1752 à Fontainebleau, où la Cour lui fit un accueil excellent, puis le 1er mars 1753, à l'Opéra, où il réussit fort bien. Rousseau tint à marquer, en dédiant à Duclos son opéra, la gratitude qu'il éprouvait de son aide efficace en cette circonstance :

Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avait protégée, et je déclarai que ce serait ma seule dédicace (7).

Il devait pourtant en faire une autre dans sa vie, mais dont Duclos ne pouvait prendre ombrage, celle de son second *Discours* « à la République de Genève », dont alors il se disait encore avec orgueil le citoyen.

En même temps, Duclos rendait à Rousseau un autre service. Il l'introduisait chez Mlle Quinault, où lui-même était assidu. Rousseau devenait bientôt à son tour l'habitué de ces dîners fameux de la spirituelle comédienne, où, après le dessert, on congédiait les valets et, « les coudes sur la table, on disait tout ce qui venait en tête » (8) en discutant

(7) *Confessions*, l. VIII.
(8) *Mémoires de Mme d'Epinay*, édition Boiteau, t. I, p. 217.

gaîment les plus graves problèmes. On se rappelle que ce fut à l'un de ces dîners, probablement en 1751, que Rousseau, impatienté par les sarcasmes de Saint-Lambert et de Duclos contre les religions, proclama tout à coup sa croyance en Dieu, à la grande surprise de ses compagnons et au risque de s'exposer à leurs rires.

Nous sommes mal renseignés sur les relations de Rousseau et de Duclos de 1753 à 1759. Il semble bien que pendant cette période, l'une des plus pénibles de la vie de Rousseau, son estime pour Duclos se soit accrue à mesure qu'il se détachait de certains de ses autres amis. A tort ou à raison, dès le lendemain du succès du *Devin de village*, il avait eu l'impression qu' « il ne remarquait plus ni dans Grimm, ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de sa connaissance, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de le voir qu'il avait cru trouver en eux jusqu'alors ». Au contraire, « Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour lui » (9). La lettre inédite de Rousseau à Duclos, datée du 1er septembre 1754, que signale, en la résumant d'après le catalogue de la vente où elle passa en 1861, M. P.-P. Plan, confirme que Rousseau tenait Duclos dès ce moment pour un ami plus sûr et meilleur que les autres. Elle fut écrite de Genève, au cours du séjour qu'y fit à cette époque Rousseau : or Duclos est une des rares personnes restées à Paris à qui, du moins à notre connaissance, il éprouva le besoin, pendant ce voyage, de donner de ses nouvelles et d'exprimer la joie qu'il ressentait à revoir sa patrie. Il s'agit en effet, dit le catalogue, d'une « très jolie lettre d'amitié, dans laquelle il lui fait l'éloge de son pays ». Peut-être dans le décor familier où s'était écoulée son enfance, loin de l'atmosphère de Paris, Rousseau aperçut-il mieux le caractère factice et fragile de beaucoup des prétendues amitiés qu'ils avaient laissées derrière lui.

(9) *Confessions*, l. VIII.

Aussi bien n'en usait-il pas, avec Duclos, aussi librement qu'avec Diderot ou Grimm par exemple. Il sentait que Duclos, resté Breton en cela, gardait au fond de lui-même, en dépit de la vie dissipée qu'il menait, un fonds de solides traditions morales qui manquait aux deux autres, et qu'il était capable de juger sévèrement des actes dont ni Grimm ni Diderot n'avaient l'humeur à s'effaroucher. Ainsi s'explique, je crois, la curieuse conduite de Rousseau, quand il abandonna ses enfants : il en fit part, outre Mme d'Epinay, à Grimm et à Diderot, « pour ne pas paraître à leurs yeux meilleur qu'il n'était », mais n'en parla pas à Duclos.

Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il l'a sue cependant; par qui? je l'ignore... Je parierais que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, et qui, par conséquent, en était le maître, est le seul qui me l'ait gardé (10).

La crise sentimentale provoquée à la fin de 1757 par les désagréables incidents de l'Ermitage, ou, pour parler comme Rousseau, « la catastrophe » qui l'amena à rompre de façon définitive avec Grimm, Diderot et Mme d'Epinay, acheva de le rapprocher de Duclos ; d'autant plus que ce dernier, brouillé lui-même avec Mme d'Epinay, prit sans doute ouvertement parti pour lui : par malheur, il est difficile, faute de documents dignes de foi, de préciser quel rôle il joua dans cette affaire obscure. Quoi qu'il en soit, en 1759, Rousseau ne comptait plus à Paris dans « la sphère des gens de lettres » que « le seul Duclos pour ami (11) ». Aussi s'empressa-t-il de recourir à lui, quand il apprit, dans sa retraite de Montmorency, que l'Opéra, avec lequel il était en différend depuis que la direction lui avait, à la suite de sa *Lettre sur la musique*, supprimé ses entrées gratuites, préparait sans son aveu une reprise du *Devin de village*. En recevant cette nouvelle, il écrivit d'abord à Duclos, sous le coup de sa colère, une lettre où il épanchait en termes

(10) *Confessions*, l. IX.
(11) *Confessions*, l. X.

fort vifs son indignation contre un pareil procédé; il le priait de l'aider à obtenir qu'on lui restituât un ouvrage qui était sien et sur lequel l'Opéra n'avait plus aucun droit. Duclos promit obligeamment « qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour procurer à Rousseau la justice qui lui était due (12) ». Dans l'intervalle, Rousseau, un peu calmé, avait envoyé à Duclos une nouvelle lettre pour lui demander de supprimer la première, dont il était honteux. C'est l'une de celles que M. Gervaize a retrouvées, et je la cite en entier, puisqu'elle est inédite (13):

13 février 1759.

Je crains, Monsieur, de vous avoir écrit hier une lettre extravagante, mais je venois d'en recevoir une qui m'avoit mis hors de moi et qui dans le premier moment aurait fait dire des folies à un homme sage. Je n'ai pas peur que vous montriez la mienne si ce n'est pour me rendre service, mais je suis jaloux de vôtre estime et je ne voudrois pas que vous me crussiez capable de donner tranquillement assés d'importance à mes petites tracasseries pour prétendre en faire des affaires d'état. Il est difficile que, n'ayant jamais pu sans m'échauffer voir faire une injustice à autrui, je supporte de sens froid celles qui s'addressent directement à moi. L'habitude d'en souffrir m'auroit pourtant du rendre plus raisonnable et j'espère que je le deviendrai; mais comme il n'y a rien que d'honnête à deffendre ses droits par des voyes légitimes, je persiste dans le dessein de réclamer ma piéce et de faire tous mes efforts pour en obtenir la restitution. Vous même ne devez pas voir avec plaisir traîner par les boües un ouvrage que vous avez hautement protégé et qui vous est dédié. Pardonnez mes importunités; depuis que je vis dans la solitude, ma tête est sujette à beaucoup d'inégalités, mais mon cœur est toujours le même et ce doit m'être une grande excuse auprès de vous.

J.-J. ROUSSEAU.

Mommorenci, 13 févr. 1759.

(12) Streckeisen-Moultou, *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, t. I, pp. 288 289.

(13) La suscription porte : *à Monsieur, Monsieur Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie françoise*; *rue de Baune, fauxbourg Saint-Germain, à Paris*. La lettre était fermée d'une oublie rouge, avec, comme cachet, un navire à trois mâts.

A cette lettre, Duclos répondit « qu'il n'avait rien aperçu dans l'autre que Rousseau pût regretter d'avoir écrit; qu'au surplus, MM. Rebel et Francœur (les Directeurs de l'Opéra) ne faisaient aucune difficulté de lui rendre ses entrées, et que, comme ils n'étaient pas les maîtres de l'Opéra lorsqu'on les lui avait refusées, ce refus n'était pas de leur fait (14) ». Mais Rousseau ne se déclara pas satisfait de cette transaction et s'obstina dans une dernière lettre à réclamer sa pièce. Voici cette lettre, inédite elle aussi (15) :

à Montmorenci le 21 fév. 1759.

Quoi, Monsieur, les Directeurs de l'Opéra prétendent être en règle avec moi, non pas en me rendant mes entrées, car cela leur est impossible, mais en me les donnant de nouveau? Je trouve l'offre admirable. Que n'ont-ils attendu pour la faire le dernier jour de ma vie! S'ils ne me les eussent point ôtées, peut-être serois-je encore à Paris; mais je doute qu'ils aient pu croire que j'y retournerois pour en joüir. Quoi qu'il en soit, voici à quoi je m'en tiens. La Direction de l'Opéra a rompu la convention par laquelle je lui avois cédé mon ouvrage; cet ouvrage ne lui appartient donc plus; il m'appartient, et je le redemande. Au surplus je n'ai point à me plaindre et ne me plains point de Mrs Rebel et Francœur; mais je ne vois pas que pour ne m'avoir fait aucun affront, ils soient en droit d'approprier à leur théâtre une pièce qui n'est plus à lui.

Je ne me souviens plus de ce que contenoit ma première lettre, je sais seulement que j'étois fort animé quand je l'écrivis et que dans ces momens je ne fais et ne dis que des sotises. Tant mieux, s'il n'y en a point, il est naturel qu'en écrivant à un homme sage on ait honte de l'être si peu.

A tous les remerciments que je vous dois je ne puis joindre celui de l'affranchissement de vos lettres; je vous connois et vous honore trop pour le prendre en mauvaise part et comme si vous étiez importuné des miennes. Mais pourtant j'aimerois mieux je l'avoüe, que vous n'affranchissiez pas. L'intérest que vous prenez

(14) Streckeisen-Moultou, ouv. cité, t. I, p. 289.

(15) Adresse : *à Monsieur, Monsieur Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie françoise, ruë de Baune, à Paris.* Même fermeture, mais l'empreinte a disparu.

à moi me console de bien des pertes; vos bontés, vos soins, vos conseils, je puis tout recevoir de vous avec reconnoissance, excepté de l'argent. Je n'ai besoin de rien que d'amitié, et j'ai toujours compté sur la vôtre.

J. J. ROUSSEAU.

Cette fois, Duclos ne répondit pas. Il jugea probablement que l'insistance de Rousseau n'était ni raisonnable ni avantageuse, et qu'il lui rendrait un médiocre service en travaillant à le satisfaire. Et il est certain que le fond et la forme des deux lettres à Duclos, comme d'une autre que Rousseau écrivit à Le Nieps dans cette même circonstance, révèlent déjà chez lui une inquiétude maladive, une susceptibilité exaspérée, où il faut voir en partie l'effet des douloureux événements des années précédentes.

Peu après, en 1760, Rousseau donnait cependant à Duclos un témoignage singulier de confiance, en soumettant à son jugement, volume par volume, les bonnes feuilles de la *Nouvelle Héloïse* qu'on était en train d'imprimer. A la vérité, il ne s'en était pas avoué l'auteur; mais comment supposer que Duclos, connaissant l'homme, ses idées et son style, ait pu s'y méprendre ? Nous avons les six lettres que Duclos adressa à Rousseau à ce sujet (16). C'est un modèle de critique franche, honnête et clairvoyante. Duclos ne suggéra guère que de légères retouches de détail; il prévit l'accueil qui serait fait au livre et rassura Rousseau qui s'inquiétait de sa longueur; il le dissuada de supprimer, comme il y avait songé un instant, les deux dernières parties :

Je n'aurais pas eu, lui écrivait-il, la valeur d'une feuille à retrancher sur tout l'ouvrage, si j'avais été le maître du manuscrit (17).

L'échange de vues qui se fit à cette occasion entre les

(16) Elles ont été publiées par Streckeisen-Moultou, ouv. cité, t. I, pp. 289-294. Nous ne possédons que deux réponses de Rousseau à ces six lettres, l'une du 19 novembre [1760], la seconde, sans date, postérieure, semble-t-il, de quelques jours à l'autre.

(17) *Ibid*, p. 293.

deux amis leur révéla plus clairement encore combien ils se ressemblaient à maint égard :

Je m'aperçois, observait Rousseau, en envoyant à Duclos la cinquième partie, que nous avons plus de goûts communs que je n'avais cru et que nous aurions dû nous aimer tout autrement que nous n'avons fait. Mais votre philosophie m'a fait peur (allusion sans doute aux diners de Mlle Quinault, où Duclos raillait les religions) ; ma misanthropie vous a donné le change. Nous avons eu des amis intermédiaires qui ne nous ont connus ni l'un ni l'autre, et nous ont empêchés de nous bien connaître. Je suis fort content de sentir enfin cette erreur, et je le serais bien plus si j'étais plus près de vous (17).

A quoi Duclos répliquait :

Vous avez raison de penser que nos goûts ont beaucoup de rapports et vous pourriez y ajouter nos opinions ; je ne crois pas que nous nous soyons mal connus, mais nous nous sommes trop peu connus (18).

A ce moment, l'amitié des deux hommes est à son comble. Ils se communiquent mutuellement leurs projets et leurs ouvrages : Duclos envoie à Rousseau l'*Histoire de Madame de Luz* et un autre de ses écrits dont il n'indique pas le titre ; Rousseau, de son côté, lui fait passer les manuscrits de son travail sur le *Projet de Paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre et de son conte de *la Reine fantasque*. Un peu plus tard il lui lit, tandis que l'*Émile* s'imprime, la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

Cette fois encore, Duclos se montre clairvoyant : il met en garde son ami, trop confiant dans les promesses de Malesherbes, directeur de la librairie, contre le danger que risque de lui faire courir la publication de ce morceau.

Il l'écouta, raconte Rousseau, très paisiblement, et, comme il me parut, avec un grand plaisir. Il me dit quand j'eus fini : « Quoi, citoyen, cela fait partie d'un livre qui s'imprime à Paris ? — Oui, lui dis-je ; et l'on devrait l'imprimer au Louvre, par

(17) Lettre du 19 novembre 1760.
(18) Streckeisen-Moultou, t. I, p. 292.

ordre du roi. — J'en conviens, me reprit-il ; mais faites-moi le plaisir de ne jamais dire à personne que vous m'ayez lu ce morceau. » Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savais que Duclos voyait M. de Malesherbes. J'eus peine à concevoir comment il pensait si différemment que lui sur le même objet (19).

La condamnation de l'*Émile* par le Parlement ne tarda pas à montrer à Rousseau que Duclos avait mieux mesuré que M. de Malesherbes lui-même l'effet que le livre devait produire. Elle allait en même temps lui fournir une nouvelle preuve de la fidèle amitié de Duclos. Le 12 juin 1762, celui-ci, qui se proposait d'aller visiter Rousseau à Montmorency, apprenait « qu'il ne le trouverait pas chez lui » ; et pour cause : on sait que, la veille, Rousseau, menacé d'être arrêté et emprisonné, avait pris la fuite pour gagner la Suisse. Et aussitôt Duclos de lui écrire :

Comme vous pouvez avoir des mesures à prendre, j'ai six cents livres à vous offrir, que je remettrai à qui vous me marquerez (20).

Pendant le séjour forcé de Rousseau à Motiers, les deux amis correspondirent naturellement. Nous possédons six lettres de Duclos à Rousseau (21) et quatre réponses de ce dernier (22). Quelques-unes des lettres de Rousseau nous manquent peut-être ; en revanche je ne crois pas qu'il y ait de lacunes dans la série de celles de Duclos. Il peut sans doute paraître que six lettres en deux ans et demi ne marquent pas de sa part un grand zèle à donner des nouvelles à son ami ; et il y eut des moments où Rousseau s'étonna de n'en point recevoir : le 7 octobre 1762, il priait Mme de Boufflers de s'informer de Duclos, de qui le silence l'inquiétait :

(19) *Confessions*, l. XI.
(20) Streckeisen-Moultou, ouv. cité, t. I, p. 298.
(21) *Ibid.*, t. I, pp. 299-304.
(22) Lettres des 28 juillet et 1er août 1763, du 2 décembre 1764 et du 13 janvier 1765.

M. Duclos, ajoutait-il, n'est certainement ni un faux ami ni un négligent : il faut absolument qu'il soit malade, je vous supplie de vouloir bien me tirer de peine sur son compte.

Duclos n'était pas malade, mais il n'aimait pas écrire quand il n'avait rien à dire, et il l'expliqua très franchement à Rousseau en cette occasion :

Vous êtes du très petit nombre d'hommes que j'aime le mieux et avec qui je voudrais vivre pour la sûreté et pour l'agrément. Je suis sûr que vous êtes persuadé de ce que je vous dis. Je n'ai eu aucun éclaircissement à vous donner d'ici ; voilà ce qui m'a empêché d'écrire ; mais vous auriez eu trente lettres successives, si j'avais eu successivement trente choses à vous mander et aucun égard ne m'aurait retenu. Je me souviens que vous m'avez dit un jour : écrivons-nous quelquefois sans nous astreindre aux réponses régulières (23).

Rousseau se rendit d'ailleurs à cette manière de voir.

Je crois, mon cher ami, écrivait-il en effet le 2 décembre 1764 à Duclos, qu'au point où nous en sommes, la rareté des lettres est plus une marque de confiance que de négligence : votre silence peut m'inquiéter sur votre santé, mais non sur votre amitié, et j'ai lieu d'attendre de vous la même sécurité sur la mienne.

Ce qui me semble en premier lieu mériter d'être retenu dans les lettres échangées pendant cette période, c'est l'attitude de Duclos, lorsqu'il apprit que son ami, mécontent de la conduite des Genevois, à l'occasion de son livre, venait d'écrire au Syndic de Genève pour abdiquer son droit de bourgeoisie et de cité. Il ne le désapprouva pas ouvertement, mais quelle sage leçon de patriotisme il lui donna sous cette forme indirecte et frappante tout ensemble qui était volontiers la sienne !

Je vous estime trop, commençait-il, pour croire que vous ayez tort d'avoir renoncé à une patrie qui vous est chère. Je m'en rapporterai à ce que vous m'en direz, d'autant que je vois dans votre lettre tout ce qu'il en coûte à votre cœur pour le divorce...

(23) Streckeisen-Moultou, ouv. cité, t. I, p. 99.

Puis il ajoutait :

Je suis Français, je le suis de cœur et je sens que j'aurais été attaché à ma nation quelque part que je fusse né ; je vivrai et je mourrai dans ces sentiments. Ce n'est pas que je ne voie et ne sente toutes les sottises qui se font en France, mais à tout prendre, je ne changerai pas. Je conserve mon estime à tout ce que j'ai vu de bon ailleurs. J'ai trouvé partout de quoi me plaire et me dégoûter (24).

La longue lettre justificative envoyée en réponse par Rousseau à Duclos est célèbre. On l'a jusqu'ici toujours datée, à faux, du 26 ou du 30 juillet 1763. L'original, retrouvé par M. Gervaize, est en réalité daté du 28 juillet et porte ce post-scriptum inédit :

J'ai été fort mal depuis huit jours et cette lettre a été oubliée (25).

Duclos ne revint pas à la charge et se contenta des explications de son ami. Sans doute pensa-t-il qu'il serait peu généreux d'insister sur l'erreur d'un homme malheureux et malade.

Autre chose encore est à noter dans cette correspondance : il en ressort que Duclos fut l'un de ceux qui incitèrent le plus vivement Rousseau à écrire ses *Confessions*.

J'ai toujours désiré, lui disait Duclos dans une lettre du 24 février 1764, que vous fissiez des mémoires particuliers de votre vie ; il me semble que vous les aviez commencés : je trouve dans *Héloïse* et dans *Émile* des morceaux qui sont plus copiés qu'imités de la nature. *Ce n'est pas ainsi qu'on imagine.*

Rousseau résista d'abord :

Quant aux mémoires de ma vie dont vous parlez, ils sont trop difficiles à faire sans compromettre personne ; pour y songer, il

(24) *Ibid.*, t. I, p. 301.
(25) Adresse : *à Monsieur, Monsieur Duclos, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française, au Louvre, à Paris.* Cachet de cire rouge, avec la devise : *Vitam impendere vero.* Le post-scriptum est écrit en tête de la lettre.

faut plus de tranquillité qu'on ne m'en laisse et que je n'en aurai probablement jamais (26).

Il ne se décida que sous le coup d'une cruelle blessure d'amour-propre, la publication à Genève du pamphlet intitulé le *Sentiment des citoyens,* où il croyait reconnaître l'inspiration de Mme d'Epinay (27). Il déclarait alors à son ami, le 13 janvier 1765 :

Ils (Mme d'Epinay et sa coterie) travaillent beaucoup à me faciliter l'entreprise d'écrire ma vie que vous m'exhortez de reprendre... Je vous avoue cependant que j'ai peine encore à vaincre ma répugnance, et je prendrai du moins des mesures pour que rien ne paraisse de mon vivant. Mais j'ai beaucoup à dire et je dirai tout ; je n'omettrai pas une de mes fautes, pas même une de mes mauvaises pensées. Je me peindrai tel que je suis : le mal offusquera presque toujours le bien, et malgré cela, j'ai peine à croire qu'aucun de mes lecteurs ose se dire : « Je suis meilleur que ne fut cet homme-là ! »

Rousseau terminait sa lettre par ces mots touchants qui montrent quelle place Duclos occupait alors dans son affection :

Cher ami, j'ai le cœur oppressé, j'ai les yeux gonflés de larmes ; jamais être humain n'éprouva tant de maux à la fois. Je me tais, je souffre et j'étouffe. Que ne suis-je auprès de vous ! Du moins je respirerais.

Lorsqu'à la fin de décembre 1765, arrivant de Strasbourg, il s'arrêta quelques jours à Paris, avant de partir en Angleterre, nul doute que la visite de Duclos n'ait été l'une des premières qu'il reçut. Y eut-il ensuite entre eux une correspondance, au moins intermittente, pendant les cinq années de vie vagabonde que connut Rousseau de 1765 à 1770 ? C'est probable, mais aucune trace n'en subsiste. En tout cas, à partir de juin 1770, Rousseau, revenu et fixé à Paris, put y voir Duclos tout à son aise (28); il le retrouva

(26) Lettre du 2 décembre 1764.

(27) Le pamphlet était en réalité l'œuvre de Voltaire.

(28) Duclos fit cependant d'assez longs séjours en Bretagne pendant les deux dernières années de sa vie.

dégoûté du monde et rempli d'amertume par les chagrins que lui avaient causés la mort d'une mère tendrement aimée, les malheurs de son ami La Chalotais et les troubles parlementaires. Des rapports des deux hommes à cette époque, nous ignorons tout. Mais on se plairait à penser qu'après avoir été réconforté et soutenu par Duclos dans ses heures d'épreuves, Rousseau se fit un devoir à son tour de le consoler de son mieux des tristesses de ses dernières années. S'il est vrai, comme on l'assure, que Duclos, lorsqu'il mourut en mars 1772, était à peu près réconcilié avec l'Église, quoiqu'il se refusât à admettre un enfer (29), il aurait finalement, en somme, passant de l'incrédulité philosophique à une religion voisine des croyances du vicaire savoyard, accompli une évolution très analogue à celle de son ami : et cela justifierait une fois de plus le mot de Rousseau, qu'ils étaient faits pour s'entendre et qu'à mesure qu'ils se connaissaient davantage, ils découvraient des raisons nouvelles de se mieux aimer.

PAUL DIMOFF.

(29) L'abbé de Vauxcelles prétendit que Duclos lui avait dit : « Mon credo s'est accru, mais je n'admets pas encore un enfer. » Il est certain que le testament de Duclos, daté du 15 décembre 1769, avec un codicille du 18 mai 1771, est assez énigmatique. Il commence par la formule courante : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit », mais contient cet article : « Je lègue douze cents livres à mon curé pour m'enterrer comme il voudra. »

ANDRÉ FONTAINAS
DANS LA POÉSIE ACTUELLE

—

Dans l'histoire humaine, les épisodes dont on parle le plus restent parfois les plus incompris. Avons-nous, par exemple, suffisamment médité le mythe d'Orphée ? Pour ma part, j'en suis encore à me demander comment ce prototype des poètes s'y est pris pour charmer les animaux. Son succès auprès de ce public fut-il l'effet d'un hasard, d'une faveur des dieux, à laquelle, dans sa modestie, il ne s'attendait guère, ou bien le héros avait-il étudié d'abord les mœurs et les goûts de la gent animale, afin d'y conformer son chant et d'obtenir plus sûrement l'unanimité des suffrages ? Chantant pour lui-même, pour quelques amis, a-t-il attiré les bêtes sans le vouloir ? ou bien est-il parti un jour, sa lyre sous le bras, disant aux siens : « Les hommes ne font pas assez attention à moi, je m'en vais charmer les animaux ; j'ai inventé le moyen de leur plaire ; d'ici une heure, vous verrez cette affluence » ?

Graves questions qui mériteraient une étude approfondie ! En effet, si l'on démontre l'absence de préméditation dans le cas d'Orphée, nous devrons admettre que les artistes désintéressés ont seuls le droit de se réclamer de lui. Si l'on établit, au contraire, que sa gloire est due à une habileté heureuse, il devient le patron des malins, des chercheurs de combinaisons nouvelles, des « épateurs » résolus.

Hélas ! il est probable que nous n'en aurons jamais le cœur net ; supposons que l'ombre auguste elle-même soit appelée à nous répondre ; si elle confirme notre deuxième hypothèse, nous resterons peut-être enclins à croire qu'elle le fait par intérêt : il est difficile de renoncer à la popula-

rité dont on a joui tant de siècles durant ! Or le seul moyen de la conserver aujourd'hui, c'est de passer du côté des malins. Qui parlerait encore de ce pauvre Orphée s'il ne se déclarait partisan de la fantaisie actuelle et ne préférait l'allure de Dada à celle du défunt Pégase ?

§

Ancien, nouveau : ces adjectifs, d'un emploi si facile, se présentent à tout instant lorsqu'on veut établir une distinction entre deux tendances, qui coexistent cependant dans une même époque. Ainsi dit-on qu'il y a deux poésies : l'ancienne et la nouvelle.

Je veux bien admettre le terme de « poésie nouvelle » pour l'art particulier, fort intéressant d'ailleurs, que viennent d'instaurer quelques-uns de nos contemporains. (Il serait dangereux de citer ici des noms propres, car les sagittaires de cette cohorte ont, presque tous, deux cordes à leur arc : ils savent, à l'occasion, user des plus exquises ressources traditionnelles ; c'est par certaines de leurs œuvres et non par l'ensemble de leurs facultés qu'ils représentent la nouvelle école.)

Mais je me refuse à qualifier d'*ancienne* la poésie sans cesse renaissante et qui de tout temps fut la plus noble forme de l'expansion lyrique. N'est-il donc qu'*ancien*, ce beau cri d'enthousiasme, de douleur ou d'amour, ce cri de moins en moins rauque à mesure que, l'un après l'autre, les artisans du mot l'assouplissent, cet appel primitif qui devient un hymne, une ode, une élégie, qui s'amenuise en rondeau, en ballade, en sonnet, et qui, dans le vers libre ou le vers régulier de nos jours, épouse tous les caprices, tous les accidents de la sensibilité la plus actuelle ?

Cependant les nouveaux venus se proclament seuls représentants de l'actualité, inventeurs de formules inédites, bâtisseurs du futur, chargés d'en finir avec le passé. Ils pourraient avoir raison si les redites de la vie elle même, désespérante et merveilleuse dans ses perpétuels retours,

pouvaient être abolies au moyen des formules. Quelle nouveauté délivrera l'esprit humain de ses éternelles hantises : le ciel, la mer, la femme, la fleur, l'au-delà ? Le reste nous divertit un instant, mais ne saurait nous donner l'illusion du vrai.

Que l'aventure du cubisme, chez les peintres, serve à illustrer mes propos : cette théorie qui devait tout bouleverser, qui, l'espace de plusieurs années, a retenu notre attention, recueille aujourd'hui seulement l'éloge proportionné à son mérite : elle a, nous dit-on, appris à ses adeptes la science de la construction, — science, pensons-nous, que les grands maîtres possédaient sans l'analyser ni la divulguer.

Appliqués à détramer, fil à fil, les vastes ramages de la lumière, les cubistes intelligents n'en admiraient pas moins l'œuvre synthétique de ces maîtres. Certains écrivains s'occupent aujourd'hui à dépouiller l'inspiration poétique des atours dont l'avaient parée les écoles précédentes. Déjà ils ont déchiré ses draperies, déroulé la spirale de son turban, ils rasent sa chevelure, trop théâtrale à leur gré, ils lui rognent ongles et cils pour en incruster leurs petites mosaïques : — « Voyez donc, tout au monde est susceptible d'être dépecé, puis rajusté en des combinaisons amusantes ! »

Peut-être oublient-ils que ces jeux de *puzzle*, ces virtuosités cérébrales, ces paradoxes phonétiques se retrouvent, — à titre de moyen, il est vrai, et non de but, dans une mesure élégante et non en barbare surabondance, — dans les œuvres de leurs aînés, dont beaucoup sont vivants encore, en plein épanouissement de leur maturité. Ils l'oublient... ou bien ne l'ont-ils jamais su ? Car ceci est à observer : de toute la littérature française, ce que les jeunes gens ignorent le plus, c'est sans doute l'œuvre de leurs précurseurs immédiats, de ceux qui représentent pour eux, non pas le passé déjà entré dans l'histoire, mais simplement la floraison poétique d'avant-guerre, dont ils se détournent *à priori*. Au reste, comme nous tous, ils lisent aujourd'hui

moins de recueils de vers que de revues où les tendances esthétiques sont cataloguées. D'un Gustave Kahn, d'un Henri de Régnier, ils connaissent les articles de journaux mieux que *Les Palais nomades* ou *Les Médailles d'Argile*. Pareillement, dans André Fontainas, ils voient le critique littéraire plus que le poète. C'est une des anomalies les plus frappantes de notre époque sans recueillement : elle déporte sans cesse notre attention et la fixe sur la personne tangible d'un écrivain, sur l'expression secondaire de sa pensée, au lieu de la maintenir attachée au plus pur, au plus précieux de son esprit.

Les entreprises ne me paraissent pas vaines qui consistent à remettre sous les yeux du public les œuvres qu'il néglige. Absorbé comme il l'est par l'activité immédiate, n'oublierait-il pas de même les aînés des peintres vivants, si les expositions et les musées, rafraîchissant son contact avec eux, ne le forçaient à reconnaître la valeur de leur exemple ?

Faisons aujourd'hui une « exposition » sommaire du plus résolument modeste, — parce que le plus fier, peut-être, — des poètes vivants qui se rattachent encore au symbolisme. Nous la verrons tout illuminée par cette primordiale vertu poétique : l'enthousiasme du mot.

André Fontainas (1) aime le mot comme l'aime un enfant qui répète, pour la joie de les prononcer, les syllabes qu'il vient d'entendre pour la première fois. Voilà le secret de sa jeunesse symboliste, enfiévrée par la magie des sonorités. Si puissant est le prestige des cadences verbales, qu'il agit parfois plus intensément que l'influence directe de la nature, des sentiments, des idées. Après avoir été fortement appliqués, après avoir engainé les objets, épousant leurs formes, les suivant dans leurs mouvements, les

(1) Il est curieux et affligeant de savoir qu'une des plus complètes études sur la poésie d'André Fontainas a été faite en anglais, par le poète américain John Gould Fletcher (dans *Le Monde Nouveau*, 1919). Plus clairvoyant ou plus désintéressé que nos critiques, cet étranger analyse la technique de Fontainas, mesure la portée de son inspiration et indique la place de certains de ses poèmes, parmi les plus beaux chants de l'Europe contemporaine.

mots semblent avoir assimilé l'essence même et la vertu de ces objets. Ils donnent à ceux qui les manient l'illusion du réel, — comme au Faune de Mallarmé suffit ce qui, d'une âme et d'une chair, demeure aux plis de l'écharpe. C'est là me semble-t-il, « l'absence de vie » que certains reprochent au symbolisme ; c'est là, pour un observateur plus averti, la gloire de cette école qui, après les incontinences du romantisme, a relevé la dignité de la langue poétique, en France et ailleurs.

Après ce bref coup d'œil sur le caractère que l'empreinte initiale a une fois pour toutes conféré à l'œuvre de Fontainas, examinons-en la partie la plus proche de nous, la plus récente : les *Récifs au Soleil* (1922). Dès l'abord, nous voici convaincus que la discipline somptueuse du symbolisme, sa représentation solennelle de la vie, ne sauraient entraver, chez qui les a parfaitement assimilées, le libre jeu des sentiments humains.

Ni *litre*, assurément, ni noble mais-roide *amphore*, la forme d'un tel recueil eût embarrassé peut-être la brillante et paradoxale classification de Jean Florence (2). Vase multiforme, élastique, dirait-on, variant avec la qualité et l'arome du breuvage.

Un double hommage à Verlaine ouvre et termine ce livre. Hommage, ici, a son sens littéral : acte par lequel un seigneur se déclare homme d'un autre seigneur. Si, ailleurs, André Fontainas nous apparaît plus mallarméen que verlainien, ici c'est sa Bonne Chanson à lui que nous écoutons, dans l'épanchement de sa sincérité. Rien d'exclusivement intellectuel dans cet art, tout y est générosité, tendresse, émotion. Pourquoi ? — Il nous le dit : *Incipit Vita nova*. Atteinte la cinquantaine, par la grâce de l'amour, le poète se montre tel qu'il rêvait d'être, aux jours de son *Enfance* :

Fière dans la lumière en fête et les parfums.

(2) *Le Litre et L'Amphore* par Jean Florence, collection de la Phalange, dirigée par Jean Royère (Messein éd.).

Il a desserré son étreinte crispée sur les bijoux des mots et les orfèvreries des images. Ces mots, longtemps jalousement travaillés et polis pour le seul plaisir de soi-même, ruissellent dans la simplicité divine du grand jour. Ils disent, — oh! des choses vieilles comme le monde, si vieilles qu'elles en sont devenues rares entre toutes et qu'en les rencontrant nous éprouvons la plus fraîche sensation de nouveauté : c'est la bonté profondément humaine, l'amitié enthousiaste, la joie d'aimer, l'enivrement sacré de celui qui boit à même la nature.

L'un après l'autre, les récifs des poèmes se modèlent, baignés d'air où vibre et poudroie, jusqu'à se confondre avec l'irréel, leur robuste matérialité. Voici les chants d'amour les plus ardents et les plus délicats qu'il nous ait été donné d'entendre depuis longtemps. Voici la *Dédicace*, jetée sur le papier par un frère plus savant, mais non moins spontané, de Marceline. Voici les adorables *Chansons de la Guette*, avec la grâce humide et précieuse des fleurs de Ronsard...

A côté de poèmes graves, alourdis par la guerre et les deuils dont le poids les fait descendre au plus intime de nos consciences, nous trouvons, parmi les *Récifs*, des strophes de pure musique, où l'on ne sait ce qu'il faut préférer : la fraîcheur totale, ou bien la perfection de chaque détail.

L'ambre profond de nos pampres festonne
De pourpre et d'or l'ombre où va voltiger
Le rire profond, le rire léger,
Le rire amoureux du chantant automne
Parmi les feuillages roux du verger.

Ambre, pampres, pourpre, ombre, — quatre graves sons de cordes ; roucoulements assourdis des *ou* et des *r* ; et, parmi des langueurs automnales, le triple *rire*, petite perle qui roule et rebondit. L'avez-vous fait exprès, Orphée, ou bien sans le vouloir ? Avez-vous fait exprès ces deux vers dont notre mémoire épouse la courbe si large et si pleine :

La mer sous les étoiles dort et l'on n'entend
Que l'haleine du ciel aux herbes du rivage — ?

Proche de la musique, cette poésie s'embellit encore de toutes les opulences de la couleur. Plus que critique d'art et mieux qu'un érudit, André Fontainas est un amant de la peinture. Relisons, dans l'*Ornement de la Solitude*, la page qui réalise magistralement la transposition, ou pour ainsi dire la copie littéraire du portrait de Jeanne Samary. Mais mieux vaut, puisque nous tenons le livre des *Récifs*, relire *Zéphyr* (d'après Prud'hon), et *la Danse des Heures* où, sans être nommé, Prud'hon encore semble avoir réparti les ombres funestes, les lumières de perle, sur les bras rudes, sur les tendres pieds nus des porteuses de guerre ou de paix. Il faudrait n'avoir jamais rien compris à Monticelli pour rester indifférent au *Paysage*, fouillis de paillettes menues, brillant comme un brocard de Venise sur une chair de miel. Aérienne, savamment fraîche et floue, *l'Aquarelle* dédiée à H.-E. Cross affirme, d'ailleurs, dès le début du volume, la fraternité de cette poésie et de la peinture. La *Matinée au bord de la Mer* souligne encore les rapports qui peuvent exister entre la technique du poète et celle du coloriste. Cette large architecture des plans, cette matière sonore, ces éclaboussements de clarté, avec, çà et là, un détail amoureusement, patiemment caressé de touches brèves et nombreuses, — lorsque depuis un certain temps nous avons refermé le livre, nous ne savons plus si tout cela s'était offert à nous dans un poème, ou bien dans un tableau tout velouté d'air mobile et d'épaules de baigneuses. Si l'art poétique d'André Fontainas doit sa richesse aux expériences du passé, si son regard s'est longuement attardé sur les peintres d'hier, — aujourd'hui son « exposition » nous montre les aboutissements de cet apprentissage, comme nous les révèle une série de belles toiles modernes.

§

Bien que les *Récifs au Soleil* nous laissent une impression d'unité complète, une exquise et forte satisfaction, — spontanément, le souhait se forme en nous de connaître d'autres poèmes d'André Fontainas. Voici, immédiatement antérieure aux *Récifs* par la publication, mais composée à une époque plus récente, *L'Allée des Glaïeuls... Gladiolus*, petit glaive surgi du sol, en feuille tranchante et qu'accompagne la hampe d'une fleur allumée. Allée de glaives fleuris.

« Hermétiques », a-t-on dit de ces poèmes. Oui, si hermétique aussi est l'art de Mallarmé, qui, par chacun de ses mots, écarte le battant d'une porte de lumière ; oui, s'il y a volonté de réclusion dans l'art initiateur de Paul Valéry, à qui sont dédiés ces cinq odes et ce sonnet. Les mathématiques, où chaque terme évoque l'image précise d'une vérité, paraissent obscures au profane, mais quelle ivresse lucide n'offrent-elles pas aux esprits supérieurs !

C'est une lucidité étrangement ivre d'elle-même qui exulte dans *L'Allée des Glaïeuls*. Le poète a pénétré dans les régions triomphales

> Où, pâmés l'un par l'autre, au réveil
> Plus jamais le délire n'enlève
> L'Idée ou le Rêve
> A leur double joie, en plein soleil !

L'ode qui chante *Le Livre* a toute la rigueur impeccable d'une loi. Elle ordonne à l'âme d'être le seul livre, au seul livre vrai d'être l'âme insurgée contre les limites que lui imposent l'Idée séparée du Rêve, ou le Rêve détaché de l'Idée. Il n'y a pas de conception plus humaine de l'art, ni de plus poétiquement exprimée.

Ce tout petit livre est comme l'éclair révélateur de la conscience artistique d'André Fontainas. Il est bref avec intention. Il doit être isolé dans les grands espaces vierges de l'âme, *cet intellectuel jardin*. La confidence intellectuelle n'est pas la confession tout entière. Pour que l'âme vive

de toute sa flamme *encore jointe au désordre* du réel, il faut

Qu'un flux d'amour circonscrive
Celui qui seul sur la rive
Médite au-dessus des flots.

§

A ces *Récifs* lumineux, à cette île des *Glaïeuls*, quelle barque a conduit le poète ? — *La Nef désemparée* est le titre du recueil précédent. Il était nécessaire que flottât parmi les angoisses de l'incertain le rêve qui aboutit à d'aussi claires certitudes. Et d'abord, il était nécessaire que ce rêve s'arrachât aux *Crépuscules*, qu'il se désemparât volontairement pour se livrer à l'inconnu, c'est-à-dire à la future connaissance de soi-même.

N'est-ce pas lui-même que le poète a peint en noir, dans le poème liminaire des *Crépuscules*, dans cette image du roi Cophétua, « l'air attristé », rêvant « au hasard de sa pensée inerte », indifférent aux sollicitations des beautés puis qui soudain, inconscient, s'émeut

Et se brûle les yeux aux yeux de la plus jeune ?

Il n'est pas suspect d'artifice, ce désenchantement de jeunesse qui de la jeunesse seule attend sa guérison. D'abord, comme tout héros candide qui pénètre dans la grotte enchantée de l'art, les premiers trésors vers lesquels il tend la main sont le heaume, la couronne, le manteau de pourpre. La poésie des *Crépuscules*, comme une figure de Gustave Moreau, est surchargée de gemmes, de soies, d'ornements étranges, mais toujours, parmi ce rutilant appareil, une nudité de hanche ou la pure clairière d'un front dévoilé rappellent la fraîcheur inapprêtée de la vie.

Comptons, aux pages de ce volume, les mots magnifiques qui disparaîtront bientôt pour céder la place aux accents plus simples, mais tout aussi pénétrants, de la sincérité satisfaite : — opales, saphirs, diadèmes, roi, princesse,

idole, maléfices, sortilège, hasard, désir d'un Léthé, orgueil défunt, mirage, embûche, leurre, illusoire, vaine aurore,

Inutile saveur de ces grappes de rêves.

Cette nomenclature suffit, mieux qu'un document biographique, à reconstituer l'atmosphère d'une jeunesse ardente et déçue, ardente dans sa déception même, et qui se garde de flétrir par des paroles brutales les réalités qui la blessent. Elle ne crie pas : « mensonge », elle dit : « leurre ». Elle ne voit pas la fange, la prison, l'horreur, elle voit l'ombre et elle chante :

Je ne reviendrai plus savourer l'ombre
Ni les fruits d'ombre en l'ombre du vieux manoir.

Elle reconnaît, accepte, éprouve les charmes trompeurs, elle énumère leurs pouvoirs qui l'émerveillent, sans l'asservir ; mais elle s'en éloigne :

Vous avez tant vécu sans l'émoi de la vie !

Les premiers mots de *la Nef désemparée* sont : « Eveille-toi ! » Livre touchant dans l'œuvre de ce poète. L'esquif s'éloigne du rivage. Pourtant, son rêve d'hier ne le suivra-t-il point ? Pourquoi cette immobilité ? Dort-il ?

Dis : n'est-il plus de fête pour nous,
N'est-il plus d'amour et de rêve ?

Rien ne répond. Il appelle encore les amis de naguère. Puis les saisons viennent le bercer. Les villes italiennes lui prodiguent la consolation de leurs beaux visages. Il vogue, et son désir, déjà, « est plus paisible que la mer » :

Je vivrai d'île en île, ivresse !

. . . .

Et je leur donnerai, selon l'heure, les noms
Tendres des plus lointaines îles.

Et, comme dans les tableaux anciens l'enfant saint Jean montre d'un doigt léger l'enfant Jésus qui rit à la colombe ; comme un songe inspiré nous annonce parfois le miracle d'une réalité prochaine, — voici que s'épanouit, aux dernières pages de *La Nef désemparée*, présage des *Récifs* et

des *Glaïeuls*, « La Rencontre première d'Eurydice et d'Orphée ».

Si notre théâtre était ouvert à la poésie véritable, s'il n'était une parodie grossière de la vie, au lieu d'en être, comme au temps racinien, la plus divine image intellectuelle, — quelles joies ne goûterions-nous pas à entendre, diversement harmonieuses, les voix d'Amymone, de Dioné, d'Eurydice, fresque verbale où le poète a peint l'éveil de l'âme en l'adorable « ralenti » de son geste vers l'amour enfin absolu !

Triple hypostase de l'attente humaine, la tendre Amymone, Dioné alanguie, Eurydice déjà frémissante, sont, peut-être, l'instinct, la chair, l'âme ; et celle qui le plus fort se trouble, le plus impatiemment attend, se désempare et se rassure, c'est Eurydice, c'est l'âme, qui tient par la main ses deux sœurs plus précises, mais qui, dans le mouvement du groupe, les précède d'un pas vers Orphée.

Il faut connaître ce poème d'André Fontainas pour comprendre à quels effets musicaux, à quels précieux abandons, à quels caprices de la plus indubitable spontanéité aboutit sa technique stricte et savante. Les strophes récitées par chacune des vierges ont un contour rigoureusement défini. Mais dans ces contours s'inscrivent des images si souples, des arabesques si délicatement ou si brusquement infléchies, de si prestigieux accidents de ligne ou de nuance, — que l'on reste confondu devant cette merveille jamais assez admirée ni louée : le vers français.

La Rencontre d'Eurydice et d'Orphée, c'est l'annonce faite au poète de sa propre rencontre avec le Sens divin de la Vie, tel qu'il l'étreint aux heures de l'inspiration qui dictera les *Récifs au Soleil* et *l'Allée des Glaïeuls*.

> Qu'ai-je fait de la vie, ô moi qui fus superbe ?

disait le Remords dans *la Nef désemparée*. L'écho de *l'Allée* répondra :

> Triomphe éclatant de la Vie,
> Feu qui tarit, mais renaissant !

§

Il est loin, très loin de ma pensée d'attribuer à la poésie un rôle strictement moral. Et pourtant, sied-il d'oublier que l'antiquité, le moyen âge, la Renaissance, le XVIIe siècle, la Révolution elle-même honoraient dans le poète le suscitateur des vertus héroïques, le gardien de la noblesse spirituelle, le magicien lucide qui transforme en or pur jusqu'à la boue sanglante des combats, jusqu'à la poussière des tombes ?

Il advint que de grands génies, comme Edgar Poe, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, furent contraints à se pencher plus bas sur cette fange, à puiser plus profondément pour en extraire ce qui devait, filtrant entre leurs doigts, irradier le monde. Alors le monde stupide a cru qu'il fallait nécessairement plonger dans la boue pour prendre son essor vers le large. Et tant de jeunes poètes se sont enlisés dans cet effort préalable, faute de vigueur pour tenter l'effort suivant, sans lequel le premier n'est qu'une chute grotesque. Et tant d'autres encore, hésitant à s'enfoncer, piétinent au bord du marécage vers lequel, dérisoirement, on ne sait quel orgueil les pousse, tandis qu'on ne sait quelle pudeur les empêche d'ouvrir les ailes... Les ailes sont un attribut démodé depuis que Baudelaire a parlé de l'Albatros captif. Chacun veut être l'albatros qui *aurait pu* voler, hanter la tempête, mais que les circonstances obligent à laisser traîner piteusement ses grandes ailes blanches... Beaucoup de « jeunes » prétendent aimer Baudelaire, et ils l'aiment à leur façon, avec un mélange de sadisme ; ils l'aiment, au fond, moins pour lui-même que pour la présence, à ses côtés, du matelot qui « agace son bec avec un brûle-gueule ». Sans *le matelot*, Baudelaire ne serait pour eux qu'un sentimental, un idéaliste, un romantique, et pis encore.

Mais il est temps de voir qu'un poète peut, avec tous les droits conférés par ce titre, marcher sa vie durant parmi les

réalités nobles, aussi réelles que les ignobles ; que, s'il nous offre de l'or, il ne faut pas moins estimer cet or parce qu'il est du vrai métal et non de la boue transfigurée ; que la beauté qui émane directement des fleurs, de la mer ou du soleil n'est pas moins précieuse que les reflets exaltés de la laideur ; enfin, que l'ascension résolue, indéviée, d'une âme et d'un art est plus digne d'enthousiasme que la danse convulsive devant les prétendues exigences d'un petit siècle caduc.

LUDMILA SAVITZKY.

L'HORREUR DU BRUIT

—

Jean Fasque était assis devant son bureau, sur une simple chaise de paille. Ses yeux, des yeux gris sombre, se fixaient, sans les voir, sur les feuillets épars, les journaux entourés de leurs bandes, des enveloppes encore cachetées sur un plateau de vieille faïence. Maigre, les pommettes saillantes, la bouche mobile, un nez légèrement aquilin dont les narines palpitaient, le front haut coupé de deux rides que le froncement des sourcils avait rendu naturelles, Jean Fasque avait le masque de l'homme tourmenté par une idée fixe. En réalité, il était poursuivi par une série d'impressions hostiles.

Un coude appuyé sur la table, il passait nerveusement sa main gauche sur ses cheveux noirs semés de quelques fils d'argent, tandis que les doigts de sa main droite s'agitaient sur le buvard fermé. Tout à coup il tressaillit : il venait de percevoir le bruit cadencé de l'horloge qui, le dos rivé au mur, le contemplait de son œil rond.

Il décrocha le balancier.

A trente ans, Jean Fasque touchait à la gloire. Deux ans auparavant, un roman couronné par l'Académie lui avait ouvert les portes étroites des grands journaux, celles, presque inaccessibles, des éditeurs en quête de rééditions. Devant son ascension et devant son mérite, les confrères plus âgés s'inclinaient ; les autres, les petits, épiaient son regard ou sa main tendue. Après avoir noirci des colonnes par métier, après des attentes fébriles dans les bureaux de rédaction pour obtenir une rubrique ou un emploi modeste, après avoir roulé de garnis en hôtels borgnes, il était arrivé

à la fortune. A force de travail, de persévérance, il avait réussi à faire reconnaître et éclater son génie.

Tout en regardant sa main fermée qui reposait à présent, longue et pâle, sur le cuir rouge du buvard, il songeait à tout cela, à ses débuts difficiles, à sa chambre d'étudiant pauvre, à son succès rapide et complet. Ses yeux se portèrent sur le décor de son bureau : un tapis épais sur lequel le bruit des pas amortis ne le troublait pas, de lourdes tentures aux portes et aux fenêtres, qui l'entouraient de silence. Si la boiserie des sièges était de bois ancien, il avait supprimé les ressorts des fauteuils dont le grincement, pourtant imperceptible, lui procurait une sensation désagréable.

Il murmura :

« C'est mon travail, la nécessité du recueillement pour mieux concentrer ma pensée, qui m'a rendu aussi sensible... Maintenant, il faut me guérir de cette maladie, car c'en est une. Je renonce à écrire, pour quelque temps; cette cure de repos va me contraindre à fuir l'isolement, le silence trop absolu, je m'accoutumerai à entendre marcher, parler... »

Il cherchait à se convaincre lui-même ; mais il savait que cette horreur du bruit ne provenait pas seulement du jour où il avait commencé à écrire. Elle s'était accentuée, peut-être, voilà tout. Malgré lui, malgré ses efforts pour les chasser, des souvenirs se pressaient. Il appuyait fortement sa main sur sa tête, pour les comprimer ; mais ils surgissaient et il dut s'abandonner à leur invasion. Il se revit, enfant, petit garçon aux cheveux bouclés, dans la maison que ses parents habitaient en pleine banlieue parisienne. Il se souvint de la sirène d'usine dont le sifflement répété, aux heures de rentrée et de sortie des ouvriers, le faisait déjà douloureusement tressauter. Ces heures, il les attendait avec des frémissements, arrêtant ses jeux à l'approche du moment pénible. Et la sonnette de la porte d'entrée, que de fois, inconscient du motif qui le poussait à agir, n'avait-il pas tenté de la démolir ? Un jour, sa mère l'avait surpris

et traité de démolisseur et de vaurien ; lui, n'avait rien avoué de son appréhension. Un peu plus tard, sur les bancs de l'école, il avait pris en haine un de ses camarades dont le reniflement continu l'agaçait au point de lui arracher des larmes de colère. N'avait-il pas aussi, un jour, sans presque s'en rendre compte, enlevé doucement des mains d'un professeur une règle dont il se servait pour frapper sur son bureau ? Quel scandale !

A cette époque-là, il n'avait pas conscience de l'irritation de ses nerfs, il la subissait et n'en souffrait que physiquement et par intermittences. Mais, du moment où il en avait compris la raison, le supplice réel avait commencé, une frayeur du bruit qui, peut-être, allait se répercuter dans son cerveau, s'y plonger en vibrations qui se communiqueraient à tout son être.

Jean Fasque quitta son siège, étira ses bras au-dessus de sa tête, et, debout au milieu de la pièce, immobile, il fit, cette fois, un effort de mémoire volontaire :

« Quand, dans quelle circonstance ai-je senti, réalisé la véritable cause du tourment horrible de mon existence ? Oui, je sais, je me souviens... il y a onze ans, juste avant la guerre, dans le bureau de rédaction où j'étais employé. Le grincement de plume d'un camarade, depuis plusieurs jours, me rendait enragé, un soir je me suis enfui comme un fou. Je me souviens... Je traversais les grands boulevards, sourd aux bruits des autos, des passants, au vacarme de la rue : à mon oreille crissait toujours la plume infernale. J'ai réfléchi, j'ai compris, et j'ai eu froid. Oh ! cette révélation ! comme elle est nette à mon esprit, à présent ! Pendant une semaine j'ai été incapable de fournir le moindre travail, j'avais peur du déplacement d'air qui allait me faire sursauter, et, depuis, cette peur est devenue de la terreur, je souffre davantage de l'attente du bruit que du bruit lui-même... Ensuite la guerre a éclaté. Dans les tranchées j'ai pu me croire guéri ou sur le point de l'être. Le grondement du canon me ravissait, car il couvrait les autres bruits ;

le tac-tac-tac des mitrailleuses seul me donnait des battements de cœur, mais sans souffrance aiguë. Cependant, j'avais des moments d'exaspération ; le rire inattendu d'un poilu, qui résonnait sous la mitraille, et surtout le choc des cuillers dans les gamelles à l'heure de la soupe. Il m'arrivait alors de me boucher les oreilles de mes poings crispés. Lorsque j'ai été nommé officier, qu'il m'a été possible d'avoir une cagna et de m'isoler, j'ai pu écrire, rien ne me troublait plus, puisque seul le canon arrivait jusqu'à moi. J'ai eu, là, mes plus belles heures de travail, et c'est alors que je me suis cru sur la pente de la guérison. Hélas ! Le retour à la vie civile a marqué la fin de mon espoir. Avec le calme, j'ai retrouvé, plus terrible, ma hantise. Aujourd'hui, je fuis jusqu'à mes amis les plus fidèles. Aucun n'a reçu ma triste confidence, personne ne sait le degré de souffrance où je suis arrivé. J'ai eu des maîtresses, mais pas de liaison ; une inflexion de voix, une respiration plus accélérée, un souffle plus rauque, un rire, me les faisaient prendre en horreur. Et maintenant, rien, rien... On me regarde comme un neurasthénique... »

A ce mot qu'il prononçait à voix haute, il tressaillit et répéta : « Neurasthénique ! Mais oui, une maladie à laquelle je n'avais pas songé, consécutive à cet état permanent où je me débats... »

Il n'avait jamais consulté de médecin, ne considérant pas son cas prévu par la Faculté ; mais la neurasthénie ! Le nom d'un spécialiste réputé lui vint à la mémoire. Ce ne serait pas, sans doute, le salut, mais une amélioration à cet état. Il enfila son pardessus et sortit. Dans le taxi qui l'emmenait, le démarrage, les changements de vitesse, l'impressionnèrent désagréablement, mais le bruit du moteur ne l'incommoda pas, parce qu'il était un ronflement régulier. En descendant il ne referma pas la portière pour ne pas l'entendre.

Le professeur X... était chez lui, mais comme Jean Fasque n'avait pas de rendez-vous, il dut attendre, en compa-

gnie d'une femme et d'un enfant malingre dont la toux nerveuse finit par lui donner une sorte de spasme. Enfin il fut admis dans le cabinet de consultation. Le docteur, un grand homme fort, à la moustache gauloise, aux yeux bleus perçants, lui désigna un siège. Le jeune homme était calme, l'aspect feutré de la pièce le rassurait ; seul, le téléphone lui donna une crainte. A l'interrogation du professeur, il répondit par une question :

— Monsieur, la neurasthénie est-elle vraiment une maladie ?

— Une maladie que bien des gens traitent à la légère ; mais une maladie réelle, plus pénible que beaucoup d'autres.

Jean Fasque poussa un soupir de soulagement : il n'aurait donc pas besoin de s'étendre sur le reste, sur ce secret qu'il gardait au fond de lui-même. Il reprit :

— Eh bien, Docteur, je dois certainement l'avoir, je n'ai de goût à rien, tout m'ennuie, m'excède, je pourrais presque dire, m'épouvante.

— Que faites-vous dans la vie ?

— J'écris.

Il ne voulait pas dire son nom encore, pour éviter les compliments d'usage. Le Professeur continuait :

— Bien. Vous êtes un intellectuel, et non un vulgaire névrosé.

Il lui posa quelques questions relativement à sa manière de travailler, lui parla du surmenage probable qui l'avait amené à ce degré de dépression. Le jeune homme protesta qu'il n'avait jamais dépassé les limites de ses forces.

— Non, j'ai toujours travaillé avec mesure...

— Alors il y a autre chose...

Depuis un moment il jouait avec un coupe-papier d'écaille qu'il agitait entre ses doigts, et Jean Fasque le suivait d'un œil inquiet : s'il allait battre la mesure sur son bureau ? Un silence se fit qu'il ne remarqua pas, trop préoccupé par la terreur subite d'entendre le coup sec du couteau sur le

bois de la table. Le docteur l'examinait avec attention, puis, ostensiblement, il déposa l'objet avec un bruit sec sans quitter son patient du regard. Il vit une légère contraction du visage tourmenté, puis un sourire apaisé, rassuré enfin, se dessiner au coin des lèvres. Il dit encore :

— Il y a autre chose... La neurasthénie n'est qu'une conséquence, soit d'un mal organique qui provoque l'affaiblissement de la force nerveuse... Vous n'avez jamais rien eu ?

— Jamais.

— ... Soit d'une cause morale, plus ou moins grave... Quelquefois un simple choc, une déception, ou bien...

Comme d'un geste machinal, il souleva le couvercle d'argent massif d'un encrier, puis, après l'avoir agité quelques secondes, le laissa retomber sur le cristal taillé, et, sans perdre de vue l'attitude du jeune homme, il poursuivit :

— ... Ou bien, chez certains individus dont la sensibilité est plus ou moins exacerbée, des manifestations extérieures qui provoquent une augmentation du pouvoir réflexe du cerveau... Mais enfin, Monsieur, vous êtes venu me consulter, n'est-ce pas ?

— Oui...

— C'est donc à vous de parler, de m'exposer les symptômes que vous ressentez.

— Mais je vous ai tout dit.

— Non, Monsieur, je vous répète : il y a autre chose. Cette chose, il est indispensable que je la connaisse. Je peux la découvrir.. je préférerais votre aveu.

Jean Fasque se leva, c'était plus fort que sa volonté, il ne pouvait rien dire, rien livrer de son secret.

— Docteur, si je comprends bien, c'est la cause que vous entreprenez de guérir, et non la neurasthénie qui en est le résultat ?

— Cela dépend. Si la cause persiste, est à l'état permanent, oui.

Il semblait perdre patience, il se contint cependant :

— Monsieur, je vous écoute parce que, je vous l'ai déjà dit, je sais, je suis sûr que vous êtes un névrosé intellectuel. Votre métier d'écrivain peut parfaitement avoir seul provoqué cette sorte d'intoxication dont vous vous plaignez. J'ai pourtant la conviction, mieux, l'assurance, qu'il existe une cause que vous refusez de me confier. Pourquoi ? Je la crois avouable ; mais je n'insisterai pas aujourd'hui. Vous reviendrez me voir, nous causerons mieux, plus longuement. Je ne vous fais pas d'ordonnance, je vous conseille simplement le repos, l'isolement.

— Hélas ! Voilà longtemps que je les pratique.

— Joignez-y quelques distractions saines, essentiellement de plein air. Et maintenant, Monsieur, me direz-vous, au moins, votre nom ?

— Jean Fasque.

— Ah ? Bien, j'ai lu tous vos ouvrages, avec le plaisir du lecteur, mais surtout avec l'intérêt passionné du médecin qui sait, peut-être, mieux comprendre et analyser l'esprit de l'auteur... Vos œuvres sont trop puissantes pour être celles d'un malade. Me voici rassuré. Revenez, nous guérirons, si vous avez confiance.

Sur le trottoir, Jean Fasque hésita un instant, il était tard, où irait-il ? Chez lui ? Ressasser son mal, s'y plonger dans la solitude absolue ? Sa visite chez le professeur X.. ne lui avait rien appris, rien fait entrevoir, il n'y retournerait certainement pas. Ah ! pouvoir oublier, même pour des minutes, même pour des secondes, qu'il n'était pas un homme normal !

Il traversa la rue en prenant d'infinies précautions, non qu'il craignît d'être écrasé ou seulement bousculé, mais afin d'éviter le coup de trompe avertisseur qui sonnerait à ses oreilles comme un cri strident. Il erra sur le boulevard de Courcelles mouvementé, les bruits d'ensemble ne le faisaient pas souffrir, ceux qui surgissaient, isolés, ou inattendus dans le brouhaha, trouvaient leur résonance en lui. Le pas d'un passant qui le suivait lui devint insupportable, il

changea de trottoir ; un ouvrier sifflotait, il eut le désir de lui fermer la bouche d'un revers de sa main. Il essaya de penser, pour fuir les continuelles appréhensions qui lui faisaient pour ainsi dire rechercher des motifs de sursauts, et il se répéta la phrase du docteur : «... Oui, si la cause persiste, est à l'état permanent... » Sa cause, à lui, était sans remède, à quoi bon alors la confesser ? N'avait-elle pas existé toujours ? Elle était née avec lui.

Il eut soif et entra dans le premier café rencontré, où il s'assit dans un coin isolé. Deux tables plus loin, des hommes demandaient un jacquet ; il fut sur le point de partir : les dés tomberaient avec un bruit sec, les jetons déplacés l'exaspéreraient. Alors commença l'attente ; il était pressé, maintenant, d'assister à la partie. Il lui sembla que le garçon tardait à apporter la boîte ; lorsqu'elle fut là, il épia, avec une impatience fébrile, la manœuvre des joueurs qui ne se décidaient pas, à son gré, à l'ouvrir assez vite. On lui servit le quart de Vichy commandé, il voulut le verser lui-même, il le fit avec précaution, tenant son verre penché pour que le liquide n'en heurtât pas brusquement le fond. Il ne pensait plus au tric-trac, lorsqu'il entendit les dés secoués dans le gobelet de cuir ; alors il posa la bouteille : « Ça y est ! » Les quelques secondes lui parurent durer indéfiniment, son cœur se mit à battre précipitamment, puis s'arrêta. Ouf ! Il avala deux gorgées d'eau, jeta une pièce de monnaie sur le marbre et partit. L'heure du dîner était proche, où aller ? Dans quel restaurant paisible ? Il n'y avait pas d'endroit paisible pour lui. Rentrer, prendre son repas solitaire ? Supporter la présence pourtant muette de son valet de chambre, bien stylé, et si fidèle ? Il enfonça ses deux poings dans ses poches en disant :

« Tant pis ! Je vais encore essayer d'affronter une salle bruyante, je me porte plus mal depuis que je fuis les endroits publics. »

Dans le petit restaurant où il entra et dont il avait été longtemps un habitué, le maître d'hôtel s'empressa et, con-

naissant ce qu'il appelait la sauvagerie de son client, l'installa dans un recoin, à proximité de la porte. Le regard inquiet de Jean Fasque inventoria la salle, peu de monde encore, pas de voisins immédiats. Il ouvrit son journal. A côté de lui prit place un monsieur seul, il se dit qu'il n'aurait pas ainsi de conversation à subir. Déjà les chocs de vaisselles, les tintements d'argenterie, lui donnaient des frissons désagréables. Le monsieur commença à avaler son potage, par grosses cuillerées qu'il aspirait bruyamment. Le nez dans son assiette, Jean Fasque écoutait, il percevait, net, le bruit de déglutition. Il en oubliait de manger, attendant la fin de son supplice ; mais il se prolongeait, et le malheureux songeait : « Ce n'est pas une assiette, mais une soupière qu'il a devant lui ! » Ensuite, ce furent les mâchoires qui se mirent à travailler, consciencieusement, régulièrement. Rien n'existait plus, toute son attention tendue fut concentrée sur cet homme, et il rageait : « C'est un glouton sans éducation ! » Lui, ne mangeait pas ; mais il assistait au repas de son voisin, sans en perdre un détail. Il avait des envies de tomber sur lui à bras raccourcis ; cependant il ne partait pas, il éprouvait une sorte de volupté douloureuse à savourer son supplice. Il n'entendait plus la rumeur de la salle ; les voix qui s'élevaient, les ordres lancés par le maître d'hôtel, les chocs de porcelaine, tout était couvert par cette mastication perceptible pour lui seul. Ensuite le Monsieur sirota une glace en faisant claquer sa langue, puis devant sa tasse de café encore vide, il s'amusa à croquer des morceaux de sucre. Jean Fasque était à bout, ses narines palpitaient furieusement, un rictus plissait ses lèvres, ses yeux exorbités lançaient des lueurs de haine. Enfin, n'y tenant plus, il se pencha et dit, entre ses dents serrées, d'une voix assourdie :

— Ah ! ça, Monsieur, c'en est trop.

L'autre se retourna interloqué :

— Quoi donc, Monsieur ?

— Votre manière de manger, vous troublez à vous seul toute une salle.

— Je pense que j'ai affaire à un fou, Monsieur.

— Non, Monsieur, mais à un homme bien élevé que choque votre manque d'éducation.

— Monsieur, si vous n'êtes pas saoul, et même si vous l'êtes, vous allez...

— Tout ce que vous voudrez, Monsieur. Ma carte ? Vos témoins ?

— Vous excuser d'abord, vous expliquer ensuite.

— Je n'ai pas le temps, voici mon nom, mon adresse, et adieu...

La porte était à deux pas, Jean Fasque la franchit en courant, avant que son adversaire se fût remis de sa stupeur.

Le lendemain, toute la matinée, il attendit des nouvelles de son adversaire de la veille, il espérait une diversion qui ne vint pas. Vers le milieu de la journée, il éprouva le besoin de prendre l'air, la température était tiède, il se fit conduire au Bois pour marcher un peu dans le silence des sentiers peu fréquentés.

Au bout d'une heure d'exercice, il avisa un banc solitaire où il s'installa pour lire son journal qu'il n'avait pas ouvert encore. Quelques couples passaient ; sur l'herbe déjà haute leurs pas étaient silencieux, Jean Fasque se sentit presque tranquille ; mais comme il ne croyait pas à la durée de son repos, son attention était distraite, il lisait machinalement l'article de fond de son quotidien. Une femme arrivait, lentement ; il l'aperçut et son angoisse le reprit : « Pourvu qu'elle ne vienne pas s'asseoir... » Elle s'arrêta justement, hésita un instant devant le regard soupçonneux du jeune homme, puis, résolument, prit place à l'autre bout du banc. Il cacha sa tête derrière le journal déplié, mais ses yeux inquiets suivaient tous les mouvements de l'intruse : « Que va-t-elle faire ? » Elle déroula un magazine illustré qu'elle se mit à feuilleter, elle tournait les pages dans tous

les sens. Jean Fasque avait peur, pour le moment le bruit du papier ne l'énervait pas trop ; mais il sentait que bientôt, au bout de quelques minutes, ou de quelques secondes, ce froissement deviendrait intolérable. Il voulait s'interdire d'y prêter attention, d'y penser. Progressivement l'agacement le gagna, le tourmenta, jusqu'à le faire s'agiter sur son siège, et il ne songeait pas à fuir : « Je vais lui demander de cesser, c'est une femme, elle comprendra. Il commença :

— Madame... excusez-moi...

Elle leva un instant les yeux, puis les reposa sur la Revue. Il continuait :

— Madame... voulez-vous me permettre de vous adresser la parole ?

— Non, Monsieur.

— Ne vous méprenez pas sur le sens de ma proposition. Voilà, je souffre d'une violente migraine que le bruit de vos feuillets irrite...

— Le Bois est vaste, Monsieur, et...

Il se leva brusquement, dans son émoi il n'y avait pas songé.

— Vous avez raison, Madame, je vous demande pardon...

Et il s'éloigna, d'un pas rapide d'abord, puis qu'il ralentit. Il réfléchissait : c'était la première fois qu'il faisait l'aveu de son mal, même sous un prétexte ; cette femme n'avait certainement rien compris, mais tout de même il lui avait parlé. Il se retourna : « Elle est gentille, elle a l'air doux et triste, qui sait ? Peut-être ! » Il revint sur ses pas et, chapeau bas, s'inclinant devant la promeneuse, il murmura :

— Mademoiselle, j'ai été maladroit et grossier, je vous supplie de m'excuser.

— Vous l'avez déjà fait, Monsieur.

— Alors autorisez-moi à me rasseoir, ou bien acceptez que je vous accompagne.

— Non, Monsieur.

— Vous avez tort, Mademoiselle, nous échangerions quelques mots...

— Et vous, Monsieur, vous avez tort d'insister, vous avez cependant l'air d'un homme bien élevé.

Il salua encore et s'éloigna, avec une grande tristesse au cœur.

Ce soir-là, il revint dîner chez lui. Il s'aperçut, pour la première fois, que de la salle à manger on percevait nettement le bruit de l'ascenseur; alors, à chaque arrêt, il guetta le claquement de la porte qui devait s'ouvrir devant le locataire. Il n'imaginait pas que l'immeuble fût tellement habité. Il s'informa auprès de son valet de chambre :

— Combien y a-t-il d'appartements ici ?

— Deux par étage, cela fait dix.

— Ah ! et combien de locataires par appartement ?

— Je ne sais pas au juste, Monsieur.

— Et ils rentrent tous dîner aussi tard ?

— Il est à peine huit heures, Monsieur.

— Bon. Il en est rentré sept; en admettant qu'il y en ait un minimum de vingt, il en reste treize... François, vous me servirez mon tilleul dans mon bureau.

Lorsque François, quelques minutes plus tard, frappa à la porte du bureau, Jean Fasque sursauta. Ce léger heurt ne l'avait jamais dérangé, il donna ordre à son domestique d'entrer désormais chez lui sans s'annoncer, puis il tomba, prostré, dans un fauteuil :

« Tous les jours une nouvelle chose s'ajoute aux autres, tous les jours je suis assailli de nouvelles craintes. A mon horreur du bruit se joint la terreur de l'appréhension, je ne peux plus continuer à vivre ainsi, je ne peux plus... »

Dans le voisinage se trouvait une école dont l'horloge sonnait, comme une horloge d'église, les heures et les demies. Le premier coup de huit heures troubla le silence.

Jean Fasque emprisonna sa tête de ses deux mains, en comptant :

«... Deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. Ouf! Celle-là encore ne m'agaçait pas... et maintenant j'attendrai le son insupportable, je le sais. Ce sera neuf, puis dix, onze, douze. Au dernier coup je tomberai raide, et ce sera ainsi tous les soirs. Je ne dois plus rester ici, je vais partir n'importe où, à la campagne, m'enfermer, me séquestrer ; mais ne plus entendre, oh ! ne plus rien entendre... »

Jusqu'au milieu de la nuit, il demeura le regard constamment fixé sur le cadre de son réveil. A minuit, il s'étourdit pour éviter de compter les coups ; mais il lui sembla qu'ils sonnaient plus nombreux, il en râlait.

Dès le lendemain il se rendit à une agence de location, demanda une maison, une bicoque, n'importe quoi, mais qui fût isolé, au milieu d'arbres, et surtout loin d'une église ou d'une école.

Une semaine plus tard, il s'installait dans une villa meublée, louée à prix d'or, sur la route de Chantilly, une maisonnette sans aucun confort. Il y dormit sa première nuit complète depuis bien, bien longtemps. Mais à l'aube, le chant d'un coq le réveilla, et le lendemain il était dressé sur ses oreillers dans l'attente frémissante de ce chant.

Dans le courant de la journée, il confia à son fidèle François :

— Ce ne serait pas trop mal, si ce maudit coq ne m'annonçait pas le lever du jour.

La nuit suivante fut troublée par des miaulements de chats amoureux, il ne put se rendormir, et, debout, agité, fiévreux, il guettait l'aube à travers ses persiennes mal jointes, afin de n'être pas surpris par l'appel victorieux. Il faisait chaud, il ouvrit ses fenêtres, le ciel s'éclairait, il devint rose, le premier rayon de soleil se montra. Le cœur de Jean Fasque avait des palpitations, il haletait : « Et le coq, le coq maudit... »

Rien. Au bout d'une heure d'attente, à moitié fou, il courut à la chambre de son domestique :

— François, que se passe-t-il ?

Une tête ébouriffée émergea des couvertures :

— Je ne sais pas, Monsieur, quoi donc ?

— Le coq... le coq...

— Je l'ai acheté et égorgé, Monsieur.

— Misérable ! Tu ne pouvais pas me prévenir !

François demeura interdit, il ne comprenait pas. Et Jean Fasque, rentré chez lui, se jeta sur son lit en proie à un abattement qu'il n'avait jamais ressenti, conséquence de ses heures d'attente anxieuse. Lorsque, un peu plus tard, le valet de chambre entra avec le petit déjeuner, le bruit du bouton de la porte, en arrachant Jean Fasque à sa torpeur, lui fit pousser un cri. Puis, devant la mine effrayée du brave homme, il voulut expliquer :

— J'ai été saisi, je ne vous avais pas entendu venir...

— C'est que Monsieur me fait mettre des chaussons, alors...

Dehors le jardinier râclait les allées. Dans un champ, à cent mètres, un homme faisait manœuvrer sa charrue et l'on entendait : « hue, hue donc... » à intervalles réguliers. Dans la campagne, des chiens aboyaient ; sur la route, pourtant à une petite distance, quelques autos passaient en cornant. Jean Fasque, alors, fuyait la maison pour se réfugier dans le jardin, il lui semblait que tous ces bruits entendus en plein air n'auraient pas la même résonance. Il accusa les portes et les fenêtres d'être mal jointes, les murs d'être trop minces. Il fit venir trois tapissiers de Paris, en deux jours sa chambre à coucher fut tendue d'un tissu épais, sa fenêtre et sa porte garnies de lourdes draperies.

Il s'enferma et, pendant quelques jours, ce fut presque le répit. Il sortait un peu, le soir de préférence ; il respirait l'air à pleins poumons, le calme de la nuit le pénétrait, et il songeait qu'il aurait aimé la vie s'il avait été un être comme les autres êtres. Il se reprit à écrire, puis à lire,

dans le silence impressionnant de sa chambre. Un jour, comme il revoyait un manuscrit, le bourdonnement d'une grosse mouche lui fit tomber les feuillets des mains. Ce fut une chasse éperdue, une rage, une fureur. Il claquait des dents, souhaitait capturer la mouche vivante, lui arracher les ailes, la torturer pour la torture qu'elle lui imposait. Il dut appeler François, et tandis que celui-ci la poursuivait, Jean Fasque se débattait dans une sorte de crise. Depuis ce moment-là, le travail lui devint impossible. Il s'asseyait devant son bureau avec la conviction qu'il serait interrompu par une vibration, un déplacement d'air, et, l'oreille aux aguets, il n'arrivait pas à formuler une phrase, à coordonner deux idées. Un jour, cependant, il se contraignit à écrire une lettre indispensable, une demande d'argent à son banquier : le grincement de sa plume lui donna une secousse. Jusqu'alors, seuls les bruits extérieurs, ou provoqués par d'autres, le frappaient, maintenant il devenait son propre bourreau. Des larmes d'impuissance lui montèrent aux yeux :

« C'est horrible... Est-ce que je vais devenir fou ? Mais non, car alors je ne le saurais pas. Hélas ! pas même cela ! La folie m'apporterait peut-être l'apaisement. Et pourtant, vivre ainsi est impossible. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je tiens à la vie, à la vie normale que je ne connais pas. Oh ! guérir ! Reprendre ma plume, retrouver le fonctionnement de mon cerveau ! Serrer la main d'un ami, parler, entendre sans frémir ! Aimer, et souffrir toutes les souffrances que j'ignore, puisqu'une seule a dominé mon existence misérable. Je me croyais malheureux déjà, lorsque certains bruits espacés se répercutaient dans ma poitrine, dans ma tête ; mais ils ne m'empêchaient pas de travailler, de m'intéresser, de me débattre dans la foule. Le mal a été progressif, maintenant il a atteint son point culminant. Donc je n'ai plus rien à attendre, rien ne peut plus m'arriver... »

Il perdait de plus en plus l'appétit, son corps s'affaiblis-

sait, comme son cerveau. A des moments d'énervement atroce succédaient des heures de torpeur dans le calme ouaté de sa chambre où il n'avait conservé qu'un réveil silencieux. Bientôt, son faible battement lui devint odieux, il le fit taire. Il n'avait même pas le loisir de s'ennuyer, son esprit était hanté par trop de préoccupations, terreur du bruit inattendu qui le terrasserait, épouvante de son état dont il avait nettement conscience. Un jour, comme François lui servait son repas de midi, il eut un vertige suivi d'un bourdonnement d'oreilles si violent et si prolongé, qu'il crut en perdre la raison. Affolé, le domestique n'osait faire un mouvement ni dire une parole. Lorsqu'il fut revenu à lui, Jean Fasque le congédia d'un geste, et le vieux sortit en hochant la tête. Lui seul savait de quoi souffrait son maître, et, ne comprenant pas, il le considérait comme un dément, le soignait avec toute sa fidélité de serviteur dévoué.

Le soir de ce même jour, Jean Fasque, la main sur le bouton électrique qui allumait sa lampe de chevet, hésitait à le tourner : il savait que le déclic le plongerait, pour de longues minutes, dans son état de surexcitation aiguë, il redoutait ce moment et le reculait. La sueur au front, il se décida enfin, et, tout aussitôt, tomba dans son unique fauteuil, les deux mains sur ses tempes qui battaient tumultueusement. Il songeait :

« Voilà, j'ai reçu le choc, jusqu'à demain je n'entendrai plus rien, puisque rien ne peut pénétrer jusqu'à moi. »

Il lui sembla, tant ses sens étaient aiguisés, que le faible tic-tac de sa montre, enfouie dans une poche, arrivait à son oreille, il l'enveloppa d'un mouchoir de soie, puis ferma les yeux.

Le silence, terrible, impressionnant, plus sourd que tous les silences.

Tout à coup, il se leva, hagard : un bruit lui parvenait, sonore, de plus en plus précipité, de plus en plus fort, un bruit qui sortait de sa poitrine, de lui tout entier, qui se

propageait, l'envahissait. Son cœur ! Il l'étreignit de ses deux mains, toutes ses artères battaient. Alors ce fut le paroxysme de l'horreur. Son cœur ! Que pouvait-il contre son cœur ? Il avait tout supprimé, comment étouffer ce vacarme ? Sur sa table se trouvait un revolver chargé, il le prit, l'appuya sur sa poitrine, puis brusquement le rejeta : ah ! non ! pas de détonation, pas d'autre bruit ! Il s'empara d'un stylet, le sortit de sa gaîne, et, sans un tremblement, avec la hâte d'en finir, mais aussi avec une étrange précision, il écarta ses vêtements, chercha la place exacte de ce cœur dont il voulait supprimer l'obsédante et effroyable manifestation. La lame pénétrait lentement, sûrement ; puis, lorsqu'il fut certain qu'il atteindrait le but, il alla contre le mur, y appuya le manche ciselé, et d'un coup sec il l'enfonça. Ce fut tout.

PAUL YRAM.

LE NAUFRAGE

—

I

Voici la Mer ! Toute la Mer ! Flots impassibles,
Ecoutez-moi ! Je viens vers vous les bras ouverts
Les bras en croix. Ecoute donc, ciel insensible,
Celui qui dit, celui qui sait toute la Mer !

Ils ne m'entendent pas, les hommes du navire,
Et les vagues pourtant, hantise de l'écho,
Rythment plus sourdement leurs forces inactives
Comme un cœur fort, comme un cœur jeune avant l'assaut.

O Mer, épargne-les ces hommes qui t'ignorent,
Pardonne à leur fierté les rires, les mépris,
Sois clémente, sois bonne et fais-leur grâce encore :
Un jour, ils comprendront ce qu'ils n'ont pas compris !

Comme un grand oiseau noir fuyant devant la brise,
Un nuage là-bas, loin du jour annoncé,
Disparaît et sa masse inopportune et grise
Soulage en son néant le ciel abandonné.

Des pleurs tombent en pluie des étoiles lucides,
On cherche un destructeur dans l'ombre qui s'émeut,
Une étrange torpeur pèse sur l'invisible
Dans la crainte sacrée d'un déluge ou d'un dieu !

C'est que l'aube orgueilleuse et riche de jeunesse
Se joue de qui la veut, se rit de qui l'attend,
Et, comme un félin tendre, avide de caresses,
Griffe et brûle de sang l'éclat des yeux ardents.

Il faut que le sang coulé et s'étende et suinte
Et farde malgré lui le ciel chaque matin,
Il faut que le jour naisse au milieu des plaintes,
Et il faut que la mer se mêle à ce festin,

Que la mer roule en cette orgie, miroir fidèle,
Et il faut que tous les oiseaux, tristes et nus
D'amour, tous les oiseaux emportent dans leurs ailes
Un peu de ces douleurs que d'autres ont reçu.

*

Dans la clarté, haute ou secrète, hymne ou complainte,
Aux mobiles sillons des vagues labourées
Ma voix s'égrène et, de cette semence sainte,
Espère des moissons pour de proches étés.

Ce que je dis, ce que je crie, le savez-vous,
L'avez-vous entendu ? Je suis la vaine image
D'un rêve ou d'un désir, que l'on cloue à la proue,
Par le torse et les mains pour défier l'orage !

Je suis la figure de proue aux bras ouverts,
L'homme pétrifié dans un geste de gloire
Pour embrasser, pour implorer toute la Mer
Et qui semble chercher d'impossibles victoires !

*

Orgueilleux devant tous de paraître Etranger
A tout ce qui passait hors de mon rêve vaste,
Seul, toujours seul, par des routes inviolées,
J'allais jadis chantant la Vie enthousiaste !

De tout ce qu'adorait mon instable folie,
Je redonnais du souffle aux mourantes beautés :
Joyeux, j'étais celui qui marche dans la Vie,
Celui qui chante dans la Vie, pour la chanter !

Mais un jour triste, ils m'ont trouvé, un jour d'orage,
Et ils m'ont emmené, ravis de ma chanson,
Les hommes qui partaient pour de lointains voyages,
Sans foi, sans sentiment et sans illusion.

Jusqu'au navire ils m'ont porté d'étreinte tendre
Et ils m'ont cloué là à l'étrave de fer,
Sans me parler et sans me voir et sans m'entendre,
Et je sentais l'acier qui me fouillait la chair,

Et je voyais mon sang, mon pauvre sang humain,
Comme le vin pressé d'une grappe trop mûre
Qui giclait en cascade et salissait leurs mains.
Muet, j'offrais au ciel mes souffrances impures !

Malgré le mal, ils étaient beaux ainsi, très beaux,
Et je les ai aimés pour leur force étalée
Et c'est pourquoi je leur clame sans fin, très haut,
Le danger de dormir sur la Mer outragée !

Et c'est pourquoi je crie et c'est pourquoi je pleure,
C'est pourquoi j'implore la Mer, les bras ouverts,
Et c'est pourquoi je chante, avant que je ne meure,
Les bras ouverts, pour maudire toute la Mer !

II

L'étrange, le mystérieux, le noir vaisseau,
Qui porte dans ses flancs la souffrance des hommes,
Se donne au vent et fait revivre dans les eaux
La chair immaculée de ses voiles fantômes.

Prière inachevée, les mâts montent au ciel
Tandis qu'à coups précis les voix tuent le silence.
Chaque homme avec son rire en face du soleil
Semble vouloir chasser une désespérance !

Oh ! comme il s'en va, frêle et pourtant magnifique,
Dans cette solitude immense qu'il défie,

Vers d'inconnues, vers d'introuvables Amériques,
Le navire insensé ! Comme il va ! Comme il fuit !

Dites, connaissez-vous ce voilier anonyme ?
Savez-vous d'où il vient, de quel port ? Vers quel port
Il mène avec orgueil comme un trophée opime,
Son pavillon couleur de nuit, couleur de mort ?

Avez-vous vu parfois de semblables marins
Dont l'arme est une clef pendue à la ceinture,
Des marins froids et silencieux, des marins
Qui gardent leur secret comme une chose impure ?

C'est le Vaisseau fameux dont on parle aux veillées,
Et qui porte de mer en mer, de ciel en ciel,
Le trésor ténébreux de sa cale gonflée,
La lourde cargaison de désirs matériels.

Ce sont les hommes, tous les hommes obstinés
Qui vont, traînant de ciel en ciel, de mer en mer,
L'espoir insatisfait d'une autre destinée,
Sachant que le vrai sort leur serait trop amer.

Ils ont pleuré. Ils ont peiné. Ils ont fui l'ombre.
Et leurs bras sont lassés d'avoir trop imploré
Quand ils avaient trop peur de ces fantômes sombres
Qui les suivaient le soir et qui les tourmentaient !

N'importe ! Malgré tout, l'épouvante et le deuil,
Malgré les cauchemars malsains des nuits maussades,
Ils vont, toujours plus seuls, toujours plus orgueilleux,
Dans l'irréalité de leurs désirs sans âge.

III

Mais vous n'entendez pas que je vous crie : « Assez ! »
La côte est proche, hélas ! qui veut votre défaite
Et qui de son amour vous laissera blessés,
O Don Juans éternels d'impossibles conquêtes !

Fanal vert, fanal rouge à vos mâts suspendus,
Folie de force et soif d'amour, deux sources vives,
Les voilà, ces signaux que vous avez voulu
Avant d'abandonner le port avant l'abîme !

Conquérants orgueilleux, le sable et le rocher
Peuvent-ils être un but à de telles fatigues !
Avez-vous vu un phare enfin, veilleur dressé
Dans le ciel noir, tourner vers vous son œil lucide ?

Vous cherchez une ville où vous a devancé
Votre Rêve, une ville, un paradis de gloire,
Et, pressés d'arriver, déjà vous oubliez
Que la vie est aussi, Marins, une victoire !

Allez dans le soleil de vos candeurs premières,
Revivez dans la joie de vos temps innocents,
Dans cette joie de croire à la seule lumière
Que l'aurore éclabousse en des regards d'enfants.

Et loin de cette grève, enfuyez-vous, plus loin,
Toujours plus loin. Ignorez chaque crépuscule
Le sort du lendemain. C'est plus beau quelquefois
De rester en chemin quand il faut qu'on recule.

Poursuivez à jamais vos sublimes voyages,
Et pour que je me taise utile et satisfait,
Lancez contre le jour, lancez vers les nuages
Le chant candide et pur de vos âmes sauvées !

*

Fiancé de l'écho, voici l'appel des Hommes :
« Espoir en nous qui sommes neufs, espoir en nous !
Nous te sacrifions, Déesse de la Force,
Le sang de nos désirs sur un autel nouveau.

« Rythme sacré, rythme puissant, nos pauvres rêves
Ne sont pas des victimes intactes pour toi.
Nous le savons. Nous avons mieux. Nos mains expertes
Tressent aux cabestans des couronnes de joie !

« Voici le but, la côte où nos regards s'attachent
Comme sur un bonheur qu'on n'a pas mérité,
La côte où vont mourir nos peurs, nos remords lâches
Et tout ce qui troublait notre témérité.

« Nous avions tant peiné des heures et des heures
Vainement.. vainement... que nous ne savions plus
Si l'espoir, ce n'est pas un vieux regret qui pleure
Et si ce qu'on croit voir n'est pas ce qu'on a vu !

« Mais aujourd'hui, comme l'aurore triomphale,
Fontaine de clarté, lumière qui jaillit,
Ombre ressuscitée de l'ombre sépulcrale,
Notre âme est un soleil qui monte de sa nuit !

« Prenons tout, les plaisirs, les baisers, les tristesses !
Tant pis si l'on ignore où conduisent les pas
Qui marquent dans le sable une empreinte éphémère.
Meilleure est l'aventure à qui ne l'attend pas !

« D'ailleurs n'avons-nous pas cette blanche auréole
Que met l'indifférence au front des insoumis.
Laissons aux bons chemins les consciences molles
Et suivons sans tarder ceux qu'on n'a pas suivis !

« Nous allons débarquer, ivres de réussite,
Et nous nous enfuirons vers un autre destin,
Hâtifs d'abandonner aux routes interdites,
Notre rire et notre gaîté, comme un dédain ! »

IV

La nuit tombe. Un jour meurt, penché sur la mer triste,
Sur la mer métallique et rouillée de soleil !
En vain, je chante en vain et ma chanson se crispe
Au silence et s'effrite et n'atteint pas le ciel.

Dans sa course plus rien n'arrête le navire
Qui jette à tous les flots une semence d'or

Et qui, raillant la mer qu'il comble et qu'il déchire,
S'en va, bel amoureux, pour épouser la Mort !

Mais hélas ! il oublie sa dernière prudence
Et comme un cheval fou qui tombe avant le but,
Pour arriver plus tôt, il bondit, il s'élance,
Il s'enfonce en la vague... et ne remonte plus !

Dans l'ombre tout à coup, la tombe s'est creusée.
La voile sans marins, sans cordes et sans mâts
Bat désespérément de son aile blessée :
C'est l'oubli seul qui pour jamais la carguera !

De funèbres adieux que l'écho répercute
S'efforcent de briser les chaînes de la nuit.
Ne criez plus, bouches que le sel persécute,
Puisque rien ne vivra de votre souvenir !

Vous avez méprisé le rêve trop docile,
Vous vous êtes créés, pilotes oublieux,
Et vous allez finir dans la force inutile
Sans une illusion pour vous fermer les yeux !

V

Il n'y a plus rien sur la Mer ! Il n'y a rien.
Il n'y a plus que moi, la figure de proue
Qui saigne sur la Mer, qui sanglote et qui geint
Et qui pleure et qui boit des larmes sur sa joue !

Il n'y a rien que des épaves, des décombres,
Tout ce que la Mer ivre a sucé, puis vomi,
Rames, morceaux de mâts, lourdes masses sans nombre
Dont le sillage noir trouble le flot soumis.

Il n'y a rien qu'un bateau nu et sans pilote,
Riche seigneur qu'un vol fit, un soir, mendiant,
Et qui, ne sachant pas s'il existe des routes
Où l'on peut passer seul, s'enfuit en titubant.

Il n'y a rien que des corps étendus, des formes...
Ce sont les naufragés qui roulent par là-bas...
Vers la grève, des morts affreux, gonflés, énormes...
Ils s'en furent trop sûrs : aucun ne reviendra !

Leur sort connut le sort des entreprises fières ;
Ayant tué le Rêve, un jour ils sont partis
Sans même demander, malgré leur soif, leur fièvre,
Si la Mer craint ceux qui la tiennent en mépris.

Ils ont voulu toute la Mer, toute la Vie,
Ils l'ont voulue, vaincue et frêle entre leurs bras,
Et pour la conquérir entière, indéfinie,
Ils ont armé le grand Vaisseau de leurs Espoirs.

C'était un songe neuf né de leur ignorance.
Nombreux se sont brisés sur le roc et nombreux
Sont restés sur la grève auprès d'une Espérance
Morte dans leur pensée et morte dans leurs yeux.

Et moi seul, le chanteur qu'on raille quand il passe,
Le chanteur qui savait, je reste pour chanter,
Dieu véritable, dieu meurtri, dieu de l'espace,
Voix secrète, âme jeune et corps crucifié !

Il n'y a plus rien sur la Mer que des Sirènes
Qui cherchent des miroirs dans le bateau brisé,
Des Sirènes dansant autour de la carène,
Pliées à l'harmonie charnelle des baisers !

Et la poupe et la proue semblent rouler d'extase,
Et j'ignore moi-même où je suis, car leurs bras
Ont tissé à mon corps des filets qui l'enlacent,
Et je suis pris ! Dites, c'est bien vous, n'est-ce pas,

C'est bien vous, mon Passé, mes Heures retrouvées,
Désirs abandonnés, Sirènes de toujours,
Qui venez à nouveau me prendre, ô bien-aimées ?
Je vous ai tant aimé jadis de bel amour !

Vos mains prennent mes mains pour des rondes joyeuses,
Votre rire mouillé va vivre en ma chanson,
Oh ! suivez-moi, Heures d'ivresse, Heures menteuses,
Sirènes qui collez vos lèvres à mon front.

Voici la Mer ! Toute la Mer ! La Mer unique !
Comme la lune, emporte-moi dans chaque flot,
Mer, prolonge mon geste et rends-le héroïque :
Je suis le seul veilleur du tragique Vaisseau.

O Mer vengée, loin de la vie, loin de la grève,
Promène mon symbole enfin divinisé
Pour pouvoir à jamais, maître de tous mes rêves,
Eterniser mon âge en ton éternité !

Arcachon, août 1924.

RENÉ LAPORTE.

LES MIRACLES DE LA SUGGESTION

—

> **Vous me promettez de me rendre heureux...; mais mon bonheur ne dépend-il pas de ma constitution interne? Il faut donc que vous ayez l'art de me refondre et que vos règles puissent me créer de nouveau.**
>
> **DAVID HUME.**
> *(Les quatre philosophes.)*

La suggestion..... Il n'est guère, en psychologie, de mot dont la fortune ait été si rapide, de mot qui soit plus à la mode, de mot qui paraisse autoriser de plus vastes espoirs... En dehors de son acception vulgaire, qui ne demande qu'à être précisée, la suggestion — ou mieux l' « auto-suggestion consciente » — est la base d'une nouvelle méthode « d'éducation psychique pour la guérison des maladies physiques et morales » ; l'idée en est venue un beau jour à un honorable pharmacien de Nancy, Émile Coué, qui n'était pas sans méconnaître les recettes (1) d'un autre Nancéen, le docteur Liébeault, et qui trouva dans Charles Baudouin, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Genève, un avocat plus enthousiaste que sensé. La suggestion est également utilisée par une légion de psychothérapeutes et de moralisateurs, dont le chef est en France Jules Payot et qui arborent, avec un incontestable succès dans les pays de langue anglaise, les diverses bannières de « Christian Science », de « Mind Cure », « de Faith Healing », etc. Cette psychothérapie s'est commercialisée dans les cinq parties du monde sous la forme d'une colossale entreprise, appelée

(1) Publiées en 1866.

« Pelmanisme », en souvenir d'un mot grec qui signifie « plante du pied », et destinée à insuffler chez le plus grand nombre possible de nos contemporains « de l'assiette, de la fermeté et de la compréhension ». Sans parler de la suggestion hypnotique, qui ne se rattache que très indirectement à la suggestion proprement dite et sur laquelle j'aurai vraisemblablement l'occasion de revenir sous peu.

Malgré leurs unanimes prétentions « scientifiques », toutes ces tentatives — est-il besoin de le dire — reposent sur des fondements bien fragiles : aucune d'elles n'est prise au sérieux par les psychologues compétents — en France, tout au moins, — que les apôtres accusent avec aigreur de mauvais vouloir et d'étroitesse d'esprit. Il n'en est pas moins intéressant de rechercher brièvement ce qu'il faut en prendre et surtout en laisser; et nous serons conduits, en guise de conclusion, à spécifier les limites de l'action que chacun de nous peut exercer sur autrui et sur lui-même (persuasion et maîtrise de soi).

§

Les trois trouvailles d'Émile Coué

Si l'on s'en rapporte aux prospectus répandus dans le public :

L'Institut Coué d'Éducation psychique est une œuvre philanthropique qui a ses ressources propres, lui permettant de fonctionner gratuitement à perpétuité. Il enseigne la méthode d'autosuggestion consciente, sans distinction de race, ni de religion. Cette méthode est exclusivement scientifique et expérimentale.

Le principe de cette méthode consiste à faire appel à l'emploi de l'imagination et non de la volonté. M. Coué et ses collaborateurs ne font que l'enseignement de la méthode, en laissant à chacun le soin de l'appliquer à soi-même.

Suit cet AVIS IMPORTANT, qui est une assurance contre toute poursuite pour exercice illégal de la médecine :

L'Institut fait observer que les cours d'éducation psychique ne peuvent en aucun cas dispenser de recourir aux soins du médecin habituel. Il décline toute responsabilité à ce sujet.

Quel est le principe de cette méthode ? Sur quelles preuves s'étaye-t-elle ? Quelles sont les pratiques qu'elle préconise ? A quels résultats prétend-elle parvenir ? Telles sont les questions que nous allons tout d'abord examiner ensemble.

D'après Émile Coué, le fondateur de ce que ses adeptes appellent la « nouvelle École de Nancy » (2), la « suggestion », dans son sens le plus général, comprendrait deux temps :

1° « Une idée, émise par l'opérateur, est acceptée par le sujet » : c'est là ce que tout le monde appelle *suggestion* (3). Cet important phénomène d'interpsychologie, personne n'a songé à le contester ; affirmons-le dès maintenant pour éviter tout malentendu, mais je reviendrai plus tard sur ce point, lorsqu'il s'agira de préciser les modalités de son développement ;

2° « L'idée, une fois acceptée, se transforme chez le sujet en réalité correspondante », de telle sorte que « la suggestion, nous dit-on, n'est pas un phénomène de passage allant de l'opérateur au sujet, mais un phénomène psychophysiologique chez le sujet lui-même. » La découverte de ce second stade est le centre du système Coué, qui le désigne par les appellations d' « autosuggestion », de « force idéoréflexe », de *processus idéomoteur* ; c'est à cette dernière expression que nous nous astreindrons, pour plus de clarté.

Le processus idéomoteur serait un fait extrêmement général, extraordinairement fréquent, bien qu'il ait jusqu'ici échappé à la sagacité des psychologues. La condition primordiale de ce processus est l' « intensité de l'idée »,

(2) Pour la distinguer de « l'École de Nancy », fondée par Liébeault et qui remporta avec Bernheim les succès que l'on sait sur Charcot et l' « École de la Salpêtrière ».

(3) Et que « la nouvelle École de Nancy » décore du terme — bien inutile — d' « acceptation ».

intensité qui est surtout un effet de l'attention; l'idée qui tend à se réaliser est celle sur laquelle l'attention s'est particulièrement concentrée; en d'autres termes, tout est dans la manière de « penser ». Voilà, dira-t-on, de ces vérités premières qui courent les rues et auxquelles tout profane souscrirait sans peine. Mais nous espérons dénoncer sans trop de peine les fallacieuses illusions qu'elles dissimulent. Remarquons tout d'abord qu'il serait difficile d'user d'un jargon plus impropre, qui rappelât mieux la description des phénomènes électriques par un monteur de sonneries. Le mot « idée » est très mal choisi, car, pour Coué et ses séides, il ne conserve pas le sens purement intellectuel qu'il possède toujours ; de même, « penser », dont les équivalents habituels sont « juger », « abstraire », « généraliser »,... signifie ici : acquérir une croyance ou, mieux, une conviction.

C'est là une première objection à l'existence d'un processus idéomoteur : dès que nous passons de l'idée proprement dite à la croyance et à la conviction, la psychologie moderne, depuis Théodule Ribot, nous dévoile l'entrée en jeu nécessaire d'un concomitant affectif essentiel : le processus idéomoteur n'est plus alors simplement idéomoteur, il tient non seulement à l'idéation, à la motricité, mais aussi et surtout à l'*affectivité*. Maintes fois, en effet, lorsqu'on lit les productions d'Émile Coué ou de son porte-parole Charles Baudouin, on se rend compte que leur « suggestion » s'enfle monstrueusement en un tout sans limites; qui finit, comme l'indique F. Achille-Delmas, par englober la vie psychique entière. Y a-t-il vraiment intérêt à remplacer le terme « vie psychique » par le mot « suggestion », pour faire plaisir aux suggestionnistes? Ces derniers ignorent d'ailleurs avec candeur cette part affective considérable que comporte fatalement leur « processus idéomoteur »; et, s'ils parlent — tout à fait incidemment — d' « appoint émotif » (ce qui ne veut rien dire), ils avouent ne pouvoir décider si cet appoint est nécessaire ou même s'il existe.

A quelle faculté aurons-nous recours pour créer « l'idée » ? C'est ici la seconde trouvaille d'Émile Coué, qui répond sans hésiter : à « l'imagination », grâce à un jeu de mots qui est un véritable contre-sens psychologique : sans s'en rendre compte, il confond ici le mot « imaginer », mot d'ordre exclusivement intellectuel, qui signifie « combiner des images », et l'expression « s'imaginer que », dans le sens vulgaire de « se figurer que », « se créer des fantômes », « se bourrer le crâne », « se monter le bourrichon ». Ce faisant, il commet la faute — impardonnable — d'immobiliser (en le déformant) un substantif indispensable et tout à fait précis ; il eût été plus adroit, pour les besoins de sa cause, de spécialiser le mot *figuration*, bien qu'il n'y ait pas là un mécanisme simple et, encore moins, intellectuel, comme il le suppose implicitement.

L'« imagination » ainsi comprise est opposée à la « volonté ». Ce mot « volonté » fait partie de l'arsenal d'une psychologie toute verbale, en voie d'extinction, qui en faisait une composante primordiale de la personnalité humaine (4). Quoi qu'il en soit, les suggestionnistes se figurent qu'« imagination » et « volonté » constituent deux espèces de ficelles sur lesquelles chacun de nous peut tirer alternativement à sa guise ; car il est aussi impossible de faire de la « suggestion » avec de la « volonté » que « de faire du rythme poétique avec des nombres »... Doit-on dès lors s'étonner qu'Émile Coué soutienne, *sans l'ombre d'une preuve*, que la « volonté » ne peut avoir que des influences désastreuses et que, lorsqu'on hésite entre deux actes, c'est toujours vers le pire qu'elle nous précipite ? Plus on fera d'efforts pour penser l'idée bonne, plus les assauts de l'idée mauvaise redoubleront de violence : en appelant la « volonté » à notre secours, nous nous mettons de gaieté de cœur dans la situation de « l'ivrogne dont tous les efforts

(4) Cf. F. Achille-Delmas et Marcel Boll, *La Personnalité humaine, son analyse*, p. 234-239 (Flammarion, Paris, 1922).

pour ne plus boire aboutissent à le faire échouer au plus prochain cabaret (5). »

Grâce à Dieu — et à la « nouvelle École de Nancy », — ce rôle néfaste de la « volonté » peut être réduit à néant ; chaque fois qu'on a la « volonté » d'opposer l'« imagination » à la « volonté », c'est l'« imagination » qui l'emporte. Coué résume sa troisième trouvaille en ces termes (6) :

Dans le conflit entre la volonté et l'imagination, la force (7) de l'imagination est en raison directe du carré de la volonté,

ce qui signifie, pour tout le monde, que, quand on double l'effort volontaire, la force de l'« imagination » devient automatiquement quadruple — qu'en sait-il ? — et ce qui est en contradiction formelle avec ce qui va suivre, puisque l'« imagination » ne fonctionne qu'aux moments où la « volonté » est « engourdie ». Charles Baudouin (8) recopie aveuglément cette ânerie — au carré, si j'ose dire Avis aux psychologues d'occasion qui se mêlent de mathématiques.

Force nous est donc de considérer la « loi du carré » comme nulle et non avenue, car, partout ailleurs, les suggestionnistes nous affirment que le processus idéoréflexe atteint son maximum d'efficacité dans les états qui précèdent ou suivent le sommeil et, aussi, dans des phases dites de « recueillement », de « contention », d'« expectant attention », dans lesquelles on fixe son esprit sur une seule idée, en s'aidant de certains procédés de bercement, d'obnubilation et de fatigue sensorielle ; un bon moyen, nous dit-on (9), pour détendre l'esprit, c'est l'immobilité du corps ou, plus

(5) Cet exemple est détestable : si l'ivrogne échoue au cabaret, c'est qu'il compte y trouver un remède passager à un état de dépression pénible (et non pas parce qu'il a froncé les sourcils, serré les poingts, grincé des dents). Il est bien évident que, s'il se conformait aux prescriptions de Coué (immobilisation dans un état de contention) ou s'il écoutait ses camarades qui, plus simplement, lui conseillent d'aller se coucher, les agents de la force publique ne le ramasseraient pas, deux heures plus tard, ivre-mort, dans le ruisseau.

(6) *De la suggestion et de ses applications* (Barbier, Nancy).

(7) ?

(8) *Suggestion et autosuggestion*, p. 103 (Oliven, Paris 1921).

(9) *Ibid.*, p. 113.

exactement, le relâchement musculaire, qui semble se généraliser de lui-même et contribuer au relâchement des muscles de l'attention (*sic*). Notons, en passant, l'étrangeté de la prescription qui consiste, pour accroître le degré d'attention —nécessaire à l'intensité de l'idée (10), — à relâcher les muscles correspondants; mais si nous nous avisions de prier Charles Baudouin de nous dévoiler où se trouvent lesdits muscles, il nous renverrait à la page 89 de son livre, où nous lisons : Quand on a le malheur d'être un tant soit peu intellectuel, surtout d'avoir des connaissances médicales, on est (même à Nancy) imperméable à la théorie de l'autosuggestion...

§

Les preuves scientifiques du système Coué

La discussion précédente nous montre combien est invraisemblable l'existence de l'autosuggestion (au sens de Coué) ou mieux du processus idéomoteur. Nous n'en avons pas moins le devoir de passer en revue quelques-uns des innombrables faits qu'il extrait de la vie quotidienne, tous plus « scientifiques » les uns que les autres, si nous en croyons le président de la Société Lorraine de Psychologie appliquée, ou son brillant second.

Prenons tout d'abord, avec Émile Coué, un « exemple très familier », destiné à montrer qu'en ce qui concerne la douleur physique, la suggestion agit tantôt comme excitant, tantôt comme anesthésique :

Un enfant, un tout petit enfant vient de se pincer le doigt ; instinctivement, il se met à pleurer, car il ressent une douleur plus ou moins vive. Mais que sa maman arrive et lui souffle sur la main, en la frottant doucement et en lui disant que c'est fini, qu'il n'a plus bobo, immédiatement l'enfant cesse ses cris et se

(10) *Ibid.*, p. 17. Voir plus haut p. 62.

met à sourire.... Que la mère, au contraire, vienne à s'écrier, pleine d'effroi : « Oh! mon pauvre petit, comme tu t'es fait mal! », l'enfant redoublera ses cris.

Observation incontestable, mais l'auteur ajoute :

Dans un cas comme dans l'autre, l'inconscient de l'enfant a cru aux paroles de la mère ; il s'est imaginé qu'il souffrait davantage et sa douleur s'est accrue [dans la seconde alternative].

Comme les psychanalystes (11), les suggestionnistes ont tout le temps le mot « inconscient » à la bouche, et presque toujours ils l'emploient de travers; ils l'ignorent dans des cas primordiaux — comme dans les états cénesthésiques — et ils l'invoquent là où il n'a rien à faire. Il en est ainsi pour l'interprétation de Coué, et ce « fin psychologue » est pris en flagrant délit de coup de pouce ; il parle d'un accroissement de la douleur, par pur esprit de système, et il passe à côté de la véritable explication : si aux cris de douleur, succèdent des hurlements de *frayeur*, c'est que, faisant confiance à sa mère, l'enfant croit *très consciemment* que ce peut être grave et qu'il tremble d'avoir à souffrir longtemps et davantage.

Autre exemple : il n'est besoin que de se croire empoisonné par les champignons pour éprouver de violentes douleurs intestinales. Essayez, par ce procédé, de vous occasionner des maux de ventre — même, dirait Coué, si vous n'avez pas mangé de champignons, puisqu'il « suffit » de vous l'imaginer, — et nous vous adjurons alors de croire à son système ; mais, si vous y parvenez, nous n'hésiterons pas à vous considérer comme un mythomane.

Une personne enrhumée, ne pouvant plus distinguer un parfum léger, s'imagine avoir perdu l'odorat et, en réalité (*sic*), ne sent plus aucune odeur. Ces mots « en réalité », ne vous y trompez pas, sont une simple clause de style ;

(11) Cf. Marcel Boll : *Le système du docteur Freud* (Mercure de France, 1er juillet 1924, p. 13).

vous n'aurez qu'à présenter à la personne en question un *flacon d'odeur* contenant du sulfhydrate d'ammonium ou de la phénylcarbylamine (sans la prévenir) et, de deux choses l'une (12), ou elle conviendra que « cela pue » et la preuve tombera d'elle-même ; ou, malgré un réflexe lacrymal, elle s'entêtera à affirmer l'atrophie complète de son odorat et vous pourrez à coup sûr diagnostiquer l'hystérie — dans son acception positive : simulation de maladie ou d'infirmité.

« A force de parler d'amour, écrivait Pascal, on devient amoureux », phrase qu'on pourrait tout aussi bien retourner : dès qu'on est amoureux, on ne pense plus qu'à l'amour (ce sont les obsédés sexuels qui parlent constamment d'amour).

A force de demeurer face à face avec une personne affligée d'un tic (13), on le prend. Si Charles Baudouin, qui soutient une telle invraisemblance, était tant soit peu au courant de la pathologie mentale en général (14) et de la constitution hyperémotive en particulier, il n'*inventerait* pas qu'un tic peut « se prendre » comme un vulgaire bâillement : tout au plus, le spectateur d'un tic peut-il l'imiter plusieurs fois de suite (par dérision), mais, soyez tranquilles, il ne le « prendra » pas, sauf à cette double condition infiniment improbable : qu'il soit lui-même un grand émotif et que le tic en question lui fournisse, à lui aussi, une dérivation à sa propre gêne émotive.

(12) Il n'est pas inutile de rappeler qu'il s'agit d'un coryza bénin, et non de cas pathologiques d'anesthésie olfactive vraie (début de la paralysie générale atrophie de la muqueuse, etc.).

(13) « Le tic est une dérivation de la surcharge motrice de l'hyperémotivité, et cette dérivation, une fois adoptée, se répète sans cesse par habitude pendant des mois ou des années chez un même sujet. » (F. Achille Delmas.) Les tics n'ont rien de commun avec les *manies*, que nous définissons « des formes exagérées ou gênantes, des habitudes ». Quant au bâillement, c'est un réflexe comparable au hoquet, à l'éternuement, au fou rire, aux pleurs...

(14) Ce vulgarisateur, sans parler d'hérésies psychologiques manifestes (*ibid.* p. 42, 148), accumule les plus grossières erreurs psychiatriques, qu'il s'agisse, de l'hyperémotivité (p. 24, 25, 31, 64), de la cyclothymie (p. 26), de l'hystérie (p. 31), de toxi-infections (p. 154) ou d'hallucinations (p. 35). Avis aux jeunes psychologues qui négligeront l'aspect pathologique de leur science...

Tout le monde sait qu'il « suffit » d'attendre une visite pour entendre d'avance le coup de sonnette. Ce n'est pas là une « suggestion », mais l'interprétation erronée d'un son parasite.

Le geste du corps qui se recroqueville et qui fait la boule, le « brr ! » qui ronfle dans la gorge, sont d'excellents moyens de se rendre frileux et d'avoir froid quand il ne fait pas froid..... Et il y a encore des naïfs qui, pendant les chaleurs, portent des vêtements clairs et légers et qui recherchent l'ombre, quand ils se promènent, à midi, par une belle journée d'août !

Une personne de Nancy — noblesse oblige — raconte ce fait à Charles Baudouin. « Je me lève un matin ; la fenêtre est ouverte, le soleil donne ; le seul fait de voir le soleil m'égaie (14 *bis*) et me réchauffe (14 *ter*) ; je m'habille très légèrement, je vaque à mes occupations, j'ai les bras nus ; pourtant, j'ai beaucoup plus chaud que les jours passés. Je vais à la fenêtre, et je m'aperçois qu'il a neigé ; le thermomètre achève de me convaincre que l'hiver a fait son apparition ; aussitôt, les frissons me prennent, mes dents claquent, j'ai froid. » Au lieu de constater ingénûment que cette personne « a fort bien compris le maniement conscient de l'autosuggestion », on pourrait aussi bien admettre qu'elle a fabriqué — ou enjolivé — par hâblerie cette petite histoire, ou bien qu'elle est passée, dans l'intervalle, d'un état d'euphorie à une phase de dépression, ou encore qu'elle est (15) particulièrement impressionnable et imaginative.

Tel paysan plie avec conviction sous le poids d'une hotte dont il a perdu le contenu en route.

Une (15) personne à qui, un (15) jour, on (15) a dit que son appétit était démesuré et que sans doute elle avait le ténia, a conscience, à partir de ce jour, de la voracité de son ténia imaginaire et, si elle avait de l'appétit pour deux,

(14 *bis*) Oui.
(14 *ter*) Non.
(15) On ne saurait être plus précis.

elle se met à en avoir pour quatre (16)... Les suggestionnistes qui, comme leur nom l'indique, voient de la suggestion partout, ne prennent même pas garde que seule la persuasion est intervenue ici.

Enfin Charles Baudouin cite (17) plusieurs exemples de la « suggestion qui tue » :

Une religieuse s'était alitée l'hiver. Elle entendit ou crut entendre le médecin chuchoter : « Elle ne passera pas avril ». Cette idée s'imposa à son esprit. Cependant, elle guérit, se releva, reprit des forces. Mais, à chaque visiteur, elle disait, en hochant la tête, qu'elle ne passerait pas avril, qu'elle le sentait. Au 1er avril, l'appétit disparut, par enchantement ; elle se remit au lit quelques jours après et s'éteignit doucement un peu avant la fin du mois. Rendons grâces au ciel que l'auteur n'ait pas de connaissances médicales : sinon, il aurait rougi de nous livrer cette délicieuse anecdote, trame d'un conte pour un grand quotidien. Jusqu'à plus ample informé, il s'agit d'une coïncidence, tout à fait explicable chez une valétudinaire (dont on omet, comme par mégarde, de nous donner l'âge).

Tolstoï disait, dans ses derniers temps, que le nombre 7 lui était fatal. « Le 7 novembre 1905, il réunit ses pensées sur la mort. Le 7 novembre 1910 (date russe), il mourut après quelques jours de maladie où son état ne semblait pas désespéré. » L'histoire ne nous dit pas ce qu'il a fait le 7 de tous les autres mois de sa vie ; peut-être le 7 novembre 1905 (calendrier grégorien) était-il même le 25 octobre (calendrier julien) ; et, même dans l'hypothèse la plus favorable, il ne s'est écoulé que *cinq* ans (et non 7) entre « les pensées sur la mort » et « la mort par la pensée » : Tolstoï devait à Coué de se conserver deux ans de plus à l'admiration du monde et à l'affection des siens...

(16) Encore un coup de pouce ; il faudrait écrire : « à manger comme quatre »

(17) *Ibid.*, p. 83.

Cette nomenclature, à la longue, deviendrait fastidieuse, et il est temps de reprendre notre discussion. « Une thèse, diraient les grincheux, ne peut s'établir par une série d'historiettes plus ou moins tendancieuses, susceptibles d'une demi-douzaine d'explications, dont une seule est conforme aux thèses de Coué, Baudouin et consorts. Donnez-nous un phénomène simple, facilement réalisable, et qui serve d'expérience cruciale, pour ou contre, peu importe. » Chevreul est allé au devant de ces désirs, — fort compréhensibles, reconnaissons-le, — en imaginant en 1854 un « pendule explorateur » qui, dans le suggestionnisme, « joue le même rôle que le pendule électrique dans une théorie de l'électricité ».

Une feuille de papier blanc, sur laquelle on a tracé deux lignes droites, l'une horizontale AOB, l'autre verticale COD, est placée sur la table devant le sujet, qui reçoit un pendule rappelant une ligne à pêcher en miniature. Il doit en tenir, sans raideur, le manche, au bout duquel oscille un fil qui porte à son extrémité un corps pesant P, petit et brillant. Le sujet s'arrangera pour que P lui cache le point d'intersection O. Puis il est prié de bien penser à la ligne AOB, sans faire aucun effort pour mouvoir P, mais au contraire de tâcher de garder l'immobilité.

Il paraît alors que, par simple processus idéomoteur,

le pendule se met à osciller, en augmentant d'amplitude, à tel point que certaines personnes simples croient à l'intervention du diable et lâchent le pendule ensorcelé comme s'il leur brûlait les doigts.

Il paraît même qu'un petit Russe, dans cette expérience, parlait au corps P qu'il appelait « son bouton » :

Je lui dis : va à droite, tourne en cercle, arrête-toi. Et je lui parle en russe, et il comprend mieux le russe que le français.

Et, sans plus de difficulté, le bouton P oscillerait suivant COD ou décrirait un cercle, si on le suggérait au patient...

Telle est la description, par les suggestionnistes, de l'expérience dite du « pendule de Chevreul ». Que doit-on en

penser ? J'ai commencé par la tenter moi-même personnellement, en toute impartialité, et je n'ai jamais pu réaliser que de toutes petites oscillations désordonnées, provenant sans aucun doute du tremblement occasionné par la fatigue (ce serait une donnée intéressante pour le caractère de M. Charles Baudouin de savoir s'il s'y est livré et s'il a réussi). Puis, j'ai prié un grand nombre de personnes, les plus diverses, de l'essayer, tantôt en les prévenant du résultat, tantôt non, avec cette seule et élémentaire précaution d'exclure celles que je savais *par ailleurs* plus ou moins entachées de mythomanie. Plusieurs psychiatres et physiciens ont fait de même sur mes conseils. *Toujours, sans exception, le résultat a été négatif.* De telle sorte que quiconque veut se convaincre sincèrement, loyalement, de la valeur du système Coué, n'a qu'à s'amuser avec le « pendule de Chevreul » et à convier ses proches à ce petit divertissement : l'expérience sera décisive, si toutefois on est suffisamment psychologue pour éliminer ceux qui sont capables d'une innocente supercherie.

J'ajouterai que j'ai prié ensuite certains sujets de faire volontairement osciller le bouton P suivant A O B ou C O D avec le moins de mouvements possibles, et chacun pourra constater que c'est proprement l'enfance de l'art de donner au manche des impulsions dirigées que tout observateur confondra avec les inévitables tremblements naturels.

La question est donc tranchée : le chimiste Chevreul nous fait penser au mathématicien Chasles à qui un loustic (1867-1869) vendit, pour 200.000 francs, des confidences de Jeanne d'Arc et une correspondance de Galilée (mort en 1642) à Newton (né la même année) ; son pendule s'éloigne du pendule électrique pour rejoindre la table tournante des spirites (18), et le chimiste Chevreul s'apparente au phy-

(18) Charles Baudouin, qui consacre une dizaine de pages à l'expérience de Chevreul, se garde bien de reproduire le titre de son mémoire : *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes.*

siologiste Richet. Comme les métapsychistes (19), les « suggestionnistes » ont été le jouet des mythomanes (20) : ce serait la plus grande stupéfaction de ma vie si les uns et les autres en convenaient de bonne grâce.....

Ainsi, *les processus idéomoteurs n'existent pas* ; il n'y a pas d'autosuggestion, entendue au sens de Coué et de son école : c'est la thèse défendue par les Américains Throndike et Drever, qui ne font là que s'inspirer de l'œuvre de Théodule Ribot. Au lieu des pseudo-lois inventées par les suggestionnistes, nous résumons, F. Achille-Delmas et moi, sa conception par la *loi de la prédominance affective* (21) : « Tous nos actes sont fatalisés par les dispositions affectives-actives (22), et les aptitudes intellectuelles ne peuvent jamais fonctionner que comme instruments. » Faisons fi de la rhétorique — usée jusqu'à la corde — qui s'est édifiée sur ce thème que « les idées mènent le monde ». Ce sont les *convictions* qui mènent le monde psychique, mais nullement le monde physique ou physiologique : une idée, même intense, ne parvient ni à mettre en branle un pendule, ni à tuer une religieuse de santé chancelante. Et, dans les convictions, l'essentiel réside en la part d'affectivité qu'elles renferment et qui résiste avec âpreté aux intrusions extérieures, spécialement aux suggestions d'autrui.

§

Quelques résultats entre mille obtenus par l'Institut Coué

Nous pourrions certes nous en tenir là avec la « nouvelle École de Nancy » ; mais l'occasion est trop belle de nous divertir par les suites d'une idée préconçue qui tourne à la monomanie

(19) Cf. *La lamentable histoire de la métapsychique* (Mercure de France 15 février 1924, p. 124).

(20) L'histoire du « pendule ensorcelé » sent, d'une lieue, la hâblerie mythomaniaque.

(21) Cf. Marcel Boll : *Le subjectif et l'objectif* (Journal de Psychologie, 15 juillet 1924, p. 694).

(22) Soit directement, soit à travers nos goûts, inclinations et habitudes.

Commençons par transcrire les quatre commandements du parfait élève de l'Institut Coué :

I. On pratiquera quotidiennement (sans qu'on se permette aucune exception), aux instants limitrophes du sommeil, la concentration sur la formule de la suggestion générale : « Tous les jours, à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux. »

II. — Lorsqu'on est assailli, à quelque moment de la journée, par un mal physique ou mental (23), on procédera à la suggestion particulière : « cela passe », qu'on renouvellera exceptionnellement le soir pour une douleur persistante.

III. Toutes les fois qu'on le pourra, on se plongera dans un état de contention, où l'on évoquera en esprit, sous la forme la plus vivante possible, l'image des améliorations physiques et mentales (23) désirées.

IV. On cultivera la faculté de se détendre et de se recueillir (art, imagination, habitude du recueillement) et l'on cultivera aussi la faculté d'attention soutenue (exercices musculaires, intellectuels, exercices réguliers de mémorisation).

Le pouvoir de la phrase magique qui forme l'objet du premier commandement est surprenant, si on veut bien la prononcer « religieusement », en arrêtant l'esprit sur les mots : « à tous les points de vue » : le processus idéomoteur, qui est « aussi bon physiologiste que bon physicien (24) », saura trouver tout seul les moyens qui guérissent, « sans que ni l'opérateur ni le sujet n'aient besoin de les connaître (25) ». Au bout de quelque temps d'exercice et de suggestion habilement dosés, nous aurons pris l'habitude de vouloir et nous saurons ne souffrir que quand nous le voudrons, c'est-à-dire plus jamais, car « personne ne serait assez bête pour s'offrir le luxe d'une futilité aussi néfaste (26) ».

(23) ?
(24) Dans l'expérience du pendule de Chevreul.
(25) Charles Bauduoin, *ibid.*, p. 133.
(26) Cette phrase a été prononcée au cours d'une des conférences d'un docteur en médecine très loquace, qui s'intitule complaisamment « le professeur » Pierre V. ch. t

Supposons que vous deviez prochainement chanter en public. Essayez de ne penser à rien, puis combattez le trac qui s'est emparé de vous par l'idée contraire : « Je n'ai pas le trac, je chante bien, je ne suis pas émotionné. » Respirez. Attendez un moment, puis recommencez. Continuez plusieurs fois, cinq, dix et même davantage, suivant le temps dont vous disposez. « Si vous poursuivez cette opération avec assurance et conviction, vous devez réussir. » (Hélas ! si on ne réussit pas, c'est qu'il aura manqué l'une ou l'autre... ou les deux.)

Pour être gai, il faut « s'exercer à relever les coins de la bouche, rien de plus efficace pour s'affranchir de l'humeur noire ». On pourra aussi employer les respirations profondes, en pensant : « je suis gai » pendant l'inspiration et « je suis gai » pendant l'expiration.

Un suggestionniste émet l'espoir que « l'autosuggestion lui donnera peut-être un jour trente-six heures aux journées »; un autre affirme que, « quand il se suggère d'avoir des idées fausses, il est le lendemain incapable de travailler ». Est-il bien sûr de ne pas s'être suggestionné inconsciemment dans son enfance d'avoir des idées fausses tout le long de sa vie ? Hypothèse plausible que ne dément pas ce second passage (27) :

Nous nous représenterons, nous nous verrons tels que nous voudrions être : vigoureux, robustes, pleins de santé. Plus l'idée gagnera en précision et en relief, plus elle deviendra image, plus sa réalisation sera sûre. Ce que l'on concevra bien se réalisera aisément (28).

Pour appeler le sommeil qui tarde, nous nous laisserons entraîner par le vertige des mots : « Je vais dormir », répétés sans nous lasser avec le mouvement des lèvres, après nous être étendus dans notre position favorite et nous être interdit de la changer sous aucun prétexte (29).

(27) Cité par Charles Baudouin, *ibid.*, p. 30.

(28) COROLLAIRE : Ce qui aura été mal réalisé aura été *par cela même* mal conçu...

(29) La « nouvelle Ecole de Nancy » ignore sans doute que l'insomnie est

Surtout, ne pensons jamais : « Je veux dormir ». Le seul fait d'évoquer (?) la volonté interdirait absolument le sommeil.

Si on a l'habitude des rhumes de cerveau qui durent huit jours, on leur ordonne de disparaître en quatre Plus tard, on interdira au rhume d'apparaître.

Certaines douleurs particulièrement vives et persistantes, comme les maux de dents, comptent parmi celles où le résultat total est atteint le plus vite : l'anesthésie complète peut être obtenue alors que la carie persiste... Il n'est guère de maux de tête, d'accèsde toux, qui, si violents soient-ils, ne cèdent complètement à quelques passes bien appliquées (30), chez une personne habituée à la suggestion générale du matin et du soir.

Pour faire apparaître des verrues, on sort par un beau soir, on mouille son doigt, on regarde une étoile et, au même instant, on applique son doigt mouillé sur sa main, on répète l'opération en ayant soin de reporter le doigt à la bouche et en comptant 1, 2, 3, etc... jusqu'au nombre de verrues désirées. Or, partout où le doigt s'est posé, une verrue apparaît.

Évidemment, après avoir ajouté foi à cette bourde (31), Charles Baudouin ne pourra guère se plaindre d'avoir « le malheur » de posséder des connaissances médicales. D'ailleurs, voici le remède qui est on ne peut plus simple : les verrues disparaîtront par enchantement sans aucun traitement, par simple autosuggestion ; on peut ainsi se couvrir de verrues pendant la nuit, les résorber le jour suivant, et recommencer ainsi indéfiniment. Il en est de même pour les

caractérisée par un état d'énervement avec agitation motrice ; elle reprochera au malheureux la faillite de son truc : « Rien d'étonnant que vous ayez passé une nuit blanche, *vous avez bougé.* »

(30) Charles Baudouin, *ibid.*, p. 135.

(31) *Ibid.*, p. 73-74. Et il y en a comme cela des centaines dans cette compilation mal écrite, d'une puérilité décevante. Si un pharmacien mérite toutes les circonstances atténuantes lorsqu'il s'efforce de répandre la grande idée de sa vie, un universitaire est inexcusable de s'y lancer tête baissée, avec un tel dénuement d'esprit critique.

« boutons », l'eczéma, les varices ; rien n'est plus aisé que de fixer à un abcès le moment où il doit crever.

Je ne sache pas, toutefois, que l'autosuggestion ait jamais prétendu rectifier les défauts de courbure du cristallin : ce serait cependant facile à faire :

« Je ne suis pas myope »
« Je ne suis pas hypermétrope »
« Je ne suis pas presbyte »

(10 fois le matin et 10 fois le soir pendant quinze jours) et facile à vérifier (32).

Un homme bien portant rêve qu'on l'opère de l'appendicite. Six mois après, l'attaque se produit. Mais, Dieu soit loué ! le rêve n'a pas saisi une fatalité inexorable ; il a constitué une suggestion favorisant la réalisation de ce qui était menaçant et qu'une contre-suggestion, administrée à temps, pourrait éviter...

C'est une banalité pour Coué, dans les séances collectives de Nancy, de « constater » que « des paralytiques se lèvent, des sourds entendent... » Non seulement, dentistes et médecins vont se voir arracher leur gagne-pain ; mais ce diable d'homme fait une concurrence déloyale à la piscine de Lourdes et risque l'excommunication ; le contrôle scientifique n'est pas mieux pratiqué dans les Pyrénées que dans les Vosges...

Je terminerai ces exemples par une confidence sur l'application quotidienne de l'autosuggestion :

Vous n'avez pas idée du bien-être et des économies que nous procure le système C. Ainsi, une heure avant déjeuner, ma femme et moi répétons 300 fois de suite : « Ah ! le bon homard Thermidor ! Ah ! le bon poulet ! Ah ! le bon pâté de foie gras ! » Eh bien ! ce sont ces choses divines que nous croyons manger quand Célestine nous apporte un plat de pois chiches... Faisant la sieste après le repas, nous répétons 500 fois : « Ah ! le joli voyage ! » Et nous respirons l'air frais de la mer. Et ma femme de s'écrier :

(32) Conseil donné gracieusement à M. Charles Baudouin, qui est peut-être myope et qui deviendra sûrement presbyte.

« Ah! que c'est beau la Suisse ! » (ou le Lac Majeur) (ou la baie de Naples). C'est le même prix... J'applique le système C aux choses sérieuses : « L'Allemagne désarme, l'Allemagne a payé. L'Allemagne désarme, l'Allemagne a payé » (1.200 fois de suite). Eh bien ! je me suis convaincu pour le reste de la journée... « Les impôts ont diminué, les impôts ont diminué » (1.500 fois) ; je vais chez le percepteur et je demeure certain que c'est lui qui me donne de l'argent... Ma digne femme n'est pas jolie, jolie ; moi-même, je reconnais que... Répétons : « Ah! que je suis jeune! Ah! que je suis beau ! » Cela suffit pour nous rajeunir de trente-cinq ans.

Si j'étais Charles Baudouin, je conclurais que ce couple a merveilleusement « compris le maniement conscient de l'autosuggestion » ; mais je ne suis pas assez mythomane pour vous taire que c'est tout simplement la légende qui accompagne une suite de croquis du dessinateur Henriot sur la couverture de l'*Illustration* du 12 juillet dernier.

En résumé, le processus idéomoteur — s'il existait — serait capable de supprimer la douleur, de résorber les tumeurs, de cicatriser les plaies, de procurer la santé, le succès, le pouvoir, la richesse, le bonheur. Les incrédules seront les premiers à déplorer que ce ne soit là qu'un rêve...

Après ce déluge de « faits » tous empruntés — sauf le dernier — soit à Coué, soit à Baudouin, chacun a pu se faire sa religion, et on ne peut qu'approuver le jugement de F. Achille-Delmas :

Cette théorie est appuyée sur des faits exceptionnels ou truqués, sur des coïncidences et, surtout, sur des exemples qui sont nettement des passages de la dépression à l'excitation chez des cyclothymiques. Tout cela est exposé avec une ingéniosité ou mieux un effort d'ingéniosité qui ne craint pas d'atteindre l'absurde. Tout cela est mené avec une dialectique lâche, qui ne fait fi d'aucun à peu près, d'aucun argument de ressemblance même vague, d'aucune image présentée sous forme de preuve.

Et Charles Baudouin vient nous dire que c'est « un des

événements scientifiques de l'heure présente » ; tout comme Édouard Claparède définissait le freudisme « l'un des événements les plus importants qu'ait jamais eu à enregistrer l'histoire de la science de l'esprit ». Décidément, nos excellents amis de la Suisse romande n'y vont pas de main morte. Danssa conclusion, Baudouin nous révèle que l'œuvre de Coué, dans le domaine actif, est comparable à l'œuvre de Freud, dans le domaine affectif, et à celle de... Bergson, dans le domaine représentatif. Ici, nous serions peut-être d'accord, en ce sens que tous trois auront fait beaucoup parler d'eux par leurs contemporains, sans apporter de contribution importante, susceptible d'être retenue par la postérité.

Au métaphysicien Henri Bergson, on pourrait reprocher d'avoir tant sacrifié à sa gloire actuelle ; il fut, pendant toute l'avant-guerre, le philosophe à la mode ; esprit éminemment subtil, il émit quelques aphorismes qui resteront (32 *bis*); mais, en se mêlant de physique sans grand succès et surtout en entreprenant de ruiner l'esprit scientifique dans une partie de son ressort, il aurait dû craindre de ne laisser comme réputation que celle d'un étincelant virtuose.

Le docteur Sigmund Freud, aussi bien doué au point de vue de l'orgueil et de l'activité que disgracié quant au jugement (33), eut le flair d'exploiter les mystères de l'inconscient et d'accaparer le marché de la pornographie ; Anglais et Américains se sont pâmés d'aise, mais ni la France, ni l'Allemagne n'ont vu autre chose dans la psychanalyse qu'une « excroissance », une « pseudo science ».

Le troisième personnage de la trinité, le pharmacien Émile Coué, a tout l'air d'un brave homme ; serait-il vraiment exagéré de dire qu'il ne connaît rien à rien ? En

(32 *bis*) Cf. Marcel Boll, *Sur la durée, la liberté et autres « intuitions »* (Mercure de France, 15 février 1918, p. 385-410) et *Attardés et Précurseurs* (p. 7-78, Chiron, Paris, 1922).

(33) *Le système du docteur Freud* (Mercure de France, 1er juillet 1924, p. 9.)

tous cas, il est certainement pourvu d'un sens critique médiocre, comme en font foi sa conduite à l'égard des mythomanes et son adhésion à des superstitions qu'on aurait pu croire définitivement enterrées. Né dans un pays de langue anglaise, il eût passé pour un génie auprès de la quasi-unanimité de ses compatriotes;

On verrait le public lui dresser des statues...

Si, malgré la pureté de ses intentions, notre devoir est de le combattre sans ménagement, c'est, d'une part, parce que ses idées — nous l'avons vu — sont de la pure fantaisie ; mais c'est surtout parce qu'à côté du bien tapageur qu'il croit prodiguer et qui l'aveugle, il cause aussi, chez une foule des consultants, un mal profond, qui lui échappe, dont nous parlerons tout à l'heure et qui le peinerait beaucoup s'il était capable d'en comprendre l'étendue et la gravité.

§

Christian Science et Pelmanisme

Par cela même qu'elle est plus souvent tournée en dérision qu'acceptée les yeux fermés, la méthode Coué ne présente chez nous que des dangers insignifiants, en comparaison de la croisade moralisatrice qui a bourgeonné et proliféré en Angleterre et aux États Unis (34). On pourra lire, pour connaître le détail des faits bien plus que pour y trouver une critique satisfaisante, les passages de l'ouvrage de Pierre Janet (35), où il nous relate la vie étrange de l'Américaine Eddy, fondatrice de la « Christian Science »,

(34) « Sans cesse, l'on propose à notre imitation l'éducation qui est de mode en Angleterre et aux États-Unis, pays où la culture morale est particulièrement soignée, où la force d'âme est la mieux entraînée, où le dédain des maladies est le plus universellement prêché .. Or, il semble bien que ce soit précisément dans le pays du self-contrôle, du gouvernement de soi-même et de l'entraînement systématique au calme, que l'on observe le plus grand nombre de maladies émotives ou dépressives. » (Maurice de Fleury, *États dépressifs*, p. 169.)

(35) *La médecine psychologique* (Flammarion, Paris, 1923). Le nom de « Christian Science » provient de ce que les convictions s'établissent « par de vagues bégaiements sur Dieu, l'esprit, la matière, le péché, la maladie, la santé, l'harmonie, la négation de l'erreur, etc. » (p. 19).

qui, à la suite d'une phase d'excitation succédant à un pénible état dépressif, s'imagina et professa qu'il suffisait d'implanter dans l'esprit la conviction de la guérison et que la thérapeutique était inutile. Par exemple, une inflammation, une enflure détermine une croyance à la douleur, et c'est cette croyance qui est appelée abcès ; toutes les maladies seront traitées par la seule affirmation « que l'esprit gouverne le corps, non pas partiellement, mais entièrement » : il n'y a qu'à supprimer « la croyance à la maladie ».

Après ce que nous venons de voir du processus idéomoteur, le ridicule de cette assertion n'échappe pas ; mieux vaudrait encore passer d'un extrême à l'autre, avec le docteur Knock, qui fit sa thèse sur « les prétendus états de santé » et qui promut à la hauteur d'un principe sa maxime favorite : « Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent... »

Il naît des Eddy chaque jour, dans chaque pays, avec plus ou moins de succès. Tout récemment, les quotidiens relataient les exploits de Berthe Mrazek, *alias* George Maresco, ni Belge, ni Tchèque, dompteuse à treize ans, infirmière, espionne, miraculée et excommuniée, androgyne, voyante et guérisseuse, qui fit courir toute la Belgique au faubourg bruxellois de Forest. De telles tribulations sont incompréhensibles pour qui n'est pas familiarisé avec la cyclothymie, avec ces alternances si fréquentes de prostration et d'enthousiasme.

On se dispensera sans dommage de recopier ici les conseils enthousiastes de moralisateurs hypomaniaques (36), — médecins ou non. — comme J. Payot, Dubois (de Berne), A. Forel, Vittoz (de Lausanne), J. J. Putnam (de Boston), (37) que Pierre Janet approuve en ces phrases, qui sont autant d'erreurs :

(36) C'est-à-dire doués d'un optimisme inné et persistant.

(37) Après plusieurs tergiversations, Bernheim, le chef de la première « École de Nancy » finit par reconnaitre que la suggestion n'est rien et qu'il n'a jamais voulu faire que de la persuasion.

La persuasion par voie logique est une vraie baguette magique. Un peu de philosophie facile à inculquer suffit à rétablir l'équilibre mental (38).

Les névroses sont la conséquence fatale d'une erreur de l'éducation première (39).

Et je me garderais d'insister davantage sur la description de ces pratiques puériles s'il ne convenait de mettre en garde le lecteur français contre une affaire industrielle, qui, par une réclame habile, commence à déferler sur notre pays.

Le « Pelmanisme » a été fondé en Angleterre il y a une trentaine d'années, par un illustre inconnu, autour duquel (d'après les prospectus) se sont groupés 600.000 disciples (40) ; il vous promet de vous donner en six mois et pour 240 francs français (10 0/0 d'escompte si on paye d'avance et en une seule fois) :

L'esprit d'observation, la concentration de la pensée, la rapidité des perceptions, l'énergie, la volonté, l'esprit de décision, l'initiative, l'imagination, l'originalité, des idées abondantes, un esprit logique, l'esprit d'organisation, la rectitude du jugement, la précision de la pensée, l'art de s'exprimer, l'intuition, la confiance en soi, la personnalité, une mémoire toujours fidèle,

ce qui vous procurera par surcroît :

l'argent, le plaisir, le bonheur...

Bref vous aurez une mentalité d'homme énergique, à qui rien ne résiste et ne peut résister.

Suivent ces conseils et ces aphorismes qui se croient décisifs et qui sont tous plus contestables les uns que les autres :

Pour développer la volonté, il faut d'abord passer par les sens,

(38) Non, mille fois non, la persuasion par voie logique ne peut rien pour améliorer la dépression anxieuse ou pour guérir un délire d'interprétation.

(39) Non, mille fois non, les psychoses sont la conséquence d'une constitution psychopathique (innée).

(40) Il n'y en a que « 9.000 en France », par suite, dira-t-on, d'une propagande trop récente et insuffisamment coordonnée ; mais je me doute que le bon sens français doit y être pour quelque chose.

ensuite par l'intelligence. Celle-ci dépend de la richesse de nos sensations et de nos perceptions.

Une mauvaise mémoire est souvent due à une perception défectueuse.

Apprenez à sentir et à penser sainement : la volonté viendra :

BS + BP = BV

Même, le mirage de l'algèbre ne nous est pas épargné. Chacune des douze leçons se termine par l'encouragement :

Pas de défaillance ! A l'œuvre !

car :

La difficulté d'un élève pelmaniste, c'est l'effort.

Si c'était pour en arriver là.....

Dans la revue *les Études*, Lucien Roure parle du Pelmanisme en termes dithyrambiques et se borne à étaler son incompétence dans les questions psychologiques, en prenant sans cesse l'accessoire pour l'essentiel, en confondant à tout bout de champ la cause avec l'effet.

L'idée essentielle, fondamentale du système, c'est qu'il est aussi facile de se refaire psychiquement que physiologiquement :

Les athlètes, écuyers, jongleurs et équilibristes du cirque Médrano appartiennent-ils à une humanité différente de la nôtre ? Sont-ils naturellement plus grands, plus musclés, plus adroits que le commun des mortels ? Ils sont simplement plus exercés.

Comme le corps, l'esprit peut être exercé, fortifié, assoupli. On forme des athlètes de la pensée comme on forme des athlètes du sport physique.

Sur les 600.000 Anglais affligés de Pelmanisme, nous demandons à connaître les « athlètes » comparables à César Franck, à Henri Poincaré ou à Anatole France.....

§

Les écueils de la psychothérapie

Il convient d'englober sous le terme générique de *psychothérapie* aussi bien les prescriptions érigées en corps de doctrine par le Pelmanisme, la « Christian Science », le système Coué,... que les tentatives divergentes des francs-tireurs de la moralisation ; car tous croient et professent qu'il n'est rien de tel que de belles paroles pour guérir les cas souvent très graves qui leur tombent sous la main. Or, les psychothérapeutes n'ont à leur actif que des procédés d'éducation archi-connus, qu'ils appliquent plus ou moins intelligemment, mais sans tenir aucun compte des récents progrès de la psychologie normale et pathologique. Et, d'autre part, il est facile de montrer que la psychothérapie doit être vigoureusement combattue à la fois dans ce qu'elle fait et surtout dans ce qu'elle empêche de faire.

J'entends d'ici les apôtres et les adeptes protester bruyamment et opposer des statistiques. « Il y a 97 o/o de personnes suggestibles », affirme Coué, et Baudouin ne craint pas (!) d'ajouter 1 o/o de plus... Mais, jamais, ils n'ont osé prétendre qu'ils guérissaient 97 (ou 98) fois sur cent. Qu'on relise les tissus de niaiseries que j'ai cru bon de transcrire plus haut, et on se convaincra que « la nouvelle École de Nancy » ne mérite guère plus de confiance que le Pelmanisme! Dans les deux cas, — sans reparler de la « Christian Science », — l'importance des succès repose sur les interprétations tendancieuses d'« opérateurs » qui n'ont aucune idée de l'esprit scientifique, et aussi sur l'illusion de certains clients qui généralisent quelques cas heureux, dont voici les explications autrement vraisemblables.

Les gens qui viennent frapper à la porte des psychothérapeutes sont, en gros, les mêmes que les adeptes de la

psychanalyse(41); les uns et les autres peuvent se grouper en trois grandes catégories :

1° Les *mythomanes*, c'est-à-dire les personnes « douées d'une tendance native, presque impulsive, au travestissement des faits et à créer des mensonges, des fabulations, des mythes dans les paroles, les attitudes et les actes (42). C'est à eux que nous sommes redevables du succès de l'expérience du pendule de Chevreul et aussi de la guérison d'une foule de maladies consciemment simulées (douleurs intestinales, maux de dents, paralysies, contractures...) d'autant plus rapides à guérir qu'elles n'existaient pas. Ces sujets trouvent une joie intime et intense — du fait de leur constitution innée — à aller ensuite répétant qu'ils ont été sauvés par le système Coué ou par le Pelmanisme : il n'est pas, pour la psychothérapie, de meilleure réclame, car vous pouvez compter sur eux pour « se rendre intéressants » en narrant ce qu'ils n'ont pas fait et ce qu'ils n'ont pas vu : « Figurez-vous, ma chère, que c'est un homme merveilleux que ce professeur Coué : lorsque j'ai été chez lui, j'avais une migraine épouvantable qui me serrait la tête comme un casque d'acier. Lorsque ce fut mon tour, il me fit quelques passes légères et, immédiatement, je fus soulagée... Plus fort que cela : le lendemain, je me réveillais avec des coliques atroces, et je me retenais à quatre pour ne pas crier. Je me mets à répéter : cela passe ; à la sixième fois cela allait beaucoup mieux. Eh bien ! j'ai à peine eu besoin de redire la formule magique, car, à la neuvième fois, je ne sentais plus rien du tout.... » Personne très intelligente, dirait Charles Baudouin, qui a admirablement compris la puissance du processus idéoréflexe.

2° Les *hyperémotifs* légèrement déprimés et foncièrement crédules, qui se laissent ensorceler par la constatation de résultats — vrais ou faux — obtenus autour d'eux. Je ne

(41) Cf. *Le système du docteur Freud* (Mercure de France, 1er juillet 1924, p. 43).

(42) F. Achille-Delmas, *Revue philosophique*, mai-juin 1920.

crois pas m'avancer beaucoup en pensant qu'un des plus illustres exemples de ce cas nous est fourni par le pharmacien Émile Coué lui-même : comme lui, les sujets de cette catégorie sont devenus des apôtres enthousiastes de la psychothérapie ; ils l'incorporent à leur vie, ils « s'imaginent » avoir une mission à remplir et, de ce fait, ils éprouvent des satisfactions qui ne sont pas à dédaigner. A tout prendre, cela vaut mieux, pour eux, que d'aller au café ou de perdre leur argent aux courses.

3° Enfin les *cyclothymiques*, c'est-à-dire les sujets susceptibles de passer — selon un rythme plus ou moins accéléré, mais d'origine presque exclusivement interne — de la dépression à l'excitation, caractérisées l'une par le ralentissement intellectuel, l'inertie motrice et la tristesse anxieuse, l'autre par l'hyperactivité intellectuelle, l'agitation motrice et une exaltation de l'humeur (dans le sens de la gaieté ou de l'énervement). C'est toujours dans une phase de dépression qu'un cyclothymique ira rendre visite à l'Institut Coué ou se fera inscrire comme élève pelmaniste en se rattachant à ces méthodes comme à une planche de salut : ses professeurs d'énergie lui expliqueront qu'il faut de la patience et qu'on n'acquiert pas la maîtrise de soi en quarante-huit heures. Il va donc, *si son état mélancolique le permet*, se plier à tous les petits trucs qu'on lui dévoilera, tant et si bien qu'il aura le temps d'aboutir à une phase d'excitation, car il n'est guère d'exemple de crise de dépression qui ne se soit terminée. Et il aura été grossir le nombre des malades « guéris par la psychothérapie », sans qu'*en fait* la suggestion ou la persuasion y ait été pour rien : cette affirmation serait corroborée par la quasi-unanimité des psychiatres qui la considèrent, à la suite de Kræpelin et de G. Denis, comme une des données les plus sûres et les mieux établies de la pathologie mentale.

Pour qui ne se fie pas aux apparences, le triomphe des psychothérapeuthes aura été sans lendemain ; un beau jour, pour la même raison physiologique (inconsciente), le tonus

musculaire de notre cyclothymique ira en baissant et il retombera dans une nouvelle crise de « cafard » (sans cause)(43). Reprenant son traitement (« je vais de mieux en mieux », 200 fois), il finira par guérir — par la force des choses — ; et ainsi de suite. Mais, s'il a l'intelligence tant soit peu aiguisée, il s'apercevra vite que son rythme de bonnes et de mauvaises périodes n'a nullement été modifié par les exercices qu'on lui a prescrits et qu'il devait bien soupçonner *in petto* d'être quelque peu grotesques ; il enverra promener Coué, Pelman and C°, qui le noteront « définitivement guéri » sur leurs registres.

A titre d'illustration, je reproduirai la confidence d'un cyclothymique, que nous avons suivi :

Il y a des choses que je peux vouloir ; d'autres pour lesquelles je n'ai aucun esprit de suite. Il y a des moments — les bons — où je suis maître de ma volonté ; d'autres où je m'abandonne complètement à ma dépression, sans qu'aucune suggestion m'en puisse tirer. Bien mieux ! je suis irrité de sentir une volonté cherchant à se superposer à la mienne et tendant à me démontrer — contre toute évidence — que ma souffrance n'est pas telle que je la ressens ou qu'elle est inexistante.

L'éducation de la volonté... Voilà un programme qui correspond [pour moi] au suivant : apprendre à un cul-de-jatte à s'entraîner à la course à pied...

Vous avez oublié — ou vous ne saviez pas, —V..... (44), que, devant vous, pendant que vous parliez, des êtres souffrants, timides, découragés, se disaient : « Pourtant, moi aussi, j'ai essayé déjà, maintes fois, dans cent circonstances de ma vie, de me dominer, d'être fort, d'avoir ce pouvoir dont il parle, et je n'ai pas pu. Je me suis heurté à une force inconnue, incompréhensible, plus forte que ma faiblesse et qui, tous les jours, me soufflette au passage, chaque fois que je m'insurge contre elle.

« Moi aussi, j'ai voulu parler en public comme il fait et, dès les premiers mots, j'ai bafouillé, puis me suis tu à ma plus

(43) Sans cause psychique, naturellement.

(44) Il s'agit ici de notes prises à la suite d'une conférence faite par un suggestionniste.

grande confusion et devant le sourire sans bienveillance de ceux qui allaient m'écouter. Moi, aussi, j'ai voulu et je n'ai pas pu. Il y a vingt ans, il y en a quarante que j'ai formé les plus beaux projets que mon intelligence m'aurait permis sans doute de réaliser et, pendant le cours de tant d'années, désespérément, j'ai voulu et je n'ai pas pu ».

En vous quittant, ces malades s'en sont retournés la tête plus basse, le dos plus voûté, l'air plus triste, les membres plus las, vaincus par le sentiment ancré dans leur cerveau de leur irrémédiable impouvoir.

V....., c'est votre formule initiale : « Je pourrai, si je veux », qui est fausse, celle que vous avez inscrite au fronton de votre temple. Il faut la retourner, il faut écrire et dire désormais : « Je voudrai, si je peux ».

Si la nature, l'hérédité m'ont fait tel que je puisse vouloir, je voudrai et je réaliserai, moi aussi, ce que tant d'autres entreprennent et réussissent chaque jour ; mais, si une mauvaise cénesthésie m'abat, me frappe chaque fois que je relèverai la tête, je me courberai, V..., vous félicitant de la bonne étoile sous laquelle vous êtes né — sans vous envier : — votre bonne fée, dès le berceau, oublia de vous donner l'intelligence...

Ces phrases remplies de vérité humaine sont un réquisitoire accablant contre les billevesées dont se gargarisent Émile Coué et Charles Baudouin, à qui mieux mieux. Et qu'on ne nous objecte pas que c'est là une infirmité rare : rien qu'en France, on compte 8.000 suicides annuels, mais tous les cyclothymiques ne se donnent pas la mort, loin de là, puisqu'il y en a environ *cent cinquante millions* de par le monde. Ce sont, au fond, ces malades que les psychothérapeutes prétendent guérir, quoique, souvent, ils ignorent et le nom, et la chose.

Point ne suffit combattre la psychothérapie dans ce qu'elle fait ; c'est un devoir de la ruiner pour ce qu'elle empêche de faire.

Tout esprit soucieux de voir clair sur ce point devrait lire

les ouvrages récents de Maurice de Fleury (45); s'appuyant sur la classification des psychoses donnée dans notre *Personnalité humaine* et faisant siennes les thèses que nous y défendons, l'auteur rappelle l'efficacité éprouvée de certains traitements que la psychothérapie s'entête sinon à nier, du moins à négliger.

La « Christian Science » a dû laisser mourir des malheureux qu'un traitement approprié avait beaucoup de chances de tirer d'une diphtérie, d'une appendicite ou d'une fièvre typhoïde.

Le problème de l'insomnie ne se résoud pas par une discussion académique qui donnera la préférence à « Je vais dormir » sur « Je veux dormir ». Dans les cas anodins, il suffit parfois de la cure de repos, de la médication tonique et d'un régime alimentaire approprié pour redonner à l'organisme le pouvoir de dormir d'une façon spontanée et normale. Souvent, la médication bromurée est d'un grand secours.

L'idée que l'insomnie est un symptôme créé ou très accru par l'imagination du malade, et qu'il convient de la combattre par la seule persuasion, est parfaitement fausse; je ne l'ai jamais vue donner ici le moindre résultat (46).

Pas plus que la fatigue, l'épuisement nerveux des neurasthéniques, tous ces états d'indécision, de crainte, de tristesse, d'inertie, de découragement, d'anxiété, — qui s'exacerbent dans les crises mélancoliques des cyclothymiques, — ne peuvent s'améliorer que par le repos et le silence, les bains prolongés et une médication opiacée bien conduite. Des années de pratique psychiatrique démontrent jusqu'à l'évidence que la suggestion est incapable d'abolir ces états si profonds et si pénibles, qu'on ne peut y croire sans les avoir observés et qu'il est à peine possible de les imaginer

(45) *Les États dépressifs et la Neurasthénie* (Alcan, Paris, 1924). *L'Angoisse humaine* (« Les Editions de France », Paris, 1925).
(46) *Etats dépressifs*, p. 156.

lorsqu'on a le bonheur de ne pas les avoir ressentis soi-même : le seul bénéfice que retirera le suggestionniste en affirmant à son sujet qu'il va très bien, quand il a conscience du contraire — ou qu'il va mieux, lorsqu'il se sent plus mal, — c'est de lui mettre dans la tête que son interlocuteur ne comprend rien à son cas, que c'est un imbécile (nous venons d'en voir un exemple) ; et le malade a parfaitement raison.

Le traitement moral ne fait qu'apporter un réconfort momentané qui ne va pas au fond des choses, qui ne touche pas le tuf... Cet axiome qu'on a tenu, a priori, pour évident : « A maladie morale convient et doit suffire un traitement moral », est une lourde, une dangereuse sottise (47).

Si la psychothérapie a eu, *même en France*, un succès hors de proportion avec sa valeur, c'est que tout le monde — ou presque — est convaincu qu'« on se domine comme on veut ». On ne saurait trop s'élever contre la fausseté de ce truisme : bien souvent, les parents, les amis font beaucoup de mal à de pauvres abouliques dont le seul crime est de rester ternes et prostrés : on les secoue, on les accable d'ironies et de sarcasmes : « Moi aussi, je pourrais être triste et paresseux, comme vous, si je me laissais aller. Mais, moi, je réagis... Vous devriez consulter un professeur d'énergie qui vous rendra votre volonté par de la culture physique (48). Tenez, le neveu de mon garçon de bureau était comme vous : il s'est mis à faire des sports, et c'est maintenant le garçon le plus jovial et le plus en train. Et surtout, commencez par jeter toutes vos sales drogues. »

Sans reprendre les critiques déjà formulées, ce petit speech bien senti renferme deux nouvelles erreurs : Le « neveu du garçon de bureau » est sans doute un cyclothymique qui a eu le goût du sport *après* être passé d'une

(47) *Angoisse*, p. 155 et 281.

(48) J'ai encore à l'esprit la communication présentée à la *Société positiviste internationale*, par Robert de Massy, qui a fondé à Orléans un Institut Coué en miniature et qui fortifie la volonté par des mouvements de flexion du poignet, après avoir pris au préalable la position du Génie de la Bastille.

crise dépressive à une phase d'excitation. Et, d'autre part, il existe plusieurs exemples, relatés par Maurice de Fleury, de mélancoliques anxieux qui, pressés par leurs proches de renoncer aux médicaments calmants et hypnotiques, se sont cru assez forts pour n'avoir recours qu'« à la dignité humaine » et ont fini par le suicide. Il n'est plus temps alors de maudire un cadavre et de chanter la gloire des prêches moralisateurs....

Nous pouvons donc faire nôtres les conclusions proposées par Henri Piéron, dans son étude (49) (insuffisamment fouillée) des raisons du succès de la « nouvelle École de Nancy » :

> Si ces foyers de thaumaturgie détournent d'un traitement rationnel ceux qui en sont justiciables, ils peuvent devenir un véritable danger public... On peut se demander si le saint Magloire nancéen.... ne risque pas de nuire à la collectivité tout entière, en favorisant aux dépens de la science le mouvement mystique actuel que la grande secousse de la guerre a singulièrement développé.... Mieux vaut faire appel à la foi en la toute puissance de la science.... que de renforcer la croyance à cette action magique, que les sociétés primitives voyaient partout présente....

§

Persuasion et maîtrise de soi

Il ne me reste plus, en terminant, qu'à dissiper une confusion : personne n'est aveugle au point de soutenir qu'on n'a *jamais* d'influence sur les autres ni qu'on n'est *jamais* maître de soi. Influence sur autrui et maîtrise de soi sont, l'une et l'autre, déterminées — souvent même fatalisées — par le tempérament de chacun, plus spécialement par le degré, fixé une fois pour toutes dès la naissance, des deux dispositions d'extériorisation : l'activité et l'émotivité. L'activité est cette disposition dont les oscilla-

(49) *Le renouveau de la thaumaturgie et la thérapeutique suggestive* (Revue de France, 1er janvier 1923, p. 90-92).

tions paroxystiques constituent la cyclothymie ; l'émotivité, disposition de défense, peut, elle aussi, atteindre chez certains sujets une forme morbide, dont les principales manifestations sont une gêne permanente, des réflexes exagérés, des crises de nerfs.

Les hyperémotifs, éminemment sensibles à toute action extérieure, le seront aussi à l'influence d'autrui ; on exprime ce fait en disant qu'ils sont « suggestibles » (50) ; ce trait de leur caractère sera porté à son maximum dans le cas où ils sont, en outre, doués de beaucoup de bonté et de peu d'avidité. Les déprimés (non cyclothymiques) se laisseront faire par les autres, en conséquence de leur tendance native au moindre effort, de leur horreur instinctive pour la lutte ; nous dirons qu'ils sont « suggestionnables » ; étant bien entendu qu'on peut à la fois être l'un et l'autre, lorsqu'un léger défaut d'activité s'allie à une forte exagération de l'émotivité. C'est à cette double catégorie de sujets que serviront quelque peu la propagande d'idées enthousiastes et le spectacle de l'énergie joyeuse ; mais, pour l'immense majorité des hommes, chaleureux avis d'optimisme ou pénible étalage de désolation ne changent rien au tréfonds des caractères.

Une belle maîtrise de soi ne peut se concevoir qu'avec un haut degré de l'activité, soit à l'état permanent chez les excités constitutionnels, qui sont par surcroît les heureux de la terre ; soit périodiquement dans les phases d'excitation des cyclothymiques. Certes, il est possible, dans une certaine mesure, de suppléer à une minime insuffisance de la disposition activité, et c'est ce que chacun fait spontanément, plus ou moins adroitement, au gré des nécessités de la vie : le besoin d'acquérir ou de dominer (avidité), la tendance à plaire (sociabilité), le sens éthique (bonté) ont pu suffire à donner une vie riche et bien remplie à des individus légèrement déprimés. Même c'est le rôle de l'édu-

(50) Moins qu'ils le croient personnellement, par suite de leur suggestibilité même.

cation d'abord, de l'auto-éducation ensuite, de savoir jouer, suivant l'expression de Maurice de Fleury, « du riche clavier que constituent nos trois aptitudes intellectuelles, nos cinq dispositions affectives-actives (51) et leurs combinaisons sans nombre ».

L'homme véritablement maître de soi, que la naissance a doté d'une activité intense, d'une avidité normale et d'un jugement de premier ordre, aura en même temps une âme de chef. Je propose d'attribuer le terme global de « persuasion » à cette action psychique que chacun peut exercer sur le prochain ; la « démonstration » serait le substantif réservé au cas des affirmations imposées par l'expérimentation (et par le raisonnement fondé sur l'expérience) sans aucune contestation possible, tandis que je ne vois aucun inconvénient à user du mot « suggestion », lorsqu'on recourt à des raisons de sentiment et que l'influence personnelle occupe une place prépondérante. La suggestion — dans son sens positif — est alors à la démonstration ce que l'intuition est au raisonnement. Les intuitifs (52) sont, à vrai dire, des autosuggestibles ; comme la suggestion, l'intuition conduit à l'erreur tout aussi bien qu'à la vérité : seul, un jugement sûr, accompagné d'une longue expérience, permet de choisir entre le bon grain et l'ivraie.

Voilà des vérités qui se répandent peu à peu dans le monde des psychologues et des psychiatres, mais qui sont restées lettre morte pour ces rebouteux de tout acabit : Institut Coué, système Pelman, Christian Science et autres. Ce qu'ils devraient savoir et proclamer bien haut, en toute franchise, c'est que les sujets fortement atteints qui sont en somme leurs clients les plus intéressants, ne trouvent certainement pas chez eux la guérison qu'ils ont fait jusqu'ici

(51) Cf. *Les « facultés de l'âme » déduites de l'étude des maladies mentales* (Mercure de France, 1er mai 1923, p. 680-697).

(52) C'est-à-dire les sujets qui, à une forte dose d'émotivité, joignent une riche imagination.

miroiter à leurs yeux. Car on ne saurait leur demander d'ajouter que les améliorations ne sont en général que passagères, donc illusoires, ni d'admettre qu'ils ont souvent rendu à leurs élèves le pire des services, en les empêchant de trouver ailleurs, auprès d'un psychiatre intelligent, une thérapeutique efficace qui les eût soulagés.

MARCEL BOLL.

L'ACTEUR MONDORY
ET LES ORIGINES DU MARAIS

—

Si le nom de celui qui fut un des plus grands acteurs de la première moitié du XVIIe siècle éveille encore parfois un souvenir dans la mémoire des lettrés, c'est qu'on se souvient que Mondory, après avoir révélé Corneille à Paris, créa le rôle du *Cid*, ce qui n'est pas, évidemment, son plus petit titre de gloire. Sa carrière méritait cependant une étude plus complète et plus exacte que les brèves mentions des dictionnaires. A l'aide des documents contemporains nous allons essayer de retrouver son histoire à travers celle du Théâtre du Marais.

§

On a longtemps cru que Mondory était originaire d'Orléans. Marguerite Périer, la nièce de Pascal, celle qui fut l'objet du célèbre miracle de la Sainte Epine, était plus proche de la vérité en écrivant que « cet excellent acteur était de Clermont et qu'il avoit pris le nom de Mondory parce que son parrain, qui estoit un homme de condition de cette ville, s'appelait M. de Mondory ». En réalité, Guillaume Desgilberts — c'était son patronyme, et non pas Gilbert — naquit à Thiers, dans le Puy-de-Dôme, le 13 mars 1594, d'une excellente famille originaire du village des Gilberts (aujourd'hui les Gilliberts) sur la commune d'Escoutoux, limitrophe de celle de Thiers. Il était fils de Guillaume Desgilberts, bourgeois de Thiers, et de Catherine Sandry. On trouve encore très fréquemment dans cette région des familles du nom de Dosgilibert, déformation du patois pour Des Gilibert.

Le frère du futur comédien était chanoine de Saint-Flour ; lui-même était écuyer et maître d'Hôtel du Roi et l'on sait qu'il possédait des immeubles dans la province.

Tallemant des Réaux nous donne quelques renseignements sur ses débuts :

Il estoit filz d'un juge ou d'un procureur fiscal de Tiers, en Auvergne, où l'on faisoit autrefois toutes les cartes à joüer. Pour luy, il se disait filz de juge. Son père l'envoya à Paris chez un Procureur. On dit que ce procureur, qui aimoit assez la comedie, luy conseilla d'y aller les festes et dimanches, et qu'il y despenseroit et s'y desbauscheroit moins que partout ailleurs. Il y prit tant de plaisir qu'il se fit comedien luy mesme ; et quoy qu'il n'eust que seize ans, on luy donnoit des principaux personnages.

Ceci devait donc se passer vers l'an 1610. Guillaume Desgilberts, sous le nom de Mondory, devint ensuite chef de la troupe qui comprenait, entre autres comédiens, Le Noir et sa femme, ainsi que Mlle de Villiers, pour laquelle il avait, dit-on, une vive inclination. Cette troupe est l'embryon de la future Troupe du Marais qui devait survivre jusqu'en 1673 et dont l'histoire se confond, pour une bonne part, avec celle de la carrière de Mondory.

En 1875, un des historiens les plus connus du théâtre, V. Fournel, disait : « La question des origines du Marais est plus obscure que celle des sources du Nil. » Si nous connaissons mieux aujourd'hui la naissance des eaux du grand fleuve, nous n'avons guère éclairci les ténèbres où se perdent toujours les origines de ce théâtre. Nous allons cependant tenter de pénétrer dans ces ténèbres et d'y avancer prudemment.

De 1610 à 1620, la Troupe de Mondory et de Le Noir, souvent errante à travers la province comme celle que nous dépeint Scarron dans le *Roman Comique*, faisait, de temps à autre, des apparitions dans la Grand'Ville. Elle donnait alors sans doute ses représentations dans

les salles qu'elle trouvait à louer, soit chez des particuliers, soit à l'Hôtel d'Argent, soit à l'Hôtel de Bourgogne, lorsque les comédiens pouvaient obtenir des Confrères de la Passion, qui détenaient le monopole des spectacles à Paris, en vertu des privilèges séculaires, la location de leur salle. La première pièce interprétée par Mondory, dont le souvenir nous soit conservé, est une tragi-comédie de Mairet, *Chryséide et Arimant*, représentée en 1620 lors d'un des passages de la troupe à Paris.

Le 3 août 1625, les Confrères de la Passion consentent à louer leur salle de l'Hôtel de Bourgogne à Mondory et à ses compagnons, connus sous le titre de Troupe du Prince d'Orange, du nom de leur protecteur. Les Comédiens du Roi, parmi lesquels Gautier-Garguille, Guillot-Gorju et Turlupin, mécontents de se voir déposséder de leur salle, tentèrent de gêner leurs rivaux dans leurs représentations et le Lieutenant Civil dut intervenir le 14 août pour leur faire défense de les troubler et de jouer autour de l'Hôtel de Bourgogne, « ains au quarreau de la rue Saint-Anthoine ». Et les Confrères de la Passion consentent un nouveau bail à Mondory en 1627, mais il est impossible de savoir si la troupe était demeurée à Paris depuis deux ans ou si, comme il est probable, elle avait repris ses pérégrinations en province.

Cependant,la troupe des Comédiens du Roi, sous la nouvelle direction de Bellerose, obtient, à son tour, des Confrères un bail le 30 septembre 1628. C'est que Mondory est parti. Il est en effet à Rouen, où il faisait de fréquents voyages.

Au cours de sa tournée, un jeune auteur inconnu lui présente une comédie intitulée *Mélite*. Le débutant avait nom Pierre Corneille. Mondory promet à l'auteur d'emporter sa pièce à Paris et de l'y présenter au public. En effet, *Mélite* parut à Paris en 1629, peut-être sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne, que les Confrères avaient

à nouveau louée à Mondory le 9 juillet 1629 et que les Comédiens du Roi ne devaient posséder à nouveau pour trois ans qu'en vertu d'un arrêt du Conseil du Roi du 29 décembre (1).

Les Confrères étaient ainsi constamment en procès avec les deux troupes rivales qui ne payaient pas mieux leur loyer l'une que l'autre et lorsqu'ils étaient las de poursuivre Mondory, ils louaient à Bellerose, jusqu'à ce que, fatigués d'assigner Bellerose, ils consentissent un nouveau bail à Mondory. Ces changements constants de locataires à l'Hôtel de Bourgogne ne sont pas une des moindres causes de la difficulté qu'éprouve l'historien à démêler la vie des deux troupes jusqu'en 1634.

Le succès de *Mélite* fut grand à Paris. Corneille dit lui-même qu'il fut « surprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusque-là ». Mondory commençait ainsi à balancer le succès de Bellerose et si Corneille lui doit d'avoir été révélé à Paris, Mondory doit à *Mélite* son établissement définitif à Paris.

Mais les éternels procès avec ces chicaniers de

(1) Cette version de l'histoire de *Mélite* est à peu près celle qu'a adoptée M. Lyonnet ; M. Auguste Dorchain, s'autorisant de l'affirmation catégorique de Fontenelle, place la première de *Mélite* en 1625. Malgré son argumentation serrée, il semble difficile d'admettre que Corneille écrivit *Mélite* avant d'avoir atteint ses dix-huit ans. Et comment croire d'autre part que Corneille, si fécond, en pleine jeunesse, ait attendu, après ce premier succès, sept ans avant de donner sa seconde comédie, *Clitandre* (1632) ? M. Dorchain dit encore que, l'établissement de Mondory à Paris datant de *Mélite*, il faut bien faire remonter la première représentation de cette pièce à 1625, date du premier bail connu signé par Mondory ; mais Mondory, nous l'avons vu, avait déjà joué à Paris *Chriséide et Arimant* en 1620 ; d'autre part, il continua après 1625 à parcourir la province et ne se fixa définitivement à Paris que vers 1630 ou 1631. Il faut, croyons-nous, entendre que Mondory « établit » *définitivement* sa troupe — et sa renommée — avec *Mélite*, et non que ce fut sa première représentation à Paris. Cependant les débuts de Corneille sont aussi obscurs que l'histoire de la troupe du Prince d'Orange et il est impossible de se prononcer à coup sûr. L'hypothèse que nous adoptons a cependant l'appréciable avantage de concorder avec toutes les dates connues.

C'est peut-être aussi à l'Hôtel de Bourgogne que Mondory créa la *Sophonisbe* de Mairet en 1629 où Balzac nous apprend qu'il jouait le rôle de Massinisse.

Confrères et l'incessante instabilité qui en résultait lassèrent bien vite Mondory, qui chercha une salle où il fût plus tranquille. C'est sans doute au début de 1630 qu'il loua le Jeu de Paume de l'Impasse Berthaud. Ce Jeu de Paume était situé dans le « cul de sac du tripot Berthaud ». Cette impasse existe encore aujourd'hui : c'est l'impasse Beaubourg (37, rue Beaubourg) qu'il ne faut pas confondre avec l'actuelle impasse Berthaud (24, rue Beaubourg) dont le nom a la même origine. Le 25 février 1631, les compagnons de Mondory avaient déjà donné dans cette salle « six vingt quinze » représentations, et les Confrères, forts de leur ancien privilège, les assignaient encore en paiement de cent vingt écus. Le 10 février 1632, le Châtelet condamnait en effet Le Noir et ses compagnons à payer aux « Maîtres » quatre cent cinq livres pour les cent trente-cinq représentations passées et « un écu par jour qu'ils y joueraient ci-après ».

Mondory, comme c'était alors la coutume, jouait souvent aussi avec sa troupe chez de riches particuliers et chez les grands Seigneurs de la Cour.

Nous le trouvons en 1631, avec une tragi-comédie de Mairet, un des piliers de son répertoire, chez Mme de Rambouillet. Le comte de Belin, en effet, galant doublé d'un bel esprit, goûtait fort les talents et les charmes de Mlle Le Noir et il commandait pour ses beaux yeux des pièces à ses poètes, Rotrou, Scudéry et Mairet (2). Ce dernier écrivit pour son mécène la *Virginie* qui parut, devant la fleur de la préciosité naissante, dans le salon de la belle Arthénice. Le Cardinal de la Valette, qui assistait à la représentation, fut fort satisfait et donna pen-

(2) On a cru parfois que le Comte de Belin courtisait la femme de Mondory. Or, celle-ci n'était pas comédienne et Tallemant nous raconte que Mondory ne la laissait voir à personne et qu'il disait aux gens : «C'est une innocente qui ne bouge des églises. ». Elle s'appelait Marie Bertellin ; Mondory l'avait épousée, peu de temps sans doute avant 1633, car la fille unique qu'il en eut, Catherine, épousa Jean de Fédiet le 17 mai 1653 ; elle se remaria d'ailleurs le 26 juin 1661 avec Antoine de Boyer.

sion à Mondory. Le comte de Belin continua de suivre avec le plus grand intérêt la troupe de Mondory et surtout la belle Le Noir. En 1636, Chapelain, dans une lettre inédite (3) au comte de Belin, lui rappelle la protection dont il a favorisé M. de Mondory.

Cette représentation à l'Hôtel de Rambouillet, quartier général des fins lettrés de l'époque, acheva de parfaire la réputation de Mondory et il en conserva toujours de la reconnaissance à la célèbre marquise.

Depuis lors il ne quitte plus Paris que pour de rares tournées en province, particulièrement à Rouen.

Cette troupe, dit Chappuzeau, alloit quelquefois passer l'été à Roüen, étant bien aise de donner cette satisfaction à une des premières villes du Royaume. De retour à Paris de cette petite course dans le voisinage, à la première affiche tout le monde y couroit et elle se voyoit visitée comme de coutume.

Au cours d'un de ces voyages estivaux, Mondory revit probablement son jeune protégé, Pierre Corneille, qui lui remit une seconde comédie, *Clitandre,* dont on sait l'inextricable imbroglio. De retour à Paris, le chef de la troupe, toujours harcelé par les Confrères de la Passion qui passent leur temps à traîner les comédiens devant le Lieutenant Civil et le Châtelet, loue, vers la fin de 1632, le Jeu de Paume de la Fontaine, rue Michel-le-Comte, pour une durée de deux ans. Le bailleur était l'avocat Jacques Avenet qui devait bientôt faire partie de la troupe. Mais les habitants des rues Michel-le-Comte et Grenier-Saint-Lazare, gênés par l'encombrement des carosses et des chevaux de selle, victimes souvent des filous et des tire-laine qui pullulaient au parterre et n'attendaient que l'obscurité, dans ces rues sans lumière, pour faire leurs mauvais coups, portèrent plainte. Une fois encore, la justice intervint. Un arrêt du Parlement du 22 mars 1633 défendit aux comédiens de Le Noir de jouer en cet endroit. Mais Mondory commen-

(3) Bib. Nat. Ms. Nouv. acq. fr. 1885.

çait à être une force avec qui l'on comptait : dès cette époque sans doute, il avait gagné les faveurs de Boisrobert et du Cardinal de Richelieu, que nous verrons tout à l'heure fort occupé de lui. Rien d'étonnant donc à ce que, malgré l'interdiction du Parlement, on trouve encore Mondory au Jeu de Paume de la Fontaine, l'année suivante.

En cette année 1633, Mondory donne encore au Jeu de Paume de la Fontaine deux nouvelles comédies, une de Corneille, *La Veuve,* et une d'un de ses bons amis, Scudéry, *le Trompeur puni,* pour laquelle Corneille adressa un compliment en vers à l'auteur. Mondory, qui avait gagné au contact des beaux esprits le goût des vers, fit aussi sur cette comédie deux épigrammes, ni mieux tournées, ni plus méchantes que bien d'autres :

AU TROMPEUR PUNY

Epigramme

Tu trompes, ô subtil Cléonte,
Avecque des traits si charmans
Que le plus sage des Amans
Pourroit ainsi tromper sans honte.
Continue, il n'est point de tour
Qui ne soit permis en amour,
Pour tromper d'un rival la fâcheuse entreprise :
Et jamais parmi nous on n'a rien vu de tel :
Toujours par la vertu l'homme s'immortalise,
Et le vice aujourd'hui te va rendre immortel.

AUTRE

A M. de Scudéry.

Toy que toute la France estime,
Et qu'elle prend pour le Démon
Qui montre à bien polir la rime,
Et pour tout dire enfin, Père de Ligdamon ;
Quoique ce Héros dans sa vie
Donne aux plus sages de l'envie,
Ne le fais plus passer pour tien,
Et regarde où le sort le range,
Puisqu'on donne plus de louange
Au trompeur qu'à l'homme de bien.

Puis, lorsque le 15 juin 1633 les médecins envoyèrent Louis XIII à Forges-les-Eaux, on vit la troupe arriver le 20 avec Richelieu qui la protégeait ; Mondory et ses compagnons amusèrent le Roi et c'est là que fut jouée la *Place Royale,* de Claveret, qui accusa plus tard Corneille de lui avoir volé son sujet. Ajoutons que si cette *Place Royale* « eut la gloire et le bonheur de plaire au Roi étant à Forges plus qu'aucune des pièces qui parut lors sur son théâtre », une autre comédie du même auteur, écrite pour la circonstance, *les Eaux de Forges,* fut refusée par Mondory, soit « par la discrette crainte qu'ils eurent de fascher quelques personnes de condition qui pouvoient reconnoistre leurs advantures en la représentation de cette pièce », soit qu'elle fût par trop mauvaise.

Vers le début de l'année 1634 le Jeu de Paume de la Fontaine fut détruit par un incendie ; une gravure de l'époque nous montre Jodelet, comédien de la troupe, ruiné, s'enfuyant des flammes. Voilà donc encore nos comédiens à la recherche d'une salle. Le 8 mars 1634, ils louent le Jeu de Paume du Marais, sis rue Vieille-du-Temple, et c'est à cette date qu'il faut fixer, selon nous, la véritable création du Théâtre du Marais, car Mondory et ses compagnons, Charles Le Noir et sa femme, D'Orgemont, Jodelet et son frère L'Espy, de Villiers et sa femme, Jacquemin-Jadot et Alizon, ne quittèrent plus dès lors ce Jeu de Paume du Marais. Le temps difficile des premières pérégrinations est passé ; soutenue par Richelieu et par tous ses courtisans, la troupe va tenir, durant trente-neuf ans, jusqu'à la mort de Molière en 1673, sous le nom de Troupe des Comédiens du Roi (le titre de Troupe Royale est réservé aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne) la seconde place des spectacles à Paris et jouer un rôle analogue à celui du second Théâtre-Français d'aujourd'hui.

C'est au Marais que furent vraisemblablement repré-

sentées en 1634 *la Comédie des Comédiens* de Scudéry où Mondory jouait le rôle de Blandimare, et *La Suivante*, de Corneille, toujours fidèle à son ami Mondory. La *Gazette* de Renaudot nous apprend aussi que, pour les noces du duc de la Valette, la Troupe de Mondory alla, le 28 novembre 1634, danser un ballet et jouer *Mélite* et *la Comédie des Comédiens* à l'Arsenal. Corneille, Scudéry, Rotrou et Mairet composaient alors la principale partie du répertoire de Mondory.

Mais quelques jours après ces fêtes magnifiques, la troupe des Comédiens du Roi devait voir sa vie menacée par le Roi lui-même. Si Richelieu aimait fort ses comédiens, Louis XIII ne prisait pas moins les siens. Et, sans doute pour faire dépit au Cardinal, nous dit Tallemant, il prit au Théâtre du Marais ses meilleurs éléments pour les faire passer, par ordre, à l'Hôtel de Bourgogne, dans la Troupe Royale. Renaudot, dans la *Gazette* du 15 décembre 1634, nous annonce officiellement la nouvelle :

> Et par ainsi ne vous doi pas taire le soin que Sa Majesté a voulu prendre de joindre à la troupe de Belle-roze les six Acteurs que vous avez en lettre Italique, pour les distinguer des autres en leur liste que voici. Les hommes : Belle-roze, Belle-ville, *L'Espy, Le Noir,* Guillot-Gorju, S. Martin, *Jodelet, La France* ou *Jaquemin Jadot,* Alizon. Les femmes : la Belle-roze, la Beau pré, la Vaillot, *la Noir.* Cette vieille troupe renforcée de sa nouvelle recreüe, fit le 10 du courant trouver l'hostel de Bourgoigne trop petit à l'afflüence du peuple, durant lequel elle représenta le *Trompeur puni* du Sieur Scudéri ; tandis que Mondori (ne desesperant point pour cela du salut de sa petite république) tasche à réparer son débris : et ne fait pas moins espérer que par le passé, de son industrie.

Le premier journal, à peine âgé de trois ans, avait déjà sa rubrique des théâtres !

Voilà Mondory, privé de six de ses meilleurs compagnons, contraint de fermer le Théâtre du Marais, qui

venait de naître, et de se mettre en quête de nouveaux acteurs. Aidé sans doute par Richelieu, il engagea Baron, le père du célèbre acteur du XVIIe siècle et Tallemant assure que « dans peu sa troupe valut encore mieux que l'autre ; car luy seul valoit mieux que tout le reste ». Le 18 décembre, il joua encore la *Sophonisbe*, de Mairet, « avec son ancienne troupe encore ralliée pour cette fois », dit la *Gazette* du 23 décembre. Et le 6 janvier 1635, Renaudot nous apprend que Mondory avait, le dimanche précédent, c'est-à-dire trois semaines environ après la dislocation que l'on aurait pu croire fatale à la Troupe, rouvert le Théâtre du Marais, avec Baron, d'Orgemont, de Villiers et sa femme qui lui étaient restés.

Richelieu n'avait sans doute pas été pour rien dans cette rapide réorganisation, car « il affectionnait fort Mondory ». Aussi, lorsqu'en 1635, Boisrobert publia le *Sacrifice des Muses au Grand Cardinal de Richelieu*, florilège où, avec lui, Colletet, Gombauld, de l'Estoille, Malherbe, Racan, de Scudéry, Tristan l'Hermitte et d'autres favoris du Cardinal rassemblèrent les fleurs de leurs pompeux dithyrambes, Mondory « sacrifia » aussi à Richelieu une Ode de deux cent dix vers, fort plate en vérité, où il s'excusait de prendre la parole auprès de si brillants poètes et qui se terminait ainsi :

Puis qu'on vous doit des sacrifices,
Et que j'ay part aux bons offices
Que la France reçoit de vous,
Je vous doy ma part de la gloire
Qu'elle donne à vostre memoire
Et sans choix Dieu reçoit les loüanges de tous.

Avec sa troupe définitivement reconstituée et fixée au Théâtre du Marais, Mondory continua de représenter les pièces de Corneille ; en 1635, c'est *Médée*, sa première tragi-comédie, où Mondory prit le rôle de Jason, puis *La Place Royale* et *la Galerie du Palais* ; les fervents de l'Hôtel de Bourgogne ne manquèrent pas de railler Mondory sur le choix de ces comédies charmantes

qui faisaient défiler tous les « types » parisiens devant les spectateurs amusés de retrouver sur les planches les scènes de la rue ; les mauvaises langues demandèrent même à Mondory s'il « annonceroit bientôt le cimetière Saint-Jean, la Samaritaine et la Place aux Veaux ».

Corneille d'ailleurs n'était pas un ingrat et il témoignait de la reconnaissance à Mondory, qui avait grande part au succès de ses comédies. Cette même année 1635, dans une élégie en vers latins dédiée à l'Archevêque de Rouen, Harlay de Champvallon, et parue dans les *Epinicia Musarum* offerts au Cardinal, Corneille faisait au Roscius moderne sa part de gloire :

Sed tamen hic Scena est, et gestu et voce juvamur,
Forsitan et mancum Roscius implet opus,
Tollet si qua jacent, a toto corpore prodest,
Forsan et inde ignis versibus, inde lepos.

Mais d'ailleurs la scène est là, le geste et le débit nous secondent, et si l'œuvre est imparfaite, Roscius la complète. Les passages languissants, il les relève, toute sa personne contribue au succès et de là peut-être viennent aussi à mes vers leur feu et leur grâce.

Mondory créa encore en 1635 le rôle de Brutus dans *la Mort de César*, de Scudéry, puis ce fut l'année des grands triomphes ; 1636 vit d'abord paraître aux chandelles *l'Illusion comique*. On a jadis affirmé, mais sans apporter de preuves, que Mondory était peint lui-même dans le personnage qu'il représentait, Clindor, et que Corneille voulait ainsi rendre hommage à son premier interprète et fléchir un père peu satisfait d'avoir un fils comédien. On dit que ces vers où sont narrées les péripéties du jeune Clindor à Paris sont une histoire de la jeunesse de celui qui n'était encore que Guillaume Desgilberts, mais si le conte est séduisant, rien ne nous autorise à l'accepter comme authentique :

... il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre et la migraine.
. . . .

... il fut clerc d'un notaire.
Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain.
Il se mit sur la rime et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son style prit après de plus beaux ornements ;
Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume ;
Depuis il trafiqua de chapelets de baume,
Vendit du mithridate en maître opérateur,
Revint dans le Palais et fut solliciteur...

Enfin, dans les derniers jours de décembre ou au début de janvier 1637, *le Cid* parut au Marais où Mondory créa Rodrigue, et Mlle de Villiers Chimène. Le succès en fut, on le sait, considérable et les ennemis de Corneille, au cours de la fameuse querelle qui s'ensuivit, ne manquèrent pas d'attribuer principalement la réussite de la pièce au mérite des comédiens. L'un d'eux même, dans sa *Réponse à l'Ami du Cid,* hasarde une sournoise et vague accusation contre Mondory :

... l'adresse et la bonté des acteurs, tant à la bien représenter qu'à la faire valoir par d'autres inventions étrangères, que le Sieur de Mondory n'entend guère moins bien que son métier, ont été les plus riches ornemens du *Cid* et les premières causes de sa fausse réputation.

Les détracteurs du *Cid* surent aussi utiliser contre lui ce passage d'une lettre que Balzac écrivait à Boisrobert le 3 avril 1635, et par laquelle il savait plaire au Cardinal en faisant l'éloge de Mondory :

Mais il est vray aussi que la grace dont il prononce, donne un degré de bonté aux vers qu'ils ne peuvent recevoir des Poètes vulgaires. Ils ont donc quelquefois plus d'obligation à celuy qui les récite, qu'à celuy qui les a faits ; et ce second pere, pour le dire ainsi, les purge par son adoption de tous les vices de leur naissance. Le son de sa voix accompagné de la dignité de ses gestes, annoblit les plus communes et les plus viles conceptions. Il n'est point d'ame si bien fortifiée contre les objets des sens, à qui il ne face violence, ni de jugement si fin, qui se puisse garentir de l'imposture de sa

parole. De sorte que s'il y a en ce monde quelque félicité pour les vers, il faut advoüer qu'elle est dans sa bouche et dans son recit : et que comme les mauvaises choses y prennent l'apparence du bien, les bonnes y trouvent leur perfection.

Mondory d'ailleurs, ayant appris qu'un personnage aussi bien en cour que Balzac avait favorablement parlé de lui, écrivit au célèbre épistolier une lettre de remerciements et celui-ci lui fit, le 15 décembre 1636, quelques jours avant la première du *Cid*, la réponse suivante (4) :

A Monsieur de Mondory.

Monsieur,

Vostre lettre m'est une vieille nouveauté, et je ne l'ay receuë qu'au commencement de décembre, bien qu'elle soit chez moy dez le mois d'Aoust. Pour vous expliquer cet Enigme, je vous diray que j'arrive presentement d'un long voyage, et que je l'ay trouvée icy à mon arrivée. Vous pouvez croire que le nom d'une persoane qui m'est chere, m'a d'abord donné de la joye, et que ce ne m'est pas peu de satisfaction de voir qu'il y a quelque lieu pour moi dans une memoire si occupée et si pleine que la vostre. C'est se reposer au milieu des fleurs que d'avoir place parmi tant de beaux vers et tant de rares discours, dont vous êtes la bibliotheque vivante : Et s'il m'est permis de dire le reste, c'est être le favori de mille Rois, que d'estre aimé de Monsieur de Mondory. Car en effet vous nous faites voir si hautement la grandeur et la magnificence passée qu'il faut advoüer que vos Représentations sont les resurrections glorieuses des Princes que vous representez. Et cela étant, ne trouvez pas mauvais qu'en vous respondant je vous contredise. Vous ne pouvez comparer le bonnet d'Hérodes (5) à celui de Monsieur l'Advocat... (6), sans faire tort à la dignité Royale, et avilir la pourpre et les diamans ; sans vous rendre à vous-mesme un mauvais office, me diminuant par là, si vous le

(4) Cette lettre figure dans l'édition des *Œuvres* de Balzac, due à Costar, 1665, in-folio, t. I, pp. 419-420. Elle a été publiée par Soulié dans la *Revue de Paris* du 30 décembre 1838 avec quelques fautes de lecture ; nous en donnons un texte soigneusement collationné sur l'édition de 1665.

(5) Mondory joua en effet le rôle d'Hérode dans la *Mariane* de Tristan, dont nous parlerons tout à l'heure.

(6) Le nom est en blanc dans le texte.

pouviez, la grande idée que je conceus de vous le jour que je vous vis avec ce bonnet. Mais vous avez beau vous humilier, vous ne sçauriez effacer de mon souvenir cette premiere image de majesté que vous y laissastes, et je ne sçaurois vous figurer à ma pensée qu'avec un ton de commandement et une éloquence de Maistre, si élevée au-dessus de cette Rhetorique inferieure, qui n'agit que par prieres et par remonstrances. Ce n'est pas pourtant que je vous veuïlle tousjours considerer sous le nom et sous la forme d'un autre et que je croye que descendant du Théatre vous soyez hors d'œuvre dans le Monde. La lettre que vous avez pris la peine de m'escrire, me tesmoigne assez que vous estes eloquent de vostre chef, et que sans emprunter de personne, vous debitez de bonnes choses qui vous sont propres. N'ayez donc pas peur que je fasse des rétractations à vostre desadvantage, apres ce nouveau subjet que j'ay de dire du bien de vous. Je suis prest au contraire, s'il est besoin, d'adjouster quelque chose à mon premier tesmoignage ; j'ay plusieurs raisons de vous estimer ; et pense le pouvoir faire du consentement de nos plus severes Escholes, puisqu'ayant nettoyé notre Scene de toutes sortes d'ordures, vous pouvez vous glorifier d'avoir reconcilié la Comedie avec les... (7), et la Volupté avec la Vertu : Pour moy, qui ay besoin de plaisir, et n'en desire pas prendre néantmoins, qui ne soit bien purifié et que l'honnesteté ne permette, je vous remercie avec le public du soin que vous avez de preparer de si agreables remedes à la tristesse, et aux autres fascheuses passions. Mais me ressouvenant de plus, que quelquefois vous vous estes proposé mon consentement pour fin de vostre action, et n'avez souvent visé qu'à moy seul, je serois un ingrat si je ne confessois que je suis, monsieur,

Vostre, etc.

A Balzac, le 15 décembre 1636.

Ces éloges flatteurs du 15 décembre, que Balzac écrivait évidemment afin que le Cardinal les lût, il devait, avec quelque orgueil, les atténuer singulièrement dans une lettre familière à Chapelain du 29 décembre, qu'il ne destinait pas, celle-là, à la publicité, et qu'il écrivit

(7) Le mot est en blanc dans le texte ; il faut sans doute lire un mot comme *ecclésiastiques* ou *prédicateurs*. (Cf. *Œuvres de Corneille*, éd. Marty-Laveaux, t. III, p. 10.)

sans doute dans un moment d'humeur, à la suite de reproches qui lui avaient été adressés (8) :

Monsieur,

La lettre que je vous ay envoyée pour Roscius, n'est pas tout à fait du stile qu'eust désiré notre Amy severe (9). J'ay consideré de quelle façon Ciceron agissoit avec l'autre Roscius. Je me suis souvenu d'avoir veu traitter celuy cy de personne illustre, par Monsieur le Cardinal de la Valette, et d'autres grands Seigneurs de la Cour. Voudroit-on que la Philosophie fust plus superbe et plus dedaigneuse que la grandeur ? Une action de civilité qui ne tire point à consequence n'est pas une prostitution à tous les jours, à laquelle je n'ay garde de m'abandonner. Il faut seulement qu'à l'avenir mes complimens soient un peu plus rares. La pluspart ne m'escrivent des Lettres que pour monstrer des responses. Et ainsi je suis le Martyr de leur vanité, et de cette fascheuse reputation que vous et mes autres bons Amys m'avez donnée...

Mondory, qui n'eut évidemment pas connaissance de cette seconde épître, moins flatteuse pour lui, ne voulut pas demeurer en reste de politesse avec son illustre correspondant et lui écrivit le 18 janvier 1637 une lettre fort aimable ; elle nous intéresse surtout aujourd'hui par les détails qu'elle nous donne sur les premières représentations du *Cid*. On verra, en effet, dans cette lettre que c'est du *Cid* que date l'habitude si fâcheuse de placer des petits marquis sur la scène, coutume qui dura jusqu'en 1759 (10) :

Monsieur,

Quand je vous écrivis, j'eûs dessein de vous rendre mes devoirs, mais non pas de vous obliger à me faire réponce. Je creûs bien que vous envoyant une lettre, vous seriez assez

(8) Cf. *Lettres familières de Balzac à Chapelain*, 1659, in-12, p. 47.

(9) Peut-être s'agit-il de Scudéry ?

(10) Cette lettre, conservée dans les papiers de Conrart (Bid. Ars. Ms. 4119, f° 1047), fut reproduite très fautivement dans la *Revue de Paris* du 30 décembre 1838, par Soulié. F. Bouquet réimprima ce texte défectueux dans *Corneille et l'Acteur Mondory*, brochure parue en 1869. Nous donnons ici pour la première fois un texte minutieusement collationné sur le manuscrit, dont nous respectons l'orthographe et la ponctuation.

obligeant pour m'en envoyer une autre, mais je n'eûs pas la vanité de prétendre cet honneur que les personnes de condition s'estiment heureuses de recevoir, et vous me pardonnerez si je dis que vous m'estes prodigue de la chose la plus rare du monde. Avoir des lettres de M. de Balzac, c'est proprement avoir ses lettres d'honnête homme, et v[ost]re cabinet est comme la chan[celle]rie où l'on se confirme en ce titre. Je n'ay point eu bonne opinion de moy, que depuis que j'ay receu v[ost]re lettre, ou, pour mieux dire, mon Apologie. Les termes dont vous m'y traittez sont tels, qu'ils ont fait céder à la modestie la hardiesse que ma profession m'a acquise, et quoy que je paroisse d'un visage également assuré, aux yeux des Princes et du Peuple, j'ay rougy en particulier de mériter si peu de si puissans éloges. Au surplus, la beauté de v[ost]re Lettre m'a tellement ravy, que si vous la mettiez un jour au nombre de celles que vous donnez au Public, je croirois que v[ou]s auriez plutôt eû dessein d'ecrire pour vous, que pour moy. En revenche, néantmoins, de tant d'obligations que je vous ay, ne pouvant autre chose, je vous souhaiterois icy, pour y goûter, entr'autres plaisirs, celuy des belles Comédies qu'on y représente, et particulièrement d'un Cid, qui a charmé tout Paris. Il est si beau, qu'il a donné de l'amour aux Dames les plus continentes, dont la passion a, même, plusieurs fois éclatté au Théatre public. On a veû seoir en corps aux bancs de ses Loges, ceux qu'on ne void d'ord[inai]re que dans la Chambre dorée (11), et sur le siège des fleurs de Lys (12). La foule a esté si grande à nos portes, et n[ost]re Lieu s'est treuvé si petit, que les recoins du Théatre, qui servoyent les autres fois comme de niche aux Pages, ont esté des places de faveur, pour les Cordons-bleus, et la scene y a esté d'ordinaire parée de Croix des Chevaliers de l'Ordre (13). Voilà les nouvelles, dont je croy vous pouvoir entretenir avec plus de grace, et pour ne point abuser de la patience que vous prendrez à lire une mauvaise lettre. Je la finiray par les remercimens que je vous fays de la v[ost]re, avec supplication, que comme elle est la premiére de v[ost]re part, elle soit la derniére. L'honneur de recevoir de vos lettres m'est trop cher, et le repos trop nécessaire à v[ost]re

(11) La Grand'Chambre du Parlement, dont le plafond était doré.
(12) Les sièges des magistrats étaient couverts de fleurs de lys.
(13) L'Ordre Royal du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.

santé, pour ne les pas ménager. Et quoy que tant de belles choses vous coûtent peu, c'est toûjours trop, quand c'est pour en faire part à des hommes si peu considérables que moy. En fin, cette lettre-ci n'oblige nullement v[ost]re générosité à une seconde, et je ne puis moins faire que de vous en envoyer deux pour une qui m'obligeroit à vous écrire tous les jours de ma vie, si ce que je vous manderois n'étoit une continuëlle redite que je suis,

Monsieur,

V[ost]re.

De Paris le 18 janvier 1637.

Si la création du *Cid* est à nos yeux le plus grand titre de gloire de Mondory, ce serait une erreur de croire que ce fut là son plus grand succès. Les contemporains sont d'accord pour déclarer qu'il connut son triomphe dans la *Mariane*, de Tristan, représentée sur le Théâtre du Marais au printemps de 1636, quelques mois avant le *Cid*. On parla longtemps du succès de Mondory dans le rôle d'Hérode.

Quand Mondory, dit le P. Rapin, jouoit la *Marianme* de Tristan, le peuple n'en sortoit jamais que resveur et pensif, faisant reflexion à ce qu'il venoit de voir, et penetré à mesme temps d'un grand plaisir.

Dans son *Discours du Poème Dramatique*, Corneille, à qui son comédien favori était cher, associait la gloire de Tristan à celle de Mondory :

Et quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avait fait à feindre les désespoirs de ce Monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur qui en soutenoit le personnage y contribuoit beaucoup.

Et Tallemant des Réaux, peu tendre en général pour les comédiens, se voit obligé de lui rendre hommage :

Il n'estoit ny grand ny bien fait ; cependant il se mettoit bien, il vouloit bien sortir de tout à son honneur, et pour faire voir jusqu'où alloit son art, il pria des gens de bon sens, et qui s'y connaissoient, de voir quatre fois de suitte la *Mariane*. Ils remarquerent tousjours quelque chose de

nouveau ; aussy, pour dire le vray, c'estoit son chef-d'œuvre, et il estoit plus propre à faire un héros qu'un amoureux.

Mais que de réticences le difficile Tallemant mêle à son éloge !

Au début de 1637 sans doute, Mondory créa encore le rôle du Poète dans les amusants *Visionnaires* de Desmarets de Saint-Sorlin ; on peut le voir parodier les poètes du siècle passé et mêler « le ciel porte-flambeau » au « vent tourbillonneux » sur les bords du « flofiottant Nérée ».

Mais bientôt, vers le mois d'août 1637, un accident terrible vint interrompre la si brillante carrière du comédien encore jeune (il n'avait pas quarante-cinq ans) ; le *Cid* faisait salle pleine depuis huit mois environ et *Mariane* depuis un an, lorsque, un soir, dans les imprécations d'Hérode, Mondory mit tant de véhémence à jouer son rôle qu'il lui tomba « une apoplexie sur la langue ». De même Montfleury devait succomber plus tard en déclamant les derniers vers de la folie d'Oreste. On pourrait s'étonner de voir ainsi deux acteurs victimes de leur profession, mais il ne faut pas oublier qu'au début du XVIIe siècle, jusqu'à la réforme de la diction accomplie par Molière et Floridor, on hurlait littéralement la tragédie. Un acteur était surtout apprécié par la puissance de sa voix. Il fallait bouleverser le parterre par des cris effrayants et une déclamation ampoulée. Rien d'étonnant à ce que, la fatigue aidant, les acteurs ne pussent résister à un tel effort physique. Ainsi, les frères Parfaict nous rapportent que le débit de Mondory « étoit soutenu d'une figure qui plaisoit, de beaucoup d'entrailles et d'un son de voix qui alloit au cœur ». Ce « beaucoup d'entrailles » nous dit assez le souffle et la force de voix du comédien. C'était alors la manière de dire les vers tragiques et l'on sait que, dans son *Impromptu de Versailles,* Molière ne s'est pas fait faute d'en rire.

§

En Mondory, les auteurs perdaient un interprète très aimé du public ; ils s'en rendirent bien compte rapidement. Lorsqu'à la fin de 1637, Tristan voulut, avec la *Panthée*, « donner une sœur à Marianne » il sentit bien que Mondory n'était plus là pour la soutenir et que le succès s'éloignait de lui ; aussi eut-il soin, dans un *Avertissement*, d'expliquer son échec par la perte de son meilleur interprète et de rendre hommage à celui qui avait contribué à faire de lui un auteur illustre :

Elle (la tragédie de *Panthée*) s'est sentie du funeste coup dont le Théâtre du Marais saigne encore, et pris part en la disgrace d'un Personnage dont elle attendoit un merveilleux ornement. Il est aysé de deviner que c'est de l'accident du celebre Mondory, qu'elle a receu du prejudice. Sans mentir, on peut dire que ce n'est pas un homme vulgaire : Et sans offencer beaucoup d'excellens Comediens qui sont maintenant en reputation, je puis luy donner de grandes loüanges. Cet Illustre Acteur ne tient point sa gloire du hazard, ou de l'aveuglement des hommes ; c'est par de merveilleuses qualitez qu'il a forcé toute la France de rendre justice à son merite, et qu'il auroit obtenu de l'Antiquité des Couronnes et des Statüës. Jamais homme ne parut avec plus d'honneur sur la Scène ; il s'y fait voir tout plain de la grandeur des passions qu'il représente : Et comme il en est préoccupé luy-mesme, il imprime fortement dans les espris tous les sentiments qu'il exprime. Les changemens de son visage semblent venir des mouvemens de son cœur : et les justes nuances de sa parole, et la bien-seance de ses actions, forment un concert admirable qui ravist tous ses spectateurs. C'est de ce miraculeux Imitateur, que j'atendois le coloris de cette Peinture : et c'est celuy qui luy devoit donner tout ensemble de la grace et de la vigueur. Sans cette espece d'apoplexie dont il n'est pas encore guery parfaitement, il auroit fait valoir Araspe aussi bien qu'Herode, et donné de favorables impressions de cet ouvrage avant qu'il parust sur le papier. Aussi je te diray, Lecteur, que j'ay presque perdu depuis son mal la disposition d'esprit que j'avois pour escrire en ce genre dramatique...

Mondory, toujours passionné de son métier, languissait, la langue et le bras droit paralysés, loin du Théâtre du Marais. Il espérait toujours en une guérison qui se faisait bien longtemps attendre.

La Reine elle-même, qui avait souvent applaudi notre comédien, dit un jour qu'au Carnaval elle serait bien fâchée d'être privée de la vue de Mondory. Ce désir royal, rapporté à Mondory, lui donna plus grande envie encore de reparaître en scène, malgré son infirmité ; dans une lettre du 13 novembre 1637, il sollicita de Boisrobert la faveur de jouer au Carnaval de 1638 devant la Reine et le Cardinal, assurant qu'en leur présence il saurait bien surmonter son mal (14) :

A Monsieur l'Abbé de Bois-Robert.

Il est vray que mon mal a esté grand, et qu'il m'a laissé d'assez fâcheux restes. Mais il est certain que Dieu m'auroit donné un esprit assez fort pour le supporter avec patience et s'il ne me privoit de l'honneur de servir aux plaisirs de Monseigneur, et ne me laissoit le regret de recevoir des bien-faits de S[on] E[minence] sans lui en pouvoir témoigner mon ressentiment. La visite que je fis ces jours passez au Palays de Richelieu, me fut si salutaire, que durant le moment que je vis Monseig[neu]r, je ne crus point estre malade ; l'ayse que je receus d'une veuë si désirée, témoignoit bien que je ne souffrois pas, puis-que je pleurois de joye, et si j'eusse plus longtemps receue les inflüences de cet auguste visage, je pouvois, ainsi que le Paralitique de l'Ecriture, charger mon grabat sur mon col, et retourner chez-moy de mon pied. Mais comme les choses extrêmes finissent incontin[ent], le bien d'un si favorable aspect ne me pouvoit pas durer, et je m'apperceûs bien que sortant de la présence de Monseigneur, je rentrois dans mes maux, délivré toutesfois du chagrin qu'ils causoyent à mon esprit, qui s'est depuis senty assez libre pour mettre quelques bons sentimens dans cette mauvaise lettre. Je vous l'addresse, Monsieur, comme à celuy dans les mains duquel

(14) Cette lettre est conservée dans les mss. de Conrart (Bib. Ars. Ms. 4119, f° 1041). Elle a été reproduite par Soulié (*Revue de Paris, 30 décembre 1838*) ; F. Bouquet en a donné une meilleure lecture en 1869 (*Corneille et l'Acteur Mondory*) ; nous en donnons ici le texte exactement collationné sur le manuscrit.

passent nos requêtes, avant que tomber en celles du Dieu à qui nous les présentons, sur ce que la Reyne ayant tenu quelques propos que la charité, sans doute, tiroit de sa bouche en faveur de mon mal, m'avait fait l'honneur de dire en suite qu'elle seroit privée ce Carnaval des plaisirs dont Monseigneur, depuis trois ans, embellit les jours gras de leurs majestez, puisque je n'estois pas en état d'y occupper ma place. Que la bonté que S[on] E[minence] a pour moy, n'interrompe point le cours d'un divertissement si nécessaire, et ne m'ôte pas la gloire d'y travailler. Mon courage sera plus grand que mon mal, et vainquant son obstination, me donnera des forces suffisantes d'entreprendre cet ouvrage ; et quand bien [même] j'y succomberois, la cheûte en seroit honnorable. Si je suis absolument nécessaire aux plaisirs de leurs Ma[jes]tez et de Monseigneur, je veux bien que leur Théatre soit mon tombeau ; car pour le Public, il me dispensera, pour maintenant, s'il luy plaît ; je ne suis pas né sa victime, et il est bien-juste que ce qui me restera de vigueur, soit réservé pour des plaisirs plus considérables que les siens. Si Bertaud ou Justice, ou quelques-uns de ces excellens Chantres, estoyent enrumez, ce ne seroit pas le moyen de leur faire recouvrer la voix, que de les envoyer chanter au Pont-Neuf ; ainsi, qui m'abandonneroit au Théatre du Marets me feroit, sans doute, achever la Tragédie que j'y commençay il y a trois mois ; Mais au Théatre de Son E[minence], où le véritable Apollon préside, et par conséquent le Dieu des remêdes, je n'ay rien à craindre. Et puis la présence de Monseigneur m'y animera toujours, tellement que ma vie n'y pourra jamais estre en danger. Obtenez-moy donc de Son Eminence, Monsieur, un Personnage de la Pièce destinée à la solemnité prochaine, que trois mois de temps pourront, sans péril, imprimer en ma mémoire et rendre à ma langue son entière liberté. J'attends de vous, sur ce sujet, l'honneur d'une visite, ou celuy d'une lettre, et finis celle-cy par les nouvelles protestations que je fays d'estre toute ma vie, Monsieur,

V[ost]re très humble, et très affectionné serviteur

MONDORY.

A Paris, le 13 novembre 1637.

Il y a quelque temps que Monsieur de Balzac me fit l'honneur de m'écrire ; je luy fis réponce. Je vous en envoye la copie, pour m'en dire, s'il vous plait, v[ost]re avis, et si

elle vaut assez pour l'avoir obligé à me placer en ses dernières lettres parmy tant d'honnêtes gens, et même de condition relevée.

On a parfois voulu voir dans ce post-scriptum une étrange hardiesse : Mondory aurait communiqué à Boisrobert, c'est-à-dire au Cardinal, sa lettre, qu'on a déjà lue, du 18 janvier 1637, dans laquelle le créateur du *Cid* faisait un éloge flatteur de la nouvelle tragédie ; or, on sait qu'elle fut déférée à la censure de l'Académie sur la volonté expresse du Cardinal, qui avait eu soin de préciser : « Faites savoir à ces messieurs que je le désire et que je les aimerai comme ils m'aimeront. » Chacun savait alors ce qu'il y avait derrière les *désirs* du Cardinal ; et Mondory, qui ne trouve pas de louanges assez flatteuses à l'adresse de Richelieu dans sa dernière lettre, n'aurait pas été assez maladroit pour lui faire tenir une lettre où il faisait l'éloge du *Cid*. Nul doute qu'en ce post-scriptum il ne parlât d'une autre lettre plus récente — et plus prudente — qui ne nous est pas parvenue.

Mondory s'adressait habilement à Boisrobert pour obtenir de paraître aux fêtes du Carnaval de 1638. Il savait que Boisrobert était le favori du tout-puissant Cardinal ; or, lui-même était en excellents termes avec cet auteur, qui s'amusait parfois à se faire acteur.

Un jour que Mondory avait fait verser des larmes à Richelieu, dans son grand rôle d'Hérode, Boisrobert, en adroit courtisan, dit au Cardinal qu'il ferait mieux, et même en présence de Mondory. Richelieu le prit au mot, un jour fut fixé ; Mondory vint et Boisrobert, nous apprend le *Menagiana*, « déclama avec tant de force et entra si bien dans la passion qu'il représentait, que Mondory lui-même, tout comédien qu'il était, ne put lui refuser des larmes en l'entendant ». Aussi appelait-on Boisrobert, en manière de plaisanterie, *l'Abbé Mondory*.

Je ne sais si Boisrobert n'était pas un peu jaloux de

la faveur que son Maître témoignait au célèbre acteur ; toujours est-il qu'une lettre de Mondory à M. d'Hozier, le généalogiste, nous révèle une brouille passagère entre les deux favoris du Cardinal, sans nous donner de plus amples explications à ce sujet (15) :

Monsieur,

Ce m'est un ordinaire de voir tousjours mes desseins traversez. Une miserable assemblée de femmes à qui quelques galans donnent mercredy la colation et la comedie en la maison de M. Moran, à la Raquette, me prive du bonheur de vous accompagner à Liancourt. Je vous supplie tesmoigner mon regret à messire Roger ; et s'il vous parle de quelque bruit qui a couru que le sieur de Bois-Robert avoit tasché de me mettre mal auprès de Son Eminence, asseurés Monseigneur que cela n'est rien et qu'il faut tirer consequence infaillible que puisque ladite Em[inence] ayme la comedie, je ne sçaurois estre mal auprès d'elle, quoy que facent les malicieux ou les envyeux. Il y a trop peu d'hommes habiles au théatre pour les maltraiter sans sujet ; non pas que ceste necessité me face jamais mescognoistre n'y abuser de la fortune. Je tascheray de vivre toujours dans la modestie et continueray d'estre, Monsieur,

Vostre très humble serviteur,

MONDORY.

Mondit Seigneur de Liancourt sçait bien que nostre brouillerie d'entre ledit sieur de Boisrobert et moy vient de son sujet et de l'honneur qu'il me fait de me vouloir trop de bien.

Quoi qu'il en soit, Mondory obtint du Cardinal, par l'intermédiaire de Boisrobert, de paraître à la Cour au Carnaval de 1638.

On décida de représenter l'*Aveugle de Smyrne,* tragédie qui, sur l'ordre et d'après le plan de Richelieu, avait été composée par *les cinq auteurs,* ses favoris, Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoille et Rotrou. Cette tragédie avait été déjà représentée à l'Hôtel de Richelieu devant Leurs Majestés le 22 février 1637, ainsi que

(15) Cette lettre a été publiée par Paris et Monmerqué, *Historiettes* de Tallemant des Réaux, t. VII, p. 186-187.

nous l'apprend Renaudot, et l'on a souvent cru que c'était à cette représentation que reparut Mondory ; mais c'est une erreur, puisque son accident ne survint que quelques mois plus tard. Il reprit donc, aux fêtes du Carnaval de 1638, le principal rôle qu'il avait créé un an auparavant, mais il avait trop présumé de ses forces ; la paralysie ne pardonna pas et Mondory, impuissant à émouvoir comme jadis le Cardinal, dut se retirer, épuisé, après le deuxième acte. Le Prince de Guéméné, qui assistait à la représentation, se souvint du *Qualis artifex pereo* que Suétone prête à Néron mourant et s'écria : *Homo non periit, sed periit artifex.* Si Mondory put entendre ce mot terrible, il dut ressentir l'affreuse impression d'entendre son oraison funèbre.

Notre comédien prit définitivement sa retraite et laissa à d'Orgemont ses rôles et sa fonction d'orateur de la troupe. Richelieu lui fit une pension de 2.000 livres et certains mécènes imitèrent le Cardinal autant pour lui faire leur cour que pour récompenser les mérites du comédien ; Mondory se retira ainsi avec une dizaine de mille livres de rentes.

On ne désespérait cependant point, dans son entourage, de le voir guérir et remonter en scène ; Scudéry écrivait au début de 1639 dans son *Apologie du Théâtre :*

Toutesfois, comme on peut parler plus librement des choses passées que des presentes, je diray que le fameux Mondory a certainement eu peu d'esgaux, dans les siecles passez ny dans le nostre : et qu'il meriteroit que la face du Théâtre fust toujours tenduë de noir, s'il ne nous restoit quelque esperance de le revoir sur la Scene.

Mais Chapelain voyait plus juste en écrivant, dès janvier 1639 :

Mondory est confisqué sans remède, et il n'a plus que le droit de vétéran au Théâtre.

On ne sait au juste le lieu de la retraite où il mourut

obscurément en décembre 1651, sans qu'aucun chroniqueur, gazetier ou épistolier, daignât même faire mention de sa disparition.

§

Ainsi finit lamentablement la vie de celui qui avait révélé Corneille au public et arraché tant de fois des larmes aux plus beaux yeux de la Cour. Il était d'une taille moyenne, mais bien prise, avait la mine haute, le visage agréable et expressif. On dit qu'il se singularisait en refusant toujours de mettre une perruque et en jouant les Héros avec ses petits cheveux crépus.

On a vu l'estime que la Reine, Richelieu, Corneille, Balzac et d'autres encore portaient à celui que Chappuzeau déclarait « l'un des plus habiles comédiens de son temps » et dont Costar disait : « Mondory n'est-il pas parmi nous ce que Roscius estoit parmi les Romains ? »

Avec lui, le Théâtre du Marais perdit son créateur, son chef, son animateur. Grâce à son succès personnel et à l'habile choix de son répertoire, il avait su, durant son règne, contrebalancer la Troupe Royale, encore à ses débuts avec Beauchâteau, Gros-Guillaume et Bellerose. Mais après lui le Marais ne fut plus qu'un théâtre nettement de second ordre, par lequel les comédiens passaient pour s'en aller ensuite chez Molière ou à l'Hôtel de Bourgogne : ainsi la troupe perdit de Villiers, Mlle de Villiers, Floridor, Montfleury, Du Parc et sa jolie femme, et *tutti quanti.* Les bons acteurs ne faisaient plus qu'un stage au Marais pour aller grossir la Troupe Royale ; les gazetiers ne parlaient plus jamais du Théâtre du Marais et les chroniqueurs, Tallemant des Réaux en tête, s'accordent à reconnaître qu'il n'y restait plus que de méchants comédiens.

Tant que Jodelet, revenu au Marais en 1642, joua rue Vieille-du-Temple, la Troupe de d'Orgemont se sauva par la farce, genre abandonné à l'Hôtel de Bourgogne.

Le fariné au large sourire et au débit nasillard avait su faire survivre un genre et le public trouvait encore le chemin du Marais pour aller l'entendre dans les comédies de Corneille et de son frère, de d'Ouville et de Scarron. Mais bientôt Molière arrive à Paris et, dès les *Précieuses Ridicules*, il s'attache le « vicomte de Jodelet ».

Que devint le Marais ? L'ambition de tous les auteurs est de paraître à l'Hôtel de Bourgogne, où le Roi vient souvent, d'être joué par « la seule Troupe Royale » et de voir leurs noms dans la Gazette de Loret. Seul entre tous, Corneille, sans doute en souvenir des services que lui avait rendus Mondory, resta fidèle au Marais : il y fait jouer *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *la Mort de Pompée*, *le Menteur* et *la Suite*, mais *Rodogune* paraît à l'Hôtel de Bourgogne et ce n'est plus qu'à de rares intervalles qu'il confiera ses tragédies aux comédiens du Marais. Thomas Corneille lui-même, qui a tant écrit pour Jodelet, s'éloigne du Marais et se fait jouer par la Troupe Royale.

Abandonné des auteurs et du public, le Marais ne put survivre qu'en devenant ce que nous appelons aujourd'hui un « Théâtre de genre ». Il se spécialisa dans la pièce à grand spectacle, et lorsque le machiniste Denis Buffequin, qui était le cousin du comédien Raymond Poisson, étalait sur la scène les merveilles de ses machines, on augmentait le prix des places et l'on faisait encore salle comble ; c'est ainsi que le Théâtre du Marais survécut avec *Andromède* (non pas celle de Corneille) (1648), *Ulysse dans l'Isle de Circé*, de Boyer (1650), *La Toison d'Or*, de Corneille (1661), qui fut un des grands succès du Marais ; la machinerie, offerte par le marquis de Lourdéac, dépassait en merveilleux tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Le Roi lui-même y vint en 1662, deux fois de suite, et témoigna sa satisfaction par un don de 2.000 livres. On joua encore, en

1662, *Le Mariage d'Orphée et d'Eurydice ou la grande journée des machines*, de Chappoton, créé à l'Hôtel de Bourgogne en 1640, *les Amours de Jupiter et de Sémélé* (1666) et *la Fête de Vénus* (1669), de Boyer, *les Amours de Vénus et d'Adonis* (1670), et *les Amours du Soleil* (1671), de Donneau de Visé. La scène où avait paru pour la première fois le *Cid* devenait ainsi un théâtre semblable, à la puérilité du spectacle près, à notre moderne Théâtre du Châtelet. La Troupe du Marais ne survécut pas à la mort de Molière, avec la troupe duquel elle fut jointe par ordonnance du Roi du 23 juin 1673 ; de cette nouvelle troupe, fusionnée à son tour avec celle de l'Hôtel de Bourgogne, allait naître en 1680 la Comédie-Française.

GEORGES MONGRÉDIEN.

L'ÉCOLE UNIQUE

—

Le 9 juillet 1924, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, s'est déroulée la cérémonie de la proclamation et de la distribution des prix du Concours général. Ce qui a donné cette fois un relief tout particulier à cette solennité, c'est la manifestation à laquelle se sont livrés successivement le professeur chargé du discours traditionnel et le grand-maître de l'Université — en faveur d'une idée prônée depuis quelques années par le parti aujourd'hui au pouvoir. Cette idée — ou plutôt cette doctrine, — plus politique encore que pédagogique, est celle de l'*école unique*.

La question n'est pas nouvelle. Ses protagonistes invoquent Michelet qui y fait vaguement allusion dans *Nos Fils*, — Hippolyte Carnot, ministre de l'Instruction publique en 1848, qui avait esquissé un système généreux, mais purement idéal, d'adoption par l'Etat en faveur des meilleurs élèves de l'école primaire ; il en est même qui remontent à Condorcet et prétendent traduire la pensée des hommes de 1789. Longtemps, sur ce terrain, on est resté dans le vague et on n'est vraiment sorti de la période des ébauches que depuis la fin de la guerre. Je crois que l'école unique idéale a été pour la première fois bien définie en 1919 — par les « Compagnons ». Qui sont les Compagnons ? Une équipe de jeunes universitaires revenus pleins d'ardeur et d'espoir de la grande tourmente. Dans un volume intitulé *l'Université nouvelle* (1), ils ont tracé un programme généreux de ce que doit être d'après eux l'école de demain.

(1) Paris, Fischbacher, 1919.

Il faut, proclament les Compagnons, doter le pays d'un enseignement vraiment démocratique : tous les enfants de France ont le droit d'acquérir la plus large instruction que puisse dispenser la Patrie, et la Patrie a le droit d'exploiter toutes les richesses spirituelles qu'elle possède. Un pays qui veut des intelligences et des énergies doit leur permettre à toutes de se révéler. Le problème du jour est un problème de production. Donner, au sens large du mot, des producteurs au pays, c'est la tâche de l'Université nouvelle. Il faut que tous produisent, mais il faut aussi que les meilleurs gouvernent et qu'ils gouvernent dans l'intérêt de tous. Et c'est ainsi que l'enseignement démocratique sera en même temps un procédé de sélection. Le maître discernera les vocations, en encouragera l'éclosion, en guidera l'épanouissement.

Donc, l'Université nouvelle recrutera la nouvelle élite. Mais pour qu'elle puisse jouer son rôle, il faut qu'à sa base soit l'école unique qui acheminera l'élève d'une part aux humanités, d'autre part à l'enseignement professionnel, ces deux enseignements se rejoignant dans l'enseignement supérieur. Et qu'on ne parle plus de l'ancien enseignement primaire tel qu'il a été conçu jusqu'ici, une catégorie indépendante, un cycle fermé.

Il n'est et ne doit être qu'un début, un point de départ. Son rôle n'est pas de faire des têtes bien pleines, mais d'ouvrir les esprits. C'est le commencement de tout enseignement, quel qu'il soit, secondaire ou professionnel. C'est l'embarcadère. Comme les autres, il doit mener à la vie, pas seulement à la vie rude de l'apprenti, mais à toute la vie, à celle qu'on atteint par tous les échelons, par le collège, le lycée ou les arts et métiers.

L'école unique entraînerait, cela va sans dire, la suppression des classes élémentaires des lycées, ce dont se félicitent les « Compagnons » :

Fini, le stérile parallélisme entre ces petites classes et l'école primaire. Finie, la scission entre l'enseignement des pauvres et celui des riches. Finis, ces malentendus qui durent souvent toute

une vie. Tout enfant, quelle que soit sa situation sociale, peut avoir accès aux Universités. Place au talent ! Place aux meilleurs !

L'appel véhément de ces fougueux novateurs trouva de l'écho dans l'Université, dans le Parlement, parmi les intellectuels De bruyants encouragements leur vinrent de divers côtés. Une proposition de loi réclamant « le droit intégral du peuple à l'instruction » fut déposée sur le bureau de la chambre par M. Pierre Rameil, député des Pyrénées-Orientales ; M. Edouard Herriot traduisit son adhésion dans une série de conférences aux « Annales » et dans un livre dont il fut beaucoup parlé (1) ; M. Ferdinand Buisson, député de la Seine, avec un entrain tout juvénile, défendit la thèse des « Compagnons » dans la presse, dans des réunions publiques, aux Congrès de la Ligue de l'Enseignement. La personnalité de ce dernier mérite qu'on insiste sur son rôle qui a semblé quelque peu insolite. Comment expliquer, en effet, que l'ancien Directeur de l'Enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, que le collaborateur des Ministres qui ont fondé en France l'école laïque et nationale puisse aujourd'hui déclarer incomplète et insuffisamment démocratique l'œuvre des Jules Ferry, des Paul Bert, des René Goblet ? Quelles lacunes lui découvre-t il ?

Cette œuvre, prétend M. Buisson, maintient, si elle ne les crée, deux catégories de petits Français : plus de cinq millions d'enfants voient leur éducation limitée aux seules ressources de l'école primaire, alors que deux à trois cent mille autres jouissent dans les lycées et les écoles secondaires de toutes les ressources et de tout le temps nécessaire pour une éducation plus complète. L'Etat n'hésite pas à dépenser quarante fois plus d'argent pour l'éducation d'un élève secondaire que pour celle d'un petit primaire.

A n'en pas douter, s'écrie M. Buisson, il y a là une véritable

(1) *Agir*, Payot, éditeur.

exploitation de la majorité de la nation par une minorité privilégiée. L'école française est semblable à un propriétaire de mines qui ne trierait que le dixième du minerai et qui jetterait les neuf autres dixièmes au ruisseau.

A son avis, d'ailleurs, c'est moins une question scolaire qu'une question sociale qu'il s'agit de résoudre pour faire cesser cette situation « véritablement atroce ». Il faut, dit-il, que chez nous tout enfant puisse, comme dans la grande République des Etats-Unis, aller aussi loin qu'il le voudra dans les limites de ses aptitudes et que toutes les différences sociales disparaissent dans l'école de la nation. Il est nécessaire non pas d'enlever à la classe ouvrière ses meilleurs sujets pour les incorporer à la bourgeoisie, mais de faire passer toute notre jeunesse par l'école primaire nationale. Plus tard, la vie les séparera ! Mais qu'au moins ces premières années d'enfance vécues en commun fassent naître en eux l'esprit, les habitudes et les sentiments de fraternité sociale indispensables à un peuple libre.

Un pays a l'école qu'il mérite. Puisse la France de demain montrer par ses écoles que sa démocratie est sincère et sa volonté de progrès agissante !

Il convient aussi de remarquer que Jaurès, devançant les Compagnons, en était venu, dans sa recherche de plus de justice sociale, à préconiser l'école unique. Pour lui, l'idéal de justice ne réside pas seulement dans la répartition équitable de la nourriture, du vêtement et du logement dont a besoin tout être humain ; il consiste aussi à élever tous les travailleurs à l'état d'hommes, à développer dans chaque individu toutes les virtualités qu'il possède, à en créer de nouvelles qui le maintiennent en constant état d'extension et de perfectionnement intellectuels et moraux. Il consiste à mettre fin à l'inégalité des enfants devant l'instruction, au privilège de culture de la bourgeoisie et à permettre les sélections des véritables élites.

§

Donc M. Albert Bayet, professeur de première au lycée Louis-le-Grand, prononce le 9 juillet un retentissant discours en faveur de l'école unique. Il débute en pleurant sur les « absents » à qui vont sa pensée et sa commisération.

Qui sont-ils, ces absents? demande-t-il à ses jeunes auditeurs. — Votre cœur le devine. Au moment même où nous vous fêtons ici, là-bas sur la plaine ou dans l'atelier, courbés vers le sol, penchés sur l'outil, des jeunes gens de votre âge pensent à vous, à vos succès. Ils y pensent sans basse envie, mais non pas, hélas! sans tristesse. Ils se disent : Et moi aussi, si j'avais étudié, j'aurais pu prendre part à ces luttes de l'esprit ! J'aurais pu, moi aussi, mériter la couronne !.. Et la terre, un instant, leur paraît plus dure, l'outil leur paraît plus rebelle.

Et l'orateur affirme qu'autant, sinon mieux que d'autres, ces enfants pouvaient s'élever, c'est-à-dire s'instruire, qu'il ne leur manquait pour d'heureux succès ni la volonté, ni l'intelligence, ni le goût désintéressé des choses ; seulement ils étaient pauvres. En vain quelques-uns, particulièrement distingués par leurs instituteurs, avaient pu obtenir des bourses ; pour les autres, la nécessité de conquérir le pain quotidien avait hâté la fin de leurs études.

Alors, avec un soupir, ils ont fermé le livre. Ils ont détourné le regard de tous ces lycées, de tous ces collèges dont la pauvreté leur fermait la porte.

Il atteste également que l'Université tout entière appelle « le grand jour de justice et de concorde » qui verra naître enfin l'école unique, c'est-à-dire l'égalité devant l'étude, l'instruction offerte à tous les esprits, comme l'air s'offre à toutes les poitrines, comme à tous les yeux la lumière.

Renchérissant encore, le Ministre exhorte à son tour les lycéens et collégiens qui l'écoutent à songer à la foule des déshérités que la dure loi du labeur courbe déjà sous le joug, sans que l'attribution même d'une bourse leur permette de s'y soustraire. Il demande à ses auditeurs de se

faire auprès de leurs parents les avocats des petits camarades « qui n'ont pas été mis à même de participer au festin d'éducation dont les riches seuls apprécient le délice en attendant d'en évaluer le bienfait ». Il adjure les adolescents d'élite qui l'entendent de ne rien voir de « monstrueux » ou simplement de « choquant » qu'entre tous les bambins de l'école primaire fût établi un grand concours général, à la suite duquel les meilleurs enfants du peuple se verraient conviés à prendre place sur les bancs des lycées.

Les tiendriez vous d'un cœur ombrageux pour des intrus ou leur ouvririez-vous les bras fraternellement? Voilà toute la question. En la posant, je ne doute pas de la réponse, car les sophismes n'ont pas encore altéré votre cordialité native. Puis, ce premier pas franchi, qui sait si vous ne seriez pas bientôt les premiers à juger plus naturel encore et à réclamer que tous, réunis sur les mêmes bancs dès le premier âge, communient dans le balbutiement du *b a ba* et l'insouciance des conditions inégales?

Rarement tombèrent de si haut des paroles aussi décourageantes et aussi dédaigneuses pour le travail de nos paysans et de nos ouvriers. Est ce vraiment une telle disgrâce de ne pouvoir être couronné au Concours général ? Est-il vraisemblable que les champs et les ateliers aient vu un tel nombre de jeunes gens au cœur ulcéré parce qu'ils n'étaient pas lauréats ? Et M. François-Albert croit-il de bonne foi que les paysans du Poitou aient quelque chose à regretter ? Est-il si avantageux d'être un bourgeois ?

Il n'est point bon, certes, de dénigrer le travail manuel et de pousser vers le travail intellectuel, même réduit à des études simplifiées, c'est-à-dire le plus souvent vers la situation de fruits secs, la masse de notre jeunesse. Songe-t-on à ce que ferait dans l'enseignement secondaire la *moyenne* des enfants d'école primaire ? Elle irait au baccalauréat ; elle grossirait le triste troupeau de prolétaires intellectuels qui errent, un vain parchemin à la main, de déceptions en misères, avec l'aigreur de ne pouvoir con-

quérir, faute d'argent, les situations que la bourgeoisie riche réserve à ses médiocrités.

§

Voilà qui est clair. Nous nous acheminons vers un régime scolaire nouveau. Si le projet gouvernemental passe dans les faits, tous les jeunes Français recevront la même initiation éducative première, d'après les mêmes programmes, avec un personnel homogène et sous le même contrôle. On procédera de la façon suivante. L'Université, véritable instrument de sélection des jeunes Français, groupera et répartira les individus sans se soucier de leur origine et en se préoccupant seulement de leurs aptitudes, c'est-à-dire des services qu'ils pourront rendre plus tard à la Nation. Donc, une corporation toute puissante se substituera aux familles, gouvernera tous les enfants et fera d'eux ce qu'elle jugera bon, à leur sortie de l'école primaire qui sera la même pour tous. C'est là, on l'avouera, une bien grande révolution. Il va sans dire que la mise en application de ce principe, que cette *socialisation des cerveaux* est loin de rallier tous les suffrages.

Et d'abord, si l'école unique doit donner à tous les enfants du premier âge la même formation sous la direction d'instituteurs primaires, ne supprime-t-on pas les écoles privées, confessionnelles ou non? Respecte-t-on la liberté d'enseigner ? Prise en son plein sens, la formule de l'école unique implique le monopole que peu de voix cependant réclament, soit au Parlement soit dans la presse. M. Ferdinand Buisson le répudie nettement. On sent qu'il y a vraiment là, pour notre conscience républicaine, des droits trop forts et inviolables.

Il en résulte alors que l'école privée, confessionnelle ou non, subsistera avec sa liberté de programmes et d'organisation. Par contre, les élèves des classes élémentaires des lycées et collèges seront versés dans l'école primaire unique, — unique par un singulier abus de langage, puisqu'elle

pourra revêtir deux formes et être publique ou privée. Ne peut-on dès lors prévoir ce qui se passera? — Beaucoup de parents se tourneront vers l'enseignement libre, à qui cette politique vaudra un renouveau de prospérité.

A douze ans, les meilleurs élèves des classes primaires seront tirés de la masse et admis dans l'enseignement secondaire; les autres seront maintenus à l'école primaire jusqu'à quatorze ans révolus.

Par conséquent, n'entreront au lycée, en dépit des désirs ou de la volonté des familles, que ceux qui seront déclarés aptes par l'Administration universitaire à faire des études secondaires. Du droit naturel des parents, de leur désir bien légitime de vouloir élever leurs enfants comme ils le souhaitent, l'Etat ne s'embarrasse point. Il se prononce d'autorité et statue sur l'avenir de l'enfant dès que celui-ci a douze ans. C'est une mesure oppressive qui soulèvera de véhémentes protestations.

D'autre part, comment ose-t-on vraiment porter sur un boursier de douze ans un jugement que l'avenir vérifiera avec certitude? Les éducateurs ne savent-ils pas que tel enfant, brillant jusqu'à treize ans, devient médiocre après, et réciproquement? L'intelligence scolaire n'est pas toute l'intelligence. Un succès d'écolier à douze ou treize ans ne saurait être la mesure du génie. N'oublions pas que Pasteur fut un élève très ordinaire jusqu'à seize ans et que Linné, renvoyé du collège pour incapacité, fut d'abord apprenti cordonnier.

§

A l'ouverture des vacances de 1924, la question de l'école unique était donc officiellement posée. Mais quand et comment le ministre appliquerait-il les doctrines proclamées avec tant de force? Approuvé par toute la presse cartelliste, il fit, à la veille de la rentrée des classes, le premier pas dans la voie nouvelle. Une circulaire du 29 septembre prescrivit qu'en vue de supprimer les distinctions scolaires

qui existent encore entre les enfants « dans un pays où, depuis un siècle, les distinctions sociales sont supprimées entre les citoyens », les classes élémentaires et primaires des lycées et collèges ne seraient plus exclusivement réservées aux enfants dont les familles peuvent payer les frais de scolarité. Dans la limite des places disponibles, ces classes sont ouvertes désormais aux élèves peu favorisés de la fortune et désireux de passer par le lycée ou le collège. Et comme tous les écoliers primaires qui voudraient se faire inscrire à l'établissement secondaire n'y peuvent être admis, en raison de l'insuffisance des locaux, on opère parmi eux une juste sélection. On tient premièrement compte de l'aptitude des candidats entre lesquels on établit au besoin un concours. Mais le mérite n'est pas le seul facteur du choix : on se soucie de toutes les considérations qui peuvent peser sur les décisions à prendre et on s'attache surtout à éviter la moindre apparence d'arbitraire. Ce n'est pas tout : ces classes élémentaires et primaires des lycées et collèges sont à présent soumises à la visite, c'est-à-dire au contrôle, des Inspecteurs de l'enseignement primaire, au même titre que les classes des écoles communales.

Cette admission, au compte-gouttes, d'élèves pauvres dans les classes élémentaires des lycées ne saurait être considérée comme un pas décisif vers l'école unique : elle revient, en définitive, à la concession prématurée de quelques bourses de plus à des enfants qui les méritent ; mais, dans l'esprit de M. François-Albert, c'est l'amorce de la réforme promise. Et c'est ce qu'il fit remarquer, le 18 novembre, à la Chambre des députés, lors de la discussion du budget de l'Instruction publique. Un orateur l'ayant raillé de faire des gestes d'exécution un peu pâles et atténués au regard de la théorie, le ministre répondit qu'il y a entre eux toute la mesure de la parole à la chose ; il ne dissimula d'ailleurs pas les difficultés au milieu desquelles il lui faut se débattre. Mais qu'on se rassure, a-t-il ajouté : il

tiendra bon, et l'école unique, à laquelle il est attaché comme à un idéal, il l'instituera. Elle comporte l'unité de programme et de contrôle, elle comporte aussi l'unité de personnel, personnel enseignant et personnel enseigné. Tout sera réalisé. Il atteindra son objectif qui est de mêler les deux jeunesses, celle qui va au lycée et celle qui n'y va pas, et de les réunir sur les mêmes bancs.

Un encouragement — d'ailleurs superflu — avait été donné à M. François Albert au Congrès de la Ligue de l'Enseignement tenu à Valence du 30 octobre au 2 novembre. M. Albert-Thomas, rapporteur général, s'adressant au grand-maître de l'Université qui assistait à la séance de clôture, lui déclara solennellement, au nom de la Ligue tout entière, que l'enseignement unique doit enfin être établi dans ce pays « pour réaliser les promesses de notre démocratie », corriger un enseignement qui, suivant le mot de Condorcet, « ne fait que mêler les classes et non les abolir » et créer la grande éducation nationale que la Révolution française avait voulu instituer.

Une autre manifestation, plus éclatante encore, se produisit le 7 décembre. Dans son discours de Roubaix, le Président du Conseil annonça que, malgré les entraves, les injures, les persécutions, les orages dont il était assailli, son gouvernement avait la volonté d'agir et que, pour marquer au peuple sa reconnaissance, il lui donnerait l'école unique, « l'école unique qui permettra de ne plus voir, à l'intérieur de l'Université, ce scandale de l'enfant du peuple ne pouvant pas dépasser l'école primaire supérieure, tandis que l'enfant riche, même s'il n'a aucune disposition, pourra recevoir l'instruction jusqu'à seize ou dix-sept ans ». M. Herriot fit toutefois une déclaration qu'il importe de retenir: désavouant les extrémistes, partisans du monopole, il dit : « Je suis, pour ma part, partisan de la liberté de l'enseignement, parce que je suis partisan de toutes les formes de la liberté. » Dans sa péroraison, il annonça la constitution prochaine d'une Commission chargée, sous la

présidence de M. Ferdinand Buisson, d'étudier toutes les questions se rattachant à l'établissement de l'école unique.

Quelques jours plus tard, cette Commission était nommée. En l'installant, le 23 décembre, M. François-Albert lui fit observer d'abord que la liberté de l'enseignement, inscrite dans la loi, ne pouvant être mise en cause, la question du monopole n'avait pas à être envisagée. Il indiqua ensuite — sans prétendre donner une définition de l'école unique — qu'au point de vue individuel elle implique « l'accession de tous au maximum d'instruction compatible avec leur éducation intellectuelle, avec leurs aptitudes », et qu'au point de vue national, elle constitue une « prodigieuse réforme », en substituant « le recrutement des meilleurs, par une sélection intelligente, au recrutement de hasard ». Enfin il rappela les dispositions déjà prises par son Administration pour « orienter » vers l'école unique: unité de programme, de personnel enseignant, de clientèle et de local où l'on enseigne. De toutes ces questions, la plus délicate et la plus irritante est, à son avis, celle de *l'unité de local*. Aussi lui paraîtrait-il téméraire d'entreprendre la suppression immédiate des classes élémentaires et primaires de nos lycées. Il y a là une nécessité de concilier deux idéals: d'une part, celui qui consiste à soumettre tous les enfants d'un certain âge à une même discipline, et, d'autre part, celui qui consiste *à maintenir les effectifs* d'une université qui représente pour nous la culture civique la plus haute et la meilleure.

Cette inquiétude manifestée par le ministre ne résulterait-elle pas des objections soulevées à la Chambre lors de la discussion du budget ? Si le rapporteur, M. Ducos, s'est montré partisan résolu de l'unité des méthodes et des programmes et de *l'unité des locaux*, d'autres députés ont fait des réserves ; M. Léon Bérard notamment n'a pas dissimulé qu'entendue au sens que lui donnait le rapporteur, l'école unique serait « une machine à vider les lycées ». D'accord sur ce point avec son prédécesseur, M. François-

Albert hésite à entrer dans une voie susceptible de compromettre le recrutement des élèves de l'enseignement public. Bien plus radical est M. Ferdinand Buisson, président de la Commission, si l'on se réfère du moins à une proposition de loi par lui déposée il y a quelques années et qui comportait entre autres choses : la suppression des classes primaires des lycées et collèges, l'abolition de la rétribution scolaire dans tous les établissements publics d'enseignement secondaire et professionnel. Que décidera, sur ce point capital, la Commission des Vingt-six ? Nous serons prochainement fixés, puisqu'elle terminera ses travaux au 1er avril.

§

Conduire à l'enseignement secondaire les enfants les plus aptes, quelle que soit leur origine, développer chez les autres l'enseignement technique et primaire supérieur, accorder largement des bourses aux élèves méritants et peu fortunés, tels devraient être le but et les moyens de la réforme à réaliser. Tous nous reconnaissons que la France a besoin d'organiser dès l'école primaire toutes les ressources intellectuelles dont elle peut disposer et que pour cela elle doit permettre à toutes les aptitudes de se manifester, de se munir et de s'employer. Comme le disait récemment à la Chambre M. Léon Bérard, « la plus cruelle des inégalités sociales — et la plus absurde aussi, étant donné que l'esprit souffle où il veut, — c'est celle qui exclut des études supérieures l'enfant assez intelligent pour en tirer profit, mais trop pauvre pour les entreprendre ».

Mais pour instaurer un état de choses plus conforme à la justice, point n'est besoin de bouleverser notre organisation scolaire, de jeter bas l'édifice universitaire, de risquer une périlleuse aventure. Une solution simple et rationnelle pourrait être celle-ci. L'Etat appliquerait enfin et rigoureusement cette bonne loi du 28 mars 1882 sur l'obligation scolaire ; une fois les intelligences éveillées, l'Université offrirait aux cerveaux qui veulent s'ouvrir toutes les facilités possibles ;

elle concéderait généreusement et à bon escient des bourses, et non seulement elle exonérerait de tous frais d'études les sujets désignés par une juste sélection, mais elle irait jusqu'à allouer des dédommagements aux familles les plus pauvres. « Place aux plus capables ! » telle serait la formule.

Une municipalité que connaît bien M. Herriot, puisqu'il la préside, a fait récemment un geste qui mérite d'être signalé : elle a voté la création de bourses d'études secondaires dont bénéficient 52 élèves pris chaque année dans les écoles primaires de la ville ; de telle sorte que « gens pauvres et gens riches s'élèvent côte à côte suivant leur travail et leur mérite ». Dans la pensée du Conseil municipal de Lyon et de son maire, « il y a là une source de fraternité ». Que partout les municipalités, à qui l'État donnerait l'exemple, comprennent ainsi leur devoir de « gérance équitable et prévoyante des intérêts nationaux les plus immédiats », et bientôt jailliront des profondeurs de la race des ressources insoupçonnées, — car, suivant un mot fort juste de M. Herriot, « s'il est un pays où le génie soit sorti des milieux les plus humbles du peuple, c'est bien la France ».

F. RONDOT.

SIBYL

—

I

L'après-midi touchait à sa fin. Je revenais de Baïes, chétive bourgade, aujourd'hui déchue et muette, mais toute palpitante encore de grands souvenirs luxurieux.

Un ciel clair, translucide, d'une implacable pureté, sur une mer calme et sombre.

Touchée déjà par la nuit, Nisida se vêtait de bleu, tandis qu'à l'horizon, dans la clarté, Capri demeurait fauve et nébuleuse.

Des parois rocheuses qui surplombent, les ombres tombent brutales, barrant la route où ma voiture roule et cahote au trot heurté de la haridelle que conduit Bembo, d'une main molle.

Je répète, en écoutant ma voix devenue comme étrangère, hachée par les saccades du véhicule aux ressorts grinçants, un vers d'Horace qui chante en ma mémoire :

Nullus in orbe sinus Baïae praelucet amoenis.

Non, certes, à cette heure, nul rivage au monde ne surpasse en beauté celui de Baïes.

Bembo lui-même, cocher, cicerone et proxénète, à son ordinaire bavard comme un moineau franc, reste silencieux. Il ne se tourne point vers moi pour murmurer d'une voix insinuante, comme à chaque fois que nous rentrons à Naples vers la nuit : « Signor, je connais une fille de dix-sept ans, bien belle et bien sage, qui a les

cheveux noirs comme les yeux. Elle est amoureuse et tendre et caressante. Faut-il te conduire, signor ? »

Bembo, le regard perdu sur la mer, se tait.

La main dans la main, le crépuscule du soir et le crépuscule de l'année s'avancent à pas de loup. Novembre... Une petite brise acide confère au paysage un charme frissonnant et vénéneux qui prête une valeur incomparable aux jardins luxuriants de ce qui fut la Campanie heureuse, parure éternelle de ce sol fiévreux et tourmenté.

Près du petit lac Lucrin, dont les huîtres, arrosées de Falerne ou de vin de Misène, sont délectables, je dis à brûle-pourpoint à Bembo, presque sans y réfléchir :

— Tourne à gauche, nous allons chez la Sibylle.

— Il est trop tard, signor, voilà la nuit.

— Qu'importe, va, te dis-je !

Maugréant contre cette fantaisie insolite, haussant l'épaule en signe de réprobation, le cocher fait virer brusquement la voiture. D'un pas lent, tournant le dos à la mer, le cheval monte vers le lac Averne.

Les premières étoiles dilatent leurs pupilles de lumière. Seuls les pas cadencés du cheval et le crissement des roues déchirent le silence qui gagne partout et s'étend, large et magnanime.

— Vous ne pourrez plus entrer dans la grotte, insinue Bembo.

— Qu'importe !

— Il n'y aura plus personne, le gardien emporte la clef.

— Qu'importe, marche toujours !

— Le chemin au bord de l'eau est humide...

Au milieu de ses collines de châtaigniers et d'orangers envahies d'ombre, sous une lumière rasante et sépulcrale, le lac Averne, ce soir, est bien tel que le décrit Virgile : une onde noirâtre, au milieu des ténèbres d'un bois, où nul oiseau n'ose déployer son aile.

Mais soudain le charme est rompu : au détour du che-

min une automobile est garée, le chauffeur allume paisiblement ses lanternes. D'un claquement de fouet, Bembo s'annonce et lance familièrement un retentissant bonsoir.

C'était mon tour de maugréer. Je faillis donner l'ordre de revenir en arrière. Je descendis cependant de la voiture et m'engageai sur le sentier glissant qui longe le lac.

Parmi la broussaille desséchée, l'antre de la Sibylle apparut avec sa porte vermoulue surmontée d'un petit œil-de-bœuf. Un indéfinissable et rare parfum flottait sur le seuil de cette caverne que j'aimais à visiter, bien qu'elle ne fût ni belle, ni grandiose, ni davantage terrible.

Porte des Enfers, mais porte condamnée, elle conduisait du moins parmi les Ombres glorieuses, muettes et cependant vivantes, qui s'agitent en foule sur le forum de notre mémoire. Nul romantisme malsain dans mon sentiment mais de la piété, une nostalgie païenne, un besoin profond de filiation. Ces morts dont les âmes sont négligées et si chrétiennement méprisées ne sont-ils pas le meilleur de nous-mêmes ? La tradition qu'ils nous enseignent n'est-elle pas la plus ancienne et la plus pure ? A mon cœur ils sont les plus chers parce qu'ils sont les plus abandonnés. Pauvres cendres païennes, on ne vous ménage pas les outrages !

Je me souviens d'avoir visité naguère les catacombes de Naples qui sont derrière l'asile de Saint-Janvier-des-Pauvres ; un concierge bavard, muni d'un rat de cave, m'escortait. Il s'évertuait à me faire les honneurs du lieu. Certains squelettes inviolés reposaient dans leurs niches ; dans un coin il y avait des ossements amoncelés, crânes, tibias et phalanges, gisant pêle-mêle dans la poussière.

Ceux-ci, m'affirma l'homme, dont les cendres sont respectées, sont des chrétiens, les inscriptions le disent ; les autres (d'un geste il désigna le tas funèbre) sont des païens.

A l'ahurissement de ce concierge renseigné, je m'incli-

nai respectueusement devant le tumulus des réprouvés... Comme d'autres se plaisent à prier dans les temples ou vont adorer les saintes reliques, je vais, moi, m'entretenir avec la Sibylle.

Après avoir attaché son cheval, Bembo me rejoignit.

— Appelle ! lui dis-je.

Il s'avança de quelques pas dans l'antre, lançant un ho ! hé ! ho ! qui se répercuta dans la nuit infernale. On entendit le bruit gluant de pieds nus courant sur un sol humide et, les culottes retroussées sur ses jambes fangeuses, le gardien du lieu apparut. Il me salua, m'ayant reconnu.

— Allume une torche et allons !

L'homme ne répond pas et s'engage en chuchotant dans une conversation mouvementée avec Bembo. Des gestes courts, pressés, des phrases en dialecte et finalement mon cocher se retourne et me déclare :

— Impossible, signor, il dit qu'on ne peut pas visiter ce soir.

— Combien veut-il ? répliquai-je impatienté.

— Il dit : on ne peut pas.

Me voyant irrité, le gardien s'approche, un peu gauche, et commence :

— Il y a là-bas une jeune dame, blonde et très belle. Il insiste — *una donna bionda e bellissima.* — Elle est riche, elle est généreuse avec le pauvre monde. Mais elle ne veut point qu'on la dérange. J'ai promis, alors vous comprenez, je ne peux pas. Revenez demain.

— Combien t'a donné la dame ?

— Vingt lires, plus cinq lires pour les torches.

Que voulait donc cette intruse qui barrait la route à mon caprice, qui me contrariait et gâtait ma journée ? S'il me plaisait à moi d'aller troubler cette étrangère qui s'avisait d'interdire au pèlerin l'accès de la grotte sacrée ?

— Tu as touché vingt lires pour la paix de cette âme.

Je t'en donne cinquante. Va, passe devant.

L'homme se baissa, ramassa quelques torches dans un coin, en alluma une et susurra :

— Vous avez dit cinquante lires.

— Les voilà.

— Mille merci, — *mille grazzie, signor,* — mais croyez bien que je suis un honnête homme. J'entretiens mon vieux père, ma belle-mère, ma belle-sœur, la femme de feu mon frère, et mes cinq enfants. Je ne puis refuser de gagner ma vie... je suis un honnête homme.

— C'est entendu, tu as une bonne conscience, mais avance donc.

La lueur vacillante de la torche faisait danser sur les parois du souterrain des ombres tourmentées : nos ombres, reflets de nos âmes.

Un vague remords de mon geste commençait à m'effleurer, mais ma curiosité en éveil m'inclinait à l'indulgence.

A l'entrée du boyau plein d'eau bourbeuse par lequel on accède à la « chambre » même de la Sibylle, le custode, selon le rite, me chargea sur son dos. Il laissa choir dans l'eau la torche qui s'éteignit en sifflant et, barbotant, tâtonnant, glissant et clapotant dans les ténèbres, il m'emporta.

Une lueur rougeâtre... nous débouchons dans le réduit de la grotte. Mon pantalon remonté laissait voir mes jarretelles, un pan de mon manteau traînait dans l'eau ; les bras passés autour du cou de l'homme qui suait, intempestif et grotesque, j'approchais de la dame.

Debout sur le banc de pierre, taillé dans le roc, qui est le seul point de la caverne où l'on est à pied sec, je la voyais, mince, longue et gracieuse, qui me considérait sans aménité.

Enfin l'homme me débarqua, presque contre elle, dans cette île qui ne mesurait pas deux mètres carrés. Sans répondre aux reproches que lui adressait avec colère la

jeune femme, obséquieux mais ironique, le gardien alluma quelques torches qu'il déposa dans une anfractuosité et s'en fut, muet, nous laissant en tête-à-tête. L'étrangère, apeurée peut-être, craignant quelque guet-apens, sommait le custode de l'emporter aussitôt ; l'autre se retourna, me jetant un regard complice, et lui affirma doucement qu'il ne tarderait pas à revenir. N'ayant que faire d'hypocrisie, tout Napolitain, qui voit un homme près d'une femme, songe à l'amour et lui sourit.

A deux pas de l'inconnue, inquiète et mécontente, au fond d'un antre creusé dans le tuf de la montagne, ne sachant que faire, je saluai. Elle ne rendit pas le salut. Silence.

Je la regarde, elle regardait le reflet des torches dans l'eau. Silence. Que dirais-je ? Qu'allait-elle répondre ?

A chaque instant, à chaque pulsation du cœur le ridicule et la gêne s'accroissaient.

L'inspiration me vint enfin. Très grave, je m'incline, en proférant respectueusement :

— Je viens consulter la Sibylle.

Un instant interloquée par cette entrée en matière insolite, elle se dresse. Je vois ses lèvres se serrer, et s'écarter largement ses paupières. Comme un souffle de brise sur une eau dormante, un sourire fugitif et mystérieux effleura son visage et brusquement elle répliqua :

— Donnez votre main.

Je lui tendis la dextre.

— Non. Pas celle-ci ; l'autre.

Obéissant, je présentai la gauche dont elle se saisit et qu'elle retourna pour en considérer attentivement la paume. A n'en pas douter, ma Sibylle était chiromancienne.

Les torches aux trois quarts consumées ayant perdu leur éclat, l'ombre reconquérait son domaine. Me tirant la main elle s'inclina le plus près possible des tisons cré-

pitants et, dans cette pénombre de pourpre, sa physionomie exprimait la tension, l'intérêt et la surprise.

— Très curieux, ce me semble, fit-elle tout bas, mais on n'y voit plus clair.

Je hélai, d'une voix qui retentit longuement en se perdant sous les voûtes, le custode, porteur de torches.

La nuit se resserrait autour de nous, mais on entendait s'approcher, pataugeant avec la démarche pesante d'un pachyderme antédiluvien, le dispensateur de la lumière.

La devineresse impassible, tenant ma main qui frémissait au contact émouvant des siennes, put poursuivre son examen.

Silence... mais dans les cavernes le silence même est sonore. Un frais parfum, insinuant et très simple : son parfum se mêlait bizarrement à l'odeur fade et poisseuse du bourbier. La tête inclinée découvrait sa nuque, d'une courbe parfaite ; or la nuque, on le sait, est l'un des pôles sensibles de la chair féminine, une immobilité pleine de frissons. Je songeais, sans nulle indifférence : j'ignore tout d'elle qui s'efforce à me deviner. Dans ma main elle contemple mon ciel, elle le scrute pour y découvrir mon étoile. Car les chiromanciens se flattent de chiffrer dans la main, tracés par la nature elle-même, les signes des influences célestes. Les planètes dominatrices sont là : Saturne dans le petit doigt et le Soleil dans l'annulaire, au milieu Mercure, Mars dans l'index, et dans le pouce Vénus. Toute une astrologie de poche, mais quel symbole : tenir la destinée entre ses doigts. La Sibylle tranche le cours de mes réflexions en me demandant avec un léger accent américain qui n'a que charme dans la bouche des femmes jolies :

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout.

— C'est trop.

— Ce que vous voudrez.

— Le passé ?

— Ce serait indiscret... de ma part.

— L'avenir ?

— S'il existe.

— Il existe.

— J'en suis heureux.

— Peut-être ?

La superstition qui sommeille au creux secret de tous les êtres — et qui est un des éléments de la noblesse de l'homme — s'éveille obscurément en moi. Une inquiétude, vague comme un soupçon, commençait à sourdre. Mais la Sibylle impitoyable poursuivait :

— Dans votre vie il y aura quelque chose de véritablement extraordinaire.

— Mais dans la vie tout est extraordinaire.

— Non, pas comme çà.

— Mais encore... Parlez donc, je vous en prie, ô Sibylle ?

— C'est comme si vous deviez rencontrer Dieu et lui parler.

Surpris de cette prophétie étrange, je répétais: Rencontrer Dieu et lui parler... — et du fond de l'antre sonore où l'ombre remontait à nouveau, écrasant le rougeoiment des torches mouvantes, une voix, tombant des voûtes, chuchotait avec moi : Rencontrer Dieu et lui parler...

Elle avait entendu aussi. Elle me regarda et dans ses yeux je lus la peur, et la peur sournoise s'insinua dans mon sang. Dans le lieu propice à l'évocation des spectres, je me souvins à temps de feindre l'esprit fort et je dis avec décision :

— Après tout, pourquoi pas ? Rien n'est impossible ; on rencontre tant de monde et dans de si singulières conditions. Ainsi vous-même, ici, ce soir, Madame la Sibylle ou Mademoiselle...

— Madame.

L'enchantement était rompu ; l'artificiel recouvrait l'essentiel.

— Que mille grâces vous soient rendues, Madame, mais permettez que je vous conseille respectueusement de ne pas prolonger davantage votre séjour dans ces lieux infernaux. Il y fait très humide et la lumière menace de s'éteindre.

Elle acquiesça. J'appelai le gardien. Il vint, hissa l'étrangère sur son dos et repartit dans un long clapotis. Combien j'eusse désiré le fardeau de cette chair. La nuit se referma sur moi, la fraîcheur de l'eau s'insinuait dans mes vertèbres, et les larves du désir rôdaient autour des cendres encore rouges, inquiétantes et sardoniques.

L'homme était revenu, quelques instants après j'étais à pied sec dans le souterrain, à côté d'elle, et nous remontions lentement vers la terre. Derrière nous, l'ombre, le silence et leurs hôtes mystérieux reprenaient gravement possession de leur domaine.

Auprès de l'inconnue je me sentais obscurément heureux ; une chaleur bienfaisante dilatait mon âme. Le monde se peuplait de bonté et de facilité. Nous devisions comme des amis.

— Etes-vous sceptique ? interrogea-t-elle.

— Quelle question... quand la vie tout entière est un acte de foi.

— Oui. Mais croyez-vous à ce que je vous ai dit ?

— Pourquoi pas.

— Il faut y croire, c'est nécessaire. Certains signes ne mentent pas.

Sa voix s'était faite grave et se mêlait de reproche, elle continua :

— Il y a des choses cachées, mais qu'on peut cependant entrevoir. C'est ce que nous enseignent les sciences occultes. Vous souriez ?

— Comment pouvez-vous le savoir, puisqu'il fait nuit autour de nous.

— Je le sens et le devine. Moi aussi je souriais avant. Maintenant je crois, parce que je sais. J'ai été forcée à

croire. Depuis j'ai travaillé, j'ai appris, je continue d'apprendre, tous les jours.

Ses paroles avaient l'accent d'une conviction profonde et je songeais en l'écoutant : « Alors que la vie tout entière est en elle-même le plus lourd des mystères, alors qu'en nous, dans la parfaite simplicité d'une existence unie, presque tout est occulte, cette charmante créature sacrifie aux sornettes d'un occultisme de pacotille. Elle s'enchante de niaiseries. Certains dérèglements de l'âme sont la rançon du positivisme pratique des Anglo-Saxons. Le réel les étreint si fort qu'ils ne s'en arrachent qu'au prix de tentatives désespérées. Leur effort désordonné les fait verser dans l'absurde. Ils s'y complaisent par antithèse, ce sont des cœurs sans eurythmie.

Acharnée à convaincre, la jeune femme continuait :

— Il faut croire, il faut... si vous saviez... Ah ! je vous raconterai mon histoire.

Le gardien piétinait sa torche dont les dernières étincelles jonchaient le sol. Nous franchissions le seuil de l'antre sibyllin. Hors des voûtes resserrées où l'air est immobile et dense, on retrouvait l'espace avec une sensation de liberté. Les souffles d'un soir doux nous frôlent le visage.

— Si vous le voulez bien, dis-je à ma compagne, faisons quelques pas sur ce chemin. J'entendrai votre histoire.

Sans même qu'elle réponde, nous commençons à marcher parmi les ornières du sentier. Un silence spacieux planait sur les champs phlégréens.

Campagnes ardentes, terres tourmentées et fiévreuses, quel enivrant poison vous versiez à nos cœurs dans cette ombre que les siècles défunts peuplaient de toutes leurs Ombres !

Solitude hantée de fantômes, quelle ensorcelante chanson vous faisiez de l'histoire que contait, invisible et

présente, pure voix aérienne, la petite barbare imprudente et crédule !

— C'était à Boston, ma ville natale, au printemps de l'an dernier. Je devais me marier quelques jours après. Une amie voulut me mener chez une extraordinaire voyante. On disait chez nous qu'elle était la meilleure dans tout le monde. Incrédule, mais curieuse, j'allai chez elle, plus prête à rire qu'à me laisser convaincre. C'était une femme d'une quarantaine d'années, blonde et maladive, avec d'étranges yeux. On fit l'obscurité, elle prit mes mains et se mit à soupirer, puis à geindre, tristement, si tristement. Elle se débattit et lutta sous une étreinte invisible ; enfin, comme maîtrisée, elle devint calme, prodigieusement calme. Alors elle se mit à parler d'une voix lointaine et cristalline. Elle me dit du passé des choses véridiques, du présent des choses surprenantes et secrètes. Elle pénétrait en moi, précautionneusement et comme à pas de loup, guettant pour ainsi dire les mouvements de mon âme. J'avais peur, j'aurais voulu fuir, me cacher, mais j'étais attirée comme le fer par l'aimant. Et la voix lointaine, à sonorité de cristal, poursuivait toujours calmement. Avec mille détails subtils, elle me racontait mes fiançailles, elle m'annonçait mon mariage. Puis elle se tut. Mon cœur battait très fort. Après un temps assez long, avec toujours ce calme étrange et terrible, elle prononça : « Oh ! pauvre Patrick... Mais vous vivrez. » Prise d'effroi je poussai un cri. La voyante tressaillit, se tut et lentement se réveilla d'un air las, indifférent et fatigué. Patrick, elle l'ignorait aussi, c'était le nom de mon fiancé, de mon mari.

» Au soir de nos noces, nous avons pris le train pour nous rendre en Floride. Deux heures après le départ, on nous retrouvait sous les décombres du wagon, moi-même évanouie et meurtrie, Patrick agonisant. Quand je suis revenue à moi, adossée au talus de la voie où l'on m'avait transportée, au milieu d'un spectacle d'une indicible

horreur, mon mari était mort. Il y avait eu ce terrible accident de chemin de fer, vous devez vous souvenir, dont les journaux de l'époque ont beaucoup parlé.

» La voyante avait dit : « Oh ! pauvre Patrick... Mais vous vivrez. » Vous comprenez maintenant. Cette expérience épouvantable m'a convaincue qu'il existait, au delà des frontières reconnues du monde, en dehors, au-dessus de la vie, un immense et mystérieux domaine. Depuis lors, j'ai étudié, j'ai travaillé, j'ai appris. Ainsi j'ai commencé de pénétrer dans la zone occulte de l'univers.

L'histoire était angoissante et vraiment singulière, elle piquait ma curiosité. J'eusse dû sans doute murmurer quelques condoléances, la plaindre avec sympathie, mais l'idée ne m'en vint pas et je lui demandai :

— Vous êtes encore retournée chez la voyante ?

— Oui.

— Et que vous a-t-elle révélé ?

Sibyl ne daigna pas me répondre et l'on n'entendit plus que le bruit de nos pas sur le chemin.

Les battements soyeux d'un oiseau de nuit invisible, ramant d'une aile lourde dans l'air calme, nous firent tressaillir, et je dis :

— Ce sont peut-être des âmes qui passent.

Elle ne répondit rien.

A nos pieds, le lac Averne réfléchissait le ciel renversé qui de toutes ses étoiles nous regardait.

— Ce pays, repris-je, sentant qu'il fallait briser à tout prix le silence qui s'épaississait entre nous comme un mur, ce pays est plein d'âmes. La colline de Cumes qui nous domine, du haut de trente siècles d'histoire, est une fourmilière, aux galeries en labyrinthe, où cheminent et s'entrecroisent les souvenirs.

Ces souvenirs qui sont comme le reflet des âmes sur les âmes.

— Oui, dit-elle doucement.

Encore le silence. L'aventure tournait à la mélancolie

et j'avais la sensation de piétiner dans une impasse. Il me plaisait que l'étrangère fût veuve, mais non point qu'elle fût triste. Je m'irritais de la voir dolente, et j'étais tenté de lui prêter un esprit fade de pensionnaire. La vie en cet instant prenait un goût de guimauve, émollient et douceâtre. Par antithèse sans doute, mon cerveau fut brusquement hanté par les récits poivrés du *Satyricon*, car c'est tout près d'ici, à Pouzzoles, qu'eut lieu le fameux festin de Trimalcion. En y passant, dans l'après-midi, j'y songeai ; le souvenir m'en revient maintenant, il s'impose à moi. Je murmure : « Pétrone, je pense à vous. » Elle prête l'oreille et m'interroge. Je lui réponds, pénétré d'une mauvaise joie à l'idée de présenter, dans ce décor, un Romain spirituel à cette Américaine spiritualiste.

— Qui songe encore aujourd'hui, commençai-je, que c'est à Cumes, dans cette ville, dont les ruines mêmes s'effacent sur le sol, comme le profil usé d'une médaille, que vint mourir, avec tant de dédaigneux détachement, le plus élégant des Romains de l'Empire ? Quelle ironie ! Cet épicurien qui poussait la délicatesse jusqu'à douter de tout est venu trouver la mort sur cette terre de nécromants, toute retentissante d'invocations aux esprits infernaux et comme obsédée d'au delà.

» L'historien Tacite prétend que, si d'autres vont à la renommée par le travail, l'aimable Pétrone y parvint par la nonchalance. Dans le portrait qu'il trace de l'arbitre des élégances, Publius Cornelius ajoute qu'il n'avait pas la réputation d'un débauché ni d'un prodigue, comme la plupart des dissipateurs, mais celle d'un voluptueux raffiné dans son art, *sed erudito luxu*. L'insouciance même et l'abandon qui paraissait dans ses actions et ses paroles leur donnait un air de simplicité d'où elles tiraient une grâce nouvelle.

» De cet art subtil de vivre avec élégance dans le luxe, tout est aujourd'hui perdu.

» On desservit Pétrone auprès de Néron dont il était l'ami ; Tigellin qui le jalousait monta contre lui une épouvantable machination... Mais je crains de vous lasser, Madame, avec cette histoire.

— Continuez, répliqua-t-elle laconiquement.

— Voici donc, telle qu'on la rapporte, pour autant que ma mémoire soit fidèle, l'histoire de cette fin étrange.

» L'Empereur se trouvait alors en Campanie et Pétrone l'avait suivi jusqu'à Cumes, où il reçut l'ordre de rester. Il ne supporta pas l'idée de vivre ballotté entre la crainte et l'espérance, et cependant il n'abandonna pas la vie avec précipitation. S'étant ouvert les veines, il les referma, puis les ouvrit à nouveau, selon sa fantaisie, parlant à ses amis et les écoutant tour à tour. Rien de sérieux dans ses propos, nulle ostentation de courage, point de réflexions sur l'immortalité de l'âme et les maximes des philosophes ; il ne voulait entendre que des vers badins et des poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres, il sortit même, et, finalement, s'abandonna au sommeil, afin que sa mort, bien qu'il y fût contraint, parût forfuite et naturelle.

» Quel enseignement ne pourrait-on tirer de l'exemple de cet homme ? Quelle audace dans le détachement ! Quel beau départ ! En face de cette pudeur à bien mourir, combien paraît théâtrale et grossière la fin de ces chrétiens fanatiques qu'on appelle les martyrs.

— Ce que vous dites est odieux.

— Sans doute... et cependant... Saint-Evremond, un sage, Madame, faisant remarquer qu'on a coutume de s'extasier sur la mort, d'ailleurs si digne, de Socrate, ajoute : Socrate cherchait à s'assurer de sa condition dans l'autre vie, il en raisonnait sans cesse dans la prison avec ses amis, et pour tout dire la mort lui fut un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne. Nulle action, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant ;

c'est pour lui proprement que mourir est cesser de vivre.

— Je n'aime pas cette mort, interrompit durement l'étrangère.

— Pourtant, insistai-je, mon philosophe affirme que c'est la plus belle de l'antiquité.

— Votre philosophe est un païen maudit, bien digne de votre Pétrone.

Elle allait donc, déjà, me reprocher mes amis. Mais après tout, j'en devais être heureux car rien ne rapproche comme un reproche.

Que cherchais-je, sinon cela ? Plutôt sa colère que sa tristesse. La tristesse c'est le passé, c'est pour l'autre ; la colère, c'est le présent et c'est pour moi.

Comme on se sent uni par la discorde ; le vieil Héraclite l'a déjà dit : « Ce qui est contraire est utile ; ce qui lutte forme la plus belle harmonie ; tout se fait par la discorde. »

Formerions-nous vraiment la plus belle harmonie ? Son parfum me grise dans le silence, et j'entreprends d'imaginer que j'aime cette inconnue.

Retournant à nos voitures, nous repassons devant l'antre de la Sibylle, maintenant verrouillé.

— Il est stupéfiant, me lance-t-elle brusquement, qu'un homme comme vous — que savait-elle de moi ? — puisse professer la moindre admiration pour le courtisan malheureux d'un monstre couronné.

Je hasarde, assez lâchement :

— Peut-être ai-je plaisanté ?

— Ah ! je comprends, fit-elle très doucement, avec un long soupir.

Quant à moi, je ne comprenais guère, mais j'étais résolu de ne pas laisser perdre un retour de fortune inespéré.

Surgie de derrière les collines, la lune immobilisait le vallon dans le givre de sa clarté. Le lac prenait le poli

impeccable et vide d'une glace sans tain. Etonnant sortilège : les campagnes ardentes avaient un visage polaire.

Elle, je la voyais maintenant, mais si pâle et décolorée qu'on eût dit un spectre. J'eusse voulu, pour m'assurer qu'elle était bien réelle, la saisir dans mes bras. Si la vision allait s'évanouir ? Mais un danger plus pressant résidait dans le fait que nous arrivions aux voitures, lieu présumé de notre séparation. Comment la retenir ou, du moins, comment la retrouver ? Je ralentis le pas ; elle aussi. Je commençais alors d'un ton pédantesque et plaisant, paraphrasant le prince de Bénévent :

— Madame, vous êtes venue ici en automobile, c'est un crime. Vous vous apprêtez à repartir de même, ce serait pis qu'un crime : une faute.

— Pourquoi donc ?

— Cette terre (je fis un grand geste circulaire),jusqu'en ses moindres replis, est toute pénétrée d'histoire, et vous commettez un anachronisme, qui est une manière de délit des plus impardonnables, en la parcourant sur ce char à feu qui est un véhicule *post-historique*. A cette heure, la route d'ici à Naples est d'un charme incomparable dont vous n'aurez même pas le soupçon si vous persistez à voyager dans ce cercueil.

Je désignai la limousine. J'avais débité ma tirade d'un ton de gravité comique. Elle sourit.

— Sans doute, Monsieur, avez-vous raison, mais que faire ? Je ne puis cependant pas rentrer à pied.

— Madame, j'ai là mon carrosse, continuai-je de même, en lui montrant le fiacre fatigué qui me servait d'équipage, et mon piqueur, l'illustrissimo Bembo. Autorisez que je les mette à votre disposition.

Elle hésitait.

— Je serais le plus honoré des hommes si vous permettiez en outre que je vous tienne très respectueusement compagnie.

D'une petite voix de fillette indécise et craignant d'être grondée, elle répliqua :

— Que dira mon oncle, le révérend, en voyant rentrer l'automobile vide ?

— Pour ne point causer à ce saint homme une peine même légère, vous direz au chauffeur de vous attendre à Fuorigrotta, à l'entrée de Naples.

Durant quelques secondes encore, sa décision se balança sur les fléaux du doute ; finalement, très sûre d'elle-même, elle dit :

— C'est bien, j'accepte.

— Prenez vos couvertures, il fera peut-être frais.

Ayant donné les ordres à son chauffeur qui ne tarda pas à démarrer, laissant dans son sillage une odeur d'essence brûlée et d'huile chaude, elle s'installa dans ma patache. Bembo glorieux fouette sa bête et nous voilà partis.

Nous cheminons, couple éternel, dans l'éternelle complicité des nuits campaniennes, *per amica silentia lunae,* comme chantait jadis Virgile, poète et prophète en ces lieux.

— Vous devez être lasse. Je pourrais vous proposer de prendre une tasse de thé dans le petit hôtel qui se trouve à deux pas d'ici, auprès du lac Lucrin ; mais si vous acceptez mon conseil, je vous conduirai plutôt dans certaine taverne populacière de Pouzzoles où l'on boit le meilleur Falerne qui soit — le vin du poète Horace, comme dit Bembo — en mangeant du pain de ménage et du jambon cru.

— Oh ! allons là, ce sera très *excitant,* dit la voix de fillette.

*

— Va, Bembo, et commande une bouteille. Du meilleur, du très vieux, celui qui a la couleur de l'or et le terroir de l'automne campanien.

Nous nous étions attablés, non point dans la taverne, mais dans un angle obscur de la cour, d'où l'on voyait le remue-ménage incessant du vieux cabaret fuligineux, derrière ses solides arcades de pierre. On nous a installé, dans ce coin solitaire, deux chaises de paille devant une table de bois.

Les gens vont, viennent, gesticulent et s'interpellent, prolétaires aux visages usés, politiciens de carrefours et lazzaroni débraillés. A part l'hôte, en bras de chemise, les manches roulées aux coudes, qui nous sert, important et bouffi, nul ne nous voit, nul ne s'inquiète de nous.

La jeune prophétesse de hasard, ma compagne, fait honneur à la collation et dévore de grand appétit le pain et le jambon avec cette satisfaction, sincère et paisible, qui désigne les êtres bien portants.

J'ai plaisir à lui voir tant d'animale ferveur.

Durant le court trajet de l'Averne à Pouzzoles, elle a bavardé, m'interrogeant un peu, puis parlant beaucoup d'elle.

J'appris ainsi que, née à Boston (Massachussets), elle appartenait à l'une des plus « vieilles familles » des Etats-Unis, que son père, financier heureux et notoire, continuait inlassablement à brasser des affaires et à *faire* de l'argent.

Sa mère étant morte alors qu'elle-même était toute petite et son père n'ayant guère de loisir, son éducation fut confiée à une institutrice mystique et indulgente et à son oncle, frère de sa défunte mère, le révérend John Knox Wilson, puritain bonasse, mais rigide. La jeune fille s'adonnait aux sports avec frénésie. Elle rencontra au club de tennis un jeune ingénieur qui demanda sa main et fut agréé. Devenu son époux selon les lois civiles et religieuses, mais non point selon les lois naturelles, le malheureux trouva la mort, le soir de ses noces, dans un accident de chemin de fer. La jeune veuve semble garder au disparu un chaste et grave souvenir. Après

la catastrophe, sous le double choc du chagrin et de l'effroi, elle avait versé dans l'occultisme. C'est à quoi j'ai dû de faire sa connaissance dans l'antre auguste de la Sibylle de Cumes. La jeune Américaine me narre avec le plus grand sérieux ce qui l'a fatalement incité à venir visiter ces lieux célèbres. Elle parlait d'une voix calme :

— Fut-ce le simple effet du hasard ou plutôt quelque intuition secrète, mystérieuse comme un décret du Destin, à ma naissance on me donna le prénom de Sibyl. Pourquoi ? J'interrogeai là-dessus mon père et mon oncle, on m'affirma que c'était là simple caprice de la part de ma mère. N'est-ce point étrange ? Depuis que j'ai commencé de m'initier aux sciences occultes, une force irrésistible m'a poussée à venir visiter les lieux où prophétisait, dans les temps antiques, ma vénérable Patronne, ma marraine mystique, la Sibylle. Je suis venue...

J'appris encore que le révérend J.-K. Wilson, bien que réprouvant une fantaisie, dont au reste il ignorait le véritable mobile, avait cependant accompagné sa pupille à Naples.

— Mais, ajoutait la jeune femme, mon mariage m'ayant émancipée, je suis désormais indépendante : cela, mon oncle le sait.

Ne pouvant plus aspirer au rôle d'intégral tyran, le grave ecclésiastique souhaita du moins d'être auprès de sa nièce un chaperon bénévole, apte à remplir le rôle de l'homme aux tempes blanchies qui peut en temps opportun exciper de sa « vieille expérience ».

— Il n'est pas très distrayant, concluait Sibyl, mais il est bon. Il sacrifie sa tranquillité à son devoir. Puis il s'occupe de tout, des hôtels, des billets et des bagages. En retour, il me fait rarement des reproches et n'exige rien de moi, sinon que j'entende chaque soir la lecture de quelque passage de la Bible, qu'il commente ensuite.

Ce récit sans apprêt m'amusait à la fois et m'irritait un peu.

En dégustant le Falerne, nous laissâmes la conversation s'égarer à travers des propos sans suite où nous échangions, en bons camarades et de bonne humeur, des paroles sans importance. Finalement pourtant, ma compagne ramena sur le tapis les question sibyllines.

— J'ai lu, dans une traduction anglaise, les Livres Sibyllins. C'est très profond. Quelle belle histoire aussi que celle où l'on raconte comment la Sibylle de Cumes apporta les Livres prophétiques au roi Tarquin l'Ancien. Vous savez...

Je la laissai parler.

— Un jour, une femme inconnue vint apporter au roi Tarquin neuf livres dont elle demandait un très grand prix. Le roi, trouvant ses prétentions exorbitantes se moqua d'elle et la traita de folle. L'inconnue, sans rien tenter pour persuader le monarque, jeta dans la flamme trois des livres et lui demanda s'il consentait à acheter pour le même prix ceux qui restaient. Tarquin persistant à rire et à se moquer, la Sibylle, car c'était elle, livra trois autres livres au feu et questionna le roi pour savoir s'il consentait enfin à payer le total du prix qu'elle avait réclamé pour les trois livres qui restaient encore. Interdit et troublé, Tarquin fit l'acquisition des livres et paya la somme exigée. Sans le savoir, il venait d'acheter les livres prophétiques qui déterminaient le sort du peuple romain et par là même le destin de toute l'humanité.

» N'est-ce pas une impressionnante histoire ?

— Certes, repartis-je laconiquement.

Elle ajouta avec animation :

— Dans ces Livres Sacrés qui ne pouvaient être qu'un présent de l'ineffable bonté de Dieu, la venue du Messie était annoncée. Jésus-Christ, notre Sauveur, était préfiguré. Mais les orgueilleux barbares, aux cœurs aveugles, ne surent pas s'ouvrir à la lumière. Les païens misérables ne surent point comprendre les paroles mystérieuses du Seigneur...

Emportée par l'enthousiasme, elle parlait dans un langage d'Apocalypse, déraisonnant avec lyrisme.

Si elle avait été vieille ou laide, cette petite puritaine pédante et loquace, si pleine d'assurance, m'eût exaspéré, mais elle était jeune et jolie, ses gestes avaient de la grâce, et du charme sa voix.

Elle était comme les cédrats, si parfumés, qui vous flattent le palais et vous agacent les dents.

La volonté m'étreignit de la mater et de la conquérir, de la heurter et de la séduire, d'affirmer ma supériorité, ce qui était une façon de reconnaître la sienne. Des sentiments complexes m'agitaient, un seul était absent : l'indifférence. Je voulais m'emparer de cette petite âme inepte et vagabonde, dont le rayonnement illuminait mon cœur nocturne.

Continuant à parler, à s'exalter, elle se réjouissait sans doute que je l'écoutasse attentivement, lorsque je lui lançai, l'interrompant avec de la douceur dans la voix, mais avec une violence calculée dans les termes :

— Certes, Madame, ces histoires sont troublantes et belles ; le malheur est qu'elles soient fausses.

Elle s'arrêta net, interloquée, saisie par une vague glacée.

J'insistai d'une voix mielleuse :

— Fausses, radicalement fausses et controuvées. Démontrées fausses et archi-fausses.

Le souffle lui manqua. Etait-ce une plaisanterie ? une insolence ? Elle murmura :

— De quoi parlez-vous ? Que voulez-vous dire ?

Après le flux, c'était le reflux ; je le constatais avec une âcre volupté de tortionnaire et je poursuivis impitoyable :

— Par un hasard singulier, le voyageur, le dilettante, l'amateur d'âmes et de paysages qui se cherche sans jamais se trouver, moi-même, Madame, pour vous servir, s'est fort occupé jadis, au cours de certaines études, en

vue de fins imprécises, des Livres Sibyllins. Je puis vous recommander, sur ces matières difficiles, la lecture d'excellents ouvrages, sérieux et scientifiques — j'insistai sur ce dernier terme qui est prestigieux — par exemple les *Oracula Sibyllina* d'Alexandre, dont les *excursus* font encore autorité, ou la savante édition de Herr Doktor Johann Geffcken avec son indispensable complément, un maître livre intitulé, s'il me souvient, *Komposition und Entstehungzeit der Oracula Sibyllina*. Ces savants travaux épuisent la question. Mais sans doute les connaissez-vous ?

Sidérée, éperdue, elle répondit :

— Non.

— C'est évidemment regrettable, continuai-je avec autorité, cela vous eût évité d'errer gravement et de lancer votre esprit à la poursuite de vaines et fallacieuses chimères.

Pour en goûter la qualité essentielle, il faut reporter cette scène dans son cadre : le fond d'une cour obscure à la porte d'une taverne, dans le bas quartier de Pouzzoles. Les seuls témoins en étaient une bouteille poussiéreuse de Falerne, une miche de pain, un jambon cru. Durant l'algarade, la belle étrangère me considérait avec ce mélange de haine et de terreur dont est faite l'attitude des écoliers pris en faute par un maître sévère. Je ressentais une espèce de joie poignante de sa confusion douloureuse. Je poursuivis :

— Les livres que la légendaire Sibylle apportait à Tarquin le Superbe... mais permettez que j'ouvre ici une parenthèse. — Vous avez dit à Tarquin l'Ancien, cette opinion n'est corroborée que par un texte de Varron, conservé par Lactance au premier livre de ses *Institutions Divines* ; l'attribution du fait à Tarquin le Superbe a pour elle l'autorité de Denys d'Halicarnasse, d'Aulu-Gelle, de Pline l'Ancien, de Solin et de Servius. Pline affirme même qu'il ne s'agissait que de trois livres, et

non de neuf, dont deux auraient été brûlés. L'érudit Byzantin Zonaras, qui vivait au XIIe siècle, dit prudemment trois ou neuf. Comme vous voyez, la question est moins simple qu'il ne paraît.

La belle enfant restait confondue sous cette débauche d'érudition. Le simplisme prétentieux et sonore de ses pauvres bouquins d'occultisme, dont les auteurs ne sont le plus souvent que primaires visqueux et qu'ânes bistournés, ne la mettait pas à même de résister à cette offensive de grand style.

— Or donc, poursuivis-je, impitoyable, des livres apportés à Tarquin le Superbe par la légendaire Sibylle — érythréenne ou cuméenne, peu importe, c'est la même — rien ne nous est parvenu ; rien, pas une phrase, pas un mot.

Elle tressaillit, voulut répondre, je ne lui en laissai pas le temps.

— Les Livres du Destin, *Libri Fatales,* furent détruits lors de l'incendie qui dévasta le temple de Jupiter Capitolin où ils étaient conservés, l'an 83 avant Jésus-Christ, sous la dictature de Sylla. Ils furent reconstitués, tant bien que mal, par une commission de trois membres qui s'en fut rechercher, sur tous les rivages de la Méditerranée, les échos et les vestiges de l'inspiration sibylline. Du travail de cette commission sortit un recueil d'oracles comportant un millier de vers, choisis parmi quelques mille autres auxquels le collège des quindecemvirs se refusa de reconnaître un caractère d'authenticité.

» Dès ce temps, le sibyllisme commençait à sévir ; de nouveaux oracles, tous prétendûment plus anciens et plus sibyllins les uns que les autres, étaient journellement découverts sur tout le pourtour de la mer romaine.

» De toutes parts, les Livres fatidiques affluaient à Rome, servant de pâture à la superstition du peuple, voire même de l'aristocratie. L'Empereur Auguste se vit contraint de lutter contre ce raz de marée prophétique

et fit interdire à quiconque de conserver par devers lui aucun écrit sibyllin. L'empereur fit faire, en outre, par les quindecemvirs, une sévère revision des livres canoniques. Les événements qui l'avaient porté à l'empire nécessitaient sans doute certain travail de mise au point.

» Ces fameux Livres Sibyllins, brûlés puis reconstitués sous Sylla, révisés sous Auguste, épurés une fois encore sous Tibère, furent finalement détruits à l'aurore du cinquième siècle de notre ère par ordre d'un consul romain, d'origine vandale, le fameux Flavius Stilicon, sous le règne des Très Saints Empereurs Honorius et Arcadius.

» Fait étrange et digne de considération, l'Empire ne devait guère survivre à la perte des Livres de son Destin, et ce n'est point en vain que, dans son invective contre Stilicon, le poète Rutilius Numatianus s'écriait : « Quand il a aboli ces gages donnés par le Destin à la durée éternelle de l'Empire, Stilicon a frappé la mère du monde ; Néron n'avait assassiné que la sienne ».

» Les Livres de la Sibylle ont sombré dans le naufrage de l'Empire romain qui fut la plus magnifique création politique du génie humain. Tant il est vrai que rien de grand ne pouvait survivre au paganisme.

Sibyl qui, depuis un instant, ne me suivait plus qu'avec impatience, lança d'une petite voix chavirée :

— Ce que vous dites est épouvantable...

Je ne sais exactement à quelle partie de mon discours elle voulait attribuer ce qualificatif. Je la sentais désemparée, elle était prête à pleurer sur ses illusions perdues et, malheureuse, elle se tournait, pleine de reproches et d'angoisse, vers celui qui piétinait si lourdement les plates-bandes de son rêve mystique. Sans se le préciser davantage, elle sentait que quelque chose s'écroulait...

Le passage tumultueux d'un ivrogne, que le tavernier reconduisait assez brutalement vers la rue, interrompit notre colloque. La scène me parut symbolique : d'une

poigne non moins rude, j'avais reconduit les déraisonnables fadaises dont son esprit s'était enivré.

L'ivrogne proféra des malédictions à destination du cabaretier inhospitalier, éclata de rire, jura, blasphéma, puis d'un pas inégal et trébuchant s'enfonça dans la nuit en chantant à tue-tête d'une voix éraillée.

Comme une araignée patiente, le calme ratissa sa toile autour de nous. Timidement, pleine de méfiance et de réticences, mais têtue, la jeune femme reprit :

— Cependant, les Livres Sibyllins que j'ai lus sont anciens et traduits du grec. Alors ?

— Alors, daignez que je vous instruise encore.

Jusqu'à cet instant, je m'amusais à la taquiner, mais brusquement la sincérité me saisit à la gorge et c'est d'une voix sourde et précipitée, corrodée d'indignation, que je poursuivis :

— Les livres que vous avez lus n'ont rien de commun avec ceux de la Sibylle de Cumes, ce sont les livres dits de la Sibylle hébraïque. Le recueil canonique des *Libri Fatales* était scellé à toutes les curiosités, mais il circulait dans Rome, sous le nom des Sibylles, des multitudes de faux oracles. Dans le vaste creuset bouillonnant de l'Empire, tendaient à se mêler étroitement, à se fondre dans un bloc unique, prodigieux alliage ! les croyances, la sagesse, les religions, la science : toute l'humanité antique. L'œuvre magnifique ne s'élaborait pas sans malaise ni souffrance ; des crises profondes travaillaient les foules qui vivaient dans l'attente. Des imposteurs prêtèrent alors des voix mensongères aux Sibylles.

» Les Juifs qui s'étaient répandus, vol de sauterelles dévastatrices, sur tous les rivages de la Méditerranée, s'avisèrent que les Gentils avaient, eux aussi, des Livres Sacrés : les Oracles Sibyllins, dont l'autorité occulte était pour ainsi dire souveraine. Ils résolurent alors de capter à leur profit la puissance de ces oracles.

» Dans la fièvre de prosélytisme et de conquête dont

la flamme les dévorait, comme le soleil implacable torréfie le Sinaï, ces éternels nomades, ces vagabonds, ces fils du vent voyageur, hantés du mirage de l'universelle domination, se saisissaient de toutes les armes pour assurer le triomphe de leurs folles ambitions. Escomptant, car chez eux tout s'escompte, la crédulité des foules et l'insondable naïveté des âmes en quête de bonheur, ils composèrent, en un grec rocailleux, des vers sibyllins où la Sibylle se mit à judaïser. Dans les Livres que vous connaissez, c'est Jahvé seul qui parle, c'est le Dieu d'Israël qui s'exprime par la bouche de ses prophètes ! Et quels prophètes ! De petits scribes envieux, haineux et fanatiques, vermine du ghetto d'Alexandrie, annonçant que les temps étaient révolus, que le Règne allait s'accomplir.

» Plus tard, les judéo-chrétiens reprirent, sans la perfectionner, une méthode qu'ils jugèrent profitable.

» C'est ainsi que la prose des morts, le redoutable et funèbre *Dies Irae*, en son premier verset, annonce encore à la Chrétienté que l'univers sera réduit en cendres, selon le témoignage de David et de la Sibylle : *teste David cum Sibylla.* C'est à d'impurs moyens, empruntés aux imposteurs juifs, falsificateurs professionnels et fabricants d'oracles, que le christianisme dut d'assurer sa victoire sur les païens trop confiants et crédules.

» Il faudra bien un jour que soit instruit, devant le tribunal des hommes, ce scandaleux procès pour faux en Ecritures Sacrées...

Une voix apeurée murmura dans l'ombre : « Vous êtes l'Antéchrist. »

Du coup mon indignation tomba ; elle m'avait reconnu. Je repris, d'un ton apaisé, feignant de me parler à moi-même :

— Sans doute y a-t-il quelque vérité souveraine dans ces grands vers d'Hésiode :

Celui qui médite la ruine d'autrui travaille à sa propre ruine et toute entreprise injuste retombe sur son auteur.

» Les Juifs ont travaillé de tout leur acharnement à la ruine de l'empire romain et de la civilisation antique. Grâce aux méthodes perverses de leur prosélytisme, ils ont imposé au monde une religion ; mais non point la leur. La fille ingrate s'est retournée contre son géniteur. Ainsi se dévoile l'ironie magnanime du Destin à l'égard des perfides.

» A force d'habileté de ténacité patiente, sous Caracalla, les Juifs sont admis à la qualité de citoyens romains, et de citoyens privilégiés. Mais dans quelle singulière posture ? Avec quelles arrière-pensées de trahison ? Accueillis dans la famille romaine, obtenant des faveurs, ils ne renoncent point à leurs aspirations. Leur premier vœu, c'est la chute de l'Empire, gage de l'avènement du Messie.

» Enfin Rome succombe et les Juifs, privés d'une sécurité qui leur était précieuse, se trouvent précipités au sein des plus rudes tempêtes.

» Ironie du Destin !

» Tel un ver rongeur, muant en pourriture la pulpe savoureuse d'un fruit, le judaïsme ruine et corrompt l'Empire et fraye la route au christianisme. Héritière de Rome, mais aussi de l'exclusivisme hébreu, l'Eglise chrétienne se fait persécutrice et poursuit de son fanatisme les fils de Jacob et d'Abraham. Finis les temps heureux du paganisme et de la bonne tolérance !

» Ironie du Destin !

» Pourchassé et traqué dans l'Empire, le judaïsme émigre et se réfugie au delà des frontières. Toujours fécond, il accouche encore d'une religion : l'islamisme.

» Tel le Christ se réclamant des prophètes et prétentant satisfaire à l'attente messianique de ses frères : tel Mahomet. C'était bien là le messie guerrier, cher aux Juifs qui l'appelaient de leurs vœux, mais le prophète

d'Allah n'était pas de leur race et son triomphe leur fut ruineux.

» Ironie du Destin !

» Toujours déçus, jamais lassés les Juifs continuaient d'espérer.

» Les espérances dominatrices du peuple de Jahvé sont semblables à la flamme périodiquement ravivée qui s'élance à la nuit et défaille au matin.

Sibyl m'écoutait éperdue, d'un air de gravité profonde — l'enfant sage à l'école. Elle s'accoutumait à mon sérieux, mais je ne pouvais accepter de m'accoutumer au sien. Mon instinct d'ironie s'éveillant, je conclus abruptement :

— Comme Tryphon, l'interlocuteur Juif du dialogue de Justin, les enfants d'Israël restaient persuadés que le Messie serait « celui qui réunira les dispersés, qui rétablira Jérusalem et le Sanctuaire et qui ne renouvellera pas la doctrine ».

» L'an 5680 de la création du monde, l'an 1920 de notre ère de misère, après une guerre dont toute la planète fut ensanglantée, le Messie apparut enfin. Il réunit les dispersés, rétablit Jérusalem et ne renouvela pas la doctrine.

» Hosannah ! Hourrah ! le Messie est venu, le Messie au nom prédestiné, David... Lloyd Georges, ceint de son épée flamboyante, avec ses assesseurs, le Messager de Salut Wilson et le Courrier Messianique Clemenceau, sans parler de toute l'armée des anges, sous-anges, faux-anges et faiseurs d'anges, inspirés, prophètes, rabbins, talmudistes, avocats, financiers et marchands qui forment du Seigneur l'immanquable cortège.

» Ainsi qu'il est écrit : « Il sortira de la maison de David ». Les prophéties sont désormais accomplies : le Juif règne, l'humanité nage dans un ineffable bonheur.

Un clair éclat de rire salua ma péroraison, et je ris de la voir rire.

O Sibyl, combien votre rire joyeux, jailli de votre jeunesse en fleur, est plus vrai que vos paroles.

Elle dit :

— Vous n'êtes pas *tout à fait* sérieux.

Je répondis : Hélas !... puis reprenant le ton de l'homme du monde :

— Il se fait tard, Madame ; à mon cœur défendant, il va falloir que je vous reconduise à Naples ; le Révérend, votre oncle, pourrait s'inquiéter.

Je réglai ma dépense auprès du cabaretier et j'appelai Bembo qui s'approcha, le corps instable, la face enluminée, l'œil noyé d'indulgence et béat.

— Cet homme est ivre ?

— Qu'importe, le cheval n'a rien bu.

Sous la voûte obscure qui conduisait à la rue, Sibyl, s'arrêtant, posa la main sur mon bras :

— Tout ce que vous avez dit... vous savez... vous me faites un peu peur.

— La crainte n'est-elle pas le commencement de la sagesse ?

Elle soupira faiblement.

Nous étions remontés en voiture et, cahin-caha à travers les rues noires de Pouzzoles, près l'un de l'autre et silencieux, nous rejoignîmes la route qui longe la mer jusqu'à Bagnoli.

Ainsi, par une des belles nuits du monde, sous l'œil de cyclope rond, sans paupière, de la lune gardienne, parmi les campagnes apaisées ; t lles des ombres chinoises se détachant sur la blancheur d'un mur, en piteux équipage, derrière le dos arrondi d'un cocher somnolent, cuvant son Falerne, la Sibylle et l'Antéchrist s'en allaient... par les routes et par le soir.

Silencieux sans contrainte, bercés par nos songeries, nous laissions se dévider le temps.

Nous passâmes devant les chantiers navals, terrains clos et vastes bâtisses d'un gris de prison, qui s'étalent

comme un chancre hideux sur ces rives bénies. Tout bruissait et crissait, l'air résonnait du heurt des marteaux sur les tôles d'acier, des cheminées crachaient contre le ciel leurs vapeurs blêmes et leurs rougeoyantes fumées. Je murmurai :

— On va chercher loin l'enfer : le voilà. Pour satisfaire au culte du dieu Progrès et de son prophète l'Industrie, on l'a déménagé pour l'installer ici. On peine, on gémit dans la fournaise, la sueur et la suie, et les générations de damnés se succèdent, interminablement. Un coup sourd de marteau-pilon : le rocher de Sisyphe retombe. Les volants des machines ronflent : la roue d'Ixion.

Elle regarda, mais sans daigner répondre.

La voiture roulait, la rumeur de chaos des usines s'éloigna, puis s'éteignit.

Nous vivions un de ces instants où le silence aimante puissamment les âmes qui s'attirent de tous leurs effluves mystérieux. Les paroles rompent le charme et ne servent qu'à jalonner les distances, à marquer ce qui sépare, à mesurer l'éloignement.

La fraîcheur pénétrante nous contraignit d'envelopper nos jambes d'une même couverture.

Quelle douceur m'envahit : tiédeur de nid, tiédeur de lit, équivoque et troublante.

Serré contre elle, immobile, je sens, en dépit des étoffes qui voilent, mais sont transparentes à la chaleur rouge du sang, sa vie qui palpite — cœur frissonnant d'oiseau captif, petite lumière qui creuse l'horizon, mystère de simplicité, mystère de complicité — sa vie contre la mienne.

Vieux désir, cher imposteur, fallacieux joueur de flûte, fabricant de mirages, pourquoi m'obsèdes-tu si fort ? que me veux-tu ? pourquoi m'ensorceler encore ?... passe ton chemin... passe ton chemin... à quoi bon ?... Laisse-moi donc en paix...

... Mais Hercule, ne pouvant arracher la tunique de Nessus, dut livrer son corps tout entier aux flammes...

Le long du rivage, un feu vif brillant à leur proue, des barques glissaient et l'on voyait, silhouettes tendues, le trident à la main, les pêcheurs de pieuvres qui scrutaient, attentifs, les fonds rocheux.

Parvenue à certain point de sa méditation muette, Sibyl dit soudain, peut-être en manière de conclusion :

— Vous êtes un homme très savant et très étrange.

— Je ne suis, hélas ! qu'un pauvre dilettante que son caprice promène à travers le monde et le temps. Un dévot aussi du dieu Hasard qui, ce jour, m'a comblé.

— Il n'y a pas de hasard.

— J'entends bien, mais, pour nos cœurs aveugles, le Destin a le visage du Hasard.

Le cheval trotte, la voiture roule... silence... silence...

Elle dit :

— Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous êtes allé ce soir visiter la grotte de la Sibylle ?

— Pour vous y rencontrer.

— Vous n'êtes pas sérieux. Dites-moi la vérité.

— La sais-je moi-même ? Une impulsion subite.

— Est-ce bien cela ?

— Je vous le jure.

— Comme c'est singulier.

— Je revenais de Baïes. J'avais l'esprit peuplé de frivoles pensées. Baïes, dont il ne demeure, au sein d'un paysage câlin, que des ruines insignifiantes, évoque cependant au souvenir des images fastueuses et galantes. J'y fus pour réveiller un instant de leurs cendres les ombres légères et frémissantes du jeune Catulle et de l'infidèle Lesbie. Les éternels amants. Lui, brûlant de passion, puis de haine et de mépris, mais toujours ravagé dans sa chair ; Elle, dévorée d'une ardeur insatiable, sensuelle et frénétique, esclave de son corps et serve du désir.

» Lesbie, c'est Clodia, patricienne de haute lignée,

séduisante, impure et spirituelle, digne sœur de ce Clodius — démagogue raffiné, débauché impudent, aristocrate hautain et tribun de la plèbe — que la rumeur lui prêtait pour amant, parmi tant d'autres non moins illustres.

— Pourquoi me racontez-vous cela ? s'écria Sibyl avec violence.

La puritaine, éprise des sibylles hébraïques, se révoltait, mais je voulais qu'elle prît une leçon de savoir-vivre au récit des déportements de Clodia.

— Pourquoi ? Parce que cela s'harmonise au paysage. Parce que cette terre campanienne est autant charnelle que spirituelle et qu'on n'en peut pénétrer le secret sans la saisir sous son double aspect.

» Il y a de la volupté dans le mystère et du mystère dans la volupté.

Ce langage contrariait et séduisait tout à la fois Sibyl que je sentais frémissante contre moi.

— Il faut connaître Clodia pour comprendre la Sibylle ; l'une et l'autre étaient possédées des Dieux, la servante de Vénus et l'esclave d'Apollon.

» Sans doute Clodia fut-elle une dévergondée, mais avec quel splendide emportement. Ivre de désir, irrassasiée de plaisir, goéland aux larges ailes se grisant de la tempête, le corps convulsé, le rire sacré des bacchantes crispant ses lèvres, elle traversa la vie en dansant sur des rythmes divins. Tout occupée de ses aventures, les unes éclatantes, les autres obscures, certaines presque fangeuses, cette courtisane par vocation, dans le libre don qu'elle faisait d'elle-même, ne gardait-elle pas la marque de la divinité ?

Sur un geste de protestation j'insistai :

— Oui, de la divinité. Par un détour subtil, l'hiérodoule de Vénus servit aussi les desseins d'Apollon, inspirateur des Sibylles et père des Muses ?

N'est-ce pas inspiré par Clodia et pour elle que Catulle,

pantelant d'amour, écrivit des poèmes immortels ? Rappelez-vous ?... Ecoutez :

Vivons, aimons, ma Lesbie et moquons-nous ensemble de tous les reproches des vieillards sévères.

Le soleil meurt et renaît, mais nous, quand notre brève lumière est éteinte, c'est une nuit éternelle qu'il nous faut dormir, sans réveil.

Donne-moi mille baisers, puis cent, puis mille, puis cent encore, puis mille et cent encore.

Ensuite, quand nous nous serons embrassés des mille et mille fois, nous embrouillerons le compte pour ne plus le savoir et ne point laisser aux jaloux un prétexte à nous envier en leur faisant connaître combien de baisers nous nous sommes donnés.

Tendue, crispée, prête à se cabrer comme un pur-sang qu'on agace, tentée de crier, de griffer et de mordre, telle je sentais Sibyl exaspérée et contrainte auprès de moi.

Outragée dans sa vertu, bafouée dans son hypocrisie congénitale, la petite puritaine, excédée, s'apprêtait à réagir ; j'attendais.

Elle soupira profondément, je sentis son corps se détendre, ses nerfs s'amollir ; elle renversa lentement la tête comme pour mieux respirer. L'air dense et doux sentait la mer.

Son regard, dirigé vers le ciel, errait sans se poser parmi les constellations, planètes vagabondes, étoiles scintillantes et nébuleuses poudroyantes. L'atmosphère était d'une limpidité de cristal, l'univers arborait tous ses bijoux sur sa robe en velours bleu de nuit.

Saisi d'une tendresse infinie, je contemplais, noyés dans l'argent cendré du crépuscule lunaire, le visage pâle et les grands yeux désorbités de mon amie. Fantômes...

Elle ne parlait pas et je ne disais rien.

Je songeais : Le ciel présente les mêmes géométries audacieuses, les mêmes arabesques énigmatiques qu'aux âges les plus lointains. Ironique immobilité face à cette terre chaude et mouvante qui palpite comme une chair.

Resplendissante ogresse, gorgée de cadavres abandonnés en chemin par les siècles en marche, comme elle est opulente et grasse pour avoir été bien pourvue, pour avoir joyeusement dévoré hommes et bêtes, arbres et fleurs, existences d'un jour, d'un an, d'un lustre ou davantage, qu'importe le plus ou le moins, l'heure sonne toujours de se mettre à table et de se repaître des nourritures exquises et corruptibles qui gardent le goût et l'odeur de la vie.

La vie... ombre fugace et qui pourtant nous donne le sens et l'éperdu désir de l'immortalité !

Tout à coup je comprends Sibyl altérée de mystère, parce que la mort est là qui guette et que Sibyl est belle.

Affaissé sur son siège, Bembo dormait, mais la haridelle flairant l'écurie trottait sans relâche, la voiture grinçait et la route se déroulait.

L'heure des résolutions approchait :

Que faire ?... Que lui dire ?... Adieu ?... c'est trop grave. Au revoir ? plus grave encore. Consentir à la perdre, se satisfaire d'un souvenir aimable ? La revoir demain ? La perdre après-demain, assouvi ou déçu, vainqueur ou vaincu ?

Poursuivre le désir, il vous fuit ; le fuir, il vous poursuit. Faut-il choisir entre le devoir et le regret? Accueillir l'espérance, courir sa chance ?...

— Il se fait tard, dit-elle, approchons-nous ?

— Nous approchons.

— Vous ne dites plus rien.

— Non, vous voyez.

— A quoi pensez-vous ?

Faite d'une voix gentille, la question était pourtant indiscrète et brutale. Elle me surprenait en flagrant délit d'incertitude, en pleine hésitation. Que faire ?... Que lui dire ? Mais après tout, pourquoi ne pas la consulter, solliciter son conseil, la prier de m'aider et de s'entremettre pour lever mes doutes ?

— Vous ne me répondez pas : à quoi pensez-vous ?

— A vous.

— Oh !

— C'est vrai pourtant. Je me disais : Il va falloir nous quitter, nous arrivons. Il y a quelques heures nous ne nous connaissions pas, se peut-il que dans quelques heures nous ne nous connaissions plus ? Le mieux est-il de nous connaître encore ou de ne nous connaître plus ? C'est un problème très angoissant. Qu'en pensez-vous ?

— ...

— ...

— ...

— Voyons, chère Madame, supposez que je sois à votre place et mettez-vous à la mienne, que diriez-vous ?

— ...

— ...

— Vous êtes un homme extraordinairement contrariant, fit-elle avec une pointe de mauvaise humeur.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Evidemment... Voici Fuorigrotta, on entrevoit le tunnel, dans peu de minutes nous aurons rejoint votre automobile, sans même avoir eu le loisir de trancher cette question. C'est trop compliqué, nous n'avons pas le temps ce soir. Un proverbe de mon pays affirme que la nuit porte conseil. Rentrons chez nous et réfléchissons mûrement. Quelle insomnie en perspective !... et demain...

— Demain ?...

— Vous accepterez peut-être de me faire plaisir en venant déjeûner avec moi dans un restaurant du bord de la mer au Pausilippe, et là nous résoudrons le problème.

» Non, non, ne dites rien, ou plutôt dites : oui. Il y a des objections, je le sais, des masses d'objections, c'est entendu. Malgré tout c'est encore le mieux, c'est le provisoire qui dure.

» Je vous attendrai donc demain à midi, Villa Nazio-

nale, corso Caracciolo, près du kiosque à musique.

Un instant après la limousine l'emportait ; je voyais le feu rouge d'arrière se contracter bizarrement comme une pupille éblouie, en s'enfonçant sous le tunnel sonore.

— Nous rentrons à l'hôtel, Bembo.

Elle avait dit : Peut-être ? d'un ton qui signifiait : Oui. Soit !

Après deux ou trois cents mètres dans les rues bourdonnantes de Naples, d'une voix pâteuse le tenace Bembo, cocher et proxénète, recommença son antienne vespérale :

— Signor, je connais une fille de dix-sept ans...

— Un autre soir, Bembo, un autre soir.

— Comme il vous plaira, signor ; il ajouta néanmoins ce mot magnifique :

— Mais n'attendez pas trop, un autre pourrait la prendre.

★

L'hôtel, temple des foyers errants. Portiers galonnés, larbins obséquieux. Ascenseur, dénommé *lift*, ça fait plus *palace*.

Je monte dans ma chambre, je passe mon smoking. Lift. Le restaurant : orchestre, jazz-band, fox-trott, shimmy, fantaisie sur Rigoletto, tango. Maîtres d'hôtel en escarpins, inclinés et cérémonieux, à faces de diplomates ; petites tables fleuries, petites lampes, abat-jour roses, linge de table trop empesé, très blanc, menu.

Décolletés, nuques, épaules, gorges, perles et diamants ; côté messieurs, plastrons blancs, revers de soie. On mange en sourdine avec de bonnes manières. Brouhaha distingué.

Comme ce luxe de palace avec tous ces figurants inconnus, comme cette atmosphère anonyme est reposante. Comme on est bien de n'être pas chez soi, veuf de ses habitudes, orphelin de ses pensées, divorcé d'avec ses meubles.

Ici, je suis le Monsieur du 16 ; un bipède payant avec une étiquette.

La Sagesse du Voyageur, quelques préceptes : Payez et vous serez considérés ; ou encore, d'après Pascal : Payer fait la grandeur de l'homme. Et ceci : L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau payant...

Voyager, c'est être le Monsieur d'une chambre ; chez soi c'est la chambre de Monsieur. Toute une philosophie !...

Après le dîner, café dans le hall blanc et or, style pompéien, cigare et nonchalance.

Je rentre dans la nuit, ou pour parler simplement, je sors.

Je vais errer par les rues, aller vers le port, m'imprégner de Naples, regarder le Vésuve au fin panache qu'empourprent de subites lueurs.

Le vieux père Vésuve fume sa pipe le soir.

Déambulant à travers les docks encombrés de cordages, de ballots et de détritus, au milieu d'une invraisemblable et puante saleté, je parviens sur une sorte de môle.

Je regarde cligner, discrètement complices, escaladant les coteaux jusqu'au château Saint-Elme, les lumières immobiles de la ville et les lumières mouvantes des navires aux feux multicolores, doucement balancés par le ressac.

Hululement d'une sirène : départ... horizon qui s'entr'ouvre.

A mes pieds, les petites vagues déferlent en chuchotant... quels secrets ?...

Lambeaux de chansons apportées par la brise...

Bouffées de rumeurs et silence... silence.

La nuit tout entière est matérielle, veloutée au toucher, frôleuse et caressante.

. . . .

Que faites-vous ce soir, Sibyl ?...

GEORGES BATAULT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Henri Malo : *Une Muse et sa Mère, Delphine Gay de Girardin*, Editions Emile-Paul frères. — Louis de Launay : *Le Grand Ampère*, Perrin. — *Bibliothèque romantique publiée sous la direction de Henri Girard*, Les Presses françaises. — Jules Bertaut : *Le Boulevard*, Ernest Flammarion.

Le clair visage de Delphine Gay attira bien souvent l'attention des biographes et son esprit leurs sympathies. Léon Séché, le dernier de ses galants posthumes, écrivit, sur cette jouvencelle ardente, une sorte d'apologie où le document inédit lui-même prenait, par son ministère, forme de louange.

M. Henri Malo, aussi admiratif, mais plus judicieux que Léon Séché, s'efforçant de refréner une vénération nuisible à l'historien, a souhaité replacer son héroïne dans la vie de son temps, telle qu'elle lui apparaissait, avec sa pétulance, sa spontanéité, tous ses charmes, et le lyrisme de son âme. Il a compris qu'on ne saurait démêler les mystères de sa nature et le secret de ses triomphes sans connaître auparavant la carrière de Sophie Gay, sa mère. Delphine fut, en effet, l'aboutissement de Sophie, le fruit savoureux de cette belle fleur. De là le titre de l'ouvrage : **Une Muse et sa Mère**.

Avec un soin minutieux, une documentation nombreuse et variée, en grande partie inédite, M. Henri Malo, retraçant la vie brillante, un peu frivole parfois, de Sophie Gay, nous contant agréablement ses deux mariages, ses séjours à Aix-la-Chapelle, à Paris, à la Maison Rouge, ses soucis d'argent, ses goûts, ses qualités d'épouse et de mère, son attrait de femme d'esprit, nous promène, en guide averti, multipliant les images et commentant les faits essentiels, à travers le monde du Directoire, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration. Son livre nous donne une

physionomie animée, un tableau plein de couleur des salons et des cénacles littéraires pendant un demi-siècle.

Ainsi la biographie de Sophie, puis, plus tard, celle de Delphine sont-elles reliées à l'histoire des groupes sociaux par des liens naturels. L'une et l'autre ne se considèrent nullement comme femmes de lettres, mais comme des mondaines diverties par l'exercice de leurs facultés intellectuelles. Pourtant, à certaines heures de nécessité, elles demanderont à la littérature de subvenir à leurs besoins. Du moins Sophie cherchera-t-elle dans le roman, le théâtre, la poésie des ressources pour alimenter son luxe, maintenir sa situation dans la société.

Son œuvre principale, ce n'est point *Anatole* ou tel autre roman dont le public de l'époque lit avec délices les fades épisodes ; son œuvre principale, c'est Delphine, sa fille préférée. Elle l'entoure de sollicitude dès l'enfance, et, découvrant ses dons d'esprit, ne les contrarie point, les dirige, les affine, les nourrit. Quand la jeune fille peut, munie de ses premières poésies, apparaître avec quelque prestige dans le monde, Sophie la produit, excite son audace, prépare avec ingéniosité son avenir.

En ce temps heureux, un prix de poésie, attribué par l'Académie, procurait au lauréat d'éclatants avantages. Delphine faillit avoir ce prix et tira de cette circonstance une réputation de génie. Devant le vieux Châteaubriand et Mme Récamier chevrotante, au Cénacle de la Muse française, partout où se réunissent des gens de goût, elle va désormais débiter ses stances. Avec son pur profil de vierge énergique, sa haute taille, sa démarche altière, ses épaules et ses bras aux inflexions harmonieuses, la récitante communiquait assurément de l'attrait à ses poèmes généreux dans leur esprit, mais de forme assez prosaïque. Bientôt, marchant par étapes rapides vers le succès, partout adulée, elle sera considérée comme une sorte de muse nationale. Au cours d'un voyage en Italie, les Romains la recevront et l'acclameront au Capitole comme une déesse.

Pourtant la triomphatrice ne suscitait point l'enthousiasme unanime. Lamartine ne semble lui accorder quelque admiration réelle que lorsque leurs liens d'amitié sont resserrés par un confiant commerce épistolaire. Delphine ne parvient pas, dans sa course aux lauriers, à satisfaire les appétits de son cœur. Tenu en servitude par une mère autoritaire, Vigny, qu'elle entoure

d'une tendresse vive, la sacrifie à un préjugé nobiliaire sans considérer un instant que sa beauté, sa gloire, son caractère compensent l'insuffisance de son blason.

En définitive, Delphine devra se contenter d'épouser par raison Emile de Girardin, sort enviable d'ailleurs. Ce publiciste de génie contribuera à assurer sa renommée. M. Henri Malo nous présentera plus tard sans doute, en pleine activité mondaine et littéraire, son héroïne qu'il abandonne au seuil de son foyer.

Le monde que Delphine fréquentait était plein d'êtres ardents comme elle et qui ne connaissaient point les satisfactions de sentiment. Dans son salon à l'Abbaye-au-Bois, Mme Récamier, l'ancienne merveilleuse, en assemblait tout un cortège adorateur de ses charmes caducs. Delphine avait pu, auprès de Mathieu de Montmorency, de Ballanche, d'Ampère, apprendre la résignation.

Que Ballanche n'eût point la tendresse des dames, cela se comprenait un peu. Il était laid, disgracieux, embarrassé malgré sa vaste intelligence, balbutiant malgré son lyrisme mystique. Mais on a peine à concevoir qu'André Ampère, autre galant de Mme Récamier, avec son beau visage de Romain au front spacieux, aux grands yeux ouverts sur les mystères de la science, n'ait point attiré l'amour de tant d'amazones de ce temps, qui l'écoutaient avec sympathie.

M. Louis de Launay, écrivant en un style alerte, pittoresque, agréablement nuancé et d'après des sources inédites, l'émouvante histoire du **Grand Ampère**, ne nous laisse point de doutes sur les déceptions sentimentales du savant. Ampère avait été façonné par le destin de telle sorte que les élans de son cœur contrariaient les essors de son cerveau. Sans cesse la douleur accompagna sa carrière.

Nul homme ne fut plus que lui contradictoire, plus préparé par les événements de sa vie au jeu de la sensibilité et, par suite, plus éloigné des spéculations mathématiques, plus gêné dans l'activité de son imagination créatrice. M. Louis de Launay nous le montre tout d'abord au cours de son enfance précoce, nourrissant son intelligence de mille faits, avide d'histoire et de philosophie, passionné de tragédie, déjà agité par des sentiments ardents. Sa culture, tout d'abord littéraire, évolue brusquement. Les sciences l'attirent et le retiennent, mais il ne perd nullement

son goût initial des lettres. Dans son esprit, la poésie voisine avec la mathématique, l'aide, la conforte, lui communique ses facultés de divination.

L'enfant prédestiné à la gloire quitte son village, vient habiter Lyon. La Révolution lui enlève son père, décapité le 23 novembre 1793. La ruine ne le décourage point. Il meuble son esprit de mille connaissances. Son cœur ne parle point encore. Il parle trois ans plus tard. Julie Caron entre dans la vie de l'adolescent. Tout de suite, Ampère se donne avec fureur, avec frénésie. En même temps il devient poète, écrit des épopées, des tragédies, des rondeaux, on ne sait combien de versiculets qu'il entremêle à des études plus graves, à des recherches. Marié, professeur à Bourg, il perd sa femme, reste désorienté, seul dans la vie avec un fils nouveau-né. L'algèbre, la physique, la chimie, la philosophie qu'il pratique successivement avec passion, ne parviennent pas à le guérir d'un ennui démesuré.

Il avait conquis l'équilibre du cœur et de l'esprit. Il l'a perdu. Que va-t-il devenir ? Se livrera-t-il tout à fait aux travaux de l'esprit ? Nullement. Une chaire de professeur à l'Ecole polytechnique ne l'occupe pas suffisamment pour lui rendre la sérénité. Il rencontre Julie Potot, l'aime, l'épouse. Mariage absurde, trop brusque. La jouvencelle prodigue au savant de telles avanies qu'il la doit quitter. A peine l'a-t-il éloignée de sa vie qu'il s'enflamme pour une coquette qui joue à son tour de ses sentiments furieux.

Toute son existence, il cherche ainsi à apaiser son désir d'amour. Il rêvera auprès de Mme Récamier et de plusieurs autres, cependant que son cerveau lumineux le conduira vers des conquêtes plus sûres dans le domaine scientifique. Etrange dualité en ce merveilleux savant qui, par ses découvertes électro-magnétiques, servit si noblement l'humanité. M. Louis de Launay étudie en lui le physicien, le chimiste, le philosophe, le poète, mais son remarquable travail nous permet surtout de comprendre, grâce à des correspondances et à des journaux intimes, la fantasque psychologie de l'homme, d'un homme tourmenté par son génie, voué à la douleur, incapable de jouir de sa gloire.

Mémento. — M. Henri Girard continue à présider, avec une compétence très sûre, aux destinées de la *Bibliothèque romantique*, fondée par lui l'année dernière et dont nous avons signalé les premiers volu-

mes. A cette bibliothèque se sont ajoutés : *Les Révolutions du goût*, par Ximenès Doudan, commentées et annotées par M. Henri Moncel : *Les Vespres de l'Abbaye du Petit-Val*, par Jules-Lefevre Deunier, commentées et annotées par M. Georges Brune ; *Le Cahier Vert*, par Théodore Jouffroy, publié par M. Pierre Poux. Ce dernier ouvrage surtout intéressera les lettrés. M. Pierre Poux l'accompagne d'une étude substantielle sur la vie et les idées du philosophe, étude qui ajoute des faits intéressants au travail récent de M. André Beaunier. *Le Cahier vert* est un recueil de pensées un peu pessimistes, le plus souvent d'une grande profondeur ou d'une belle vérité d'observation. Le style en est très ferme, très concis. Jouffroy y consigna, dans les dernières années de sa carrière, son expérience de la vie et le fruit de ses méditations. A la fin du volume, M. Pierre Poux donne : *Comment les dogmes finissent*, traité que Sainte-Beuve qualifiait de « morceau capital ». — M. Jules Bertaut, après M. Georges Cain, et avec plus de renseignements précis et moins de confusion, consacre un volume au *Boulevard* de 1830 à nos jours. A son sens, le Boulevard s'encanaille, encombré d'une foule compacte où l'on ne distingue plus des types et des originaux. Il participe à l'histoire de la ville. Il n'a plus d'histoire propre. C'est dans le passé qu'il faut l'envisager pour retrouver cette histoire particulière. A la vérité, celle-ci est surtout anecdotique. M. Jules Bertaut en a recueilli les faits caractéristiques dans maints volumes et journaux, et sa documentation soit iconographique, soit mondaine, soit littéraire, nous paraît excellente. Tout d'abord notre annaliste examine et délimite la topographie de l'ancienne artère vivante de Paris. Il décrit ses foules et s'arrête à nous signaler les mille curiosités et personnages qui, jadis, sollicitaient l'attention du flâneur. Nous ayant donné cette vue d'ensemble fort pittoresque, M. Jules Bertaut, du Boulevard du Temple (le fameux Boulevard du crime) à la Madeleine, retrouve, sous les apparences actuelles, les aspects d'autrefois de chaque maison particulière, situe à la place qu'ils occupèrent les grands cafés, les théâtres, les salons, les journaux, leur rend leur existence éphémère, portraiture leurs habitués, leurs rédacteurs, leurs acteurs, leur public, multiplie les anecdotes amusantes lestement contées. Tour à tour surgissent, dans leurs agitations et leurs prestiges, les Dumas, Scribe, Emile Augier, Mirès, Emile de Girardin, Monselet, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Glatigny, Barbey d'Aurevilly, Rochefort, Offenbach, le prince de Galles, Villemessant, Musset, cent autres, La Jeunesse et Mendès, par exemple, qui animèrent cette voie où leur gaieté, leur esprit, leur charme semblent encore survivre.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Louis Le Cardonnel : *De l'une à l'autre Aurore*, « Mercure de France ». — Camille Arnot : *Souffles et Frissons*, Chiberre. — Marc Adolphe Guégan : *Trois petits tours et puis s'en vont...*, Messein. — Lucien Farnoux-Reynaud : *Le Jongleur triste*, Povolozky. — Marcel Caruel : *A l'Ombre de l'Ardenne* « édition du Pampre », Reims.

Je ne sais, entre les poètes d'inspiration catholique, si le cas de M. Louis Le Cardonnel n'est pas, en France tout au moins, unique et tel, en vérité, qu'il doive demeurer exceptionnel. N'est-il pas étrange que, dans la longue lignée de ses poètes lyriques, aux époques de foi par surabondance d'effusion mystique, aux époques incrédules ou sceptiques par ferveur enthousiaste de résistance, d'opposition, nul chant héroïque ou de grâce émouvante n'ait jamais été chanté par un prêtre? On ne m'objectera, j'imagine, ni le cardinal de Bernis, ni l'abbé de Chaulieu, non plus que Philippe Desportes ou que Mellin de Saint-Gelais. L'abbé Delille a célébré la nature assidûment, mais non pas spécialement en chrétien, à la façon, plutôt, dont il croyait bien que Virgile l'eût célébrée à sa place. Restent à citer l'évêque de Séez, Bertaut, dont les « Cantiques imités des psaumes » ne sont point sans mérite, et l'évêque de Grasse et de Vence, Antoine Godeau, qui introduisit avec une aisance d'ailleurs assez maniérée les concetti, à la mode des précieux, dont il était, dans la célébration des « Fastes de l'Eglise » ou de « l'Assomption de la Vierge ». Qu'est-ce que ce futile fatras, et si peu excessif et si peu pénétré ou d'onction ou de mysticité, auprès des *Fioretti* du petit pauvre de Dieu, des épanchements torturés d'un Jean de la Croix, ou, plus récemment, des chants de joie pieuse et adorablement attendrie d'un Guido Gezelle qui fut, en Flandre, un curé de campagne ?

M. Louis Le Cardonnel est un prêtre, il parle, il chante naturellement en prêtre de l'Eglise catholique, d'une voix douce, consolante, pieuse, fervente, encourageante. Mais M. Louis Le Cardonnel n'en est pas moins un poète et un lettré. Il sait demeurer humble ou simple et sincère, ému et grave, tout en s'exaltant, en pleine liberté d'esprit, vers le prestige harmonieux de la lumière et de la beauté, qu'elles revêtent des dehors terrestres et périssables, qu'elles préfigurent des aspirations purement intellectuelles. Il a réalisé, semble-t-il, sans effort la fusion de sa croyance et de ses élans d'ardeur. Aussi ne fait-il montre, dans ses

poèmes, d'aucun prosélytisme religieux ; aussi l'accueil qu'il y accorde au passage symbolique des divinités de l'Hellas s'ajuste sans difficulté aux exigences de la foi la plus scrupuleuse ; rien n'y détonne, n'y heurte, n'y contraste, ou n'y apparaît sous l'aspect désagréable d'un placage artificiel.

C'est ainsi que l'esprit de M. Le Cardonnel a rejoint l'esprit des humanistes de la Renaissance. Certes, il y a dans son sentiment exquis de la nature fraternelle et bienfaisante beaucoup en lui de l'âme pure d'un saint François d'Assise ; mais il y a, tout autant peut-être, du savoir à la fois ingénieux et si naïvement platonicien des Marsile Ficin, des Pic de la Mirandole, des Angelo Poliziano :

> Etoiles qui régnez dans la nuit florentine,
> Etoiles qui brillez dans cette ombre divine
> Où l'Arno lance à peine un éclair pâle et froid.

Longtemps (et, à son gré, trop peu) le poète a habité Florence; il en conçoit, reconnaissant et dévotieux, une légitime et enviable fierté :

> O Florence, ô cité des Princes et des Sages

dont le souvenir l'enchante et qu'il retrouve, aussi glorieuse, aussi céleste, aussi enchanteresse, lorsqu'il y revient se retremper en sa joie et en son mystère, et s'assure enfin d'emporter à jamais de cette lumière si douce et si vivante en son atmosphère fine et dans les regards de ceux qui y habitent, l'émoi de cieux « enchantés d'espérance ».

> Et je puis dire encore : J'ai marché dans Florence.

Mais la merveilleuse cité encerclée des vallonnements rythmiques où se mêlent aux clartés les cyprès, les roses de Fiesole, n'a pas seule retenu sa présence et sa pensée. Il s'émerveille du grand rôle qui lui est dévolu par l'exercice du sacerdoce, non pas à la manière orgueilleuse et hautaine de l'« évêque vêtu de fières étoffes » imaginé par Ephraïm Mikhaël, qui, officiant « avec somptuosité », plein d'une ivresse extatique, « sur l'autel s'est déifié ». Non, son âme est fervente et docile, et, si elle s'extasie, c'est uniquement d'être celui-là, ce vase d'élection, par Dieu même désigné, lui indigne et si semblable aux pauvres hommes ses frères, pour que passent par ses lèvres, au nom de tous, les syllabes pieuses des antiques oraisons, et tandis qu'une lueur envahit

les vitraux de l'église où il se dresse paré des ornements sacrés, il élève vers l'auteur de tout bien et de toute vie la Coupe où il voit...

parsemant d'or la nappe de lin blanc,
Le soleil se jouer dans le Précieux Sang.

Certes, dans la lumière de Florence il s'épanouit d'aise et, comme il le dit, « d'ardeur harmonieuse ». Mais *sub signo Martis* il frémit et s'éplore, il invoque la divine clémence ; il songe à ses pairs, les poètes que foule, que ravage, qu'anéantit la rage de l'universelle tempête ; son cœur s'emplit de compassion, de tristesse ; et les tâches familières du dévouement le plus obscur ne rebutent point son grand courage. Il se redresse après la tourmente, élève, auprès du jardin d'Assise, sa prière vers les Muses, rend grâces à Dieu, et, de même que naguère il dédiait à notre ami, le généreux et enthousiaste et lucide Pierre Quillard, ravi trop tôt à la vénération affectueuse de ses amis et à la grandeur des tâches magnanimes qu'il s'était imposées, les rythmes dépouillés et émouvants d'une inoubliable nénie, *dans l'aube spirituelle* il entonne les hymnes à la louange du jour, de la nuit, des poètes saints, de ceux qui sont tombés et de ceux dont il présage la venue, et ces stances profondes formeront à jamais l'écho religieux du monde éternel.

Par la personnalité spontanée de son génie, par la sûreté savante et simple de son chant, M. Louis Le Cardonnel, entre tant d'autres qui heureusement vivent autour de nous, mérite d'être salué du titre entre tous glorieux de poète sûr, de vrai et beau poète. **De l'une à l'autre Aurore** est son livre, jusqu'à ce jour, le plus grand, et qui, le plus complètement, l'exprime.

Souffles et Frissons, ces mots qui forment le titre du recueil nouveau de Mme Camille Arnot, apparaissent, à de rares exceptions près, dans chacun de ses poèmes. Ils chantent l'habituelle aspiration de la femme esseulée, et qui espère. Elle attend, elle appelle, elle languit, et farouchement, avec des mouvement de recul fier et de refus, déjà elle s'abandonne au souffle proche du baiser, au frisson victorieux de l'amour. Mais ici, dans les tourments des nerfs et des sens, l'esprit est demeuré lucide et aux aguets. Il s'interroge, il scrute, il ne se livre pas avant de s'être connu. Et justement la première partie du livre s'intitule : *Psychologie*, car le poète, épris de tendresse ou cédant

à la lassitude, prétend pénétrer le sens intime et profond des mouvements dont il s'est senti agiter, des palpitations secrètes que lui verse l'enchantement des yeux pleins d'ardeur, ou des paroles tantôt les plus caressantes, tantôt les plus impérieuses. L'amour lui apparaît, possession réciproque et absolue, comme le bien suprême, auquel tous les autres se subordonnent, un abîme d'extase où tout se fond, plutôt que comme un creuset où l'énergie redoublée du corps et de la pensée puise aux sources vivantes les possibilités enthousiastes de sacrifice plus large et d'élans plus généreux.

Mme C. Arnot ne voit pas au delà de son rêve quotidien et familier. Conquérir, être conquise, vaincre, être vaincue, à cela se réduit son credo. Mais elle en éprouve avec sensualité le regret ou le désir, comme, voluptueuse, elle se pâme aux enlacements parfumés de la brise ou du zéphyr, et des vers, souvent bien rythmés, de précision assez imagée, quoique la mélodie des mots en soit souvent absente, naissent, à son vouloir, au gré de son trouble ou de ses extases.

M. Marc-Adolphe Guégan, en préface à son nouveau recueil, **... Trois petits tours et puis s'en vont...**, se donne un mal infini pour diversifier des *Haï-Kaï* japonais, si abondamment mis à la mode parmi nous, les tercets ingénieux et souvent spirituels qu'il nous présente aujourd'hui. Il me semble difficile d'accepter qu'on les rapproche de certaines formes courtes, harmonieuses et condensées telles que les sonnets de J.-M. de Heredia ou les *Stances* de Jean Moréas. Ce sont d'agréables amusettes que, dans l'intervalle de travaux plus importants, M. M.-A. Guégan s'est diverti à composer en s'amusant.

Je ne sais, au cas où l'on écrirait : « Il y a place de la Madeleine une maison dont l'âme est toute bleue. Au soir on l'aperçoit sourdre mystérieuse d'un pan de toit. L'autobus Madeleine-Bastille vient mourir là... » si l'agrément du lecteur serait moindre qu'à trouver ces trois phrases ingénieusement réparties en cinq lignes de longueur inégale. Je me rends mal compte du plaisir qu'il y a à superposer dans le sens vertical les lettres du mot *obélisque* plutôt qu'à les écrire de la façon habituelle. Guillaume Apollinaire ne se fût pas satisfait d'aussi pauvres « calligrammes », et ils évoquent peu les desseins plus complexes de Mallarme dans *Un Coup de dés*... M. Lucien Farnoux-Reynaud

est lui-même sans doute **le Jongleur Triste** qu'il prétend évoquer. S'il se satisfaisait de jeux moins innocemment aisés et moins dépourvus d'imprévu, les ressources propres à développer un talent véritable ne lui font pas défaut ; plus de sévérité envers lui-même aboutirait, je pense, à le rendre moins triste, mais plus intéressant jongleur.

A la plaquette que j'ai louée naguère, *Voyelles*, M. Marcel Caruel adjoint un certain nombre d'autres poèmes qu'il présente sous ce titre collectif : **A l'Ombre de l'Ardenne**. Avec une précision amusante il s'applique à évoquer le visage divers de sa ville, Mézières, des bois et des villages au bord de la Meuse, les forges de Monthermé, les rives herbeuses de Laifour, célèbre par ses matelotes, si mes souvenirs ne me trompent pas. La description s'attache avec une telle précision souvent à son objet que ce qu'il présente de particulier ou de spécial disparaît dans l'ensemble des caractères plus généraux, ou bien l'auteur se contente de termes un peu vagues. Soutenu par le désir de s'exhausser quand il se souvient de son compatriote Rimbaud, il se relâche dans d'autres circonstances, et ne resserre pas toujours, n'emplit pas toujours son vers ainsi qu'il le fait, sans céder à de trop faciles banalités d'expression, dans *l'Attaque d'Infanterie*, dans *l'Herbier*, dans *la Vraie Figure de Paris*, où réagit fièrement et se redresse sa nostalgie de provincial désemparé.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX. — Panaït Istrati : *Les récits d'Adrien Zograffi*. I. *Kyra Kyralina*. II. *Oncle Anghel*, F. Rieder et Cie. — Francisco Contreras : *La ville merveilleuse*, La Renaissance du Livre. — Pascal Forthuny : *Les Amants chinois*, Albin Michel. — Jean Rodes : *L'Heure du Bédouin*, Edition de « la Vie ». — Pierre Mille et André Demaison : *La femme et l'homme nu*, Editions de France. — Jean Francis-Bœuf : *La Soudanaise et son amant*, Albin Michel. — Gilbert d'Alem : *Madame Samory*, Plon Nourrit et Cie. — Drasta Houël : *Cruautés et tendresses*, Payot. — Ferdinand Duchêne : *Le roman de Meddah*, Albin Michel. — Charles Renel : *La fille de l'Ile Rouge*, E. Flammarion.

Les récits d'Adrien Zograffi, par Panaït Istrati. Il y a quelque chose, à la fois d'épique et de pittoresque, dans les sombres, puissants et fougueux récits de cet écrivain né d'un contrebandier et d'une Roumaine, dont nous devons à M. Romain

Rolland la révélation, mais qu'il est impossible de rapprocher étroitement d'aucun des romanciers ou des conteurs occidentaux. On a cité Kipling, Gorki et les maîtres russes, à son propos. On pourrait ajouter à ces noms celui de Thomas Hardy pour l'oppressante désolation que M. Istrati fait peser sur ses personnages, et qui n'a d'équivalente que la Fatalité dont le romancier du Sussex accable les siens. Conteur, et conteur-né, c'est-à-dire passionné pour ses histoires, ému, exalté comme s'il les vivait en les narrant, M. Istrati combine, en effet, le réalisme et le merveilleux (celui-là même des *Mille et une nuits*) avec une sauvagerie inouïe, presque délirante, qui déconcerte comme déconcertent les âmes, tout ensemble raffinées et primitives, qu'il nous révèle. C'est la fureur de vivre qui meut ces âmes, tout imprégnées d'une sorte d'hédonisme oriental, mais instinctif et barbare, et dont une civilisation trop riche pour elles a fait fermenter, avec une égale virulence, les vices et les vertus. Pessimiste comme on peut l'être quand on a touché le fond boueux de la misère et de la laideur humaines, je soupçonne M. Istrati — au point d'instabilité où, de par sa naissance, il se trouvait placé, entre le fatalisme et la pitié, — de s'être laissé entraîner par M. Romain Rolland vers cette consolation négative que peuvent apporter les doctrines hindoues de renoncement. En tout cas, un stoïcisme résigné, à défaut de sérénité, se dégage de son second volume dont le style lui-même, en prenant plus d'ampleur, semble s'apaiser, alors que le premier illustrait avec une verve endiablée, ou plus exactement diabolique, la violence des appétits charnels de la créature et la cruauté du Créateur qui la soumet à la tyrannie des passions et lui fait payer par des souffrances les plaisirs qu'elle ne peut pas ne pas désirer. Byron eût aimé les héros et les héroïnes de M. Istrati. Ils ont ce caractère grandiose où l'auteur du *Giaour* et du *Corsaire* cherchait l'expression de son génie révolté. Ils sont romantiques, donc ; mais dans une atmosphère de réalisme, encore une fois, que le Lord ne soupçonnait pas, avec une férocité et une perversité tout asiatiques, et cette énergie indomptable des bêtes libres qui ne connaissent d'autre loi que la loi de la jungle. Lors même que, comme l'oncle Anghel, ils font le procès des passions pour lesquelles ils ont vécu et dont ils meurent, c'est en manière d'insurgés qu'ils se dressent contre elles. Il y a en eux un dynamisme ou, comme disait Roosevelt,

une quantité de radium, tel qu'on n'en trouve guère ici. Avec une rare puissance d'évocation, M. Istrati nous montre de beaux monstres, et le plus étonnant, c'est qu'il trouve encore, ce faisant, le moyen de nous apitoyer.

La ville merveilleuse, par Francisco Contreras. Ce qui frappe surtout, dans le roman de M. Francisco Contreras, c'est la large poésie qui s'en dégage. Cet écrivain hispano-américain que les lecteurs du *Mercure* connaissent et apprécient, et dont M. Jean Royère les entretenait récemment, disant qu'il use, à la fois, « d'un style direct et merveilleusement évocateur », a réussi, en effet, une œuvre épique et légendaire (la première d'un cycle qui interprétera la vie de l'Amérique espagnole) et qui, si elle s'inspire de la réalité, exalte celle-ci jusqu'au mythe. Les personnages que M. Contreras anime dans des paysages luxuriants ou brûlés de soleil, et qu'il livre à des aventures tantôt comiques et pittoresques, tantôt mystérieuses et dramatiques, sont les représentants d'une race ardente et vigoureuse qui a gardé jeunes ses instincts et dont les passions se compliquent ou s'avivent de superstitions farouches et puériles. Je retrouve en M. Contreras quelque chose de la verve, parfois excessive, d'un Paul Adam, que ses affinités attiraient, d'ailleurs, vers l'Amérique latine, mais cette verve, ici dépouillée d'idéologie, s'enrichit, en revanche, de tout un folklore admirable, ingénieusement interprété et avec art incorporé à une vibrante peinture de mœurs ou plutôt, à une suite de tableaux suggestifs, dans leur variété, de la vie profonde d'une race.

Les amants choisis, par Pascal Forthuny. En dépit des épisodes pathétiques et parfois sanglants dont il l'émaille, c'est un joli conte bleu — d'un bleu *céleste*, pourrait-on être tenté de dire en plaisantant — que M. Forthuny a colorié là, en artiste à qui la littérature et les plus vieilles traditions de la Chine semblent aussi familières qu'à vous ou moi celles de la France. Le curieux est que les aventures ou les épreuves de Yang-Yang, sorte de pur chevalier du Bien, et qui marche à travers la vie, sans défaillance, inspiré, dans sa vénération des ancêtres, par leur esprit, ont à peu près le même caractère que celles de nos romans fabuleux. Elles n'en diffèrent que par des détails pittoresques et qui tiennent plus aux mœurs qu'à l'essence des êtres, le propre des légendes morales étant de ramener les hommes à des types

éternels, dans le cadre de la vertu, sous quelque climat qu'ils naissent.

L'heure du Bédouin, par Jean Rodes. Ce « roman-reportage » du grand tourisme égyptien nous fait accomplir un bien beau voyage dans l'ancien empire des Pharaons. M. Jean Rodes qui est un informateur parfaitement renseigné, un artiste et un philosophe, enveloppe son récit des expériences un peu trop hardies d'une Française, de commentaires qui, pour avoir un certain air didactique, ne laissent pas d'intéresser plus que toutes les vaines imaginations des écrivains romanesques. Point d'intrigues, ni de péripéties sensationnelles. Des descriptions sobres, des remarques sagaces, une narration nourrie de faits et de renseignements qu'aucune pudeur ne fausse. Un livre clair, intelligent, que je conseille à ceux qui veulent visiter l'Egypte d'emporter avec eux.

La femme et l'homme nu, par Pierre Mille et André Demaison. Je crois bien avoir deviné l'intention profonde de MM. Mille et Demaison dans ce roman : opposer à un primitif authentique une barbare ayant les dehors d'une civilisée, et confronter leurs âmes ou, si l'on préfère, leurs instincts dans l'amour. Mais si Tiekoro, le noir, « l'homme nu » des deux écrivains, est *criant de vérité*, comme on disait naguère, Varia, la Russe, « la femme » qui s'amourache de lui, ne laisse pas de paraître assez conventionnelle.

Aussi, la première partie du roman de MM. Mille et Demaison est elle incontestablement supérieure à la seconde. Je me suis laissé dire que M. Demaison est l'homme qui sait le mieux faire parler les noirs, et que la part qui lui revient de sa collaboration est presque tout entière celle qui a trait à Tiekoro. M. Mille a bien dû, cependant, apporter certaines retouches au modèle. Il n'a pas assez donné de dessous, en revanche, au récit, qui reste plus pittoresque que profond. Tel quel, voilà un roman curieux, vivant, attachant, varié, et auquel nous devons de bien savoureuses révélations sur les mœurs des tribus africaines.

La Soudanaise et son amant, par Jean Francis-Bœuf. L'histoire d'amour est médiocre à qui M. Francis-Bœuf a donné pour décor les paysages hauts en couleurs de notre Afrique occidentale. Pendant que le tirailleur Samakoun combat pour la France sur le continent, sa femme, Maniouma, se voit en butte

à la concupiscence des mâles du village du Haut-Sénégal où elle est allée chercher refuge.

Un méchant Malinké la poursuit, surtout, de ses assiduités, et, grâce aux ruses d'un sorcier qui le conseille, finit, bientôt, par avoir raison de sa résistance. Mais Samakoun, qu'il a fait passer pour mort, reviendra la guerre finie, et après l'avoir chassé ni plus ni moins qu'un chien en repousse un autre qui mangeait dans son écuelle, reprendra possession de son épouse. Une telle physiologie doit être exacte. J'ai souri, en outre, à des détails comme celui-ci, parexemple, qu'il suffit à une femme noire d'ôter son pagne pour être nue. Ce sont choses auxquelles on ne saurait penser. Le livre de M. Francis-Bœuf qui vécut, sans doute, dans l'intimité des indigènes dont il révèle les mœurs, se lit avec agrément et avec profit.

Madame Samory, par Gilbert d'Alem. Le Soudan de Samory, un épisode de la glorieuse épopée qu'illustrent les noms de Faidherbe, de Mangin, de Gouraud, voilà ce qu'évoque, ici, M. d'Alem avec de réelles qualités d'écrivain, et en observateur qui connaît à fond le pays et les hommes dont il se fait le peintre et l'historien. Interprétant l'énigme des Peuhls selon l'hypothèse vraisemblable qui attribue à cette peuplade une origine égyptienne, M. d'Alem imagine un beau conte, mieux qu'un roman d'aventure, donc; et il nous intéresse jusqu'au bout au rêve magnifique de son héroïne de reconstituer l'empire des Pharaons. Ses descriptions (celle de la forêt, notamment) égalent presque en puissance les pages de Paul Adam sur Agadem, mais dégagent, il me semble, une plus vive impression de vérité. Aussi bien, si son romanesque captive, est-ce parce qu'on le sent tout alimenté de réalisme.

Crautés et tendresses, par Drasta Houël. Le charme des gravures en couleurs que nous avons feuilletées dans notre enfance émane de cette reconstitution minutieuse des vieilles mœurs coloniales françaises. Nous sommes à la Martinique, entre 1842 et 1848, à la veille, par conséquent, de l'abolition de l'esclavage. Et, sans doute, en montrant, à côté des grands planteurs autoritaires et voluptueux de l'île, des noirs dont l'âme s'éveille à l'idée de liberté, Mme Drasta Houël a-t-elle voulu symboliser, en la séduisante Zilda, *amoureuse de son maître par servitude*, mais chrétiennement attachée à son mari, le conflit de la fidélité au passé

et de l'espoir dans un avenir meilleur. Mme Drasta Houël a réussi à nous rendre sensible l'harmonie existant entre le caractère de ses personnages et la nature exubérante où ils vivent. Sa langue est un peu mièvre, mais musicale, et sa façon de peindre et de conter séduisante.

Le roman du Meddah, par Ferdinand Duchêne. N'étaient certains détails de mœurs, que je veux bien croire qu'il emprunte à la réalité, mais qui risqueraient d'effaroucher des lecteurs un peu timorés, voilà un livre dont on pourrait faire, en faveur de notre colonisation, un excellent instrument de propagande. M. Duchêne connaît à merveille « les barbaresques », c'est à-dire les musulmans de l'Empire du Maroc ; il connaît aussi l'œuvre civilisatrice que la France a accomplie dans cet empire, et c'est avec enthousiasme et bonne foi qu'il oppose dans son récit les bienfaits et la sagesse de notre justice à l'arbitraire et aux abominations de l'ancien Moghreb. Il narre avec aisance, et si ce n'est pas à proprement parler un roman qu'il a écrit, sa fable — où se relèvent de jolis morceaux de poésie — charme à cause de la simplicité, de l'ingénuité même, avec laquelle elle révèle ses intentions édifiantes.

La fille de l'Ile Rouge, par Charles Renel. M. Renel manque, sans doute, d'originalité dans sa façon de concevoir un roman, d'en présenter les personnages et d'en commenter les événements. Il use d'un style assez terne ou conventionnel, en outre ; il intéresse, cependant. C'est qu'il parle de choses qu'il connaît et qu'il s'ingénie, avec une louable application, à nous initier à elles, et à nous faire partager la sympathie qu'elles lui inspirent. Rien, dans les amours qu'il conte, ici, d'un colon français et d'une petite malgache imérinienne, qui ressemble aux nostalgiques histoires des mariages temporaires de Loti. Mais son étude est fouillée de l'âme de la belle Zane, et ses évocations consciencieuses des paysages et des mœurs où cette âme, charmante en sa grâce primitive, s'épanouit. M. Renel est sensible, quoiqu'il incline au didactisme, et — j'y insiste — il sait rendre, à force de sincérité, son émotion communicative. Après cela, on peut bien lui passer ses gaucheries.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Renaissance : *La Vierge au grand cœur*, pièce en trois parties et huit tableaux, de M. François Porché, musique de Raymond Charpentier (27 janvier 1925).

Avant de composer la **Vierge au Grand Cœur**, M. François Porché a certainement lu tous les auteurs qui, avant lui, ont eu la témérité de mettre Jeanne d'Arc à la scène, mais a-t-il lu le R. P. Longhaye ? Ah, le R. P. Longhaye, quels souvenirs charmants ! C'est au Père Longhaye que je dois mes premières, mes meilleures impressions de théâtre. — Cela se passait à Amiens, au collège de la Providence que dirigeaient les Jésuites et dont j'étais alors — je le dis sans vanité, — un des plus mauvais élèves. Mais j'adorais le théâtre, et mes maîtres l'aimaient aussi, puisqu'il y avait dans l'enceinte du collège une salle de spectacle complètement agencée, avec loges d'artistes, coulisses, scène, fosse pour l'orchestre, galeries, « poulailler », etc., et qu'on y jouait le drame et la comédie. Or, il advint un jour qu'on y monta la *Jeanne d'Arc* du R. P. Longhaye. Je fus chargé d'y tenir le rôle d'un page, — mon Dieu, oui — qui, de complicité avec un peintre écossais, essayait de faire évader la Pucelle.

Pauvre Jeanne ! Elle pleure et peut-être ce soir
Les Anglais prévenus l'auront en leur pouvoir.

De mon rôle, voilà tout ce que je me rappelle. Ce n'est pas fameux et il est à souhaiter que le R. P. Longhaye ait fait de meilleurs vers. Je n'ai jamais relu son théâtre, quelque chose me dit pourtant qu'il avait presque autant de talent qu'Henri de Bornier, qui en avait fort peu... Donc, en allant l'autre soir à la Renaissance où se donnait la première représentation de *La Vierge au Grand Cœur,* je revivais mes souvenirs de jeune acteur et je me demandais, non sans inquiétude, si M. François Porché avait réussi à éviter l'écueil que comporte le terrible sujet choisi par lui, et si nous n'allions pas à assister à une pièce de collège, mise au goût du jour sans doute, mais pièce de collège tout de même. On doit faire d'importantes réserves sur la *Vierge au Grand Cœur.* Toutefois, et je tiens à le dire sans plus tarder, ce n'est à aucun degré du théâtre de collège. C'est du très beau théâtre lyrique, ou plutôt, c'est de la très belle poésie dramatique.

Mais pourquoi, diable, M. Porché a-t-il choisi pareil sujet ? Il savait aussi bien que nous que Jeanne d'Arc n'a jamais réussi à la scène, et pourtant cela ne l'a pas arrêté. Peut-être même cela l'a-t-il excité. Peut-être a-t-il fait avec lui-même le pari de triompher là où tant d'autres avaient échoué. Peut-être l'exemple de son maître Péguy a-t-il pesé pour quelque chose dans sa détermination, bien que le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, « cahier pour le jour de Noël et pour le jour des Rois de la onzième série; premier cahier préparatoire pour le cinq centième anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc qui tombera le jour des Rois de l'an 1912 », ne soit ni de près ni de loin une pièce, en dépit de sa forme dialoguée. Peut-être Mme Simone s'était-elle mis en tête d'incarner la Pucelle. Les grandes artistes ont quelquefois des idées un peu folles, n'est-ce pas ? Tout cela ensemble, et d'autres mobiles qui sont le secret du poète et de sa muse, d'autres ambitions, et par exemple celle de prendre définitivement position de poète national, poste vacant depuis la mort d'Edmond Rostand, ont pu conduire M. Porché à tenir la gageure. C'est après seulement que d'autres raisons de persévérer dans son dessein lui sont venues : « J'ai voulu, a-t-il écrit, replacer l'histoire de Jeanne d'Arc dans la vie, en la rapprochant de nous, ou plutôt en montrant combien elle est encore près de nous... D'autre part, je me suis efforcé d'écrire une pièce de théâtre qui ne fût pas une simple succession de tableaux... » Et ceci encore : « Mon propos fut de restituer dans sa candeur une histoire qui est le triomphe même de la *naïveté...* »

Sans nous attarder à le chicaner sur le point de savoir s'il appartient en propre au poète de replacer une légende « dans la vie », si ce n'est pas exactement le contraire qu'on attend de lui, voyons comment s'y est pris M. Porché pour éviter le fâcheux découpage en tableaux. Nous examinerons chemin faisant dans quelle mesure son héroïne peut être considérée comme l'incarnation triomphante de la naïveté.

La pièce comprend trois parties subdivisées en un certain nombre de tableaux. Premier tableau : supplication de sainte Geneviève. Où sommes-nous? Au ciel, vraisemblablement, mais comme il y fait noir ! Et pourquoi ce faible rayon qui semble tomber d'un soupirail à travers l'obscurité ? Ce n'est pas le ciel, ce sont les limbes... Sainte Geneviève prie Dieu pour la France. Elle

rappelle ses états de services. D'autres voix alternent avec la sienne, et nous voici tout de suite placés dans une atmosphère de piété, en même temps que nous sommes informés des circonstances historiques du drame dont ce premier tableau forme en quelque sorte le prologue. Deuxième tableau : l'enfance. Au milieu de la scène, un arbre immense, un saule, m'a-t il semblé, et, derrière, un ou deux plans très simplifiés pour indiquer le paysage de Domrémy. Jeanne d'Arc a douze ans. Ses petites amies jouent autour d'elle. On ne voit pas ses moutons, mais on entend son chien aboyer. Des réfugiés paraissent, en fuite devant les Anglais. Une vieille femme meurt sous nos yeux. Et, tout à coup, l'arbre s'entr'ouvre et saint Michel se montre à Jeanne qui comprend alors d'où venait la voix par laquelle elle s'était sentie à diverses reprises appelée. Saint Michel, tout étincelant dans son armure, les ailes éployées et dressées, lui tient un discours préparatoire :

Oui, dans le bruit du vent et dans la chute d'eau,
Derrière tous les sons vers toi je faisais route,
Et maintenant j'arrive, écartant leur rideau.
Lève la tête, enfant, et contemple
Ce feu qui m'environne et dans lequel je vis.
De l'humble arceau j'ai fait la voûte de mon temple,
    Et du vieux sentier mon parvis.
Mon nom, celui surtout du maître qui m'envoie,
Plus tard tu les sauras pour ta peine et ta joie.
Aujourd'hui je ne veux que montrer à tes yeux
Mon armure et mon glaive et mon poing glorieux,
Afin que dans ton cœur cette image étincelle
Et que, sentant planer sur tes nuits ma grande aile,
Soupçonnant quel espoir le ciel a mis en toi,
Tu restes à filer sagement sous ton toit
Jusqu'au jour où grandie, obstinée, inflexible,
Tu courras à ton but comme un trait vers la cible.

L'Archange disparaît sur ces mots, laissant Jeanne extasiée, à peine consciente, au milieu des paysans terrorisés par les fifres et les trompettes des envahisseurs.

Troisième tableau : le départ. L'intérieur de la famille d'Arc. Le père, la mère, les fils sont décidément très inquiets des signes de folie mystique que donne Jeanne. Celle-ci rentre au logis, ramenant un pauvre qu'elle a rencontré en chemin, mais que

les siens écartent avec rudesse. Ici se place un des plus jolis passages de la pièce. Jeanne s'attendrit sur les mains de sa mère, et il n'y a dans cet attendrissement aucune naïveté, je vous assure. On pense à l'émotion que pourrait ressentir, devant les mains toutes durcies et crevassées de sa vieille mère demeurée aux champs, une jeune étudiante fortement teintée de littérature. Le morceau, je le répète, est très beau, mais dire qu'il indique la moindre naïveté chez Jeanne, non ! D'ailleurs, d'un bout à l'autre de la pièce, sauf au tableau de l'enfance, l'héroïne porte cet air de supériorité, de lucidité, d'autorité, de volonté, d'intelligence, qui est à cent lieues de la naïveté, et qui caractérise toutes les créations de Mme Simone. Est-ce le poète qui est trahi par l'interprète ? Est-ce le poète qui, malgré qu'il en eût, s'est trahi lui-même sous l'influence de l'interprète ? Nous n'en pourrons juger qu'à la lecture. Pour le moment, il faut nous en tenir à une constatation dont l'évidence, l'autre soir, sautait aux yeux ; la Jeanne d'Arc de M. Porché manque complètement d'ingénuité. Et quelle inquiétude, quelle agitation, quelle fébrilité ! Surtout, quelle éloquence ! Que de discours ! On a peine à imaginer une Jeanne d'Arc si encline à pérorer. Tout le drame se passe en paroles et, à la réflexion, il ne pouvait en être autrement. Là réside le défaut essentiel d'un thème dramatique dont l'auteur devait éliminer l'élément anecdotique, trop connu, pour n'en dégager que la spiritualité. Hélas ! la spiritualité, au théâtre, résiste difficilement à la tentation de s'exprimer en paroles nombreuses. Les jeunes dramaturges ont abusé des « silences ». C'est un abus qu'on ne reprochera point à M. Porché. Il n'y a pas un silence, dans la *Vierge au grand cœur*. Je me trompe, il y en a un tout à la fin, comme nous le verrons dans un instant. Car nous n'en sommes encore qu'au troisième tableau. Toute la famille d'Arc s'est allée coucher, Jeanne a fait entrer son pauvre et l'a installé sur son matelas où il s'est endormi. Alors, le toit de l'humble chaumière s'entr'ouvre et saint Michel reparaît, entouré d'anges. Il insiste fortement et non sans imiter de Max, pour que Jeanne aille rejoindre Baudricourt à Vaucouleurs. Elle hésite, elle supplie qu'on la laisse, puis, brusquement, se décide et s'élance au dehors en poussant des cris à réveiller toute la maison.

Quatrième tableau : Chinon, Jeanne reconnaît le roi dissimulé au milieu de ses courtisans. Excellent, le roi. Un peu poussé en

charge, mais excellent. Mes compliments à l'acteur Pierre Blanchar, et une petite question : sait-il qu'il ressemble d'une façon frappante au regretté chanteur comique Fortugé ? Cinquième tableau : Orléans. Nous sommes sur les remparts, au milieu des soldats, tout habillés de neuf et aux ferblanteries bien astiquées. Les chefs, le bâtard d'Orléans, le maréchal de Boussac, Gilles de Rais, sont timides, hésitants, peu confiants, peu entreprenants, plutôt portés à prolonger les opérations qu'à les abréger. Mais Jeanne leur fait la leçon et enflamme le courage des soldats par ses discours. Nouvelle apparition de saint Michel qui vraiment, cette fois, n'avait aucune raison de se déranger. Aux armes ! Jeanne brandit son épée en poussant de véritables clameurs.

Sixième tableau : Reims. Le sacre vient d'avoir lieu. Le peuple est en fête. Jeanne, le roi et les seigneurs s'apprêtent à banqueter. Survient le père de Jeanne dont la rusticité matoise provoque des sourires. Jeanne ne laisse pas passer cette occasion de faire encore une fois la leçon à son entourage. Restée seule avec le roi, elle l'invite à poursuivre sans désemparer le cours de ses succès. Mais le roi, qui n'est pas pressé d'affronter de nouveaux combats, s'esquive silencieusement, tandis que Jeanne est emportée par des flots d'éloquence sans cesse renaissants. A ce tableau, elle porte un somptueux costume de cour d'un goût tout oriental. Il ne lui manque guère que les babouches, ce qui dément d'une façon assez étrange les propos belliqueux qu'elle tient au roi. Septième tableau : la seconde supplication de sainte Geneviève. Nous sommes ramenés aux limbes, d'où sainte Geneviève élève vers Dieu une supplication qui est en même temps un exposé des faits survenus depuis Reims, puisque le tableau suivant va nous transporter sans autre transition à Rouen, dans la prison où Jeanne, condamnée au bûcher, passe sa dernière nuit. Des démons la visitent dans son sommeil, puis une troupe d'anges et de saintes parmi lesquels on s'attend à voir saint Michel, mais ce dernier, trop occupé à guerroyer pour le roi de France, s'est fait remplacer par saint Gabriel, plus pacifique, plus doux, non moins éloquent. Cependant, le jour pointe, la porte de la prison s'ouvre, le bourreau entre. C'est ici que se place le « silence », l'unique « silence » de la pièce : Jeanne marche vers le bourreau qui, les bras croisés, la regarde s'approcher

sans rien dire, et elle lui met la main sur l'épaule : « Bonjour, Thierrache ! » Rideau.

Est-il bien nécessaire maintenant de démontrer que M. François Porché a échoué dans son effort d'écrire une pièce « qui ne fût pas une simple succession de tableaux ». Et quant au triomphe de la « naïveté », nous avons vu ce qu'il en fallait penser. Mme Simone a toutes les qualités, tous les dons, sauf la candeur, et je doute fort que la lecture donne sur ce point une impression très différente. La Jeanne d'Arc de M. Porché parle trop et trop bien. C'est une femme forte, une femme de tête. Ce n'est pas une vierge ignorante et illuminée. Après cela, il ne me reste que des louanges à faire à l'auteur et à son interprète. Leur effort a réussi dans toute la mesure où ce succès pouvait raisonnablement être escompté, et même au delà. M. Porché sait rimer de beaux vers, et Mme Simone les sait admirablement déclamer, et tous deux, l'un dans son style, l'autre dans son jeu, semblent disposer du même double clavier ; le clavier romantique, le clavier Sarah Bernhardt, le clavier Rostand, et le clavier plus moderne, plus sourd aussi, plus près de l'âme, plus vrai, plus émouvant, peut-être aussi plus cérébral, le clavier Simone, le clavier Porché. Le passage d'un clavier à l'autre est parfois si sensible qu'il entraîne un changement de rythme. Mais ceci est trop subtil pour que je me risque à y insister.

Nous assistons depuis quarante ans à un divorce, qui va s'aggravant entre la poésie et le théâtre. Notre sentiment de la poésie, tout imprégné de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé, s'accommode de moins en moins des exigences de la scène. Si quelqu'un était capable de remonter ce mouvement et de prouver par un chef-d'œuvre que poésie moderne et théâtre ne sont pas des termes irréductiblement contradictoires, M. François Porché serait ce poète-là. Une telle pensée ne peut malheureusement se formuler qu'au conditionnel.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Anatole Leduc : *Thermodynamique, énergétique, théorie cinétique des gaz*, Doin. — Jean Becquerel : *Cours de physique* ; *I, Thermodynamique*, Hermann. — J. A. Ewing : *Thermodynamique*, traduit par R. Duchène, Gauthier-Villars. — Georges Urbain : *L'énergétique des réactions chimiques*, Doin. — Mémento

La thermodynamique est une branche de la physique, qu'on peut définir, en suivant d'aussi près que possible l'étymologie de ce mot : la production de puissance mécanique aux dépens de la chaleur. L'initiateur génial de la thermodynamique fut l'ingénieur français Sadi Carnot (le fils de l'« organisateur de la victoire »), qui publia en 1824, il y a juste un siècle, un mémoire intitulé : *Réflexions sur la puissance motrice du feu.* Ces réflexions étaient tellement abstraites et profondes qu'elles mirent cinquante ans à être bien comprises des spécialistes de la physique théorique et qu'elles devaient révolutionner les conditions mêmes de l'industrie contemporaine. Les idées de Sadi Carnot peuvent se résumer, comme l'ont fait remarquer au début de ce siècle Paul Langevin et Jean Perrin, en un principe général d'*évolution*, qui fixe le sens des transformations de l'univers : l'univers évolue toujours, de lui-même, dans un sens tel que l'énergie utilisable diminue. C'est là ce qu'on appelle encore la « dégradation » ou la « dissipation » de l'énergie, d'où découle l'impossibilité du mouvement perpétuel.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le principe de Carnot ne possède qu'une vérité statistique, une vérité de moyenne (Boltzmann, 1844-1906) ; que seuls les phénomènes à notre échelle lui obéissent ; mais qu'il ne saurait être question de l'étendre ni aux mouvements moléculaires, ni aux mouvements intratomiques.

Au principe d'évolution, se superpose un principe de *conservation*, pressenti par le Français Séguin, mais énoncé avec précision grâce aux efforts des Allemands Robert Mayer et Helmholtz et de l'Anglais Joule. C'est le principe de la conservation de l'énergie, qui ne s'applique peut-être pas aux mouvements intratomiques, mais qui se confond avec la loi de la conservation de la matière, due à Lavoisier, ainsi que Langevin et Einstein l'ont montré à peu près à la même époque (1905), indépendamment l'un de l'autre (inertie de l'énergie).

Ainsi la thermodynamique a une portée générale : elle règle le bilan des phénomènes qui nous entourent, qu'ils soient physiques, chimiques ou même biologiques. De cet angle, le nom général d'*énergétique* convient mieux à cette introduction à l'étude de la science. Toutefois, les deux principes précédents, celui de Carnot et celui de Mayer, renferment encore une cer-

taine indétermination, qui fut comblée par Walter Nernst, en conformité avec la théorie des quanta de Planck ; ce principe de Nernst, relatif aux propriétés de la matière aux très basses températures, joue, vis-à-vis du principe de Carnot, à peu près le même rôle que la doctrine de l'inertie de l'énergie par rapport au principe de Mayer.

§

Telles sont les idées directrices qui doivent inspirer un traité moderne de thermodynamique. Et ce n'est malheureusement pas le cas du livre récent d'Anatole Leduc, **Thermodynamique, énergétique, théorie cinétique des gaz**, qui eût été honorable s'il eût paru cinquante ans plus tôt. Qu'on ne se méprenne pas sur mon opinion : il m'arrive souvent, dans cette rubrique, de mettre au pilori certaines publications qui fourmillent d'erreurs grossières. Je n'en dirais certes pas autant de l'ouvrage de Leduc : les énoncés classiques y sont correctement reproduits, et l'auteur ne se trompe pas dans les calculs des dérivées partielles. On a pu dire, sous forme de boutade, que le physicien Victor Regnault (1810-1878), par son étroitesse d'esprit, par sa myopie intellectuelle, était responsable — en dégoûtant ses élèves de la physique — de la magnifique génération de mathématiciens français, qui a proliféré après lui. On pourrait ajouter que Leduc, c'est Regnault se survivant à lui-même ; et on conçoit tout le mal que peut causer un enseignement de la Sorbonne, qui tient caché — inconsciemment ou de parti pris, je ne saurais dire — le véritable état de la science.

Le tome II du *Cours de Physique* d'Ollivier est de beaucoup supérieur au livre précédent ; mais je préfère encore la **Thermodynamique**, que vient de rédiger Jean Becquerel, professeur au Muséum : c'est un exposé excellent, imbu à chaque page des conceptions modernes. Une seule omission à mon sens : il eût été bon que l'auteur mentionnât en quelques lignes (dans son avant-propos relatif à la mécanique) la découverte fondamentale que nous exposa Langevin au Collège de France (1921-1922) et suivant laquelle toute la mécanique peut se déduire du principe de la conservation de l'énergie, combiné au principe de relativité. L'ouvrage de Becquerel est celui qui convient le mieux au lecteur, quelque peu mathématicien, qui tient à se faire une

idée précise de l'ensemble de l'énergétique ; il y trouvera par surcroît l'essentiel sur la théorie des machines frigorifiques, de la machine à vapeur, des moteurs à gaz et à explosion.

§

Les deux livres dont il me reste à parler exposent, eux aussi, les principes de la thermodynamique, mais ils sont plus spécialement consacrés, l'un aux applications industrielles, l'autre aux réactions chimiques.

La **Thermodynamique** de J.-A. Ewing, professeur à l'Université de Cambridge, a paru il y a quatre ans, et R. Duchène nous en donne aujourd'hui une bonne traduction : il a bien fait, de convertir les unités baroques des Anglo-Saxons en unités habituelles sur le continent et il aurait pu, je crois, user de la même liberté vis-à-vis des notations algébriques. L'exposé d'Ewing est très « physique », et on y trouvera des renseignements précieux, tant sur les sujets que Jean Becquerel ne pouvait qu'effleurer que sur d'autres questions connexes, comme les jets et les turbines.

Georges Urbain nous rend un grand service en publiant les leçons qu'il a professées à la Sorbonne sur **l'Energétique des réactions chimiques**. Des idées précises sur l'affinité chimique devraient désormais faire partie du bagage intellectuel de tout homme cultivé : on trouvera chez Urbain des conceptions fort originales sur les rapports entre la contrainte chimique, la catalyse et l'équilibre chimique mobile. La fin du volume s'occupe des conséquences de la règle des phases et de l'application du principe de Nernst. Cet ouvrage, écrit par un chimiste éminent, intéressera ceux qui veulent comprendre tout ce que renferment de suranné les barrières traditionnelles échafaudées entre les sciences.

MÉMENTO. — Pour les lecteurs qui auraient déjà entre les mains les *Réflexions sur l'utilisation future des énergies naturelles*, par Maxime Vincent [Fischbacher], l'auteur de la brochure propose des principes et des engins qu'il « n'a pas soumis à l'expérimentation ». Par malheur, il ne possède aucune idée théorique exacte ; tantôt il aboutit à des mouvements perpétuels, tantôt à des impossibilités évidentes de réalisation Il ne sait « dans quel domaine de la connaissance il faudrait ranger cet opuscule ». Je vais le lui dire : à côté des *découvertes du savant Cosinus*, qui ont charmé notre enfance. Mais, même à ce point

de vue, le travail de Maxime Vincent est imparfait : son style n'est pas assez alerte, et il admet sans plaisanter tout ce que son imagination lui suggère.

A propos de ma chronique sur les prix Nobel (*Mercure de France* du 15 janvier), il m'est agréable d'enregister un écho venu de Gœttingen, dû à l'éminent savant Max Born, directeur de l'Institut de Physique : « Je me suis infiniment réjoui, écrit-il, de votre compte rendu, en y constatant que vous faites si peu de cas des susceptibilités nationalistes de certains de vos compatriotes et que vous voyez, dans le nombre important des lauréats allemands, une récompense des grands efforts faits dans notre pays pour l'avancement de la science. Malheureusement, une telle objectivité est encore rare aujourd'hui : je n'en suis que plus heureux, car ce serait mon vœu le plus cher que tous les serviteurs du travail scientifique puissent former une grande famille. »

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Ch. Fiessinger : *Les Défauts, réactions de défense*, A. Maloine, éd. 1924. — Dr Maurice de Fleury : *L'angoisse humaine*, les Éditions de France. — Dr Ph. Ledoux : *Les médecins mobilisés (les héros et... les autres)*, Berger-Levrault, éd. — Dr G. de Parrel et Mme Georges Lamarque : *Les Sourds-Muets* (étude médicale, pédagogique et sociale), les Presses universitaires de France. — Dr Ed. Retterer : *Eléments d'Histologie*, Payot, éd. — Serge Voronoff : *Greffes animales* (applications utilitaires au cheptel), G. Doin, éd. — Mme P. Greyfié de Bellecombe : *Pratique de l'alimentation et de l'hygiène du Nourrisson*, A. Maloine, éd. — O. Forel : *La Psychologie des névroses*, Kundig, éd., Genève, — Dr H. Feuillade : *Conseils aux nerveux et à leur entourage*, E. Flammarion, éd.

Le dernier livre du Dr Ch. Fiessinger, **les Défauts, réactions de défense**, est d'une grande richesse. Il est composé d'une infinité de chapitres condensés, dont chacun pourrait être développé en de longues pages. L'idée pénétrante essentielle est que les défauts sont attachés à la nature de l'homme comme les symptômes à la maladie. Le malade se défend par les signes de son affection comme le médiocre par la mise en œuvre de ses défauts. La fièvre est l'arme contre l'infection, comme l'envie contre le succès d'autrui, etc...

L'éminent médecin psychologue distingue les défauts à prédominance organique, les défauts à prédominance affective et les défauts à prédominance intellectuelle. L'analyse d'un tel livre est difficile. La grappe est lourde, et les grains ensoleillés et gonflés à souhait. La conclusion ne manque pas de saveur.

Le défaut familier est celui qu'en toute sincérité l'intéressé prétend ne pas avoir... L'avare et le jaloux ne le sont pas, l'homme mal élevé parle de son éducation, le paresseux de sa besogne, et le malade qui sonne sa garde dix fois par nuit insiste sur la facilité des soins dont il est l'objet.

On croit être quelqu'un, mais on est toujours autre qu'on ne croit. C'est la définition du *bovarysme* de mon ami, Jules de Gaultier.

L'anxiété est à la mode depuis quelques années. Dupré, en soulignant les traits de la constitution émotive, avait poussé ses élèves vers l'étude de l'affectivité. Le volume de Devaux et Logre sur *les anxieux* a fait époque. La guerre nous a valu une littérature médicale très riche sur la question. Georges Dumas, Raymond Mallet, Achille Delmas, Jean Lépine, Léri, Heckel, etc..., ont publié des travaux importants. Je cite, avec une estime particulière, l'ouvrage de Paul Hartenberg sur *les Psychonévroses anxieuses et leur traitement*. Malgré cette abondance et cette qualité, **l'Angoisse humaine**, du Dr Maurice de Fleury, comble une lacune. Le médecin lettré et généreux qui a écrit ce livre nous fait parcourir avec un art consommé le domaine tourmenté des anxiétés. Certaines pages sont dignes d'une anthologie. Maurice de Fleury est, avec Ch. Fiessinger, un de nos meilleurs philosophes médicaux. L'élégance et la clarté de son style prouvent que les très grands savants, comme l'affirmait Remy de Gourmont, sont facilement d'excellents écrivains. A côté de ses publications purement techniques de neuropsychiatrie, ses beaux ouvrages sur *l'âme du criminel, le corps et l'âme de l'enfant*, et surtout sa magnifique *Introduction à la médecine de l'Esprit*, ont acquis droit de cité dans les meilleures bibliothèques. Je ne puis, ici, entrer dans le détail de son dernier livre, ni montrer comme je le voudrais combien sa psychologie de plain-pied est supérieure aux théories qui sentent l'huile de la lampe de bien des philosophes officiels. Je le regrette profondément.

J'ai été nettement déçu par le livre du Dr Ph. Ledoux sur les **Médecins mobilisés (les héros et... les autres)**. L'auteur « Prix Legendre, de la Société médicale des Hôpitaux », fait suivre son nom des indications suivantes : 107e R. I., 3e bis Zouaves, 275e R. A. Ç. J'attendais d'un lauréat ayant ainsi combattu... ce que le titre promettait. En réalité, son livre est un

manuel technique où l'auteur, à côté de quelques idées personnelles, tient compte des travaux officiels du Service de santé, pour mettre en valeur les agrégés et les militaires de carrière. Les... *autres*, ce sont les médecins de campagne responsables de tout... ce qui fut mal. Pourquoi discuter ici ? Ce livre plaira à certains, précisément par ce pourquoi il me déplaît. Je ne tire, certes, aucune gloire d'avoir vécu d'août 1914 à mars 1919 au « vrai front », mais j'avoue que les meilleurs médecins-soldats que j'ai vus ont été précisément des médecins de campagne. Nos statistiques ne seraient pas concordantes. La chose est fréquente en médecine.

L'étude médicale, pédagogique et sociale que le Dr G. de Parrel et Mme Georges Lamarque ont consacrée aux **Sourds-Muets** est une très noble et très complète étude que j'ai lue avec une certaine émotion. C'est la première fois que la question du Surdi-Mutisme est traitée dans toute son ampleur, grâce à l'heureuse collaboration d'un médecin otologiste et d'un professeur spécialisé dans l'enseignement des sourds-muets. Il y a, en France, 35.000 sourds-muets qui sont pour beaucoup des victimes de la syphilis héréditaire. Les auteurs montrent que le point capital de l'organisation préventive contre la déchéance acoustique héréditaire est la lutte méthodique contre la transmission aux enfants de l'infection syphilitique, et l'identification précoce de l'hérédo-syphilis chez le nouveau-né et le nourrisson. On éviterait beaucoup de surdi-mutités acquises, si on défendait les enfants plus efficacement contre la méningite cérébro-spinale, l'otite moyenne suppurée, les infections rhino-pharyngées, les labyrinthites. Dans l'antiquité, les sourds-muets n'avaient pas de place dans la société ; esclaves, ils tournaient souvent la meule. A la Renaissance, au XVIIe siècle, quelques rares esprits, Jérôme Cardan, Pedro Ponce, Wallis, s'occupèrent d'eux ; mais le grand bienfaiteur et initiateur fut l'abbé Jean de l'Epée (1712-1789), inventeur du système des signes méthodiques. Un autre Français, J.-R. Péreire, inventa l'éducation par la parole ; si bien que toute cette pédagogie spéciale est française. L'Institution Nationale des Sourds-Muets a adopté justement la méthode orale perfectionnée par les Bébian, Itard, de Gérando, Valade-Gabel, Ordinaire, Vaïsse. Les résultats sont réconfortants. Le nombre est grand des sourds-muets dont la valeur sociale n'est pas négli-

geable, et les auteurs du livre ont le droit d'exposer avec orgueil les succès de cette admirable pédagogie spéciale. Le Dr G. de Parrel et Mme Georges Lamarque citent de nombreux sculpteurs et peintres, parmi lesquels Morice, Hamar, P. Choppin, R. Princeteau, etc..., rappellent les salons spéciaux de 1912 et 1922, énumèrent les Congrès, les journaux, les Foyers, les Clubs sportifs. Leur livre est réconfortant et générateur d'énergie.

Le professeur Ed. Retterer poursuit depuis quarante ans, à la Faculté de Médecine de Paris, ses recherches d'histologie et d'histogénèse. Ce grand savant enseigne avec une grande clarté qui se retrouve dans les **Éléments d'Histologie** que vient d'éditer la maison Payot. Dessins, microphotographies, schémas aident parfaitement à comprendre. Une place importante est réservée à la connaissance des conditions dans lesquelles les éléments vivants acquièrent leur plein développement, ainsi que de celles où ils dépérissent.

Ceux que la question de la **Greffe animale** intéresse liront avec le plus grand profit l'ouvrage que le Dr Serge Voronoff consacre à ses applications utilitaires au cheptel. Les nombreuses photographies sont concluantes.

Dans sa **Pratique de l'Alimentation et de l'Hygiène du Nourrisson**, Mme P. Greyfié de Bellecombe a tenu, surtout, à être utile aux mères de famille. Elle a voulu, non pas exposer des idées nouvelles ou des méthodes particulières, mais contribuer à faire connaître très simplement les données pratiques de la puériculture. Elle précise la technique, elle cherche — et réussit — à la rendre aussi simple et complète que possible. Dans la bourgeoisie, presque autant que dans le peuple, trop de mères ignorent les principes essentiels de l'hygiène du premier âge. Combien d'enfants doivent de graves affections aux préjugés de leurs parents. Mme Greyfié de Bellecombe redresse ces dangereux préjugés. Elle s'est constamment tenue sur le terrain pratique et je l'en félicite.

Le Dr. O.-L. Forel, dans son intéressant volume sur **la psychologie des névroses**, montre que, quand les spécialistes cessent de décrire et cherchent des explications, chacun peut donner la sienne. C'est la grande faiblesse de la neuro-psychiatrie. Ceci ne veut pas dire que son livre ne soit pas curieux et profi-

table au neurologiste. Forel accepte les idées de Freud sur la psychoanalyse.

La qualité principale du livre du Dr H. Feuillade : **Conseils aux nerveux et à leur entourage**, est la simplicité. L'auteur écrit en familier des malades et non en théoricien. L'influence de l'entourage sur les émotifs, les neurasthéniques et les névrosés, est souvent des plus nocives. La meilleure façon de soulager un nerveux est d'éduquer le milieu dans lequel sa névrose s'est développée.

Mémento. — Dr Marcel Bouvier: *La forme hématurique du syndrome entéro-rénal*. Cette excellente thèse inaugurale est consacrée à certaines hématuries, de cause restée jusqu'ici le plus souvent, inexpliquée, et qui relèvent d'une infection urinaire à point de départ intestinal. L'agent causal en est, généralement, le colibacille.

Cette forme d'hématurie (sang dans les urines) jusqu'alors le plus souvent méconnue comme étiologie, peut donner lieu à une série d'erreurs, et l'on portait jusqu'ici le diagnostic soit de tuberculose latente, soit de calculs avec radiographie négative, soit de cancer, soit d'hématurie essentielle « sans cause ». Le Dr Heitz-Boyer et son élève Bouvier, en mettant en évidence l'étiologie intestinale et en montrant que *la thérapeutique doit être intestinale*, permettent de tranquilliser et de guérir les malades. — René A. Gutmann : *Le traitement du paludisme*, Monde médical, 1924, n° 655. — Dr. A. Fruhinsholz : *Les droits physiologiques du nouveau-né* (leur méconnaissance sociale). Imprimeries A. Humblot et Cie, Nancy (Extrait de la *Revue médicale de l'Est*, 15 septembre 1924). — Dr. L. Sasportas : *La lèpre dans les établissements français de l'Océanie*. Papeete, imprimerie du Gouvernement. — Exposé des efforts tentés pour soigner et isoler les lépreux. Description alerte du « village de ségrégation », de la Léproserie de la jolie vallée d'Orofara où ont été isolés les lépreux de la colonie de Tahiti et de ses dépendances. Difficulté de maintenir l'isolement. « Les habitants sains de la vallée prirent progressivement l'habitude de venir passer leurs soirées à la léproserie. On y faisait de la musique, accordéon, guitare, mandoline... On y mangeait ensemble les rations distribuées le matin par une Administration généreuse. On y buvait, quelquefois jusqu'à en perdre la raison, le jus d'oranges récemment fabriqué. Bref, on s'efforçait de tempérer de mille façons l'isolement dans lequel on voulait maintenir les malades... Ces derniers d'ailleurs ne se faisaient pas faute de parcourir certains soirs la vallée, fournissant un argument de plus à ces observateurs qui ont déclaré que, dans la lèpre comme dans la tuberculose, l'instinct génésique acquiert une acuité anormale. »

Dr PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Weill : *Histoire du mouvement social en France, 1852-1924*, Alcan. — Paul Louis : *Le Syndicalisme français, d'Amiens à Saint-Etienne, 1906-1922*, Rivière. — Paul de Rousiers : *Les Grandes Industries modernes*, Armand Colin. — Gina Lombroso : *La Femme aux prises avec la vie*, Payot.— Henriette Charasson : *Faut-il supprimer le Gynécée* ? Plon. — Mémento.

La nouvelle édition du grand ouvrage de Georges Weill : **Histoire du Mouvement social en France 1852-1924**, sera consultée avec fruit par tous ceux qui s'intéressent à cette grave question. L'édition précédente datait de 1910 ; celle-ci narre tous les faits de guerre et d'après-guerre, et en est très précieuse. L'auteur s'efforce d'être objectif, et il est rare qu'on puisse lui adresser des reproches à ce sujet. Je lui en adresserai un pourtant, à propos des trois écoles entre lesquelles il partage le mouvement social contemporain : l'école libérale-classique, l'école socialiste-révolutionnaire et l'école interventionniste réformiste. Parlant en effet de la première, il la déclare en déclin et ne gardant quelque influence que parce qu'elle a l'appui du grand patronat et de quelques grands journaux du soir. Il est regrettable qu'un homme de la valeur de M. G. Weill s'exprime ainsi. L'influence d'une doctrine ne tient pas à des appuis extérieurs et quelquefois compromettants, mais à la solidité et à la vérité de ses propositions. Il y a une science sociale, économique, financière, voilà le premier point ; et il y a, en face d'elle, d'une part des gens qui la connaissent, ce sont les économistes, et d'autre part des gens qui ne la connaissent pas, ce sont les socialistes. Si l'école classique libérale est vraiment en déclin, cela prouve tout simplement que le nombre augmente des gens qui parlent de ce qu'ils ne savent pas et qui pensent que les faits se plieront de la façon la plus docile à leurs désirs. Quand il s'agit de névropathes courant de charlatan en charlatan, ça n'a pas d'importance. Mais quand il s'agit d'illuminés se croyant en possession de la panacée sociale et s'efforçant de la faire ingurgiter par force aux passants, c'est beaucoup plus dangereux ! Les économistes, eux, ont du moins cet avantage de ne vous forcer à rien du tout et de se contenter de vous donner l'explication de votre mal et l'indication du traitement : libre aux malades de suivre ou non leurs ordonnances; eux, comme tous les savants, ne font appel qu'à la vérité et à l'expérience.

Du livre précédent on pourra rapprocher celui de M. Paul Louis, **Le Syndicalisme français, d'Amiens à Saint-Etienne, 1906-1922,** qui complète un volume antérieur, *Histoire du Mouvement syndical en France, 1789-1910*. L'auteur, quoique communiste, vise aussi à n'être qu'objectif, et les historiens futurs pourront consulter avec fruit, mais non sans précautions, le récit qu'il fait des toujours renaissantes discordes de la C. G. T. et de la C. G. T. U. et de leurs sous-C. G. intérieures.

Au surplus, tous ces bouillonnements politiques ne peuvent être qu'inutiles ou nuisibles au progrès économique. Le vrai mouvement social, le seul qui compte, est celui des inventions scientifiques, des explications techniques et des productions industrielles. Et c'est pourquoi aucune étude ne dépasse en intérêt la grande enquête que M. Paul de Rousiers mène sur **Les grandes Industries modernes** et dont le premier volume vient de paraître.

Ce volume est consacré aux industries fournissant une source d'énergie largement utilisée : *Industrie houillère, Industrie pétrolière, Industrie hydro-électrique*. Trois autres volumes étudieront la Métallurgie, les Textiles, les Produits chimiques et les Transports maritimes, et nous aurons ainsi, sous la signature d'un des spécialistes les plus autorisés de l'économie politique et sociale, un tableau de l'activité laborieuse du pays, qui sera autrement sérieux et précieux que les calembredaines de nos politiciens travaillistes.

Ces trois industries ont pour nous Français le caractère commun d'être déficitaires, en ce sens que nous ne produisons pas assez de charbon pour nos besoins, encore moins de pétrole, et que nos sources d'hydro-électricité ne suffisent pas à compenser ce qui nous manque. Pour la houille, nous devions avant la guerre importer 20 millions de tonnes, car nous n'en extrayions que 40 sur les 60 qui nous étaient nécessaires ; depuis la guerre nous avons, grâce à la Sarre, amélioré notre situation, mais si nous n'avons plus besoin que de 13 millions de tonnes de houille au lieu de 20, nous manquons de 10 millions de houille à coke au lieu des 4 qu'il nous fallait seulement en 1913. Pour le pétrole, nous produisons environ 50.000 tonnes quand nous en consommons près de 1 million et demi ! Enfin pour la houille blanche,

nous n'aurons jamais que 5 millions de chevaux-vapeur sur les 135 dont peuvent disposer l'Europe et l'Amérique du nord, et, sur les 16,8 millions aménagés actuellement, nous ne disposons que de 1,7. Il faudrait que nous découvrions des gisements houillers ou pétroliers dans nos colonies. Peut-être aussi le chiffre donné pour nos forces hydro-électriques est-il trop faible ; si l'Italie peut disposer de 8 millions de c. v. et l'Espagne de 6, la France qui, est moins sèche, devrait en avoir davantage.

Un autre trait commun de ces industries, c'est qu'elles prospèrent grâce à la concentration industrielle et à la concentration commerciale, donc grâce au capitalisme, et que tout ce qui est contraire au capitalisme ne pourra que les gêner ou paralyser. Or, comme elles sont la base de notre développement économique, tout gouvernement collectiviste ou communiste sera la mort brève ou lente de ces industries et de toute cette civilisation moderne dont nous sommes si fiers. C'est ce qui se voit en Russie en ce moment.

§

Sur la question féminine, qui prime toute autre en importance en science sociale, je ne sais si j'ai lu de livre plus intelligent et plus judicieux que celui de Mme Gina Lombroso : **La Femme aux prises avec la vie.** A chaque page, presque à chaque ligne chatoie quelque réflexion subtile, quelque notation délicate, quelque suggestion précieuse. Trop souvent, les livres de ce genre écrits par des dames sont unilatéraux ; celui de Mme Lombroso est étonnamment bilatéral, et je ne crois pas qu'on puisse juger plus impartialement les services et sévices réciproques des deux sexes. Il est d'ailleurs possible que mon opinion enthousiaste ne soit pas celle de la plupart des lectrices qui volontiers, je crois, prendraient plutôt le contre-pied des idées de l'autrice. Mme Lombroso, en effet, est restée fidèle à l'ancien idéal, la femme avant tout épouse et mère, comprenant qu'elle a intérêt à se soumettre à l'homme (ne serait-ce que pour se le soumettre) et mettant sa modeste et légitime gloire à bien mener son ménage et bien élever une nombreuse famille. Or la mode (et quoi de plus impérieux que la mode pour les dames ?) est à l'antipode : la femme avant tout libre et indépendante, prenant une profession pour ne dépendre de personne, se considérant comme l'égale (c'est-à-dire la supérieure) de l'homme, ne se mariant que pour divorcer à la moindre occasion

et préférant même l'union libre au mariage, n'ayant d'ailleurs que peu ou pas d'enfants, le droit à la maternité étant surtout pour elle le droit à la non-maternité, et passant ainsi jusqu'au bout sa vie à s'amuser aussi largement que possible, aux frais du mari ou de l'amant, bien entendu. Mais cet idéal, pour si plaisant qu'il soit à réaliser, n'est vraiment pas, il faut le reconnaître, d'une bien haute moralité ni d'un bien grand patriotisme, ni même d'une bien intelligente sociologie. La femme n'est ni supérieure ni inférieure à l'homme, elle est autre, car entre eux deux est quelque différence (hurrah pour la petite différence ! comme disait l'Anglais). Etant autre que l'homme, il n'est donc pas étonnant que ses goûts, ses aptitudes, ses buts soient également autres ; mais le fâcheux ici est que la femme, qui s'en aperçoit toujours sur certains points, le costume par exemple, ne s'en rend pas compte trop souvent sur d'autres points, la vie, le travail, le bonheur. La femme se figure que l'homme est plus heureux qu'elle, et qu'en vivant comme lui, elle sera aussi heureuse que lui, et tout son malheur découle de cette illusion qui vient elle-même de son peu de judiciaire. En réalité, la femme est née pour être d'abord amoureuse, et son tempérament médiocre la dessert ici, et ensuite pour être maternelle, et son actuelle dégénérescence morale la détourne d'avoir des enfants. Alors, que lui reste-t-il ? Le féminisme, le saphisme, l'onanisme et le snobisme; j'ai idée que même là elle doit être assez médiocre. Qu'elle s'en rende vite compte, et, le livre de Mme Gina Lombroso aidant, qu'elle revienne à une plus intelligente conception de son vrai bonheur, qui coïncide d'ailleurs avec celui des hommes, et celui des sociétés civilisées. Mieux vaut une femme mariée, même à l'ancienne mode des oies blanches, et aimant son mari, qu'une femme mariée à l'extrait de flirt moderne et n'aimant pas le sien, et j'irai jusqu'à dire que mieux vaut une courtisane ayant un enfant et l'élevant qu'une très honnête femme ne voulant pas en avoir.

Quand je disais que toutes les lectrices de Mme Lombroso s'irriteraient à lire son livre, j'exagérais certainement, et heureusement. D'abord Mme Marthe Borély, dont je signalais dernièrement ici le beau livre *La Décadence de l'Amour*, l'approuverait sans aucun doute. Et de même Mme Henriette Charasson dont je reçois un petit livre substantiel : **Faut-il supprimer le gynécée ?**

Celle-ci ne traite qu'une question précise : le travail à domicile ou au dehors pour la femme, mais le fait qu'elle se prononce contre le second prouve qu'elle aussi considère la femme comme avant tout « faite pour la maternité, faite pour le foyer » ; ce sont ses propres expressions. Or, on ne peut que l'approuver, et ce serait dans cette voie du développement et de la protection du travail à domicile que devraient agir les féministes sérieuses, car ce genre de travail prête trop au *sweating system*, quand il n'est pas organisé et contrôlé.

Mémento. — Albert Aftalion : *L'Industrie textile en France pendant la guerre*, Presses Universitaires. Ce docte volume fait partie des *Publications de la Dotation Carnégie pour la paix internationale*, et on ne peut que louer le Comité directeur d'avoir entrepris une colossale *Histoire économique et sociale de la Grande Guerre* (directeur général M. James Shotwell), dont la série française (président du Comité Charles Gide) comprendra une cinquantaine de monographies, y compris celle dont je parle en regrettant de ne pouvoir que la signaler. — J. Lhuillier : *Le Problème du franc*, Grenoble, Société scientifique de l'Isère. La question est plus d'actualité. M. Lhuillier a raison de dire qu'équilibre de la dette, consolidation (et mieux remboursement) de la dette flottante et arrangements (si possible) avec nos créanciers étrangers, sont les conditions du retour à la monnaie métallique, mais il a tort de désespérer de ce retour et de proposer dès maintenant la dévalorisation du franc ; ce serait faire faillite tout simplement ! Que l'auteur lise le travail de M. Charles Lallemand sur l'*Avenir du franc*, que je citais dans l'une de mes dernières chroniques, et sa terreur de la déflation se dissipera. On s'étonne d'ailleurs de le voir regarder le fléchissement des impôts en mai dernier comme une conséquence de cette baisse des changes étrangers qui résulta de la merveilleuse contre-offensive de M. de Lasteyrie ; si les résultats fléchirent en mai, c'est tout simplement qu'on n'avait pas trop voulu poursuivre le contribuable au moment des élections. — Justement M. de Lasteyrie, dans la *Revue de Paris* du 15 décembre, donne *le Bilan financier du Bloc National*. La Chambre 1914-1919 laissait le pays dans une situation très mauvaise avec un déficit budgétaire de 42.627 millions et un déficit commercial extérieur de 23.920 millions. En 1919 la Banque de France avait dû avancer à l'Etat plus que pendant l'année la plus onéreuse de la guerre, 8350 millions en 1919 contre 5.100 en 1917. En outre cette Chambre, introuvable à sa façon, n'avait pas voté d'augmentation d'impôts et avait établi, par contre, la journée de 8 heures qui allait réduire notre productivité quand il aurait fallu au contraire l'intensifier. La Chambre suivante arrive, et en quatre ans (1920-1924) le

déficit budgétaire est éteint (sauf 4 milliards provenant d'exercices périmés, donc de la gestion de la Chambre antérieure), le déficit commercial fait place à l'excédent, et, si la dette augmente de 96 milliards, c'est qu'il est nécessaire de faire face avec nos seules ressources à la restauration des pays dévastés, par suite de la mauvaise volonté de l'Allemagne, que l'occupation de la Ruhr allait d'ailleurs briser. En vérité, aucune Chambre n'a rendu au pays plus de services que celle dite du Bloc national. — Dans l'*Economiste européen* des 2, 9 et 16 janvier, M. René Théry brosse un tableau très instructif de *La Vie monétaire, financière et économique de la France en 1924*. En résumé, notre situation économique, celle qui vient du vrai pays travailleur, producteur et épargneur, est excellente et aucune nation n'aura peut-être donné un exemple de sagesse et de courage comme la nôtre depuis cinq ans. Dans cinq ou six autres ans, si nous avions continué, nous aurions vu blanchir au loin la sortie du tunnel. Mais la situation financière, qui elle dépend du pays politicien, braillard et trouillard, est médiocre et peut devenir franchement mauvaise. Depuis les élections du 11 mai, tout est compromis, équilibre budgétaire, avenir du franc, baisse de la vie chère, etc. Notre budget a été surchargé de plusieurs milliards de dépenses électorales, et la limite d'émission des billets de la Banque de France est atteinte ; nous sommes acculés à l'inflation ! Les remboursements à la Banque, très louables, sont opérés non pas avec les ressources du Budget (il aurait fallu y inscrire chaque année les 2 milliards promis) mais avec celles du Trésor, ce qui assèche notre Trésorerie. Les emprunts sont faits dans des conditions déplorables. Le dernier a produit 4 936 millions et la circulation financière n'a diminué que de 117 millions sur 40 milliards. Si nous continuons ainsi, la France sera ruinée, mais les cégétistes et communistes seront ravis !

HENRI MAZEL.

ANTHROPOLOGIE

Mendes Corrêa : *Os Povos primitivos de Lusitania*, A. Figuerinhas, Porto, in-8, nombreuses figures.

L'auteur de ce livre touffu et érudit sur les **Peuples primitifs du Portugal** est professeur à l'Université de Porto et directeur de l'Institut d'Anthropologie : c'est un savant connu internationalement pour de très nombreux mémoires spéciaux, des fouilles, des mensurations et surtout pour sa détermination d'une race du Portugal qui paraît bien spéciale en Europe et strictement localisée, qu'il a proposé de nommer la race *tagane* (*Homo afer taganus*) et que Quatrefages nommait la race de Muge, du nom des

kjoekkenmoedings où elle a été découverte. La plupart des auteurs y avaient vu des représentants préhistoriques des ancêtres des Portugais actuels. M. Mendes Corrêa a recommencé les mensurations avec les méthodes rigoureuses actuellement exigées, et il a reconnu que ces hommes de Muge n'appartenaient à aucun des types du sud de la France ni du reste de l'Europe, donc aux races ni de Neanderthal, ni de Cromagnon, ni de Chancelade, ni de Baumes-Chaudes ; et qu'ils n'étaient pas identiques non plus aux hommes de race dite méditerranéenne, ni enfin au type portugais moyen actuel.

Par contre, la race tagane présente des caractères négroïdes accusés (méso-platirhinie, prognatisme, indice tibio fémoral), quelques caractères australoïdes et même, mais atténués, des caractères qu'on retrouve chez les Pygmées de l'Afrique centrale. Cette découverte est, comme on voit, très importante, surtout si on la rapproche du fait qu'aux Baoussé-Roussé, près Menton, M. Verneau a discerné sur quelques squelettes des caractères négroïdes fort nets. D'où suivrait que, selon les faits actuellement connus, il a existé sur deux points au moins de l'Europe méridionale des races apparentées aux Nègres actuels, ou du moins à certains d'entre les types nègres modernes. Je suis persuadé que d'autres découvertes augmenteront le nombre des stations européennes où des Négroïdes ont habité ; j'ai émis ailleurs l'hypothèse que tout le nord de l'Afrique a dû être habité à l'époque néolithique par des Nègres et que les Blancs ne sont dans cette région que des tard-venus.

Quoi qu'il en soit, la race tagane appartient au paléolithique supérieur ; plus nombreux sont les crânes néolithiques découverts au Portugal ; ils accusent bien plus d'hétérogénéité ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que dès cette période on constate l'existence d'un grand nombre de métis, provenant du mélange de types caractérisés, et qui montrent déjà accusés la plupart des caractères qu'on discerne chez les Portugais actuels.

Ce sont ceux-ci qui sont en ce livre l'objet de l'étude la plus originale et la plus approfondie. M. Mendes Corrêa observe d'abord que dès l'époque luso-romaine, qui correspond, mais avec un peu d'avance, à notre époque gallo-romaine, le pays est à peu près partout peuplé d'un type méditerranéen ou ibéro-insulaire, apparenté au type néolithique de Baumes-Chaudes et qui,

malgré des infiltrations par terre ou par mer, a réussi à se maintenir jusqu'à nos jours.

Cette continuité à la fois raciale et géographique est, selon la remarque très juste de l'auteur, un fait à mettre hors de pair. Quiconque en effet s'est occupé de l'anthropologie de la France sait combien le moindre coin du territoire offre chez nous de superpositions de types irréductibles. La raison de cette continuité ne peut être cherchée simplement dans la situation géographique, ni dans la constitution physiographique du Portugal. Les frontières politiques de cet état sont artificielles ; son indépendance politique est en quelque sorte un hasard historique ; et quant à sa langue, elle ne s'est détachée du tronc latin que relativement tard ; le portugais ne doit d'avoir pris rang de langue parmi les dialectes ibériques qu'à des facteurs politiques ; sinon il aurait régressé devant le castillan autant que les autres dialectes, le catalan excepté, qui est une langue autonome dès les débuts, au même titre que le provençal.

En résumé, la nature des frontières du Portugal n'était pas telle que le type anthropologique dût être singularisé dans la mesure où il l'est en effet.

Des recherches de très nombreux savants portugais, dont les travaux sont cités avec soin par M. Mendes Corrêa, on peut conclure que le Portugais est en règle générale dolichocéphale, de taille moyenne, avec tendance à la petitesse plus qu'à la grandeur ; il a le front large, mais la face allongée, des arcades sourcilières basses, le nez étroit et allongé, la capacité cranienne élevée, etc. Je dois renvoyer au livre pour les détails. On y trouvera réduites en tableaux toutes les mensurations faites sur les Portugais depuis une cinquantaine d'années par d'excellents savants qui eurent jadis, eux aussi, une renommée internationale, Fonseca Cardoso surtout, qui a fait école. Ses successeurs ont étudié la quarantaine d'éléments anatomiques par lesquels se définit de nos des jours une « race ». M. Mendes Corrêa a personnellement fait enquêtes sur les indices des os du nez et de l'ouverture nasale.

Tous ces savants, au nombre de plus d'une vingtaine, et dont les mémoires ont été publiés pour la plupart dans les périodiques des sociétés savantes de Porto même, ont, petit à petit, constitué un portrait scientifique de leurs compatriotes ; aucune province de France ne peut s'enorgueillir d'un tel labeur local.

Il a été ainsi possible de discerner la nature des apports étrangers. D'abord, on peut éliminer la célèbre théorie selon laquelle les habitants de Lisbonne auraient du sang nègre, théorie due sans doute à quelque roman pseudo-scientifique fondé sur une déformation des trouvailles de Muge. Quant aux éléments brachycéphales qu'on distingue çà et là, il est aisé d'en discerner l'origine romaine ou alpine. Certes, les influences culturelles, à partir des Phéniciens et même avant, ont été, au Portugal, très nombreuses, l'influence française notamment. Mais M. Mendes Corrêa avertit avec soin qu'il faut prendre garde à ne pas confondre les deux ordres de faits. Les influences culturelles ont pu être apportées, et l'ont été en effet, par des groupes très peu nombreux, mais qui ont su s'imposer politiquement et intellectuellement aux occupants antérieurs du sol. Le nombre des métissages a été de tous temps si faible, que le fonds de la population n'en a pas été modifié. Donc, pendant on ne sait au juste combien de milliers d'années, la population du Portugal est restée homogène, et le pourcentage des déviations du type moyen normal est pratiquement infime. Ce type moyen, en outre, est bien une moyenne scientifique, les variations entre les deux extrêmes étant, elles aussi, relativement très faibles.

M. Mendes Corrêa conclut en s'excusant de ne pas apporter plus de certitudes. On trouvera, je crois, après avoir étudié ses tableaux avec soin, et en tenant compte des résultats spécifiquement négatifs, que ces conclusions sont un véritable gain pour la science. Avant le livre négateur de M. Pittard, analysé précédemment, je n'y aurais pas tant fait attention. Si M. Corrêa s'était contenté d'établir ses conclusions sur la forme du crâne, il aurait fallu rester sceptique ; mais il a, j'y insiste, tenu compte de tous les rapports ostéologiques à la fois, il a soumis ses méthodes et celles d'autrui à une critique incessante, il a ramené les chiffres de ses prédécesseurs aux normes modernes admises internationalement.

Son livre n'est donc pas seulement rempli de faits qu'on peut accueillir avec confiance; c'est aussi un modèle de discussion critique, et qui fait honneur à l'anthropologie portugaise.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Divers : *La politique coloniale de la France*, Félix Alcan, éditeur, Paris, 1924. — Mémento.

Il est devenu de mode depuis quelques années de publier, sur les questions dites « à l'ordre du jour », des sortes de consultations collectives.

Les éditeurs nous offrent ainsi sur un sujet donné et sans plan logique préalablement arrêté les opinions d'un certain nombre de personnalités élues pour leur compétence ou leur semblant de compétence. A une époque où, dans le domaine pictural, barbouilleurs cubistes et autres affirment que la composition est dépourvue d'intérêt, où, dans le domaine théâtral, les pièces deviennent une succession de *Sketches* et où, enfin, dans le domaine littéraire, des écrivains possèdant une certaine notoriété s'associent à quatre ou cinq pour écrire un roman, chacun des quatre ou des cinq ignorant ce que perpètrent ses voisins. A une époque pareille, vraiment délicieuse et dont nous n'apprécions pas assez les douceurs, il était fatal que les éditeurs, qui ne ratent pas une bourde à commettre, fussent portés à généraliser le système. Il a, ce système, on le devine, l'inconvénient grave d'enlever à l'ouvrage ainsi composé, si on peut dire, tout ce qui, jusqu'à présent, avait été considéré comme faisant la valeur d'un livre, à savoir l'idée générale qui en a dicté le plan, le corps de doctrine cohérent et rigoureusement personnel qui l'a inspiré, la méthode non moins personnelle qui en a rassemblé la documentation, le style enfin qui, de la première à la dernière page, lui donne sa forme et concrétise son esprit. Au lieu de tout cela qui, réuni, pouvait nous valoir une synthèse intéressante, nous avons maintenant des successions d'esquisses diverses et variées, quelque chose comme une conversation écrite de gens qui ne se connaissent pas et ne s'entendent point au sens propre du mot.

D'un point de vue critique un peu haut, c'est évidemment là un résultat désastreux. Mais cela vaut peut-être mieux que rien, néanmoins, et c'est pourquoi il convient de réserver bon accueil à **la Politique coloniale de la France**, recueil publié par l'éditeur Alcan et qui contient la reproduction de conférences organisées par la Société des élèves et des anciens élèves de l'Ecole libre des sciences politiques. Les conférenciers ont, d'ailleurs, été excellemment choisis. Tous, sans exception, savaient

de quoi ils parlaient. Selon le sujet traité, recueillons donc, ou plutôt, empruntons à chacun, sur le sujet qui lui avait été assigné, une opinion ou une pensée intéressante, et, sacrifiant au goût du jour, nous aurons ainsi tout ce qui se fait de mieux comme *puzzle* de doctrines coloniales. M. Brenier, un de nos meilleurs techniciens, secrétaire général de la Chambre de commerce de Marseille et auteur de ce merveilleux *Atlas indochinois* trop peu connu et pas assez imité (mis à jour et étendu à toutes nos possessions, il en eût constitué cet inventaire définitif si souvent réclamé !), M. Brenier a réalisé un véritable tour de force de concentration synthétique en faisant tenir en une cinquantaine de pages l'exposé complet des « Ressources des colonies françaises ». Il faut vraiment posséder à fond un sujet, en être vraiment maître, pour pouvoir le ramasser ainsi avec une précision sans lacunes ! La conclusion de M. Brenier, c'est que, dans nos colonies :

Soit qu'il s'agisse de ressources minières, de ressources alimentaires, des produits de l'élevage ou de la pisciculture, des oléagineux, des textiles, ou des produits forestiers et autres de toutes sortes, les richesses présentes ou virtuelles sont là. Mais il ne faut pas se dissimuler non plus un seul instant que leur mise en valeur demandera de grands efforts. Pour l'assurer, il faut, *avant tout*, par nos services d'hygiène, *augmenter la population*, nulle part suffisante, sauf dans les deltas du Tonkin et du Nord-Annam. Il faut organiser et bien doter, en hommes et en argent, les services techniques, surtout les services agricoles et le service des irrigations. Voilà pour la tâche agricole. Pour le reste, on peut se fier à l'initiative privée !

M. Léon Baréty, un de nos députés qui se sont attachés avec le plus de goût et de persévérance à l'étude des questions coloniales, a traité de « la politique indigène de la France ». Dans sa conclusion, il cite judicieusement M. Chailley déclarant que :

l'Angleterre n'a jamais admis ses colonies à être représentées dans le Parlement britannique. Elle leur a donné des libertés et des institutions locales plus ou moins développées, suivant que ces colonies renferment une proportion plus ou moins considérable de population blanche. Quant à une représentation dans le Parlement, rien, si ce n'est le droit, pour les sujets britanniques originaires des colonies, de se faire, s'ils le peuvent, élire par une circonscription métropolitaine. Tel fut cet Indien qui, le troisième dans l'histoire, représentait un quartier de Londres.

Fort de cette citation, M. Baréty en vient à constater que :

Les problèmes soulevés par la représentation politique comptent parmi les plus délicats de la politique coloniale. Deux principales considérations dominent la question : d'une part, la nécessité d'étendre progressivement, quand ils sont dignes d'en comprendre l'importance et l'usage, les droits politiques des indigènes ; d'autre part, la prudence qui s'impose, si l'on veut éviter les troubles que l'ignorance ou la passion d'hommes insuffisamment préparés au rôle d'électeurs ne manquerait pas de susciter si l'on voulait aller trop vite.

M. du Vivier de Streel est un de nos plus distingués et bien informés publicistes coloniaux. De 1917 à aujourd'hui, il a publié un certain nombre d'études toutes inspirées de cette préoccupation générale : l'aide à fournir par les colonies à la métropole pour son relèvement économique après la guerre, qui constituent un véritable trésor d'idées générales fort judicieuses. Que ne fut-il davantage écouté par les services publics! Dans la petite encyclopédie qui nous occupe, M. du Vivier de Streel parle de « l'outillage public et des communications avec la métropole ». Il n'y a pas de peine à établir que

faute de relations maritimes, notre production coloniale serait vite paralysée, car elle ne peut être utilisée par les consommateurs indigènes et locaux. Notre essor colonial dépend donc étroitement de l'activité des relations maritimes entre la France et ses colonies...

Malheureusement,

cette situation ne s'est guère amélorée depuis la guerre. La flotte française a pourtant beaucoup augmenté. De deux millions de tonneaux, elle est passée à 3 1/2. Mais une partie de la flotte est désarmée, parce que ses armateurs ne peuvent concurrencer les basfrets des navires étrangers qui, étant naturellement en surnombre, acceptent les taux les plus bas et peuvent plus aisément les consentir en raison des conditions plus favorables dans lesquelles ils se trouvent. Les Anglais, les Américains, les Japonais ne paient pas le charbon ou le mazout aussi cher que nous. Ils n'ont pas non plus la journée de 8 heures, ni les lourdes charges qu'entraîne notre législation maritime. C'est une situation grave et qu'il faut modifier à tout prix : nous ne devons pas être à la merci des armateurs étrangers...

M. Albert Duchêne, grand directeur politique au ministère des Colonies, fonctionnaire expérimenté, cultivé, et doublé d'un historien de réelle valeur, s'est attaché à dégager les principes de « notre organisation coloniale ». A propos de la fameuse oppo-

sition des doctrines, assimilation ou autonomie, il remarque d'abord qu'il faut se méfier de l'esprit de système :

Il y a bien des degrés dans l'autonomie et, d'un pays à un autre pays, l'assimilation n'est jamais parfaite. On aura beau légiférer, décréter à outrance, on ne changera pas le climat, les conditions extérieures de la vie.

Puis M. Duchêne constate que notre politique multiforme fut toujours souple et très libérale, qu'elle tendit dans l'ensemble vers une autonomie spéciale, surtout administrative et budgétaire, mais qu'elle ne doit pas

exclure l'accomplissement du devoir naturel qui appartient au pouvoir central, devoir de direction générale et de contrôle. C'est l'application d'une formule qui doit servir de guide à tout grand Etat de l'époque contemporaine, s'il ne veut pas s'exposer à la dislocation ou à la décomposition : on gouverne de loin, on administre de près.

M. Duchêne conclut justement que la France, dans son organisation coloniale, s'est montrée *beaucoup plus réaliste que doctrinaire*. C'est la stricte vérité ! les politiciens et les théoriciens qui se sont emparé après coup de la matière coloniale lui ont imposé mainte et mainte formule de bavards et de dilettantes. Mais les hommes qui, par leur action résolue dans les colonies et à Paris, ont *fait* vraiment notre empire colonial, se sont uniquement préoccupés des *réalités*, heureusement pour notre pays !

M. François Pietri, ancien directeur des Finances du Maroc, a consacré une savante étude aux « Finances et aux régimes monétaires des colonies ». Il a vanté notamment les heureux résultats du système du compte-courant du Trésor et a justifié son application à toutes nos colonies, sauf à nos possessions d'Asie. Les arguments qu'il donne à cet égard ne sont point sans valeur, mais personnellement ils ne me convainquent pas. On ne comprend pas assez, surtout en Indochine, qu'un particularisme excessif est dangereux pour l'avenir surtout, et j'avoue préférer la thèse brièvement, mais péremptoirement posée par M. Loucheur, au cours de la discussion du budget des colonies à la Chambre des députés (séance du 24 décembre 1924).

Enfin, M. Camille Guy, historien colonial savant, a traité avec brio de la « politique coloniale de la France ». M. Guy, reprenant un thème autrefois illustré de formules lapidaires par le grand Joë Chamberlain, considère qu'au cas même où notre poli-

tique libérale amènerait un jour le détachement de nos colonies, fruits mûrs se détachant de l'arbre, comme eût dit Turgot, nous n'aurions point perdu notre temps car, même notre domination matérielle abolie, notre autorité morale et intellectuelle subsisterait.

Je ne suis point de cet avis. Nous ne sommes plus à « l'époque de la politique », mais bien à celle de l'*économique*. Voyez donc si les Shylock anglo-saxons ont égard à notre « influence intellectuelle » quand ils nous réclament le paiement des dettes de guerre. Billevesées que tout cela! Nous vivons dans un temps où l'argent est plus que jamais roi. Le veau d'or est toujours debout et c'est un rude veau, formidablement armé et dont le cuir, véritable *æs triplex*, est à l'abri de toutes les déclamations humanitaires, de toutes les déclamations sentimentales. Nous ne devons pas un seul instant admettre, même en pensée, la perte possible de la moindre de nos colonies, car pareille pensée constituerait le germe regrettable d'abdications éventuelles.

Mémento. — M. Joseph Wauters, docteur ès sciences, ancien ministre du Travail, imitant son collègue Emile Vandervelde, est allé au Congo belge voir sur place ce qu'il fallait penser de cette belle colonie. Il en a rapporté un intéressant volume qu'il publie sous ce titre significatif : *Le Congo au travail* (Editions de l'Eglantine à Bruxelles). C'est une prise de contact, évidemment un peu rapide et superficielle, avec ce pays si vaste et dont la parfaite connaissance réclamerait de longues études. Mais c'est une adhésion franche, loyale et de bonne humeur à la politique coloniale de la « petite patrie », et le cœur est ardemment venu au secours de l'esprit. Puissent certains de nos socialistes, encore hostiles *a priori* à toute action coloniale, s'inspirer de ce précédent !

— A rapprocher de cet ouvrage le savant travail consacré par M. Th. Heyse, sous-directeur du ministère des Colonies de Belgique, au *Régime du travail au Congo belge*. Tant d'âneries ont été proférées jadis à ce sujet par des folliculaires à la solde de l'Allemagne ou de l'Angleterre et du genre du fameux Ed. Morel, récemment décédé en pleine crise de francophobie, qu'il n'est pas sans intérêt de posséder sur la matière un document objectif. Deux décrets la régissent, l'un du 16 mars 1922 sur le contrat de travail entre maîtres civilisés et indigènes, l'autre, du 15 juin 1921, sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs. L'énoncé seul de ces deux textes indique la préoccupation à la fois généreuse et utilitaire qui les a inspirés (Goemare, imprimeur du Roi à Bruxelles).

— Le commissariat de la République au Togo fait paraître un *Guide*

de la colonisation au Togo, un excellent ouvrage, bien et clairement rédigé, rempli de renseignements pratiques et précis et joliment illustré. Voilà une propagande de premier ordre pour cette colonie à mandat (Emile Larose, éditeur).

— L'édition coloniale dans les colonies mêmes continue à faire merveille. Voici les tomes V et VI du *Bulletin de l'Académie malgache*, fondée le 23 janvier 1902 à Tananarive par le gouverneur général Galliéni. Savantes et précieuses études, belles illustrations. Compliments à ces lointains académiciens! A Madagascar se publie également un *Bulletin économique* de réel intérêt et qui peut, à côté de son frère de l'Indo-Chine, faire figure de bonne publication scientifique.

— L'Agence générale des colonies a rassemblé dans une brochure (Imprimerie administrative de Melun) les *Discours des gouverneurs généraux et gouverneurs des colonies*. Par bonheur, ils agissent encore mieux qu'ils ne parlent.

— Le dernier volume des *Mémoires de la Société des Sciences naturelles du Maroc* est consacré à une remarquable étude du professeur Gruvel sur l'*Industrie des pêches au Maroc*, son état actuel et son avenir.

— *La Vie technique industrielle* a réservé un numéro spécial à *Nos vieilles colonies d'Amérique*, parfait recueil de propagande sur des pays dont la politique pourrait faire les métropolitains se méprendre sur leur véritable physionomie et qui sont, en réalité, riches de ressources précieuses aussi bien en matières premières qu'en hommes.

Vient de paraître chez Plon-Nourrit le tome V du *Dictionnaire cambodgien-français* du Père Joseph Guesdon. Enfin, chez l'éditeur géographe Forest, le fascicule V, consacré à la *Mauritanie*, de l'Atlas des cercles de l'Afrique occidentale française, dessiné sous la direction du commandant de Martonne. Que de noms, de routes et d'itinéraires dans ces régions où notre domination est de si fraîche date! Aucun document ne pourrait plus clairement témoigner en faveur de l'activité française dans nos colonies!

CARL SIGER.

LES REVUES

La Muse Française : « Raoul Ponchon, l'Admirable », par M. Henri Coulon; hommage poétique à Ponchon et un « Vau de Vire » de Jean Le Houx, un ancêtre — *Nouvelle Revue Française* et *Revue universelle*: MM. Jean Cassou et Robert Kamp, à propos du Surréalisme. — Naissance ; *Revue des Pays du Nord*. — Mémento.

Il est une justice pour les poètes. Elle est lente. Elle finit par arriver, pourvu que le poète parvienne à la vieillesse, ce qui est

une double grâce. Des années durant, nous avions vu les fort bons représentants de l'école fantaisiste se chanter les uns les autres et n'oublier souvent que leur maître actuel, — actuel, disons-nous, car la poésie fantaisiste fleurit de tous temps, — celui que, très exactement, M. Marcel Coulon nomme : « Raoul Ponchon, l'Admirable » (**La Muse française**, 10 janvier) ou définit : « un maître du rythme, de la rime, du vocabulaire, de la syntaxe et du sens ». Et M. Marcel Coulon, fort d'avoir recherché les 150.000 vers du poète publiés dans les journaux depuis 1886, est encore mieux inspiré, lorsqu'il en consacre ainsi l'authentique génie : « c'est le Molière du lyrisme ». Cependant, il retouche un heureux trait, avec un rare bonheur, pour parvenir à situer indiscutablement M. Raoul Ponchon dans notre littérature :

Nous avons, en dehors du théâtre, un génie auquel Ponchon est assimilable directement. Ne vous récriez pas au grand nom de Rabelais. Les 150.000 vers ponchoniens sont à l'échelle du créateur de Gargantua, de Panurge et de l'Abbaye de Thélème. Ponchon est un génie gaulois : le plus net et le plus complet représentant, par les voies de la versification, de cet esprit que le XVIIe siècle avait, malgré la résistance de La Fontaine, écarté du Temple du goût et que le Romantisme, non moins monté contre lui que contre l'esprit classique, reléguait dédaigneusement dans la prose. Cet esprit gaulois, dans le domaine de la poésie lyrique, n'avait pu que s'esquisser, une fois l'ancêtre Villon parti. Il ne s'était pas réalisé, tant parce que ses représentants manquaient de valeur — il en eût été autrement si Rabelais avait parlé la langue des dieux, ou si Ronsard avait donné dans la *folastrye* au lieu de pindariser — que parce que le lyrisme, une fois tenu en laisse par le classicisme malherbien, avait besoin, pour se libérer, de la révolution de 1830. Le Romantisme s'étant produit, Ponchon a pu se produire. Ponchon ressuscite Marot ; un Marot enrichi par Ronsard, par La Fontaine, par Hugo. Ponchon constitue *le génie imitateur* par excellence. C'est parce qu'il est le plus grand des imitateurs qu'on le voit si grand et si ample et en même temps si aisé. Tout l'a nourri, tout l'a servi, du Moyen Age à nos jours : Renaissance, Classicisme, Romantisme, Parnasse et ses contemporains eux-mêmes : Coppée, Gabriel Vicaire, Verlaine, y compris ses bons amis Richepin et Maurice Bouchor. Un quart de son œuvre, au moins, est en parodie, en *odes funambulesques* ; non pas bornées à Hugo comme celles de Banville, à Hugo et à Musset, mais tributaires de Villon, de Ronsard, de Malherbe, de Saint-Amant, de La Fontaine. Leurs chefs-d'œuvre (vous l'avez pu voir pour les *Lays* de Villon, encore que j'aie voulu citer ailleurs que dans le Ponchon

parodique) Ponchon les a calqués je ne sais combien et combien de fois. Et non moins que parodique, il se trouve réminiscent. L'appareil de son formidab'e monument englobe, enchâsse des pierres dérobées à tous et à tout : sentences, images, expressions, tics, allusions ; des pierres et du mortier ; à tout moment, dans sa puissante et constante nouveauté, de vieilles connaissances se rencontrent. Si vous en reconnaissez peu dans mes citations, c'est parce que j'ai cité 300 vers et qu'il en a fait 150.000 ; chiffre (j'y reviens) qu'il ne faut pas perdre de vue, sans quoi évidemment vous me jugeriez dithyrambique et non analyste. Ponchon est un pillard tant dénué de pudeur qu'il en conquiert une originalité criante. Il n'y a qu'une chose qu'il n'emprunte pas — et c'est précisément celle que les autres poètes empruntent le mieux : *le sujet.* Il n'en a jamais besoin parce que l'actualité le lui fournit avec abondance ; cette Actualité (ne lui plaignons pas la majuscule) qu'il a servie pendant quarante ans sans refuser aucune de ses manifestations, sans se montrer insuffisant à aucune. Mais, ceci dit, tout lui appartient. Son miel est exquis et innombrable, *et inimitable* parce qu'il a butiné sur toutes les fleurs... et pas seulement celles des jardins français, quelquefois. Oui ; en tant que *papillon du Parnasse,* son maître La Fontaine s'est montré timide et faiblement volage ! Ponchon fait ce qu'aurait fait La Fontaine si La Fontaine avait su connaître le Moyen Age autrement que par l'intermédiaire de Marot ; si La Fontaine avait été moins soumis à l'Antiquité ; si, enfin et surtout, La Fontaine était né en 1848. Ponchon, génie gaulois, saute par dessus le Romantisme et va rejoindre Villon, mais en emportant toute la poésie intermédiaire dans sa besace héritée du Fabuliste, comme celui-ci l'avait reçue de Marot.

Voilà pourquoi cette besace contient tant et tant, et tant de choses ! Mais, avant tout, une chose dont nous étions bien privés lyriquement ; dont il semblait, depuis le Romantisme, que, lyriquement, elle n'était plus « le propre de l'homme ». Cette chose s'appelle *le rire.* Le rire : fleur et fruit de deux autres biens dont le Romantisme nous avait quasi sevrés : *la santé* et *la joie de vivre.*

Pour contrôler ce jugement, nous n'avons (et c'est royal déjà !) que *la Muse au cabaret* et notre mémoire retient maint poème qui n'est pas dans ce riche recueil ou lui est postérieur. M. Marcel Coulon, qui prononce d'après l'œuvre complète, est un juge mieux informé.

Après la critique, voici les poètes qui chantent leur aîné. « Divin vieillard », l'appelle M. Maurice Chevrier, et M. Henry Courmont : « Ponchon, mon maître ». M. Tristan Derème le fait parler, et c'est à s'y méprendre:

J'ai chanté le gigot, le vin,
La soupe à l'oignon, la salade ;
Buvons, mangeons, le reste est vain
Tant qu'on n'a le gosier malade.
Saucisson, bourgogne... tu ris...
Mais sous le ciel gris de Paris
Mes vers sont de roses fleuris.
Encore qu'ami de la panse
Je ne suis pas celui qu'on pense,
Et le laurier me récompense.

Et le délicat Léon Vérane termine un impromptu sonnet par ce tercet :

Que de vignoble il ne soit né breuvage
Des francs-buveurs nommé le cru Ponchon,
C'est mon regret entre poire et fromage.

C'est encore un hommage à notre « Rabelais lyrique », que d'avoir réimprimé ce « Vau de Vire » de Jean Le Houx qui débute superbement ainsi :

Beau nez, dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet...

et, ma foi, continue de la sorte :

Gros nez ! qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encor plus beau ;
Tu ne ressembles point au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau.
Un coq d'Inde, sa gorge à toi semblable porte ;
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez! Pour te peindre en la sorte
Il faut beaucoup de temps.
Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine ;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guisne (1)
En buvant du meilleur.
On dit qu'il nuit aux yeux : mais seront-ils les maîtres ?
Le vin est guérison
De mes maux ; j'aime mieux perdre les deux fenêtres
Que toute la maison.

(1) Une guigne.

§

Puisqu'il en est temps encore, parlons un peu du « Surréalisme ». Les revues s'en occupent. Ah ! la longue nomenclature de toutes les écoles littéraires, depuis 1890 seulement, si quelque patient rédacteur de fiches pouvait se flatter de n'omettre aucun groupe. Et les manifestes, qu'ils bouleversaient bien et construisaient mal! Nier les aînés, étonner les bourgeois, voilà le commencement qui, perpétuellement, recommence. M. Jean Cassou, pour qui M. Louis Aragon est tout simplement « le meilleur prosateur français vivant », remarque dans **La Nouvelle Revue française** (1er janvier) :

Les adolescents se trouvent dans cet état divin d'innocence qui les mène à découvrir des Amériques déjà cartographiées et à donner à leurs premières cigarettes et à leurs coktails une importance imméritée. Ces croyances sont utiles, car elles apprennent à fixer l'attention sur la personnalité des choses et les surprises de la vie. Une génération qui n'eût pas cru à la révolution monstrueuse qu'elle représentait serait bien à plaindre. Mais un âge vient où il faut se distraire de tout souci de l'opinion extérieure et sourire à ce point de ses superstitions qu'elle éprouve la nécessité de les voiler, de les excuser et de les trahir ; une profonde hypocrisie est de rigueur, d'où naîtront des poèmes et des romans. Qu'elles sont fécondes, ces hontes retenues ! Qu'ils sont beaux ces secrets mal avoués, ces retours déguisés vers la réalité quotidienne et fervente de l'âge de la connaissance ! J'attends de voir paraître des vers, des histoires, des contes, des romans, de la littérature : soit la traduction discrète de tout ce qu'une pensée humaine a pu vivre, dès l'instant qu'elle s'est éveillée à une authentique liberté.

Le « surréalisme » inspire à M. Robert Kemp des réflexions fort sages (**La Revue Universelle**, 15 janvier). Il propose à ses lecteurs un texte qui pourrait leur sembler de M. André Breton, de M. Eluard ou de M. Vitrac, et qui a pour auteur M. Giraudoux. Le trait est spirituel. Il amène le fin critique à cette conclusion :

Morand et Giraudoux ont fait du surréalisme, avec une volonté opiniâtre, et la plus subtile logique.

C'est à quoi reviendront MM. Breton et compagnie, épigones qui se croient démiurges. Pour l'instant, ce ne sont que des romantiques attardés. Et, s'il leur fallait chercher des ancêtres, c'est chez les romantiques allemands qu'on trouverait leur véritable filiation. Novalis,

il y a plus d'un siècle, avait formulé la « poétique » surréaliste en ces termes : « Il faut que le poète soit à lui-même une manifestation... On conçoit des récits sans autre lien que celui de l'association des idées *comme dans les rêves*, des poèmes qui n'auraient pour eux que l'harmonie des belles expressions, mais sans aucun lien, *sans aucun sens* ; tout au plus quelques strophes isolées seraient intelligibles, comme des fragments empruntés aux objets les plus divers. Le sens de la poésie a beaucoup de points communs avec le *délire en général.* » Le surréalisme n'a rien inventé.

Quel critique dira l'influence actuelle de l'éditeur sur les débutants ? Autrefois nos essais, désintéressés, enthousiastes, étaient en vers et nous publiions nos plaquettes à nos frais, nous privant de pain pour cela. Actuellement, les prix créés à l'imitation du prix Goncourt pullulent et ne couronnent que des ouvrages en prose. C'est l'éditeur qui a besoin du laurier pour vendre sa marchandise. Il commande de la prose. On lui en fournit. On exige un budget de publicité, avant et après le verdict des académies ou des jurys qui ne sont pas encore d' « utilité publique ». Et cette triste comédie durera bien encore trois ou quatre ans, après quoi, le public trop souvent déçu s'apercevra qu'il a été dupe et découvrira Balzac qui demeure, tout de même, l'inventeur du roman français.

§

Naissance.

Revue des Pays du Nord (n° 1, janvier), adresse : 19, avenue de Trouville.

« Organe mensul des Relations franco-scandinaves », fondé par M. Yves de Constantin et rédigé en chef par M. E. Letzgus.

Le but de cet organe mensuel est de servir de liaison entre les Intellectuels de nos pays, d'en rapprocher les centres intellectuels et d'établir un échange continu d'idées grâce auquel une juste pénétration réciproque sera rendue possible, ainsi qu'une plus exacte compréhension de part et d'autre de notre culture, de notre idéal et de nos efforts individuels et nationaux.

Le premier fascicule contient notamment un article de Mme Nina Bang, ministre de l'Instruction publique, sur la « Réforme scolaire au Danemark », une « Notice sur la musique suédoise » par M. Olallo Morales, « l'Esprit civique en Suède » par

M. Erik Sjoestedt, et les « Souvenirs de ma mission à Horten », de Mme V. Hériot.

MÉMENTO. — *Commerce* (n° 2, automne) : Une lettre d'Emilie Teste, la femme du M. Teste avec qui M. Paul Valéry passa une soirée en 1895. — « Suite familière », de M. Léon-Paul Fargue, terminée par un nocturne qui est de toute beauté. — Une « lettre à deux amis », de M. Valéry Larbaud. — « Une vague de rêves », par M. Louis Aragon, etc.

Les Lettres (janvier) : M. E. Decahors : « Lettres de Maurice Guérin à Raymond de Rivières », textes inédits et commentés.

Revue de Littérature comparée (janvier-mars) : Mme A.-M. Killen : « Evolution de la légende du juif errant ». — « Influences françaises dans « la Tempête » de Shakespeare », par M. Longworth-Chambrun. — « L'appel gœthéen chez Maurice Barrès », par M. F. Baldensperger.

La Revue hebdomadaire (17 janvier) : « La bataille de la Marne », ode historique de M. Charles Maurras. — « S'il y a une tradition de la poésie française », par M. André Thérive.

La Grande revue (décembre) : « Pascal », par M. Elie Faure. — Une importante monographie de M. Charles Chassé : « Le biologiste consultant d'une génération littéraire : Georges Pouchet (1833-1894) ».

La Revue de France (15 janvier) : MM. Claude Farrère et Paul Chack : « La mort de l'*Emden* », un nouveau chapitre de l'admirable histoire de la guerre maritime écrite par ces deux marins. — Suite des lettres inédites de Marcel Proust à M. Louis de Robert.

La Revue Mondiale (15 janvier) : « Anatole France sur l'Acropole », par M. Nicolas Ségur.

Clarté (1er janvier) : « M. Marcel Fourrier : « Nouvelles positions de l'Impérialisme ». — M. Bogoraz-Tan : « La révolution russe au village ». — La fin des « Enchaînements » de M. Henri Barbusse.

La Revue Européenne (1er janvier) : M. J.-R. Bloch : « Du temps que les bêtes riaient ». — « Les pierres chantent », par M. Franz Toussaint, d'après le japonais.

Chronique des Lettres françaises (novembre-décembre) : un faisceau d'articles sur « La descendance spirituelle de Barrès ».

Europe (15 janvier) : suite des « Carnets » de l'ambassadeur Georges Louis. — « Tourmente de neige », par M. Boris Pilniak.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : « Chateaubriand et l'Occitanienne », par M. V. Giraud. — « Louis Madelin », par M. Georges Goyau.

Le Crapouillot (1er janvier) : « Géographie », par M. A. Arnoux. — « Garçon », nouvelle « d'un écrivain russe de haute valeur jusqu'à ce

jour inconnu en France : Chmélov », traduite par M. Henri Mongault. — « A la fourchette », par M. J. Galtier-Boissière, chronique pleine de verve.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Enquête sur l'influence littéraire de la France à l'Etranger (*Les Nouvelles Littéraires*, du 8 novembre 1924 au 17 janvier 1925).

M. Edouard Ramond a eu l'heureuse idée d'ouvrir dans **Les Nouvelles littéraires** une enquête sur « l'influence littéraire de la France à l'étranger ». Il a donc interrogé, dans chaque pays, un des écrivains les plus représentatifs de la race et de la culture, du Canada au Cap, du Japon à l'Argentine :

1° Quel est l'état présent de l'influence qu'exerce sur la littérature de votre pays, la littérature française d'aujourd'hui ? Cette influence est-elle en régression ou en progrès ?

2° Dans quel domaine se manifeste-t-elle avec le plus de vigueur : roman, théâtre, poésie, essais ?

3° Quelle « école » ou quelle « manière » représente exactement l'esprit français à vos yeux ?

4° Quels sont enfin les écrivains et les œuvres que vous appréciez le plus et qui jouissent du plus grand renom auprès du public lettré de votre pays ?

Voici un petit résumé des principales réponses.

Le Comte Keyserling qui représente ici l'Allemagne, nous avoue qu'il n'aperçoit pas très bien « un nouvel essort qui se manifesterait à l'ouest du Rhin. Tout ce qui me paraît remarquable appartient encore au passé... Vous, pour le moment, êtes le symbole du passé. » Il est équitable de rapprocher de cette réponse le jugement de M. Maurice Muret, dans une étude du *Journal des Débats*, où le critique nous montre Keyserling, à côté d'Oswald Spengler, exaltant les philosophies orientales afin de permettre aux Allemands de proclamer « la grandeur et l'excellence de l'Orient aux dépens de cet Occident qui venait de les vaincre sur les champs de bataille ». Ceci à propos d'un ouvrage de M. Ernest Sellières, *Pangermanistes d'après guerre* qui nous renseigne mieux sur la littérature et la philosophie allemandes actuelles que les boutades de M. Keyserling sur l'influence française outre-Rhin.

Une autre réponse d'Allemagne vient corriger le jugement de M. Keyserling.

M. Ernst-Robert Curtius écrit :

Il est hors de doute qu'un changement se dessine. La stabilisation du mark permet de nouveau la diffusion des livres et des périodiques français ; les traductions se multiplient ; le besoin de se tenir au courant du mouvement littéraire français s'affirme nettement. L'échange intellectuel entre les deux pays est ressenti comme une nécessité par un nombre croissant d'esprits civilisés. Enfin, le nouvel « orientalisme » que j'avais signalé (sans m'y engager) il y a quelques années dans la *Revue de Genève* semble en voie de diminution.

Les écrivains les plus appréciés en Allemagne dès avant la guerre sont André Gide, Romain Rolland, Paul Claudel, Charles-Louis Philippe, André Suarès, Charles Péguy, Francis Jammes. Depuis, les noms de Marcel Proust, de Paul Valéry, de Georges Duhamel, de Romains, de Barbusse, de Rivière, de Thibaudet, de Larbaud, de Carco se sont imposés — liste qui ne prétend pas être complète.

Vous me demandez quelle « école » ou quelle « manière » représente le plus exactement l'esprit français à mes yeux. L'esprit français me semble plus riche que toutes ses définitions, et il me paraît le plus vivant là où il est français sans le savoir.

C'est Bernard Shaw qui représente l'Angleterre. Je souhaite qu'il soit aussi mal renseigné qu'il est peu aimable pour nous. Il eût sans doute été préférable d'interroger de jeunes écrivains anglais, fervents de notre littérature comme Joyce ou Ezra Pound.

1° Cette influence n'existe pas aujourd'hui, écrit M. Shaw. Zola a influencé George Moore il y a quarante ans et Anatole France a pénétré M. A.-B. Walkley dix ans plus tard, depuis lors rien.

2° Nulle part.

3° L'esprit français n'est plus représenté désormais en littérature, il ne peut même pas trouver une expression dans les journaux français, qui sont désespérément américanisés.

4° Je suis un vieil homme lisant Molière à l'occasion, mais je ne peux trouver aucune ressemblance entre son œuvre et celles des écrivains français modernes qui, quand ils ne sont pas désespérément particularistes et démodés (l'auto-satisfaction sera la ruine de la France) sont internationaux dans leurs sentiments et leurs apparences, relevant ainsi le mouvement européen et non l'immobilité caractéristiquement provinciale de l'art français.

« L'influence de la littérature française moderne est immense

en Roumanie », écrit la princesse Bibesco, l'auteur de cet admirable *Alexandre asiatique*, et du récent *Perroquet vert*. Cette influence « n'a fait que croître depuis la guerre. Réservée jadis à une élite étroite, elle se répand actuellement dans toutes les classes de la société... »

Selma Lagerlœf est « sûre que la littérature française est aimée et est lue en Suède à présent comme toujours... », mais elle demeure toute l'année à la campagne.

Mistress Frances G. Gibbes estime que la littérature française « exerce une influence plus grande aux Etats-Unis qu'à aucune époque antérieure ». Mais les écrivains qui l'ont le plus intéressée sont : Edmond Rostand, Romain Rolland et Anatole France. C'est humiliant pour nous.

M[me] Margherita G. Sarfatti ne nous cache pas qu'en Italie, l'école des *essayistes* critiques et philosophiques, dont M. Benedetto Croce est le chef incontesté, se réclame surtout des penseurs italiens... Si une certaine inspiration lui vient du dehors, c'est plutôt de l'Angleterre et plus encore de l'Allemagne (Hegel). Hegel ! c'est bien lointain !

Mais, « en fait de poésie, nous n'avons rien à apprendre de personne, rien à prendre à qui que ce soit, ni à regarder nulle part ailleurs que dans notre âme même, d'où jaillirent des chefs-d'œuvre sans pareils ». Mais pour le roman « vous aurez toujours pour vous le cœur de l'immense majorité — et la plus importante ne vous en déplaise — du public qui achète et lit des livres en la Péninsule. »

La réponse de M. Israël Zangwill sera « éminemment représentative de l'état d'esprit de nombreux intellectuels israélites ». Un compliment d'abord, et comme un coup de chapeau : « La tradition française a conservé tant de prestige qu'un écrivain étranger est plus flatté d'être traduit en français qu'en toute autre langue. »

Tout de même, si on ne compte que les écrivains français vivants, écrit-il, il y a régression, et :

En constatant cette perte d'influence française sur la littérature mondiale, je ne puis qu'exprimer mon regret que ce ciel étoilé qu'a été la pensée française s'obscurcisse. Car jamais dans l'histoire de l'homme on n'a eu autant besoin de la clarté Quand Dieu créa le monde, il dit d'abord : « Que la lumière soit. » En ce moment où tant d'esprits dans

tant de pays cherchent passionnément à recréer le monde, il est désastreux que la France ait cessé de verser son illumination traditionnelle.

Cependant des écrivains comme Proust commencent à avoir des « admirateurs effrénés » en Angleterre, et, ajoute Zangwill « il n'y a presque pas d'écrivain français qui n'ait pas ses lecteurs anglais, même quand c'est une petite minorité ».

Tsen Tsonning, un érudit chinois, auteur d'un essai historique sur la poésie chinoise, etc., nous dit qu'assez récente en Chine, l'influence française a pénétré là-bas avec d'autant plus de succès « qu'elle était pour ainsi dire en retard ».

Ce serait dans le roman français, qui « est bien le maître du roman moderne », que les Chinois admirent surtout l'esprit français.

Nous voici en Ecosse avec M. C.-M. Grieve, le poète qui, avec James Joyce, possède le mieux les ressources de la langue anglaise, et qui est en littérature « un des champions des tendances ultra-modernes » et en politique « un des chefs du mouvement séparatiste écossais dont le but est l'établissement d'un Etat libre écossais ». Je ne puis pas, à ce sujet, ne pas évoquer ici le très beau livre shakespearien de M. Léon Charpentier : *L'épopée de la vieille Ecosse*, qui est comme la synthèse historique de ce désir toujours déçu de l'indépendance écossaise.

Jusqu'à un certain point, écrit M. Grieve, l'intérêt des Ecossais pour les lettres françaises dépend de la réciprocité des Français à reconnaître les lettres écossaises comme distinctes des lettres anglaises. Tout ce qui mérite mention dans la littérature écossaise contemporaine échappera à nos amis de France, s'ils se contentent d'accepter la règle de Londres sur les modes qui règnent en littérature. Nous sommes redevenus une nation séparée, avec une littérature à nous. Nous demandons que les Français nous reconnaissent sur cette base.

Nos jeunes écrivains écossais emploient toute leur force « à détruire l'influence indue de l'Angleterre sur la vie des lettres écossaises. Ils veulent faire revivre l'ancien dialecte écossais, langue nationale à la tradition littéraire indépendante, et non patois de l'anglais. »

Et quant à l'influence française : « en littérature comme en art, bien des lances de la culture écossaise ont été trempées au brasier de l'activité française contemporaine ».

M. A. Tchobanian, auteur des *Trouvères* arméniens, et trouvère arménien lui-même est un exemple vivant de la fraternelle sympathie de l'Arménie pour notre littérature. D'ailleurs, écrit M. Tchobanian, « les relations des Arméniens avec la culture française remontent à l'époque des croisades ». Mais c'est au XIXe siècle que l'influence des lettres françaises s'est manifestée d'une façon profonde et constante dans la vie intellectuelle du peuple arménien. Et M. Tchobanian nous cite les plus beaux noms français depuis Villon et Rabelais jusqu'à Verlaine. Voici même une jeune Arménienne, Mlle Hovian, qui vient de faire paraître à Paris un recueil de poésie en français, et une autre Arménienne, Mlle Doriad, un roman écrit en francais. Mais n'oublions pas qu'avant ces deux muses arméniennes, Armen Ohanian nous a donné deux beaux livres de souvenirs : *La danseuse de Shamahah* et *Dans les griffes de la civilisation.*

M. Ventura Garcia Calderon, qui est Péruvien, Français aussi par ses sentiments et sa culture et qui, par ses œuvres, mérite d'être classé parmi les écrivains français, écrit avec une émotion qui nous touche profondément :

Je réponds avec le plus vif plaisir à votre questionnaire, tout en regrettant d'avoir à en critiquer les termes, puisqu'il s'adresse à un écrivain d'Amérique latine. Ce n'est pas *d'influence* française qu'il faut parler chez nous ; il faut dire : hantise et fièvre. La France, mais c'est notre paludisme avec des accès bien réglés. La courbe de sa température me semble si longue à décrire qu'un numéro entier des *Nouvelles Littéraires* n'y suffirait pas. Mais rassurez-vous, votre Verlaine nous a appris à tordre le cou à l'éloquence.

Histoire aussi touchante que celle du sonnet d'Arvers ! L'amour d'un continent pour la France ne fut pas bien caché sans nul doute, mais « l'ange gardien, la muse et la madone » ne comprit jamais. Tout au plus avons-nous vu parfois sur son front un pli de suspicion étonnée qui voulait dire : « Mais pourquoi donc nous aimeraient-ils tant, ces excités? » Ce n'est pas notre faute, monsieur. Tout est français chez nous depuis 1824, quand nos libérateurs traduisirent en espagnol les droits de l'homme d'Amérique. S'il nous arrive d'assassiner quelqu'un, on nous juge selon des codes que nos pères n'avaient pas inventés ; nos écrivains connaissent mieux Versailles que la forêt natale, et nous sommes une armée de Français de deuxième zone qu'on met quelquefois très en avant, dans les tranchées, par exemple. Mais ceci est une autre histoire.

Quelle école représente l'esprit français ? demanderez-vous. Mais

toutes, monsieur. Le plus petit écrivain de France peut se consoler en pensant que si Paris le boude, des peuplades de lecteurs enthousiastes l'attendent dans une sierra de l'Amérique latine. Sur le même bateau partent les derniers chapeaux de la rue de la Paix et la plus récente combinaison typographique de M. Mastulu, cubiste de lettres.

Dans quels domaines se manifeste l'influence française ? demandez-vous ingénument. Pour vous répondre, je dois vous avouer que nous avons essayé de tout.

... Vous dire quels sont les contemporains les plus lus en Amérique latine serait peut-être faire de la peine à quelques grands écrivains que je respecte et dont l'heure n'a pas sonné encore. La gloire est, là-bas comme en France, une personne aveugle et jalouse qui n'aime couronner que les fronts des morts. Mais la distance a quelquefois l'efficacité du temps et nous faisons au besoin l'œuvre de la postérité en adoptant, bien avant vous, tel maître de la pensée française. Ce fut, par exemple, le cas de Remy de Gourmont, prophète en Amérique latine.

Comprendrons-nous enfin cette déclaration d'amour?

M. Olivar Asselin, journaliste et homme politique canadien, nous rappelle la communauté de langue et de civilisation du Canada et de la France.

« A tous les degrés de notre enseignement public, le livre de classe est français. Nos journaux sont français. Notre vie publique s'exprime généralement en français. Beaucoup de nos professeurs sont Français ou ont étudié en France. Dès lors, où veut-on que notre jeunesse intellectuelle cherche l'inspiration de son style, sinon de sa pensée ? »

Mais je suis bien forcé de vous dire que les préférences de l'immense majorité de mes compatriotes vont toutes aux écrivains bien pensants : tant mieux si les œuvres ont un mérite littéraire, mais avant tout sauvons les principes ! Les auteurs français contemporains les plus lus en notre pays sont — après Larousse, Larive et Fleury, Claude Augé, — Bourget, Bazin, Bordeaux, Georges Goyau, Louis Mercier, Louis Bertrand.

On ne lit pas les dramaturges et on va les entendre. Et comme la littérature dramatique française, à notre époque, ne présente guère d'ouvrages respectables, et qu'en tous pays les directeurs de théâtre sont avant tout des cochons — je veux dire des exploiteurs des passions humaines, — en même temps qu'on lit les bons romans, la poésie honnête, l'histoire religieuse orthodoxe, on va déguster en famille le tord-boyau de Bernstein, de Bataille, de Coolus et de Kistemaeckers.

Ce qui veut dire qu'en fait de morale, nous prenons chez vous, indistinctement, la meilleure et la pire.

Nous faisons de même pour la littérature.

Le Canada pense trop bien. Il nous donne un exemple de ce que peut faire, pour l'abêtissement intellectuel d'un peuple, une tyrannie religieuse. Mais il doit y avoir certainement là-bas une réaction contre cette oppression religieuse, et j'aime à imaginer une élite de jeunes écrivains qui ont su déjà découvrir la vraie littérature et la vraie pensée française.

L'influence intellectuelle de la France sur la Perse a été et demeure considérable, répond M. Ali Nô-Rouze, journaliste et critique littéraire, qui fonda naguère à Constantinople *la Revue Littéraire persane*, qui se publie moitié en persan et moitié en français :

Je puis dire que presque tout ce que la Perse moderne connaît de l'Occident, elle l'a appris de la langue française. Le français, qui est depuis longtemps notre langue diplomatique, et — après l'arabe — la première langue étrangère enseignée dans nos écoles, gagne de jour en jour tant de terrain chez nous, qu'elle en est même devenue un véritable danger pour la pureté du persan. Nos journaux particulièrement sont à tel point envahis par les mots, les expressions, et même les tournures de phrase français, que le pauvre peuple ne sait plus s'y retrouver.

Le public lettré, en Perse, lit Rousseau, Voltaire, Hugo, Dumas père, Zola, Maupassant, Loti, France, Maurice Leblanc et Gaston Leroux. (Cette salade de gloires de qualités si diverses est bien réjouissante.) Quant aux « modernes », aucun : « La littérature française d'aujourd'hui est totalement inconnue en Perse, et tout ce que j'ai dit précédemment de l'influence littéraire de la France, il ne faut point l'entendre de celle d'aujourd'hui. » Mais M. Ali Nô-Rouze, lui, connaît et aime nos écrivains et il cite Jammes, Claudel, Courteline, France, Gourmont, Proust, etc....

Autriche. — M. Stéfan Sweig, à qui nous devons une remarquable étude sur Verhaeren, nous confirme que l'influence de la littérature française sur les *milieux populaires allemands* est momentanément en régression.

Mais l'influence de la littérature française sur les *milieux littéraires* s'est par contre maintenue, ainsi que celle des auteurs dramatiques français, qui continuent à être des maîtres de la scène par leurs dialogues nets et réalistes et par la vivacité de l'action dramatique. Il se produit malheureusement le même phénomène qu'en France ; ce ne sont pas

Claudel et les auteurs sérieux qui sont joués, mais plutôt les auteurs dramatiques des boulevards et les fabricants de pièces anodines amusantes.

L'autorité morale la plus forte parmi les auteurs contemporains depuis la mort de France : Romain Rolland. Les œuvres de Marcel Proust, Duhamel, Romains, et des jeunes est très appréciée par les artistes, mais ne s'est pas encore répandue. M. Stéfan Sweig regrette personnellement qu'on n'apprécie pas encore suffisamment (même en France) l'œuvre de Suarès, qu'il place au premier rang.

M. Jules Vecozols nous parle au nom de la Lettonie.

La littérature lettone était depuis ses premiers pas sous l'influence et même sous la tutelle allemande.

Ce n'est que vers 1910 que la littérature française commence à pénétrer réellement en Lettonie. Les traductions d'Anatole France, Loti, Flaubert, Verhaeren et d'autres sont chaleureusement accueillies, surtout par les lettrés d'avant-garde. Dès 1918, la Lettonie, politiquement libre et indépendante, a commencé à rompre avec les influences littéraires du passé. Une élite d'écrivains, de poètes et de critiques admire la littérature française pour sa clarté, son sens de la forme, de la mesure et de la beauté ; l'observation psychologique à la française approfondit nos écrivains ; ils apprécient qu'on puisse exprimer les choses les plus sérieuses, les plus délicates en un style facile et souriant. L'influence de la littérature française dans notre pays est donc de fraîche date et en progrès.

Quant à la littérature suisse, ne se confond-t-elle pas avec la nôtre? Notons seulement cette phrase de M. Jacques Chenevière : « Je ne crois pas que l'influence de la littérature française ait jamais été, en Suisse, plus vivante qu'aujourd'hui. »

M. Richard Weiner écrit que de tout temps, en Tchécoslovaquie (quel nom barbare et pourquoi n'avoir pas conservé le nom de Bohême ?), « on a éprouvé une peur en quelque sorte superstitieuse, de retarder sur le reste de l'Europe ». C'est dire que les Tchèques trouvent déjà que le surnaturalisme est bien vieillot. Ce qui est d'ailleurs plus vrai qu'on ne pense.

Mais quelque chose vaut mieux que l'empreinte visible laissée sur telle ou telle branche de l'activité intellectuelle ou artistique d'un peuple : c'est le besoin de vivre dans l'atmosphère française, l'inspiration à s'imprégner de cette atmosphère dans sa totalité. Ce besoin, cette aspiration existe chez nous. Nous n'avons parlé ni de la philosophie, ni des

sciences, ni de l'attraction magique de l'art. Ce besoin et cette aspiration ne se manifestent pas d'une façon aussi palpable, aussi contrôlable, pourtant elle se décèle à l'intuition d'une façon instantanée pour quiconque prend contact avec l'ambiance de mon pays. La nostalgie de la France est puissante chez nous. Et quand, sur quelques points, il arrive qu'on constate entre l'esprit français et l'esprit tchèque une divergence foncière et évidente, alors cette nostalgie se mue en une désolation que rien ne peut consoler. Il y a chez nous un état d'esprit très répandu qui fait que le monde et la France sont presque synonymes. Il y a chez nous une ambition presque farouche d'être compris par la France, et pour nombre de gens un honneur qui serait décerné à leur pays par l'univers entier ne les laisserait pas satisfaits si la France s'abstenait.

L'attirance française, l'aspiration vers le génie français sont telles en Tchécoslovaquie que quelques-uns commencent à s'en préoccuper. L'ancienne alternative : Orient ou Occident, s'insinue de nouveau à tout moment, quelquefois avec moins d'insistance que jadis et, même, on a constaté récemment comme l'esquisse d'un mouvement qui tendrait à faire dévier vers la civilisation anglo-saxonne une orientation jugée par certains trop exclusivement française. Mais cette appréhension même de voir l'influence de votre pays prendre un ascendant si puissant qu'il serait susceptible de fausser le génie propre de la nation, n'est-elle pas une preuve de plus du rayonnement français en Tchécoslovaquie ?

L'enquête continue dans les *Nouvelles littéraires*, je continuerai, moi aussi, d'analyser ici les dernières réponses, et tenterai peut-être de tirer une conclusion ou une morale de cette importante auscultation.

R. DE BURY.

ART

Exposition Neroni : galerie Balzac. — Exposition René Harbeë : galerie Carmine. — Exposition Guinness : galerie Visconti. — Exposition d'un groupe d'artistes modernes (Dora Bucembianka, Sermaize-Perilard, etc...), galerie Siot-Decauville. — Troisième Exposition du groupe des Peintres-graveurs Indépendants : galerie Barbazanges. — Exposition Charles Lacoste : galerie Druet. — Exposition Madeleine Buncust : galerie Druet.

M. **Neroni** pare les cimaises de la galerie Balzac d'une quarantaine de toiles d'une harmonie éclatante et, pourrait-on dire, suraiguë. La plupart de ces tableaux sont des paysages de Palestine ; la claire lumière d'Orient mange les nuances, supprime la

transition et les flottements. C'est d'ailleurs le droit du peintre de choisir les heures les plus lumineuses.

M. Neroni ajoute à ce goût de la splendeur solaire une volonté de synthèse dérivée d'ailleurs de théories que l'on a tirées de Cézanne, et non sans rapport avec quelques efforts cubistes à décrire les choses par la notation de quelques éléments principaux. Un terrain, une plaque d'eau solide et métallique qui serait la Mer Morte, des collines, des coupoles sur leurs crêtes, et voici la Palestine. Est-il un autre moyen de fixer sur une toile de dimensions restreintes un paysage d'une vaste étendue ? Peut-être que non. Mais voici la peinture du paysage réduite au signe. De bons peintres cubistes s'en tenaient à l'allusion, à une allusion géométrique; un Neroni appuie sur la solidité des formes, mais les nimbe d'une atmosphère traduite avec sensibilité.

Des natures-mortes de M. Neroni sont curieuses, toujours dans cette poursuite de l'éclat, du plein de la toile, de la somptuosité du décor. Le rêve de Huysmans qu'un peintre se campe devant un étalage et le décrive point par point, ce dont découlerait une manière décorative moderne ou moderniste, M. Neroni, qui probablement n'est pas au courant des aperçus critiques de Huysmans, le réalise avec une boutique d'étoffes luxueusement rectilignes, où les couleurs violentes s'étagent et s'entr'aident en tumulte ordonné de sonorités fulgurantes.

Des natures-mortes témoignent du même souci de grouper les couleurs vives des melons, des pastèques, des poivrons, parmi les cruches vernissées aux émaux violemment monochromes.

Natures mortes comme paysages ont été peints en Palestine, en Égypte où le peintre a rapporté de Louqsor des harmonies architecturales très appuyées dans leur harmonie dorée.

Un paysage de Paris nous permet d'étudier, sous un ciel plus connu, la volonté d'orchestration colorée de l'artiste. C'est un coin du quartier du jardin des Plantes, curieusement transcrit avec des ombres rousses, presque couleur de cuir fauve, massées sur le sol, aux lignes droites des trottoirs ; une lumière diffuse monte, se nuançant d'or pâle aux crépis des façades pour se creuser en grottes mordorées aux fenêtres; les toitures s'engrisent sous un ciel fuligineux et lourd. La transcription est pittoresque et plaide pour l'exactitude des couleurs violentes du ciel d'Orient.

Une série de dessins affirme une puissance pittoresque, dans une sobriété voulue.

§

M. **René Harboë** nous mène en Norvège, avec une série de petits paysages, un peu noirâtres, mais très divers de thèmes et abordés, semble-t-il, dans un esprit de fidélité au décor. Fjords, cascades, solitude de maisons rouges sur des côtes tristes, arborescence touffue, un peu hollandaise, où se blotissent des maisons presque pourpres. M. Harboë nous montre aussi une composition, une étude plastique de lignes curieusement familières et sobres, avec le joli et simple dessin d'une jeune femme jouant avec un grand chien, bien dessiné, une harmonie calme et grise, suffisamment variée. C'est une œuvre intéressante.

Miss M. **Guinness**, qui expose galerie Visconti, est préfacée par André Lhote dont elle subit, dans une assez large mesure, l'influence.

Elle le suit dans ces études d'ombre, très tranchées, où des faces humaines, des visages féminins se trouvent partagées en deux terroirs différents, l'un dans la nuit, l'autre dans le soleil, ce qui exagère singulièrement un point de vue, après tout, juste. Nombre de tableaux de Miss Guinness, notamment des juxtapositions sur la même toile de plusieurs têtes féminines, d'après des mouvements différents du modèle, ressortent de la même esthétique et de cette recherche du tableau théorique.

Dans ses études directes, c'est-à-dire quand elle transcrit simplement une émotion, Miss Guinness démontre un talent souple et une authentique force émotive. Des bouquets, des natures mortes sont intéressants. Une scène de noces d'or en Belgique témoigne d'un dessin primesautier et d'une jolie faculté d'humour.

§

Galerie Siot-Decauville, un groupe de peintres, parmi eux M. **Bonanomi**, robuste évocateur de paysages corses ou vénitiens, d'une rutilante couleur, agréable d'ailleurs, d'une jolie mise en page, d'un chaud rayonnement.

Mme **Dora Kucembianka** expose une douzaine de toiles

qui ont trait à la vie du cirque. Son terrain d'observation est le cirque Medrano.

Elle y trouve des personnages populaires, des artistes d'une irrésistible fantaisie, tels que les Fratellini. Elle les étudie dans les mouvements de leurs jeux comiques et surtout, pour cette fois, dans leur préparation de leur effets. Elle saisit bien le naturel de leurs mouvements, note la vie du masque artificiel, le comique de l'élargissement du costume. Elle traduit aussi les moments de détente dans la loge après le travail. Son portrait du clown Porto, grimé et prêt, est très amusant. C'est peut-être une meilleure page encore que son portrait de clownesse, en costume de ville, avec une impression nette de cérébralité, de tension, de mélancolie aussi. Quelques bonnes études de paysage complètent la très intéressante exposition de Mlle Dora Kucembianka.

Il y a de jolies choses dans les natures-mortes de Mme **Sermaise-Perillard**, du goût dans l'ordonnance, de la souplesse dans le faire. L'artiste sait traduire cette sorte, si l'on peut dire, de rigidité floue d'un cadavre d'oiseau. Les harmonies colorées séduisent par leur sobriété et leur justesse. Mme **Suzanne Fegdal** rapporte des Sables-d'Olonne de jolies visions élégamment traduites.

Son portrait du bon critique Charles Fegdal, de facture vigoureuse, est une bonne image de mentalité.

Perillard est un consciencieux paysagiste attentif à ménager les densités de ses terrains, de ses arbres, de ses atmosphères. Il met ingénieusement en page et conserve à ses motifs une jolie marge d'impression sentimentale.

Paul Ramond traduit avec exactitude et avec entrain les belles colorations des paysages du Midi et en traduit bien l'âpreté lumineuse. **Gaspard Maillol** gradue avec art et vérité la lumière de ses paysages saisis soit à Banyuls ou dans les éclats modérés du ciel d'Ile-de France. **Auguste Rouquet** est un excellent graveur sur bois, et on retrouve dans sa peinture les qualités d'équilibre et de solidité de volume de son art de graveur.

La sculpture est représentée par Georges Chauvel, avec une *tireuse d'arc*, hiératisée selon les plus récentes traditions et non sans habileté, et par M. Sokolink, dont les bustes ont une valeur de traduction précise du modèle.

§

Il y a d'excellentes choses à la troisième exposition du groupe des **Peintres-Graveurs indépendants**, et surtout des gravures. On y trouve, non point toutes, mais presque toutes les dernières méthodes de graver des récents graveurs. Il s'agit de tourner le dos au métier méticuleux des anciens graveurs, si soucieux de relief, inspirés par la sculpture, et de graver par masses, en faisant tableau. La gravure sur bois, après avoir bénéficié de son mouvement, et y avoir gagné de la franchise et de la liberté, a failli y sombrer à de brusques oppositions de noir et de blanc sans graduations, qui ne donnaient que du dessin déformé, sans nuances, simplement schématique.

Le tournant est dépassé, et un stade intéressant atteint, où la simplification raisonnable donne de solides silhouettes des êtres et des paysages. Il y a un retour au burin, très curieux, surtout chez **Laboureur**, d'un pittoresque très neuf, très moderniste, un peu succinct, savoureux, car l'artiste suit simplement son tempérament de caractériste.

La lithographie ressuscite comme aux beaux temps romantiques ; **Jean Marchand** et **Luc-Albert Moreau** trouvent à s'y exprimer largement. Un nu de Jean Marchand, la fumeuse de Luc-Albert Moreau sont des pages excellentes. **Raoul Dufy** garde des légèretés d'esquisse et même de croquis dans des scènes librement composées avec des personnages d'une anatomie quelque peu paradoxale, élégante d'ailleurs. L'art de **Galanis** est extraordinairement souple, assez divers, prenant la leçon du thème d'une exécution variée dans l'ingéniosité toujours intéressante.

De bonnes eaux-fortes de **Gœrg**, des estampes d'un métier complexe et sûr de **Frélaut**, dont la naïveté ne nuit pas à la sûreté de main, de **Gromaire**, toujours inquiet et très moderniste, une belle série de **Kayser**, et encore **Hasegawa** très habile, **Marie Laurencin**, d'un art joli et spontané dans son maniérisme, de **Léopold Levy**, de **Vlaminck**.

De **Picasso** quelques lithographies d'une belle fortune sobre, notamment une Femme au bord de la mer, de carrure fine et solide. De bonnes eaux-fortes de **Vergé-Sarrat**, beau paysagiste du blanc et noir, bon harmoniste aussi de la couleur, comme l'a prouvé sa série de paysages de la galerie Weill.

§

Galerie Druet une suite d'aimable notations de **Charles Lacoste**. Paysages de Paris, de Saintonge, des Pyrénées, de la Gironde, des environs de Paris, assez habilement différenciés. Il y a de la franchise dans cet art, qui demeure toujours un peu au ras de l'apparence. C'est juste, tout auprès de soi, les horizons ne chantent pas. Art intéressant tout de même par sa fidélité à la nature et à l'impression de la minute présente, souvent comprise avec émotion et rendue dans une note de douceur et de calme.

§

Mlle Madeleine Bunoust a de belles qualités, dont la science de l'impression décorative.

Il est fâcheux qu'elle alourdisse sa manière de sertissures cubistes, d'ombres compactes où le souci de construction se montre trop appuyé, concrétisé en formes solides. Quelques paysages sont d'un accent harmonieux. Une étude de femme, où l'abandon de la pose coïncide heureusement avec le flou de l'étoffe, demande chez Mlle Bunoust un talent certain qui n'a qu'à s'obéir franchement, pour s'épanouir.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

P.-J. Toulet : *Notes d'art*, « le Divan ». — Gustave Coquiot : *Des gloires déboulonnées*, Delpeuch. — Gustave Coquiot : *Des peintres maudits*, Delpeuch. — Ambroise Vollard : *Degas*, Crès. — Louis Piérard : *La Vie tragique de Vincent Van Gogh*, Crès. — Camille Mauclair : *Claude Monet*, Rieder. — Robert Rey : *Frantz Jourdain*, « La Connaissance ». — George Auriol : *Le troisième livre des monogrammes, cachets, marques et ex-libris*, Floury.

Depuis les premières années du XXe siècle, les littérateurs se sont pris de goût pour la critique d'art. Il en est bien peu qui n'aient tenu à exprimer leur opinion sur les peintres de leur temps. Plus d'un, à peine son initiation artistique commencée, cherchait à obtenir une rubrique dans un journal et à attirer l'attention par des articles retentissants. Cette hâte n'a pas été étrangère à la fureur de tentatives qu'on a constatée chez les artistes. Chaque écrivain se piquait de créer des valeurs, et il n'était pas d'essai, si saugrenu fût-il, qui ne trouvât un homme pour le louer au détriment des chefs-d'œuvre des maîtres.

Toulet n'était pas de ces critiques inconsidérés et excessifs. Ses amis ont réuni, sous le titre de **Notes d'Art**, des articles publiés par lui dans la *Vie Parisienne* de 1902 à 1906 et dans d'autres périodiques, ainsi que des pages retrouvées dans ses papiers. Il n'avait pas exploré méthodiquement l'art moderne. Il s'était contenté de faire en amateur le tour des expositions et de saluer au passage les œuvres qui lui plaisaient. Sa phrase est nette, alerte, d'un tour souvent recherché. Son culte pour l'esprit et pour le style a fait oublier le sentiment qu'il avait de la dépendance de l'homme à l'égard des forces secrètes qui commandent ses gestes et ses pensées. « Il y a, lit-on dans les *Pensées et fragments* qui forment la dernière partie du livre, dans certaines femmes de Fragonard (*l'Invocation à l'amour*, *le Baiser à la dérobée*), une espèce de sombre grandeur qui ne lui est pas coutumière, un abandon fataliste devant l'amour, une assurance qu'elles souffriront et seront avilies et la triste joie d'avance de leur souffrance et de leur avilissement. Derrière l'amant on dirait qu'elles aperçoivent le dieu cruel. » On remarque ce fatalisme chez certaines héroïnes des romans de Toulet. Pour elles rien ne compte, opinion du monde, plaisir, joie de vivre et volupté même, hors la sombre passion dont elles sont possédées. Et ceci nous conduit à un des principaux traits du caractère de l'auteur : son ironie, la légèreté élégante ou cruelle de ses propos cachent le désespoir d'une âme tourmentée qu'apaise le travail d'une pensée tournée à la fois vers la poésie et vers l'observation. « Les Hollandais, écrit-il, ne découvrent pas l'envers des hommes... Jamais un de ces beaux gestes qu'arrache l'émotion, ou ce regard subtil qui trahit une âme Leurs hommes sont des bêtes qu'ils peignent à la perfection... C'est qu'aucun d'eux ne prie ; aucun d'eux ne connaît le désespoir, l'héroïsme ni la haine, ou l'ivresse d'aimer. Et ils ne sont pas poètes, non plus, ni philosophes. » Dans ces quelques lignes, nous avons la révélation de tout ce que Toulet demandait lui même à la vie, comme à la littérature et à l'art.

Voilà bien longtemps que l'étude de l'art moderne forme la préoccupation constante de M. Gustave Coquiot. A l'inverse de beaucoup de jeunes écrivains, ce vieux routier de la critique d'art connaît à fond son sujet et l'on conseillerait volontiers aux amateurs indécis de le choisir comme guide. Avec une verve souvent truculente, il fouaille les artistes qui lui déplaisent ou glorifie

ceux qu'il aime. Il y va sans ménagement, comme s'il se proposait, à l'exemple de Mirbeau, de n'avoir jamais raison sans se donner des airs d'exalté et de violent. Les deux livres qu'il vient de publier s'opposent et se complètent. D'un côté, **Des gloires déboulonnées**, « dix idoles ou dix noms représentatifs de la fragile gloire qu'accordent de médiocres juges, à la sollicitation des marchands ». De l'autre, **Des peintres maudits**, dix peintres délaissés d'abord par les marchands et amateurs.

Les dix idoles renversées sont, par ordre alphabétique, Bonnat, Carolus-Duran, Carrière, Degas, Gustave Moreau, Henner, Meissonier, Raffaelli, Rops, Ziem. Ce mélange surprendra. Degas, Carrière confondus avec Bonnat ou Meissonier! De fait M. Coquiot ne traite pas de même les uns et les autres. Pour certains, il ne s'agit que de protester contre un abus d'éloges et non de contester leur talent.

L'auteur accomplit une besogne plus utile quand il vante des peintres longtemps méconnus, que le succès n'a pas gâtés de leur vivant : Cézanne, Daumier, Gauguin, Lautrec, Seurat, Sisley, Van Gogh. A ces artistes aujourd'hui classés il en associe trois autres dont la réputation est encore mal établie : Modigliani, Juif livournais mort à 36 ans à l'hôpital de la Charité, qui a laissé des peintures d'une charmante expression décorative et des dessins « d'une virtuosité folle, d'une qualité unique » ; Utrillo qui « peint les rues de Paris et les ruelles de village, les hospices et les casernes » ; Rouault enfin qui, né à Paris le 27 mai 1871, dans un quartier intensément bombardé par les Versaillais, est demeuré ardent et désintéressé comme un jeune homme. Ces trois noms reviendront bien souvent désormais sous la plume des critiques d'art.

Quoiqu'il soit de mode de dénigrer des artistes hier incontestés, **Degas** conserve ses admirateurs. M. Vollard, dans le petit ouvrage qu'il lui a consacré, s'est uniquement préoccupé de l'homme et n'a pas porté de jugement sur l'œuvre. Mais son livre, fort bien édité, contient 32 phototypies d'une superbe exécution qui donnent de l'artiste l'idée la plus avantageuse. M. Vollard aime la charge, comme il l'a montré dans ses brochures sur le père Ubu, qu'il a conduit à la guerre, à l'hôpital, aux colonies, et, quand il présente les individus, il n'y met pas de bienveillance. S'il a affaire à un Cézanne, un Renoir, un

Degas, il sent qu'il serait injuste de les traiter comme le commun des mortels, avides et vaniteux. Il rapporte de Degas des traits qui définissent son caractère sans le diminuer. Le vieux peintre a la phobie des chats, des parfums, de la cuisine au beurre et des phrases toutes faites. Il a en horreur cet étalage de luxe vulgaire auquel nos contemporains attachent tant de prix. L'argent qu'il gagne, il s'en sert pour acheter des tableaux, et il les achète par plaisir, non par spéculation. Il chérit sa solitude, son atelier, les objets qui l'entourent. Le terrible, c'est que les journées sont longues et qu'en vieillissant, si on ne sait pas perdre son temps dans des conversations futiles, on n'arrive pas à les remplir avec son travail. La vue, l'ouïe s'affaiblissent, la vessie fonctionne mal. Et plus rien devant soi, que l'idée de la mort.

Cette souffrance intime de Degas, comme la cruelle obsession de Cézanne dont les réalisations sont toujours dépassées par ses désirs, n'excitera la pitié de personne. Le monde n'a pas égard à de pareils maux. Ils n'en ont pas moins de grandeur. Ce qui fait le fond de **La Vie tragique de Vincent Van Gogh**, c'est aussi l'horrible inquiétude qui le rend irritable, frénétique, et le mènera jusqu'à l'asile de fous et au suicide.

M. Louis Piérard s'est proposé de conter par le menu la vie de ce peintre prodigieux « dont la production — ce qui en restera tout au moins — ne s'étend que sur quatre années ». Né le 30 mars 1853, à Groot-Zundert, près de Breda, fils d'un pasteur protestant, Vincent Van Gogh entra à seize ans, comme employé, à la maison Goupil, célèbre dans le commerce des tableaux, à la Haye. Il passa à la succursale de Londres et à celle de Paris, où il demeura de mai 1875 à mars 1876. Déjà il lit assidûment la Bible et subit une crise mystique. Il devient successivement professeur d'Allemand en Angleterre, commis de librairie à Dordrecht, étudiant en théologie à Amsterdam, puis à Bruxelles, et reste deux années dans le Borinage comme missionnaire. Depuis longtemps il dessine. A partir de 1881, il se donne tout entier à la peinture. Il travaille à la Haye, à Nuenen où habitent ses parents, à Anvers. En février 1886, il s'installe à Paris, chez son frère Théo, employé à son tour chez Goupil. Il fréquente l'atelier Cormon, lie connaissance avec Emile Bernard et Toulouse-Lautrec, puis avec Guillaumin, Gauguin, Signac. En 1888, il part

pour Arles, où il peint du matin au soir sans se lasser et où il est rejoint par Gauguin. A la suite d'une discussion, pris d'un accès de folie, il se coupe une oreille avec un rasoir et entre à la maison de santé de Saint-Remy. Il revient à Paris en 1890 et s'établit à Auvers sur-Oise où il meurt le 29 juillet 1890.

Outre ses lettres à Emile Bernard, publiés par M. Vollard, Van Gogh a laissé des lettres à son frère, dont une partie ont été éditées en hollandais, à Amsterdam, et dont d'autres ont paru dans le *Mercure de France* il y a une trentaine d'années. Quel éditeur rendra au public le service de recueillir toute cette correspondance, que n'égale en intérêt aucun ouvrage ayant trait à la peinture moderne ?

Le **Claude Monet** de M. Camille Mauclair appartient à une série qui contient déjà un *Renoir* de François Fosca et un *Gauguin* de Robert Rey et dans laquelle le texte sert de présentation aux nombreuses œuvres reproduites. L'étude consacrée par M. Mauclair à Monet répond à ce qu'on peut attendre d'un écrivain connu par son goût de l'art et par l'élévation de sa pensée.

Un autre éditeur donne une série sur l'Art décoratif moderne. **Frantz Jourdain**, dont M. Robert Rey nous raconte la vie, a produit une œuvre que les Parisiens ont souvent l'occasion de contempler, les magasins de la Samaritaine. Ces constructions métalliques ont leur utilité mais dans celle-ci, la décoration, marquise, ornements, lettres, consoles, vitrines, est d'une laideur terrifiante. M. Frantz Jourdain est en outre le fondateur et l'organisateur du salon d'Automne et, comme tel, il a contribué au développement d'un mouvement décoratif tout à fait contraire à celui qu'il avait prôné comme architecte. Il se présente ainsi comme un dieu à double visage qui incarne à la fois le mal et le bien.

Le Troisième Livre des monogrammes, cachets, marques et ex libris composés par George Auriol renferme une suite de compositions gracieusement combinées. On n'imagine pas ce qu'il faut d'invention, d'ingéniosité et de goût pour réussir un monogramme harmonieux et original. M. George Auriol a, dans ce genre, des trouvailles charmantes.

MICHEL PUY.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une collaboration de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval. La préface à « La Turquie » de Camille Rogier (1). — Nulle amitié ne fut plus sincère que celle de Gérard de Nerval et de Th. Gautier. Nulle aussi ne fut plus désintéressée. L'amour-propre littéraire n'y intervint jamais. Bien que très différents de caractère et de goûts, les deux amis se conseillèrent, se soutinrent, souvent aussi s'aidèrent. Chacun alors apportait sa part à l'œuvre commune, sans chercher à se faire valoir personnellement, s'effaçant de soi-même si cette part semblait trop légère. Que de collaborations ainsi inconnues entre eux deux — plus encore, entre tous les membres du « Petit Cénacle » ! Nul ne s'y montrait avare de son talent; volontiers on secourait un ami dans l'embarras, par amour de l'art, ou, s'il s'agissait d'une besogne plus humble, par généreuse camaraderie.

Nous avons pu trouver une collaboration de ce genre. Gautier signa seul la Préface à *La Turquie*, de Camille Rogier. Pourtant, dans ces pages, sa prose se juxtapose et se mêle à celle de Gérard.

En 1844, C. Rogier rentrait à Paris après un séjour de plusieurs années en Orient. La fortune lui avait souri. Déjà de 1834 à 1836, il était le plus riche, dans le groupe amical de l'impasse du Doyenné : il illustrait alors les contes d'Hoffmann, et pouvait porter, chez lui, des costumes somptueux de velours nacarat. En 1837, après la dislocation du petit cénacle, il était parti, avait séjourné à Florence, à Rome, à Athènes, et finalement, à la suite d'une aventure galante, s'était fixé à Constantinople. Là, il avait fructueusement travaillé ; les commandes avaient afflué ; faveur suprême, il avait été admis à faire le portrait du Sultan Abdul Medjid. De ce voyage, il rapportait quantité d'esquisses, de dessins, de peintures et une connaissance approfondie des choses de l'Orient. Aussi songea-t-il à publier un recueil, documentaire et artistique à la fois, où les dessins seraient précédés d'un bref commentaire.

Mais cette publication devait être lancée. N'était-il pas oublié,

(1) Cette préface a été réimprimée dans le volume *Fusains et Eaux-fortes*, Paris, Charpentier, 1880, in-12, p. 217-226.

après cette longue absence ? Il fallait une préface, rédigée par un auteur en vogue, influent dans le journalisme.

Rogier se tourna vers Gérard de Nerval.

Choix bien naturel : Gérard connaissait l'Orient et en avait parlé. Bien plus, tous deux s'étaient retrouvés là-bas. Après avoir visité l'Egypte et la Syrie, Gérard, en juillet 1843, avait atteint Constantinople. Rogier l'avait alors piloté, lui avait même découvert, dans le caravansérail d'Ildiz-Khan, un logement économique et pittoresque. Et Gérard, que préoccupaient de plus en plus les théogonies et les mystères religieux, travesti en négociant du Liban, un bonnet d'astrakan sur la tête, avait hanté les sectes musulmanes, fréquenté les illuminés, assisté au carême solennel du Ramadan... Puis, la nostalgie de Paris les avait pris et tous deux, quittant Constantinople au début de novembre, s'en étaient revenus ensemble vers la France...

Gérard, on le conçoit, ne refusa pas son concours. Il était d'ailleurs entre tous affectueux et serviable. Il improvisa deux pages, élégantes et ingénieuses, où tout en montrant l'opportunité de la publication, il laissait entrevoir quelques impressions du voyage.

Voici ces deux pages demeurées manuscrites.

Si jamais quelque chose a ressemblé à un rêve des mille et une nuits, si une cité de la terre peut réaliser cet idéal féerique et divin que l'Europe a peine à concevoir, mais que l'Orient accepte sans peine, c'est le premier aspect de Constantinople qui en offre l'image au voyageur enchanté. Ce n'est qu'une décoration, sans doute ; il suffit de mettre le pied sur ce rivage étrange, de gravir ces rues étroites et montueuses, d'aborder ces palais fragiles, pour se convaincre que les plus belles apparences n'offrent ici-bas que mensonge et chimère; mais faut-il nier l'impression d'un spectacle sublime parce qu'on est admis à en visiter les coulisses poudreuses ? Les Turcs ont évidemment le sentiment du pittoresque, mais ils dessinent à grands traits et peignent à larges teintes ; de plus ils sont pressés de jouir et ne construisent pas pour la postérité ; les édifices religieux et les tombeaux sont destinés seuls à lutter contre le temps, mais la maison d'un Turc ne doit pas durer plus que lui; aussi les palais mêmes du Sultan ne sont-ils construits qu'en bois, les marbres précieux de l'Asie et de l'Archipel ne leur ont fourni que des colonnes.

Aucune ville ne gagne plus à être peinte, et aucune aussi n'offre plus de contrastes à l'observateur sérieux. Cette grandeur fragile, cette magnificence éphémère, il appartient à l'Europe de les recueillir et de les

fixer à jamais dans le domaine des arts ; si tout cela doit s'abîmer quelque jour au coup de sifflet d'un machiniste inconnu, si le temps seul, ce qui d'ailleurs ne peut manquer, en efface les traits fugitifs, nous conserverons du moins précieusement l'image d'une splendeur qui n'a poin d'égale, et les fantaisies riches et variées d'une population la plus étrange et la plus poétique qui fût jamais.

Car si la ville a des aspects merveilleux, la foule qui l'habite offre d'étonnantes ressources au crayon de l'artiste, des tons étranges à son pinceau. L'intérieur de ces maisons, peu attrayantes au dehors, a des mystères et des trésors que l'Europe connaît à peine, si curieuse qu'elle en soit. Beaucoup de peintres ont pu rendre l'effet bizarre et chatoyant des rues, des places et des bazars, encombrés d'une foule bariolée, les scènes calmes et pittoresques des cimetières ombragés de cyprès, des frais paysages de la côte d'Asie. Mais aucun jusqu'ici n'avait pénétré dans les intérieurs, surpris les costumes des femmes, qui ne se montrent au dehors qu'affublées d'un vêtement uniforme et disgracieux, nul n'avait pu saisir les traits charmants et variés des habitantes du harem ; un long séjour, des relations étendues, et une série de circonstances favorables, ont mis M. Camille Rogier en position de voir et d'étudier mille détails de mœurs et de costume qui ont échappé à la plupart des touristes : ce que la célèbre Lady Montague a pu seule voir et décrire au siècle dernier, il a pu le saisir et le fixer à tout jamais sur le papier et sur la toile. Ainsi l'Orient laissera tomber tour à tour devant nous les derniers voiles qui le couvraient.

Ce n'était là qu'une esquisse. Et Gérard ajoutait en l'envoyant à Rogier.

C'est très difficile à faire. Voilà une espèce de projet. Nous nous entendrons demain pour arranger, remanier ou allonger tout cela. A demain.

Qu'advint-il alors ? C'est ce qu'on ne saurait dire au juste. Timidité ? Scrupule ? Le caractère de Gérard, en effet, s'accordait mal avec ce genre d'écrits. Toujours est-il qu'au début de 1846 Rogier avait parlé de l'affaire à Th. Gautier. Gautier n'était-il pas voyageur lui aussi ? Il n'avait pas vu Constantinople : mais ses goûts orientaux étaient connus. Et puis, il avait visité les pays du soleil ; il avait eu grand succès avec ses descriptions d'Espagne ; rentré récemment d'Afrique, où par amour de la couleur locale il avait suivi le maréchal Bugeaud dans une lointaine expédition, il préparait la relation de ce nouveau voyage, — relation qu'interrompra, hélas ! la révolution de 1848. Le 9 février (1846), en lui écrivant pour lui recommander une jeune

artiste à laquelle il s'intéressait, Rogier ajoutait en post-scriptum:

Tu sais que je t'attends tous les jours pour causer de *notre introduction*. Si tu as un instant demain, monte chez moi, nous déciderons bien vite ce qu'il convient de faire. L'on voudrait faire paraître cela avec la première livraison, qui est prête.

Cependant Gautier ne se pressait pas. De la besogne, il en avait tant, déjà, qui le sollicitait ! Critique dramatique, critique d'art, comptes rendus de toute sorte... Cette « copie » supplémentaire lui souriait peu. Rogier, qu'ennuient tous ces retards, lui adresse des reproches.

Tu m'oublies, vieux ! Ton ami attend ta visite comme le peuple d'Israël la venue du Messie. La première livraison ne peut paraître sans ton introduction. Trouve donc un quart d'heure pour venir chez moi, afin que nous puissions causer de la chose. Adieu, mille amitiés, porte-toi bien.

Et il ajoute, appel mélancolique : Je serai demain toute la journée à la maison.

Gautier, cette fois, s'exécuta. Le 13 décembre Rogier lui écrit :

Mon cher Théo. Voici ma première livraison, qui paraît demain ; j'irai te voir un de ces matins pour causer un peu de la marche à suivre pour les journaux.

Gautier, en effet, journaliste influent, ne pouvait manquer de donner des conseils précieux : on organiserait la réclame et aiderait au succès.

D'ailleurs, il était précieux encore à d'autres égards. N'a-t-on pas toujours quelque ami à recommander, lorsqu'on écrit à un critique dramatique ? Rogier saisit l'occasion et ajoute :

Je te serais reconnaissant si tu peux dire dans ton feuilleton de demain quelques mots en faveur de Tagliafico, qui, malade et enrhumé, a dû chanter dans *l'élisir* pour les débuts de Gardoni. Tagliafico a très bien chanté, et s'est acquitté fort heureusement de son rôle. Ne l'oublie pas, et tu feras beaucoup d'heureux sans te compromettre...

Pauvre Théo! Que d'heureux il fit ainsi, par bonté de cœur, et par l'indifférence de la lassitude !

La première livraison parut enfin. Elle ne fut malheureusement pas suivie d'une seconde, mais elle contient cette Préface, signée de Th. Gautier, et qui pour nous est curieuse.

§

C'est que Gautier y a utilisé l'ébauche de Gérard, qui forme à peu de chose près toute la première partie. Il la compléta, il est vrai. Gérard avait surtout exprimé la fragilité des splendeurs orientales. Cette magnificence, disait-il, est un peu celle des décors d'opéra. Elle séduit, elle forme un admirable ensemble, mais n'est pas destinée à durer. Il convient donc d'en fixer l'aspect, avant le coup de sifflet fatal du grand machiniste. Mais cette magnificence, il fallait en donner le désir, l'évoquer : c'est ce que fait Gautier. En quelques pages brillantes, il esquisse une promenade à Constantinople, montre les ruelles étroites, les bazars, les cafés, les murs sombres des sérails ; il fait grouiller la foule, chatoyer les couleurs. Les choses mêmes lui étaient inconnues ; mais son imagination de peintre les voit, et sa description s'anime d'une vie intense.

Il ne se borna pas à compléter, il retoucha, très discrètement d'ailleurs. Gérard avait improvisé hâtivement. Gautier, de ci de là resserre, supprime une épithète, accuse le lien logique, accentue l'idée. Gérard avait dit : « La foule... offre d'étonnantes ressources au crayon de l'artiste, des tons *étranges* à son pinceau... Gautier remplace *étrange* par *éclatant*. — « Il suffit, avait écrit Gérard, d'aborder ces palais fragiles pour se convaincre que les plus rebelles apparences ne sont ici-bas que mensonge et chimère » ; Gautier efface cette impression et dit d'une façon plus crue : « ... pour se convaincre qu'il n'y a là, en effet, qu'une perspective d'opéra. » Plus loin, par contre, il ajoute une réflexion qui lui est chère : « Les barbaries s'en vont, emportant avec elles toutes les splendeurs d'un monde plus préoccupé du beau que du commode. »

Ainsi retouchée et parachevée, la préface est donc bien de Gautier. Ne reste-t-il point, cependant, quelques disparates ? Qu'on regarde, ainsi prévenu, la composition de ces pages : on y trouvera un léger flottement, aisément explicable. La préface de Gérard formait un tout. Gautier, qui l'a insérée à peu près intégralement, revient donc, en la complétant, sur des idées exprimées. Et puis, malgré tout, çà et là on saisit encore la grâce voilée de la prose de Gérard, quelques épithètes plus floues, des impressions plus subtiles, et comme une fluidité qui contraste avec les descriptions éclatantes de Gautier.

Sont-ce là des imperfections? Peut-être. Mais nous ne trouvons point, pour nous, qu'elles diminuent la valeur de ces pages ; elles ajoutent au contraire à leur prix. N'aurait-elle qu'un intérêt documentaire, cette préface mériterait notre attention. Mais il y a mieux. Œuvre traitée à la fois par deux maîtres, elle est la matière où se jouent tour à tour leurs deux talents. Tour à tour, la lumière qui la pénètre est voilée ou éclatante, les reliefs qui s'en dégagent sont délicatement adoucis ou vivement découpés. Issue d'une collaboration, elle garde, à travers son unité, un double reflet. Pour l'érudit, pour le lettré, cette dualité même n'est-elle pas un charme?

RENÉ JASINSKI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'épopée de Tahiti. — A la suite de la publication, sous ce titre, d'un article que M. Jean Dorsenne nous avait envoyé de Tahiti, nous avons reçu de M. Claude Farrère la lettre suivante :

Le 19 janvier 1925.

Mon cher Confrère,

Dans la Revue que vous dirigez avec tant d'autorité et où j'ai tant de fois trouvé le meilleur accueil et le plus impartial, un de vos collaborateurs, M. Jean Dorsenne, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me prend à partie, très courtoisement, mais avec une mystérieuse amertume. — C'est à la page 522 de votre numéro de la mi-janvier.

M. Jean Dorsenne, comme c'est son droit, est assuré qu'un romancier ne peut pas, ne saura jamais se changer en historien. Il n'importe nullement qu'il s'agisse d'histoire maritime. Il n'importe pas davantage que le romancier susdit, après avoir servi 25 années sur mer, ait dirigé, presque fondé le premier service historique qui fonctionne rue Royale. Il importe moins encore que le même romancier ait aujourd'hui pour collaborateur un véritable professionnel des études d'histoire navale : M. Paul Chack est en effet l'auteur de cette *Guerre des Croiseurs* (Challamel, 1922-1923) qui fait autorité, à Londres, à Berlin, à New-York, aux yeux de tous ceux qui s'occupent des choses de la mer.

En dépit de quoi, M Jean Dorsenne me reproche, d'ailleurs fort aimablement, d'avoir menti, ou d'avoir pour le moins avalé, tout crus, d'indigestes mensonges.

Il s'agit, en occurrence, — je le répète pour tous les lecteurs du *Mercure*, lesquels ont certes bien le droit de nous avoir profondément oubliés, MM. Paul Chack, Jean Dorsenne et moi, — il s'agit de l'échec

au moins surprenant qu'un petit lieutenant de vaisseau français, très inconnu, Destremau, infligea devant Tahiti, le 22 septembre 1915, à l'amiral allemand comte von Spee, commandant la division navale *Scharnhorst-Gneisenau*, — cette même division qui, cinq semaines plus tard, allait anéantir toute l'escadre anglaise de l'amiral Cradock, à Coronel.

M. Jean Dorsenne tient pour nulle toute la documentation de M. Paul Chack et la mienne. M. Jean Dorsenne nomme le lieutenant de vaisseau Destremau « un pauvre officier », et marque à l'égard de tous ceux que Destremau commandait un dédain analogue. M. Jean Dorsenne parle même du conseil de guerre devant lequel aurait dû passer le malheureux Destremau, commandant d'un navire coulé bas sans s'être rendu, et décerne des brevets d'héroïsme à toute l'île et à son gouverneur, nonobstant la citation que signa l'amiral De Bon, — en février 1919, — après 53 mois de réflexion ; « *Destremau qui, malgré le peu de concours apporté par les autorités locales, a su empêcher le* Scharnhorst *et le* Gneisenau *de prendre Tahiti*... »

Il y a là, sans conteste, belle matière à controverse et à discussion.

D'autant davantage que d'autres gens, mêlés à l'affaire, ont fait à M. Paul Chack l'honneur de lui écrire, m'ont fait le même honneur, et l'ont fait aussi à M. Doumic, directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Il s'agissait d'ailleurs, presque unanimement, de gens qui d'avance protestaient contre les brevets d'héroïsme que M. Jean Dorsenne réclame...

Seulement, mon cher confrère, j'estime, moi, que les revues ne sont pas faites pour héberger des polémiques indéfinies. Le public du *Mercure*, comme le public de la *Revue des Deux Mondes*, m'excusera donc si je me tais, provisoirement : c'est par égard pour MM. René Doumic et Alfred Vallette, par égard aussi pour le public même, lequel, achetant soit la revue couleur de saumon, soit la revue couleur d'améthyste, a le droit d'y trouver une vraie littérature, et non pas une prose mulâtresse : j'entends des élucubrations moitié gibier, moitié poisson, moitié journal, moitié pamphlet. Je refuse de répondre, — ici. Je répondrai ailleurs, où il me plaira, quand il me plaira.

Je précise. A tous ceux qui ont bien voulu prendre la peine de discuter les faits dont mon collaborateur et moi nous écrivons l'histoire, nous répondrons environ le 20 février prochain, dans le volume que publiera, à cette date, notre éditeur Flammarion. Ce volume, intitulé *Combats et Batailles sur Mer* (septembre 1914-décembre 1914), comprendra, outre le récit du combat de *Tahiti*, copieusement augmenté, puisqu'il le faut, d'une note qui satisfera très complètement M. Dorsenne, altéré de vérité, — le récit du combat de *Penang* où fut détruit le contre-torpilleur français *Mousquet* ; — le récit du dernier combat du brave corsaire allemand *Emden*, — car la bravoure mérite l'hom-

mage de tous les braves gens, n'importe les pavillons ; — la relation du combat de *Coronel*, où fut détruite l'escadre anglaise de l'amiral Cradock ; — et celle de la bataille des *Falkland* où fut détruite l'escadre allemande de l'amiral von Spee.

Et veuillez me croire, mon cher confrère, très cordialement à vous.

CLAUDE FARRÈRE.

NOTES ET DOCUMENTS DE SOCIOLOGIE

Variante sur un système électoral. — On nous écrit :

Je viens de lire, — un peu en retard, mais le sujet est toujours d'actualité, — dans le numéro du 15 octobre du *Mercure de France*, l'étude de M. Ambroise Got sur la *réforme électorale*. A moins d'être d'un parti pris aveugle ou intéressé, il est difficile de ne pas conclure avec lui que les méthodes électorales en vigueur jusqu'ici doivent être modifiées. Je me suis rendu compte moi-même aux dernières élections législatives que beaucoup d'électeurs n'avaient rien compris à la manœuvre ni à l'esprit du scrutin de liste. M. Got, dans le système qu'il préconise, le conserve tout en y introduisant d'heureuses modifications. Mais son système électoral reste assez compliqué et me paraît offrir beaucoup de difficultés d'ordre pratique dans sa réalisation. La lecture de son article m'a suggéré l'idée d'un système qui, bien que plus simple, offre cependant les mêmes avantages avec en outre quelques autres. Permettez-moi de le lui soumettre, ainsi qu'aux lecteurs du *Mercure*, si vous le jugez à propos. Un système de plus, à côté de tant d'autres, ne tire pas à conséquence ; mais à cet édifice qui intéresse tout le monde, chacun doit apporter ses matériaux. Quelqu'un se présentera peut-être pour en tirer parti et les agencer dans une construction solide. Voici donc les miens tout bruts que je charge le *Mercure de France* de déposer à pied d'œuvre, lui qui sait découvrir l'atelier des ouvriers d'art dont c'est le métier de les façonner.

L'élection des députés s'effectuerait en deux tours de scrutin. Le premier tour ne serait qu'une épreuve éliminatoire. Il aurait lieu au scrutin uninominal, de même d'ailleurs que le second, comme nous le verrons plus tard ; c'est le seul que tous les électeurs comprennent. Dans chaque arrondissement, les candidats mèneraient donc leur campagne électorale et se présenteraient individuellement aux suffrages. Après ce premier vote, le nom du candidat, ayant obtenu le plus grand nombre de voix, seul, serait retenu ; tous les autres seraient

éliminés. En cas d'égalité de voix entre deux ou plusieurs candidats, il y aurait pour eux un scrutin de ballottage.

Cette première sélection étant obtenue pour chaque arrondissement, on reporterait sur une liste commune tous les noms retenus. Cette liste mentionnerait, avec le nom des candidats, leur profession, leur département d'inscription et leur couleur politique. Chaque électeur recevrait un exemplaire de cette liste avec un bulletin de vote en blanc. Alors aurait lieu le second tour de scrutin appelé à donner les résultats définitifs.

L'électeur choisira dans la liste qu'il a reçue le candidat qui aura ses faveurs : soit celui pour lequel il aura déjà voté la première fois, s'il s'y trouve, soit tout autre candidat qu'il jugera apte à représenter ses idées et défendre ses intérêts. Il sera guidé dans son choix par les mentions inscrites sur la liste et par les états de service déjà connus. Il inscrira lui-même le nom choisi, et celui-là seul, sur le bulletin de vote qu'il ira déposer dans l'urne. Ce travail personnel l'obligera à réfléchir au moins durant quelques secondes et le garantira contre les sollicitations du dehors.

La consultation électorale est maintenant terminée ; il faut en tirer le meilleur parti pour le bien général et l'ordre social. Pour cela il importe d'assurer aux mandatés une influence proportionnelle à la somme de compétence et d'estime que les mandants leur ont accordée.

Les résultats des votes seront centralisés. On totalisera le nombre des votants. On divisera ce total par le nombre des candidats qui avaient été portés sur la liste générale (un par arrondissement) et on obtiendra ainsi le quotient électoral. Seront élus d'abord tous les candidats qui auront obtenu un nombre de voix au moins égal à ce quotient. Quant aux candidats qui auront obtenu un nombre de voix égal à 2, 3, 4 fois, etc., ce quotient, leur vote au parlement comptera pour 2, 3, 4, etc. ; c'est ce que nous appellerons le coefficient de vote des élus. Et c'est ici que vont apparaître également certains avantages non négligeables pour le budget de l'Etat. Le nombre des entités représentant les électeurs au parlement serait fixe et équivalent au nombre d'arrondissements, mais ces entités ne se compteraient plus par têtes, mais par coefficients de vote. En d'autres termes, le nombre des voix au parlement correspondrait donc à une par arrondissement, mais comme vraisemblablement plusieurs députés jouiraient d'un coefficient de vote de 2, 3 ou 4, etc., le nombre des députés en serait diminué d'autant. Evidemment, le traitement serait le même pour tous les députés, quel que soit le coefficient de vote de chacun.

En plus de ces premiers élus, si le total de leurs coefficients de vote n'égale pas le nombre des arrondissements, on complétera en prenant à la suite les candidats qui arrivent avec le plus grand nombre de voix,

mais en donnant la préférence à ceux dont le département d'inscription ne serait pas encore représenté. Si, pour le dernier siège à pourvoir, deux ou plusieurs candidats arrivaient *ex-æquo* pour le nombre de voix obtenues et qu'ils provinssent de deux ou de plusieurs départements non encore représentés, ils seraient tous élus; dans ce cas hypothétique, le nombre normal de voix au parlement serait légèrement dépassé pour cette législature sans qu'il en résulte d'ailleurs aucun inconvénient.

La durée d'une législature devrait être d'au moins 5 ans. Il n'y aurait pas de nouvelles élections pour les sièges qui deviendraient vacants par suite de démission, de décès, etc. Pour y pourvoir, chaque député désignerait obligatoirement et par un acte public déposé au greffe de la Chambre, dans les trois premiers mois de la législature, celui de ses collègues au parlement auquel il lègue, le cas échéant, son coefficient de vote. Cet acte devra porter la signature des deux parties. Il sera loisible à l'intéressé de le modifier durant le cours de la législature. Le légataire désigné cumulerait avec le sien propre ce ou ces coefficients ainsi hérités, quel qu'en soit le nombre. Si un mandataire ne laissait pas d'héritier, son coefficient de vote serait annulé.

Quels sont les avantages particuliers de ce système électoral que nous venons d'élaborer ? Il est maintenant facile à chacun de s'en rendre compte. En plus de l'économie à réaliser, la diminution du nombre des députés favoriserait l'ordre et la clarté dans les discussions, hâterait les décisions. Le coefficient de vote réaliserait les valeurs parlementaires. Il procurerait la vraie représentation proportionnelle : le choix des électeurs étant très large et très libre. Les avantages du scrutin d'arrondissement seraient sauvegardés et ses inconvénients écartés. Le candidat arrondissementier verrait son avantage à se montrer d'esprit très large et très humain, pour se concilier tous les partis et augmenter ses chances : ce serait là son seul moyen de succès, s'il est de valeur médiocre ; si c'est une vedette, il n'aura pas besoin d'avoir recours au favoritisme, moyen d'ailleurs que dédaignerait un esprit supérieur.

Quelques arrondissements, il est vrai, ne seront pas représentés par suite du mécanisme du coefficient de vote, mais ce seront les arrondissements qui l'auraient été très mal : par des non-valeurs ou par des sectaires, puisque les élus, au premier tour, de ces arrondissements, portés sur la liste générale n'auront obtenu en définitive qu'un nombre infime de voix, et que les électeurs de leurs arrondissements et de leurs départements d'origine leur auront préféré des candidats plus éloignés, mais plus dignes de leur choix. Du reste, ces arrondissements ne seront pas délaissés pour autant : les députés voisins ne demandant sans doute qu'à s'en occuper pour gagner ou garder leur appui.

Le danger pour une démocratie est de perdre ses forces en divisions

multiples et en luttes stériles de partis ; notre système électoral tend à l'éviter.

L. BOIS,
curé de Saint-François-sur-Bugeon (Savoie).

31 décembre 1924.

Ce système électoral, qui présente quelques points intéressants, offre l'inconvénient majeur, en démocratie, de faire plébisciter un certain nombre de députés. Il est évident, en effet, que les candidats peu connus n'auraient, au second tour, des voix que dans leur arrondissement et peut-être dans les arrondissements voisins, tandis que les candidats connus récolteraient en masse, outre leur majorité arrondissementière, les voix des minorités de toute la France. Un petit nombre de députés arriveraient donc à la Chambre avec un nombre de suffrages formidable, leur assurant à chacun, pour l'opération du quotient, non pas 2 ou 3 voix, mais 10, 20, 30, 50 voix. Vingt ou trente députés seraient ainsi les maîtres de la Chambre et constitueraient le Gouvernement. Ce ne serait donc plus un système démocratique, mais, si l'on peut oser cet accouplement, un système aristocratico-électoral.

NOTES ET DOCUMENTS ÉSOTÉRIQUES

Ossendowski et le père Huc. — Je n'ai aucune compétence pour prendre parti dans la controverse qui s'est engagée autour du livre de M. Ossendowski, mais je crois devoir signaler à ceux qui pensent enfermer l'écrivain polonais dans les deux branches du dilemme : imposture ou hallucination, un document que je n'ai vu reproduit nulle part.

Il s'agit d'une de ses plus extraordinaires aventures, et d'une de celles où l'explication par un phénomène d'hallucination paraît très plausible ; le fait reproduit aux pages 95 et 96 et que je résume ainsi : Touchegoun-lama ouvre la poitrine et le ventre d'un berger, touche du doigt son cœur et ses poumons ; Ossendowski ferme les yeux pendant « peu de temps » et, quand il les rouvre, « le berger, sa blouse toujours ouverte, sa poitrine à l'état normal, dormait tranquillement, couché sur le côté ».

Or, voici ce que je lis dans *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet pendant les années 1844, 1845 et 1846*, par M. Huc, ancien missionnaire apostolique. (Je possède un

exemplaire en 2 volumes de la 4e édition, Paris, Gaume frères et J. Duprey, 1860. Le passage cité est copié dans le volume I, chapitre IX, pages 309 et suivantes.) Les voyageurs sont en Mongolie, dans le pays des Ortous. Ils se rendent à Lhassa et rencontrent une caravane très nombreuse qui va à la lamaserie de *Rache Thurin*. Le P. Huc demande à un vieux pèlerin quelle solennité les y appelle. Nous copions maintenant le texte de l'ouvrage :

« Demain doit être un grand jour », dit le vieillard. « Un lama *Bokte* fera éclater sa puissance : il se tuera sans pourtant mourir... » Nous comprîmes à l'instant le genre de solennité qui mettait ainsi en mouvement les Tartares des Ortous *Un lama devait s'ouvrir le ventre, prendre ses entrailles et les placer devant lui, puis rentrer dans son premier état.* Ce spectacle, quelque atroce et quelque dégoûtant qu'il soit, est néanmoins très commun dans les lamaseries de la Tartarie. Le *Bokte* qui doit « faire éclater sa puissance », comme disent les Mongols, se prépare à cet acte formidable par de longs jours de jeûne et de prière. Pendant ce temps, il doit s'interdire toute communication avec les hommes, et s'imposer le silence le plus absolu. Quand le jour fixé est arrivé, toute la multitude des pèlerins se rend dans la grande cour de la lamaserie et un grand autel est élevé sur le devant de la porte du temple. Enfin le *Bokte* paraît. Il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, va s'asseoir sur l'autel, et détache de sa ceinture un grand coutelas qu'il place sur ses genoux. A ses pieds, de nombreux lamas, rangés en cercle, commencent les terribles invocations de cette affreuse cérémonie. A mesure que la récitation des prières avance, on voit le *Bokte* trembler de tous ses membres, et entrer graduellement dans des convulsions frénétiques. Les lamas ne gardent bientôt plus de mesure; leurs voix s'animent, leur chant se précipite en désordre, et la récitation des prières est enfin remplacée par des cris et des hurlements. Alors le *Bokte* rejette brusquement l'écharpe dont il est enveloppé, détache sa ceinture, et saisissant le coutelas sacré, s'entrouvre le ventre dans toute sa longueur. Pendant que le sang coule de toute part, la multitude se prosterne devant cet horrible spectacle, et on interroge ce frénétique sur les choses cachées, sur les événements à venir, sur les destinées de certains personnages. Le *Bokte* donne à toutes ces questions des réponses qui sont regardées comme des oracles par tout le monde.

Quand la dévote curiosité des nombreux pèlerins se trouve satisfaite, les lamas reprennent, avec calme et gravité, la récitation de leurs prières. Le *Bokte* recueille, dans sa main droite, du sang de la blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus, et le jette en l'air

en poussant une grande clameur. Il passe rapidement la main sur la blessure de son ventre et tout rentre dans son état primitif, sans qu'il lui reste la moindre trace de cette opération diabolique, si ce n'est un extrême abattement. Le *Bokte* roule à nouveau son écharpe autour de son corps, récite à voix basse une courte prière, puis tout est fini et chacun se disperse, à l'exception des plus dévots, qui vont contempler et adorer l'autel ensanglanté, que vient d'abandonner le saint par excellence.

Le bon missionnaire ajoute que « ces cérémonies horribles se renouvellent assez souvent dans les grandes lamaseries de la Tartarie et du Thibet » ; que

les lamas qui ont le pouvoir de s'ouvrir le ventre sont de simples lamas, mal famés et peu estimés de leurs confrères. Aux yeux de ceux-ci, toutes ces opérations sont perverses et diaboliques. Les bons lamas, disent-ils, ne sont pas capables d'exécuter pareilles choses ; ils doivent même se bien garder de chercher à acquérir ce talent impie.

L'auteur indique que les lamas possèdent nombres d'autres *sié fa* (pouvoirs, moyens pervers). Il cite notamment celui d'un lama qu'il a connu et qui, au dire d'un chacun, possédait le *sié-fa* de remplir à volonté un vase d'eau au moyen d'une formule de prière. Il ne voulut jamais tenter l'épreuve en présence du P. Huc.

Il nous disait que, n'ayant pas les mêmes croyances que lui, ses tentatives seraient non seulement infructueuses, mais encore l'exposeraient peut-être à de graves dangers.

Cependant, le missionnaire obtint du lama la prière de son *sié fa*. Elle a bien les allures d'un pacte, et on comprend que le P. Huc y ait reconnu « une invocation directe à l'assistance du démon ». Je la reproduis, pensant qu'elle pourra intéresser les lecteurs du *Mercure* qui s'occupent des « Sciences maudites ».

Je te connais, tu me connais. Allons, vieil ami, fais ce que je te demande. Apporte de l'eau, et remplis ce vase que je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que c'est que cela pour ta grande puissance ? Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau; mais n'importe ; fais ce que je te demande et remplis ce vase que je te présente. Plus tard, nous compterons ensemble. Au jour fixé, tu prendras tout ce qui te revient.

On le voit par ces citations empruntées à un auteur qui écrivait il y a plus d'un demi-siècle : les faits de magie et de sorcellerie

sont communs en Mongolie, et celui dont l'auteur de *Bêtes, Hommes et Dieux* fut témoin est, pourrait-on dire, classique.

Je n'ignore pas que l'ouvrage très curieux du P. Huc fut, *comme celui d'Ossendowski*, l'objet de vives critiques ; des explorateurs bien connus, tels que Marck Bell, Roskhill, Gabriel Bonvalot et le Prince Henri d'Orléans ont plus tard affirmé unanimement la véracité de ses récits.

Que faut-il penser de ces phénomènes? Ce n'est pas à moi, chétif, de formuler une opinion à cet égard. Qu'il me soit permis de signaler seulement un air de famille entre ces pratiques et le fameux *tour de la corde*, dont il a été souvent parlé dans cette revue, —sans oublier le singulier « prestige » qu'indique Kipling dans *Kim*, page 205, « la cruche brisée ».

De tout ceci, ainsi que de l'article publié récemment ici même sur le Monde souterrain de l'Agharti et *La Mission de l'Inde* de Saint-Yves d'Alveydre, il ressort au moins qu'Ossendowski n'a pas imaginé de toutes pièces les faits qu'il nous raconte et que, s'il a été « halluciné », d'autres le furent, et plus que lui, parmi ceux qui ont parcouru ces étranges et redoutables contrées. Quant à d'autres faits se rapportant à des événements contemporains d'un autre ordre — nous voulons parler des actes commis par les hordes rouges — il n'est pas, hélas! besoin d'aller au Thibet ou en Mongolie pour en être témoin, et ceux qui ont combattu en Pologne, en Galicie et en Volhynie notamment, peuvent confirmer les horreurs signalées par M. Ossendowski, tout comme celles décrites par la plume vengeresse de Jean Renaud dans son beau livre, si vrai, *Les loups dans la Steppe*.

ÉDOUARD BORIE.

LETTRES PORTUGAISES

La langue portugaise. — M. Ribera y Tarragó et les *Cantigas*. — Jorge de Montemôr : *A Diana*, en portugais d'Affonso Lopes Vieira ; Lisbonne. — Henrique de Campos Ferreira Lima : *Uma poetisa francêsa em Portugal : Pauline de Flaugergues*, Imprensa na Universidade, Coïmbre. — Maria da Luz Sobral : *Cantose Lendas da nossa Terra*, Bibliotheca infantil, Porto. — Wenceslau de Moraes : *Dai-Nippon* ; « Seara Nova », Lisbonne. — Mémento.

Cependant que le Foreign Office portugais a pour ministre l'un des poètes les plus éminents de la Péninsule, M. João de Barros, ami éprouvé de la France et de notre culture, champion infatigable de l'union luso-brésilienne, on annonce que la langue

portugaise obtient enfin dans les examens de notre enseignement secondaire place facultative égale à celle réservée à l'espagnol ou à l'italien. De cet évènement longtemps attendu se réjouiront les Brésiliens au moins autant que nos amis de Lisbonne, de Coïmbre ou de Porto, et il faut souhaiter que les étudiants soient nombreux à vouloir s'initier au charme certain d'un idiome, que fut longtemps dans la Péninsule une langue réservée au lyrisme, avant même d'avoir servi à composer les *Lusiades*.

Voilà-t-il pas, du reste, que les récents travaux de **M. Ribera y Tarrago**, de l'Université de Madrid, révèlent la priorité de la poésie luso-galaïque dans la création des premières **cantigas** péninsulaires. Ce que l'on croyait directement issu de l'influence provençale et limousine est à restituer aux gens de Galice, qui auraient enseigné leur manière de chanter aux Maures d'Espagne eux-mêmes.

« L'immense majorité des *Cantigas* d'Alphonse le Sage, dit M. Ribera y Tarrago (écrites, comme on sait, en galaïco-portugais), offre une forme identique à celle du *Zejel* des Maures espagnols, et le *Zejel* est né en Andalousie vers la fin du IXe siècle. Il se compose d'un distique thématique au début de chaque chanson, et ce distique sert de refrain pour le chœur. Suit une strophe de trois vers monorimes, auxquels succède un quatrième rimant à part, strophe destinée au chanteur soliste. »

Base de tout le système lyrique inventé par les Maures d'Andalousie, le *Zejel* aurait eu pour créateur un poète aveugle, Mocadem ben Moafa, natif de Cabra, et ce poète se serait inspiré des chansons du peuple andalou, en langue romane.

Le *Zejel* fut rapidement perfectionné et propagé à travers toute la péninsule ; de nombreux poètes y excellèrent : Abeceuzman, Abengayats, Elcamit, Abenhabib. Il envahit l'Afrique du Nord et pénétra par la Perse jusque dans l'Inde. Par ailleurs, il faut noter une fois pour toutes que les monuments de la poésie lyrique européenne, en langue vulgaire, provençale, allemande ou italienne, apparaissent comme postérieurs à la poésie lyrique des Maures espagnols. Quant à la musique de ces chansons, est-elle d'origine essentiellement orientale ? C'est la question que pose M. Antonio Sardinha, dans un remarquable commentaire publié à *Lusitania* (fascicule I).

Si le lyrisme populaire de Galice, dit-il, a pu faire jaillir de sa source toute la poésie lyrique de la Péninsule, pourquoi la musique, affinée certes par la culture arabe, ne serait-elle pas issue des mêmes origines?

Avis aux musicologues. Nul ne conteste, en tout cas, l'existence d'une poésie orale très ancienne dans les régions du nord-ouest ibérique, et ce sont des esclaves de Galice qui auraient introduit en Andalousie, à l'époque pré-sarrazine, les chants de leur pays. Or, la Galice est terre celtique. Les découvertes de M. Ribera y Tarrago viennent donc renforcer de façon assez inattendue la thèse de ceux qui attribuent à la tradition celtique un rôle fécondateur dans l'élaboration des éléments actifs de notre civilisation occidentale : la conception de l'Amour-Adoration et de l'Amour-Fatalité, le sentiment de l'honneur chevaleresque, un certain messianisme, le goût du merveilleux et de l'aventure.

La nostalgie des Lusitaniens, marins ou pasteurs, chevaliers et poètes, est fille du rêve celtique. C'est en gardant les troupeaux qu'ils ont créé d'instinct la poésie lyrique. Plus tard le mot *pastor* est devenu synonyme d'amoureux et d'amoureuse. Tels *autos* de Gil Vicente ne sont que des églogues passionnées et prises sur le vif, et Bernardim Ribeiro créa la pastorale péninsulaire, en s'inspirant des mêmes éléments bucoliques. Au centre de ces productions fleurit le Rêve lusitanien de tendresse romantique : l'Amour-adoration. Et voilà pourquoi, comme le dit excellemment le grand poète et philologue Affonso Lopez-Vieira, le *Roman d'Amadis de Gaule* ne laisserait pas d'être portugais, même si sa primitive rédaction n'était pas portugaise. Voilà pourquoi la **Diane** de Jorge de Montemôr (ou Montemayor) n'a pas perdu le droit, pour avoir été composée en castillan, d'être revendiquée par les Portugais.

Il y a au Livre second de ce chef-d'œuvre démodé, mais rajeuni étrangement par le pénétrant et souple génie de son adaptateur portugais M. Affonso Lopez Vieira, une églogue incomparable, où vibre toute l'âme bucolique de Portugal, avec un charme d'attendrissement qui rappelle les adieux d'Yseult et de Tristan. Toute l'œuvre, en dépit de certaines mièvreries d'époque, dégage un enchantement souverain, le même qui se retrouve aux *Lettres de la Religieuse*, aussi bien qu'à travers les plus émouvants épisodes d'*Amadis*. M. Affonso Lopez-Vieira pense que l'*Amadis* et la *Diana* se complètent comme les deux panneaux d'un dip-

tyque. Le *Roman* et la *Pastorale* incarnent, selon lui, deux aspects essentiels de la sensibilité portugaise, à travers laquelle ainsi l'Europe vécut et aima durant des siècles. Montemôr était né aux bords du Mondego ; mais il vivait à une époque où le castillan avait pris le pas sur les autres idiomes péninsulaires. Il n'en a pas moins versé dans son œuvre toute sa ferveur atavique. La *Diana* connut de bonne heure une vogue immense, et tout un courant littéraire européen est issu d'elle.

Citons en première ligne l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Philippe Sidney et Spenser, Shakespeare lui-même, à travers les brumes d'Albion « pastoralisèrent » sous l'influence plus ou moins directe de l'œuvre de Montemôr. Nous eûmes les *bergeries* de Racan et l'*Estelle* de Florian, qui, avec les *Idylles* du Suisse Gessner, préparèrent la voie au génie de Rousseau, aux sanglots amoureux de *Werther* et de *René*. M. Affonso Lopès-Vieira va jusqu'à suggérer que l'auteur du *Contrat social* aurait voulu ramener la société qu'il condamna à la simplicité bucolique de la vie valaisane, théâtre initial de ses songes passionnés. J'adhérerai volontiers à ce point de vue, et j'ajouterai que s'il a pu se développer dans le monde un impérialisme intellectuel français, nocif aux seuls médiocres, nous le devons à ce fait que la culture française, fécondée par la tradition celtique, enrichie par l'héritage gréco-latin, a su réaliser dans son sein la synthèse du Rêve atlantique et de la Logique méditerranéenne.

Niera-t-on certaines fraternités d'âme, quand on voit **Pauline de Flaugergues,** ce dernier rayon du sombre Latouche, comme dit pittoresquement M. Edmond Pilon, vouer à l'amant vieilli de la grande Marceline une tendresse si pure et si dévouée ? Est ce dans son exil au bord du Tage et dans le commerce des grands Romantiques portugais, de Garrett à Castilho, qu'elle avait puisé cette qualité de sentiment ? Ou bien cette sœur spirituelle de Soror Mariana, dont M. Henrique de Campos Ferreira Lima s'est fait le pieux historien, trouva-t-elle dans son hérédité aveyronnaise et celtique les affinités secrètes qui devaient la rendre particulièrement attentive aux divines musiques extérieures ?

Nous souhaiterions vivement que ses vers, moins désuets qu'on ne pourrait croire, et que les bords du Tage, les bruyères natales, les épreuves du sort inspirèrent, pussent prendre place un jour, à côté des meilleures choses d'Henri de Latouche, en un volume

de cette *Bibliothèque romantique* si intelligemment entreprise et dirigée par M. Henri Girard. Témoignage d'un attachement que la mort fut impuissante à rompre, l'élégie qu'elle consacra à la mémoire de son poète reste un chef-d'œuvre de la poésie féminine, et tous les lecteurs d'Edmond Pilon la connaissent.

Comme Pauline, mais avec plus de soleil dans les yeux et dans l'âme, Mlle Maria da Luz Sobral, qui écrit pour les enfants, et avec une simplicité pittoresque admirablement adaptée aux mentalités jeunes, possède le don souverain de la grâce.

Les contes et Légendes de notre terre, tour à tour empruntés au folklore, à la Légende nationale, à l'histoire, ou présentés en manière d'apologues avec des animaux familiers pour personnages, sont des modèles du genre, et ne se peuvent comparer qu'aux récits d'Andersen. En vers, Mlle Maria da Luz Sobral excelle aux rythmes allègres, et, au passage, il arrive que le nom de João de Deus affleure aux lèvres.

Ce n'est pas seulement au long des côtes atlantiques que s'est élaborée la Tradition des Celtes décantée plus tard dans la Table-Ronde, mais sur les routes continentales d'Asie en Europe Le peuple qui célèbre aujourd'hui le 4e centenaire de Vasco de Gama a su créer vers l'Orient une route imprévue, et le premier il est allé jusqu'au Japon, où la langue portugaise à laissé jusqu'aujourd'hui des traces de sa diffusion. Peu d'Européens ont réussi à pénétrer l'âme de ce mystérieux pays. Or voici qu'un Portugais actuel, M. Wenceslau de Moraès, grâce à son extrême finesse de sensibilité, s'est assimilé le Japon plus totalement peut-être que Lafcadio Hearn, dit M. Rokuro Abé (*Lusitania*, sept. 1924). C'est ce qu'apprendront les lecteurs de **Daï-Nippon**, livre exquis de style, de pensée communicative et de sentiment. Œuvre unique en son genre.

Qui a bâti les dolmens? Il y en a jusqu'au Japon comme il y en a en Galice. Aventures...

MÉMENTO. — La double évocation du Roi *Dom Sebastien*, en prose par l'incomparable historien et styliste M. Antero de Figueiredo, en vers par M. Correia da Costa, requerra prochainement toute notre attention. L'analyse des essais critiques de M. Osorio de Oliveira : *Oliveira Martin e Eça de Queiroz* et de M. Correia da Costa : *Eça, Fialho e Aquilino*, nous sera prétexte à dire ce que nous pensons de l'œuvre de Manuel Ribeiro et des dernières nouvelles mensuelles de l'aristocratique conteur, M. le Vicomte de Villa-Moura. Nous dirons les

mérites émouvants de *Mar das Tormentas*, poèmes par Antonio Ferreira Monteiro, de *Sinfonia do Vento*, par Sarmento de Beirès et de *Vido Eterea* (nouvelle édition) de Pascoaes. Il nous faudra méditer également sur la substantielle étude de M. João de Deus Ramos : *L'Etat Maître d'Ecole*, où l'éminent pédagogue pose le problème de la formation de l'élite dans la démocratie. Lire à *Lusitania* : *Autour de Sancho II*, par Mme C. M. de Vasconcellos, et *Le XVIIe siècle*, par A. Sardinha. Des points de vue inédits s'ouvrent.

PH. LEBESGUE.

LETTRES CHINOISES

La poésie du XVIIIe au VIe siècle avant J.-C. — Le *Chetsing*.

Dans une précédente chronique, j'ai traduit quelques-uns des plus antiques joyaux de la poésie, depuis le XXIVe siècle jusqu'au XVIIIe siècle avant J.-C.

Pour la période du XVIIIe au VIe siècle avant J.-C., le principal document que nous possédions est le **Che tsing** ou *Cheu King*, « classique de la Poésie », dont les 305 chants auraient été recueillis au VIe siècle avant J.-C. par Krong dze (Confucius) lui-même dans les Archives Impériales. En 213 avant J.-C., tous les exemplaires de ce recueil auraient été brûlés par ordre de l'Empereur de Tsrinn, Che Roang-ti (les livres étaient alors gravés sur des lames de bambou). Mais, soixante-sept ans plus tard, en 146 avant J.-C., le texte aurait été reconstitué de mémoire. Il n'existe, à ma connaissance, aucun manuscrit du *Che tsing* antérieur au XIIe siècle de notre ère.

Ce recueil est divisé en quatre sections : 1° *Kouo fong* (« souffles des Etats »), cent cinquante quatre hymnes chantés dans les cérémonies, aux Cours des Etats féodaux ; 2° *Siao Ya* (« petites élégances »), quatre-vingt chants exécutés à la Cour Impériale pendant les festins ; 3° *Ta Ya* (« Grandes élégances »), trente et un hymnes chantés à la Cour Impériale aux grandes réceptions ou cérémonies ; 4° *Song* (« éloges »), quarante chants pour les cérémonies au temple des Ancêtres, à la Cour Impériale.

Il est regrettable de dire qu'il n'existe en aucune langue occidentale de traduction à la fois fidèle et littéraire du *Che tsing*. La meilleure, celle du R. P. Couvreur, avec texte chinois et versions en latin et en français, date de 1896, est fort rare, et ne donne pas une idée bien poétique du texte dont elle s'écarte d'ail-

leurs trop souvent. La tâche, certes, est difficile, et, dans la plupart des cas, le résultat n'est pas proportionné à l'effort. Si l'on trouve, en effet, des renseignements curieux sur la vie antique, l'œuvre n'en reste pas moins, sauf pour quelques charmantes esquisses, d'une platitude littéraire analogue à celle des hymnes officiels en tous pays. Quant à la langue, si quelques mots présentent des incertitudes, l'ensemble est cependant fort peu différent de la langue moderne. Une écriture purement idéographique comme le chinois peut seule présenter une telle fixité.

Le *Che tsing*, dans son classement, ne tient pas compte de l'ordre chronologique, indispensable cependant pour suivre le développement de la poésie pendant douze siècles.

Il est admis que les plus anciens chants sont les cinq derniers; les « éloges des Chang » (*Chang song*). Ils dateraient en effet de la dynastie Chang (1783-1408). Ils sont tous en vers de quatre syllabes, mais avec des tentatives évidentes de rythme et de rime, autant du moins qu'il est possible de le juger, la prononciation des idéogrammes variant d'époque en époque et de province à province.

Le premier de ces *Chang Song*, intitulé *Na* ou *No*, « Quel nombre ! », aurait été chanté par un Empereur en l'honneur du fondateur de la dynastie (l'emp. Trang ou Tcheng-trang). Il est coupé en strophes inégales : d'abord un quatrain, puis un huitain, puis deux quatrains et un doublet. Les autres chants de la même époque ont aussi des strophes inégales de notre ère.

Y-yu ! Quelle foule ! — Que l'on dispose mes petits et mes grands tambours; —Et que l'on fasse résonner mes tambours avec des sons graves, « Tsiènn tsiènn », — Pour fêter mon vénérable aïeul !

C'est moi, descendant de Trang, qui l'invoque par ma musique, — Afin qu'il m'assure l'accomplissement de mes désirs. — Que petits et grands tambours résonnent « yuann-yuann », — Et que les flûtes fassent des bruits d'insecte « roé-roé », — S'harmonisant et s'apaisant, — En s'appuyant sur ma plaque de jade. — Afin de rendre resplendissant le descendant de Trang, — Harmonisez, harmonisez vos accents !

Que cloches et tambours prennent fin ! — Et que des myriades de danseurs se mettent en rang. — L'hôte bienfaisant que j'appelle, — N'est-il pas apaisé et heureux ?

Depuis l'antiquité, dans le temps passé, — Le peuple précédent a fait son devoir. — Doux et respectueux du matin jusqu'au soir ; — Attentif à sa tâche, il était diligent.

Puissent mes offrandes être prises en considération et goûtées ! — C'est un descendant de Trang qui les présente !

Vers le XIIe siècle avant J.-C, se placent les 22 premiers chants du *Siao ya* (« Petites élégances »), que l'on chantait dans les festins ; et le premier chant du *Pinn-fong*. Ils sont attribués à Tann, duc de Tcheou, qui les aurait composés vers 1136-1100 avant J.-C.

Ces chants sont encore en vers tétrasyllabiques. La rime semble plus fortement marquée et plus fréquente. L'idée poétique se charge d'images. Les strophes sont égales pour chaque chant ; mais, selon les chants, elles sont de douze, huit, six ou quatre vers. Rappelons que la division en quatrains deviendra presque obligatoire dès le début de l'ère chrétienne.

Le cinquième chant du Siao-Ya est intitulé *Fa mou* (« Quand on coupe du bois ».) Il est en strophes de douze vers tétrasyllabiques. Il révèle chez l'antique poète un peu de la grâce de Théocrite ou de Virgile :

Quand on coupe le bois, *ting-ting*, — les oiseaux qui chantent, *yng-yng*, — sortent de l'ombreuse vallée, — et s'en vont sur les plus hauts arbres. — Là, *yng*, ils reprennent leur chanson, — appelant leurs amis par leurs sons. — Imitons donc ces oiseaux. — Appelons aussi nos amis par nos chants. — Et d'autant plus, puisque nous sommes des hommes, — ne faut-il pas appeler nos amis par nos chants ? — Les esprits qui nous entendent, — nous donneront alors la concorde et la paix.

Le bois coupé roule, *rou-rou*. — Mon vin clarifié est d'un goût savoureux J'ai encore des agneaux bien en chair, — pour tous mes parents que j'ai conviés. — Si par hasard ils ne venaient pas, — l'on n'en pourrait blâmer mon imprévoyance. — Pour le riz pur et le vin, tout est propre et net. — L'on a disposé huit coupes d'aliments. — J'ai encore des agneaux bien en chair, — pour tous mes parents que j'ai conviés. — Si par hasard, ils ne pouvaient venir, — l'on n'en pourrait blâmer mon imprévoyance.

L'on a coupé les arbres sur les coteaux. — Du vin clarifié nous avons abondance, — et des vases de bois (piènn-teou), nous avons des rangées, — qui ne sont pas loin de mes frères. Si le peuple avait manqué d'énergie, — les aliments secs seraient épuisés jusqu'à la disette. — Mais j'ai du vin filtré pour nous tous. — Et si je n'en avais plus, j'en ferais fermenter. — Que l'on frappe les tambours pour nous ! — que l'on frappe du pied en cadence, et que l'on danse pour nous ! — Et puisque nous avons atteint ces loisirs, *y* ! — Buvons ce vin filtré, *y* !

Le premier chant du *siao-ya*, intitulé *Lou-ming*, « Les cerfs brament », toujours du XIIe siècle avant Jésus-Christ, est en strophes de huit vers quadrisyllabiques :

You-you, brament les cerfs, — en broutant le cresson dans les lieux incultes. — Et moi qui ai des convives d'heureux augure, — je fais toucher du grand luth *che*, et souffler dans l'orgue *cheng*. — Que l'on souffle dans le *cheng* ; que l'on en fasse vibrer les anches ! — Les corbeilles présentées sont offertes. — Que les hommes qui m'aiment — me guident dans les chemins détournés !

You-you brament les cerfs, — en broutant l'armoise dans les lieux incultes. — J'ai des convives d'heureuse augure. — Leurs vertus harmonieuses ont un vif éclat. — Ils enseignent au peuple à ne pas s'avilir. — Ils sont la règle et le modèle des sages. — J'ai du vin agréable au goût. — Que mes convives d'heureux augure festoyent et se réjouissent !

You-you brament les cerfs, — en broutant les sagittaires dans les lieux incultes. — J'ai des convives d'heureux augure. — Que l'on touche du grand luth *che* et du petit luth *tsrinn*, — que l'on touche du *che* et du *tsrinn*. — Que leur musique concorde et que tout soit plaisir! — J'ai du vin agréable au goût. — En ce festin, qu'il réjouisse le cœur de mes hôtes d'heureux augure.

Le vingt et unième chant du *Siaoya*, intitulé *Trong-Kong* « l'arc incarnat », toujours du XIIe siècle, est en strophes de six vers tétrasyllabiques :

Cet arc incarnat, *si*, — Tel que je l'ai reçu, je le dis, il avait été mis dans mes trésors. — J'ai un convive d'heureux augure. — Du centre même de mon cœur, je le lui offre. — Cloches et tambours sont déjà disposés, — pour le festin de cette aurore.

Cet arc incarnat détendu, *si*. — Tel que je l'ai reçu, je le dis, il a été orné. — J'ai un hôte d'heureux augure, — du centre même de mon cœur, je m'en réjouis. — Cloches et tambours sont déjà disposés. — Dès cette aurore, qu'il se tienne à ma droite !

Cet arc incarnat détendu, *si*, — tel que je l'ai reçu, je le dis, on l'a mis dans son étui. — J'ai un hôte d'heureuse augure ; — Du centre même de mon cœur, je l'aime. — Cloches et tambours sont déjà disposés, — dès cette aurore, je lui offre à boire une seconde fois.

Le vingtième chant du *Siao-ya* (livre II, X) intitulé *Tchann-lou*, « abondante rosée », donne enfin un exemple de quatrains multiples. La rosée est une image de la faveur impériale. Le son « *se* » termine le premier vers, comme le son « *si* » avait fait pour le poème précédent.

Abondante, abondante est la rosée, *se*. — Sans le soleil, elle ne s'évaporerait pas. — Unis, serrés les uns contre les autres, nous buvons dans la nuit, — et ne repartirons pas sans être grisés.

Abondante, abondante est la rosée, *se*, — sur ces herbages vigoureux. — Unis, pressés les uns contre les autres, nous buvons dans la nuit, — dans la salle des Ancêtres, nous avons subi notre interrogatoire annuel.

Abondante, abondante est la rosée, *se*, — sur ces chênes et ces jujubiers, — ces seigneurs d'une évidente loyauté, — dont il n'est aucun qui ne soit d'une éclatante vertu.

Ces eleococcas, ces catalpas, — ont des fruits qui tombent en abondance. — Comme ils sont allègres et cordiaux, ces seigneurs ! — Mais il n'en est aucun qui ne soit d'une parfaite bonne tenue.

Du XVIIe au VIIIe siècle, la forme varie peu. Le vers est toujours quadrisyllabique. Les strophes sont souvent de six vers comme dans le 26e chant du Siao-ya (Livre III, VI : *Tsi je*, qui date de 827-781 avant Jésus Christ). Mais la rime est fort marquée. Je n'ai pas distingué de caractéristiques qui permettent un classement logique. Je citerai seulement un curieux poème intitulé *Ro tsrao pou roang*, « quelle est la plante qui ne jaunit ? » en vers quadrisyllabiques nettement rimés.

Quelle est la plante qui ne jaunit ? — quel est le soleil qui ne passe? — et quel est l'homme qui n'est soldat, — allant avec son camp aux quatre points cardinaux ?

Quelle est la plante qui ne noircit ? — et quel est l'homme qui ne souffre d'un malheur ? — Ayez pitié de nous, les pauvres soldats en guerre, — solitaires et traités comme n'étant plus du peuple !

Nous ne sommes pas rhinocéros, nous ne sommes pas tigres, — et pourtant l'on nous conduit dans les solitudes désertes ! — Ayez pitié de nous, les malheureux soldats en guerre, qui du matin au soir n'avons pas de repos.

Là où l'épaisse végétation abrite les renards, — on nous conduit, là-bas, parmi les sombres herbages. — Avec nos chariots chargés de provisions, — nous avançons, là-bas, par des routes sinueuses.

Si ce poème était réellement chanté pendant les festins, il faut reconnaître que les Tcheou, il y a trois mille ans, avaient le même mauvais goût vicieux qui, pendant la guerre, fit réciter et applaudir dans les soirées européennes, tant de poèmes sur l'horreur des tranchées.

Du VIe siècle jusqu'au IIIe siècle avant Jésus-Christ, où com-

mence la poésie de la dynastie Rann, l'on ne possède que de rares et courts poèmes, cités par le *Kou che yuann* (« Sources de la poésie antique »). Ils n'offrent pas un aspect différent de ceux du *Che tsing*.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Weltpolitische Rivalitäten, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. — Théodore Reinach : *Histoire sommaire de l'Affaire Dreyfus*, Ligue des Droits de l'Homme. — Jean Mélia : *Paul Deschanel*, Plon. — Henri Guilbeaux : *Le portrait authentique de Vladimir Ilitch Lénine*, Librairie de *L'Humanité*. — Jules Moch : *La Russie des Soviets*, Ed. L'Ile de France, Paris. — A.-G. Michel : *La Révolution par le Communisme*, Ed. de la Fédération nationale catholique. — Mémento.

Le tome XIV de la publication de l'Office allemand des Affaires étrangères *Die grosse Politik der europäischen Kabinette*, intitulé **Rivalités dans la politique mondiale**, est consacré surtout à la fin de l'année 1898 et à l'année 1899.

Le 10 septembre 1898, on apprit que Marchand était à Fashoda. « La situation devient intéressante, annote Guillaume II, les Gaulois sont entre l'Ouganda et Khartum. » Delcassé en était embarrassé et avait pris l'initiative de négocier « un *modus procedendi* amical pour arriver à une entente » en cas de rencontre de Marchand et des Anglais. L'affaire sembla d'abord marcher dans ce sens. Kitchener, ayant hissé le drapeau anglais à Fashoda à côté du drapeau français, disait « qu'il était heureux d'avoir sauvé la vie à ces explorateurs » (25 sept.). C'était évident, et si Delcassé avait pu agir au mieux de nos intérêts, il l'eût sans doute admis, mais il se croyait obligé à éviter une défaite parlementaire, et il n'avait à attendre ni équité ni bonne foi de ses adversaires. Il chercha donc à légitimer la présence de Marchand en argumentant que Fashoda était *res nullius*, à quoi l'Angleterre répondait que M. Hanotaux, le 5 avril 1895, avait reconnu « que tout le Soudan appartenait à l'Egypte sous la souveraineté du Sultan ». Il était dès lors certain que Salisbury, « à raison de l'excitation de l'opinion publique, ne pourrait pas céder » (8 oct.). « Par courtoisie », il consentit cependant à attendre le rapport de Marchand (13 oct.). Dès le 19, les négociations étaient considérées comme suspendues. Le 15, Mouraviev était arrivé en visite

à Paris : il conseilla d'évacuer Fashoda. Le 20 et le 22, on commença à parler de préparatifs de guerre à Toulon et en Angleterre. Delcassé avait annoncé à Mouraviev qu'il allait lier la négociation sur Fashoda à une autre sur le Congo, mais les Anglais n'acceptèrent pas de négocier avant l'évacuation de Fashoda. Le 25, on disait que Chamberlain et Goschen n'étaient pas opposés à une guerre pour régler les comptes avec nous. Le 26, le cabinet Brisson tomba. Le 28, Guillaume, alors à Jaffa, télégraphia à Nicolas :

J'apprends de Londres et de Paris que les deux pays mobilisent leurs flottes. Paris semble se préparer pour un coup d'Etat. Il serait fort important pour moi de savoir ce que vous ferez s'il y avait la guerre.

Nicolas était à Livadia. Ce ne fut que le 3 nov. qu'il put répondre : « Je n'ai eu aucun avis d'un conflit imminent. Il est d'ailleurs toujours mauvais de se mêler des affaires des autres sans en être prié. »

Le 29 oct., Delcassé déclara à l'ambassadeur d'Angleterre « qu'il ne donnerait pas l'ordre d'évacuer et qu'à cause de cela il ne ferait pas partie du nouveau cabinet ». Mais personne ne voulant de sa succession, on le força à entrer dans le ministère Dupuy (31 oct.), et le 2 nov. il annonça à Münster qu'il allait proposer l'évacuation. « C'était trop tard, télégraphia Münster le lendemain. Si Delcassé n'avait pas défendu une position intenable, il eût épargné à la France et à lui-même des humiliations... L'ultimatum qui était prêt ne sera pas présenté, mais les exigences de l'Angleterre ont augmenté. » Chamberlain exigeait en effet « que les différends fussent réglés une fois pour toutes... Tous mes collègues, disait-il, sont d'avis que la politique de Salisbury, la paix à tout prix; n'est plus admissible. » La situation resta extrêmement tendue. « On reconnaît toujours plus généralement, télégraphia Münster le 9 nov., qu'un rapprochement avec l'Allemagne est dans l'intérêt de la France. » Et Guillaume d'annoter par cette phrase qui revient sans cesse sous sa plume à cette époque : « Trop tard ! C'est il y a 3 ans, lors de la crise du Transvaal, qu'il fallait le faire. » Le 10 nov., Barrère demanda à Canevaro si l'Italie était alliée à l'Angleterre, à quoi le ministre répondit qu'elle n'avait d'autre engagement que la Triplice. Le 11, Willy télégraphia de nouveau à Nicky : « L'Angleterre prépare un coup brusque. Elle exige le Bahr el Gazal

qui appartient aux Français... La flotte allemande ne valant pas la peine d'en parler, la France sera complètement à la merci de l'Angleterre. Je désire dans la mesure du possible conformer ma politique à la vôtre. » Hohenlohe ne consentit à transmettre ce télégramme suant l'hypocrisie que le 14 nov., après qu'il eut été très modifié. La tension continua. Le 6 déc., Monson, l'ambassadeur anglais à Paris, « un diplomate infiniment plus circonspect que son collègue de Vienne », demanda dans un discours public « la fin de la politique des coups d'épingle ».

Les hommes d'Etat français avaient au contraire l'impression que c'était nous qui les recevions. Déjà 2 ans auparavant, M. Hanotaux avait essayé de lier une négociation avec l'Allemagne par l'intermédiaire d'un Danois naturalisé Français nommé Hansen. L'essai fut renouvelé. Cette fois comme la première, l'intermédiaire choisi par Hansen fut Arthur von Huhn, le correspondant berlinois de la *Gazette de Cologne*. L'ayant rencontré au milieu de novembre, il l'invita à un dîner auquel assistaient Beau (le chef de cabinet de Delcassé) et trois autres diplomates français. Tous déclarèrent que la base de la prépondérance anglaise étant l'antagonisme entre l'Allemagne et la France, il fallait oublier le passé et remplacer la politique des sentiments par une nouvelle répondant aux intérêts réels. Ils demandèrent à Huhn en particulier de télégraphier à Bülow pour que Guillaume II, qui revenait de Jérusalem, débarquât au retour dans un port français. Ils étaient persuadés que l'Angleterre voulait la guerre et saisirait toute occasion de la déclarer. Le lendemain, Hansen avertit Huhn que Delcassé désirait le recevoir. Huhn étant allé le voir, le ministre se plaignit « de la publicité des menaces anglaises qui n'avait pour but que de rendre à la France sa retraite difficile ». La France avait déjà abandonné Fashoda et maintenant allait être rejetée hors du Bahr-el-Gazal. « Ils me font avaler un crapaud par jour et ça ne finit pas et ne finira jamais », dit le ministre. Il conclut de là que l'Angleterre voulait la guerre pour anéantir la flotte française et désigna un rapprochement franco-allemand comme le but auquel on devait tendre par tous les moyens. La politique coloniale offrait pour cela un moyen pratique. La France était archirassasiée et soutiendrait partout les aspirations coloniales de l'Allemagne. « Il fallait refaire la politique suivie depuis 16 ans. » L'idée de revanche

avait perdu beaucoup de partisans, en particulier parce que la jeunesse ne voulait plus en entendre parler. La Russie pourrait d'ailleurs intervenir comme garante des engagements français. Il ne voyait pas pourquoi un ministre français n'avouerait pas devant la Chambre un engagement avec l'Allemagne. « J'irai demain, si vous voulez ! » dit-il en terminant (5 déc.). Aucune réponse ne fut faite par l'Allemagne à ces ouvertures.

La situation était encore la même le 9 janvier 1899. Ce jour-là, Münster alla voir Félix Faure sur sa demande et le trouva encore inquiet : « On doit la conservation de la paix à la reine Victoria et aussi à lord Salisbury, dit le président, et je compte qu'on y réussira. » Il était particulièrement rassuré par l'attitude amicale de l'Allemagne et fit remarquer à Münster combien le désir d'un rapprochement avec l'Allemagne était devenu plus général. « Quant à lui, il était un ami sincère de l'Allemagne et, comme un grand nombre de Français, un admirateur sincère de l'Empereur allemand. » [*Note de Guillaume II* : Prosit !]

Le 26 janv. Hatzfeldt constatait que le vœu d'une solution pacifique commençait à prévaloir à Londres. Le 21 mars, un accord anglo-français régla les points litigieux. Le 23, Münster ayant rendu visite à Delcassé lui trouve « l'attitude d'un homme qui a échappé à un grand danger ».

Les années 1898 et 1899 avaient vu le second procès de Dreyfus. Le *Siècle* ayant publié le 4 avril 1898 l'interview du colonel Schwartzkoppen par le journaliste italien Casella, auquel le colonel avait dit en parlant d'Esterhazy : « Je le crois capable de tout » et en parlant de Dreyfus : « Je sais qu'il n'est pas coupable », Münster télégraphia ce jour-là : « Ces rapports m'étaient inconnus et le colonel me les avait cachés. »

Le 26 sept., le Conseil des ministres ayant décidé la revision, Canevaro apprit qu'un coup d'Etat était préparé, soit par Cavaignac seul (! !), soit par un trio de généraux. Le 29, Bülow télégraphia à ce sujet :

Notre principal intérêt dans l'affaire Dreyfus est de rester autant que possible en dehors. Une victoire des anti-révisionnistes n'est pas à souhaiter parce qu'elle pourrait conduire à la dictature, et celle-ci à la guerre. Que les généraux et l'état-major (et en particulier les officiers cléricaux, sa partie la plus chauvine et militairement la plus capable) se discréditent, ça ne peut pas nous chagriner.

Le procès de Rennes ne marcha pas comme les partisans de Dreyfus le souhaitaient. Le 6 juillet 1899, le prince de Monaco, qui se trouvait à Bergen en même temps que Guillaume II, « essaya de le décider à prendre plus vivement parti en faveur de Dreyfus. Il prétendait en avoir été prié par le général Zurlinden, l'armée désirant une déclaration de l'extérieur pour apprendre la vérité ». Guillaume inclinait à y donner satisfaction, Eulenburg l'en détourna.

Le 12 août, Waldeck-Rousseau alla chez Münster pour lui dire que les défenseurs de Dreyfus étaient inquiets et qu'il serait tout à fait important de savoir quelles notes annoncées dans le bordereau étaient conservées à Berlin et si des communications analogues avaient été envoyées par Esterhazy après l'arrestation de Dreyfus. Bülow fit décider qu'on ne pouvait rien ajouter à la déclaration catégorique qu'il avait faite au Reichstag en faveur de Dreyfus. Le 21, nouvelle demande de Waldeck à Below-Schlatau par un homme de confiance : la réponse ci-dessus lui fut alors communiquée et il en fut consterné. Le 24, le même personnage vint demander si on ne pourrait au moins communiquer un manuscrit prouvant des livraisons après l'arrestation de Dreyfus : refus. Avant de l'apprendre, l'homme de confiance était venu prévenir que provisoirement on se bornait à demander si une telle pièce existait. Le 29, Waldeck expliqua qu'un des juges avait fait cette demande. Le 5 sept., Me Labori demanda à Guillaume II par télégramme direct de laisser Schwartzkoppen déposer à Rennes. Le monarque y vit « une impudence » et refusa « naturellement ». Le 6, Delcassé, qui n'en était pas informé, fit déclarer à Berlin qu'il demandait que Schwartzkoppen ne déposât pas à Rennes, à quoi Richthofen répondit qu'il s'étonnait que Delcassé eût pu le croire possible. Peu avant, l'attaché militaire von Süsskind étant venu se plaindre à Galliffet du grand nombre d'officiers français qui suivaient les manœuvres impériales, le ministre lui avait demandé de transmettre à Guillaume II sa prière instante pour l'audition de Schwartzkoppen à Berlin. Bülow répondit que l'Empereur devait se sentir blessé de ce qu'on ne tenait aucun compte des déclarations au Reichstag ou par Münster. Sur l'ordre de Guillaume II, Bülow télégraphia aussi pour faire demander par la *Perseveranza*, le *Journal de Genève* et autres feuilles secrètement à la solde de l'Allemagne, pourquoi

on ne demandait pas aussi l'audition du général russe Fredericks, que l'on prétendait mêlé à l'affaire (8 sept.) Une note de Guillaume, vers le 16 sept., explique cette manœuvre et prouve que ce souverain ne comprenait rien à l'affaire.

Le comte Lambsdorff, avec l'aide de Fredericks, pourrait lever le voile et élucider pourquoi Dreyfus qui, sur l'ordre de Boisdeffre, avait envoyé des orientations au petit père le Tsar, l'allié de la France, a été condamné par celle-ci. C'est un affront pour le Tsar qui devait pourtant être orienté.

ÉMILE LALOY.

§

C'est avec une certaine surprise qu'on a pu voir paraître le volume de M. Théodore Reinach : **Histoire sommaire de l'affaire Dreyfus**. Cette histoire qui en son temps fit répandre des barils d'encre et ameuta l'une contre l'autre deux parties de la population, et les surexcita de telle sorte que des familles se divisèrent, que de vieux amis se crièrent des injures et quasiment en vinrent aux mains, semblait définitivement enterrée. J'ai eu pour ma part le grand bonheur et la chance de n'avoir jamais eu à me prononcer, à prendre parti, et j'ai gardé dans les deux clans des amis que j'estime et que j'aime ; mais je sais qu'il y avait également de part et d'autre toute une fripouille qui vécut de l'affaire, se garnit les mains et les poches. Le gouvernement lui-même s'engagea dans l'Affaire, inclina en définitive vers l'apaisement. Un second procès et une seconde condamnation n'arrangèrent pas les choses. Mais, — sans doute pour en finir — le gouvernement se décida à libérer le héros de cette extraordinaire aventure.

Je m'abstiendrai des réflexions qui pourraient ici prendre place. Le volume de M. Théodore Reinach suit consciencieusement l'affaire avec la découverte du bordereau, l'arrestation de Dreyfus, le procès, la condamnation, la dégradation et la crise diplomatique. On nous montre ensuite Dreyfus à l'île du Diable, Picard et Esterhazy, la campagne de Scheurer-Kestner, le procès et l'acquittement d'Esterhazy, le procès de Zola, la découverte du faux Henry, l'inauguration de la procédure de révision, le procès de Rennes, la grâce et l'amnistie, l'enquête d'André, la deuxième révision, etc.

Le livre de M. Théodore Reinach, où certains verront sans

doute un plaidoyer *pro domo*, est à ranger dans la bibliothèque à côté des centaines d'autres qui nous restent du célèbre procès. Sans doute, dans quelques centaines d'années, l'affaire sera-t-elle reprise ; et, les intéressés ayant depuis longtemps disparu, les passions du jour étant depuis longtemps défuntes, peut-être aurons-nous sur cette triste et formidable aventure le livre que certains ont souhaité, mais que, trop près des choses encore, nous ne pouvons pas écrire.

Une chronologie et une bibliographie, ainsi qu'un index, ont été ajoutés au volume et serviront sans doute dans les études que nous réserve l'avenir à ce sujet.

CHARLES MERKI.

§

La figure de Paul Deschanel n'est pas celle d'un grand homme d'Etat, mais celle d'un parfait honnête homme, d'un excellent citoyen et d'un président de Chambre modèle. J'en connais de plus misérables. M. Jean Mélia a dessiné avec un talent consciencieux cette longue carrière où rien n'est à reprendre, où tout est à louer, et qu'interrompit si fâcheusement cette maladie, contrecoup des terribles émotions de la guerre, qui obligea Paul Deschanel à quitter la Présidence de la République. Peut-être, à ce propos, est-il regrettable que M. Poincaré ne lui ait pas cédé la place un peu plus tôt. C'eût été une saine inspiration si, aux jours sombres de 1918, M. Poincaré, pour couper court au danger défaitiste, avait passé la présidence de la République à Deschanel et avait pris lui-même le pouvoir au lieu de le confier à Clemenceau, mais en prenant d'ailleurs le Tigre pour lieutenant. Celui-ci, d'abord, n'aurait pas eu la gloire unique, qu'il ne méritait pas, de sauver la patrie, ou ne l'aurait eue que conjointement, et n'aurait pas surtout gâché la paix, comme il le fit par excessive anglophilie, et par une déplorable ignorance des choses économiques que Poincaré et Deschanel connaissaient, eux, très bien. Et du coup, Paul Deschanel aurait pu être dans l'histoire ce grand homme d'Etat qu'il ne fut pas tout à fait.

HENRI MAZEL.

§

Bien qu'on n'en puisse vanter l'impartialité, le livre de M. H. Guilbeaux, **Le portrait authentique de Vladimir**

Ilitch Lénine, présente cependant un certain intérêt historique et documentaire. La biographie de Lénine, par quoi commence le livre, n'est pas aussi complète que celle qu'en avait donné M. Aldanov dans son livre intitulé *Lénine*, dont nous avons rendu compte ici même. Il est vrai que M. Guilbeaux a entrepris, plutôt qu'une biographie, l'éloge sans réserve de la doctrine de son héros. Que le léninisme soit le résumé des aspirations du peuple russe et peut-être du monde entier, c'est pour lui un axiome. Que tout le peuple ait acclamé Lénine rentrant en Russie et mieux encore sa doctrine à laquelle il reste attaché indéfectiblement, M. Guilbeaux n'en saurait douter. Cependant, comme il cite des documents, il arrive que ses affirmations en reçoivent parfois des démentis cruels. Ainsi il donne les chiffres des élections à l'Assemblée constitutionnelle, qui ne vécut que 48 heures, dissoute, comme on sait, par les baïonnettes bolchevistes. Eh bien, malgré que les bolcheviks, qui étaient les maîtres, aient exercé une pression officielle, voici quelle fut la répartition des voix : Bolcheviks : 9.920.000, soit 25 o/o ; socialistes-révolutionnaires et mencheviks : 22.690.000, soit 62 o/o ; Cadets et autres : 4.620.000 ; soit 13 o/o.

M. Guilbeaux se garde bien de dire que Lénine doit son succès moins à sa doctrine qu'à la faiblesse criminelle du gouvernement de Kérensky, et qu'à la poltronnerie et la veulerie des socialistes révolutionnaires et des mencheviks. C'est parce que ceux-ci, tremblant pour leur peau, cédèrent aux sommations des matelots, ivres, que put être dissoute l'Assemblée nationale élue par la volonté du peuple. Le parti bolcheviste se trouvait fort en face de tous les autres, parce qu'uni alors que ses adversaires étaient divisés et dirigés par des chefs incapables.

Le livre de M. Guilbeaux est divisé en trois parties. La première intitulée : Une vie; la deuxième : Une idée, une œuvre, une action ; la troisième : Traits et souvenirs. Cette dernière partie est la plus intéressante. L'auteur y conte en détail l'organisation du voyage des chefs bolcheviks en wagon plombé, à travers l'Allemagne ; mais, bien entendu, il s'élève véhémentement contre toute idée de trahison de la part de Lénine. Cependant il ne nie pas ce qu'a raconté le général Ludendorff dans ses souvenirs : que ce fut l'état-major général allemand qui insista pour que Lénine et ses amis fussent expédiés en Russie, afin de contribuer

à la désagrégation de l'armée russe. Dans cette troisième partie, Guilbeaux parle aussi du voyage en Russie de MM. Laffont, Moutet et Cachin, etc., il cite le manifeste publié par le parti mencheviste à l'occasion de ce voyage. On y lit, à propos de M. Çachin :

... Nous rappellerons aux camarades russes qu'il a déjà accompli une mission analogue en Italie, en essayant de paralyser l'action glorieuse des socialistes italiens au moment où les nationalistes s'acharnaient à entraîner leur peuple dans la mêlée sanglante La participation de ce Südekum à la délégation française nous fournit une preuve suffisamment convaincante que cette entreprise témoigne de tout ce qu'on voudra, mais non pas de l'estime pour le prolétariat russe ni du désir honnête d'avoir un échange de vues avec ses représentants.

Dans son admiration sans bornes pour Lénine, l'auteur en arrive parfois à dire des choses d'une naïveté désarmante. Ainsi, parlant du caractère de Lénine qui, dit-il, n'aimait point la flatterie, il cite ces paroles de son héros :

« Nous n'avons pas besoin de flatteurs. *Qu'on nous dise donc la vérité* ! » N'est-elle point admirable, cette phrase (que nous avons soulignée) de la part d'un homme qui supprima toute la presse indépendante et étouffa toute parole libre sur toute l'étendue du territoire russe !

Le livre de M. Jules Moch : **La Russie des Soviets**, donne, sous une forme très claire et précise, le tableau presque complet de la constitution soviétique. Non seulement le fonctionnement du pouvoir central y est décrit, mais encore ses ramifications jusqu'au fond des provinces. Nous apprenons ce que sont le fameux Sovnarkom (Conseil des Commissaires du peuple) et les autres organes importants du pouvoir central, et aussi comment se font les élections jusque dans les plus petits soviets locaux. Ce livre contient en outre quelques tableaux synoptiques qui permettent au lecteur de s'orienter très vite dans cette organisation compliquée qu'est le pouvoir soviétique. M. de Monzie a préfacé le livre de M. Jules Moch. Nous lisons dans cette préface :

Comme je sais gré à Moch d'avoir écrit un livre sans ruse !... Je le remercie surtout d'avoir apporté une sincère et riche contribution à ce qui sera — quoi qu'on fasse par ailleurs, en dépit des maladresses accumulées et des obstacles — la tâche de demain.

La documentation est en effet assez riche, qu'on en juge par les titres des principaux chapitres :

Histoire de la Révolution et des guerres civiles ;

Organisation générale et communiste de la Russie ;

Fermentation des esprits. Fièvre d'Instruction. Facultés ouvrières ;

L'opinion publique (le réfractaire, le résigné, l'adapté, le rallié, le convaincu) ;

Vie pratique, vie religieuse ;

Commerce, Industrie et Finances, Appareil judiciaire ;

Politique étrangère.

Mais si le livre de M. Moch est « sans ruse », est-il sans parti pris ? L'auteur ne cache point ses sympathies pour le gouvernement des Soviets, et volontiers il glisse sur les actes abominables, et les crimes même, commis par ce gouvernement. Par exemple, il écrit sur le changement du généralissime de l'armée russe :

Le conseil des Commissaires est organisé de suite et lance, dès le 14 novembre, un appel à tous les belligérants, en faveur de la paix immédiate, contre les traités secrets, etc. En même temps, il destitue le Généralissime qui a refusé d'envoyer des parlementaires aux Allemands et dont le successeur, Krylenko, signe le 25 décembre 1917 un premier armistice.

« Il destitue. » Pour goûter la saveur de cet euphémisme, rappelons brièvement que le général Doukhonine, généralissime de l'armée russe, fut livré par Krylenko à la soldatesque en fureur, qui, littéralement, le mit en pièces.

La Révolution par le Communisme, de M. A.-G. Michel, c'est une brochure de propagande de la Fédération nationale catholique. La particularité de cette publication, c'est que les citations dont elle est composée sont presque toutes tirées des décrets ou publications officielles du gouvernement des Soviets ; celles qui ne sont pas empruntées aux sources bolchevistes appartiennent soit au Livre blanc anglais, soit à des ouvrages d'auteurs partisans du communisme, tel le livre de Mme Odette Keun.

J.-W. BIENSTOCK.

Mémento. — *La Revue des Sciences politiques* (Alcan éd.) publie dans son dernier numéro (15 décembre, la revue paraît tous les trois mois) un intéressant article de Mr. Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, sur « les Fondateurs des Etats-Unis », une bonne

étude de M. C.-G. Picavet, professeur à l'Université de Toulouse, sur « la Démocratie suisse d'après-guerre ». Signalons encore, parmi d'autres travaux, un article de M. B. Nikitine à propos de la reconnaissance des Soviets, où il examine l'attitude de l'émigration russe devant le singulier acte politique du gouvernement français. — Le numéro de janvier du *Monde Slave* contient des extraits d'une importante contribution du colonel Pichon à l'histoire de la guerre, « le Coup d'Etat de l'Amiral Koltchak », qui doit paraître prochainement en librairie. Le colonel Pichon, ancien attaché militaire français en Roumanie, était resté en Russie après le départ des missions. Il parvint à traverser le pays en révolution et à gagner Vladivostok, après avoir pris part avec le bataillon français, dit « Sibérien », commandé par le commandant Mallet, au combat de Nikolsk-Oussourisk. — Les *Europæische Gespræche*, revue mensuelle de politique étrangère qui paraît à Hambourg sous la direction du Dr A. Mendelssohn Bartholdy, professeur de droit à l'Université de Hambourg, commencent une troisième année d'existence avec un numéro de janvier 1925 où nous trouvons des articles sur l'inauguration de l'Institut de politique étrangère à Hambourg, la Doctrine argentine de Garay sur la nationalité et la bourgeoisie d'Etat, un portrait de John Morley et des documents sur les événements du jour : la lettre Zinovief, le conflit anglo-égyptien, le traité de commerce anglo-allemand, etc. — *L'Internationale Communiste* est l'organe du Comité exécutif de l'Internationale communiste. C'est un grand recueil sur deux colonnes, paraissant simultanément en russe, en français, en allemand et en anglais. L'édition française est publiée par la librairie de l'*Humanité*. Cette revue paraît sous la direction de Zinovief et de Radek, avec la collaboration de « camarades » de tous pays. Les collaborateurs français sont Dunois, Monatte, Rosmer, Sadoul et Guilbeaux. Nous avons sous les yeux des fascicules de 1924. Nous en reparlerons au vu des numéros de 1925. — L. D.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Pierre Weiss : *Les Charmeurs de Nuages*, La Pensée française.

Après une littérature sur l'automobilisme, le fait était certain d'avance, nous devions avoir une littérature sur l'aviation. M. Emile Krantz, qui appartient au même groupe littéraire, a écrit la préface du livre que publie M. Pierre Weiss : **Les Charmeurs de nuages**. Le capitaine Pierre Weiss, qui s'est battu d'abord comme fantassin et cavalier avant de devenir aviateur, est encore doublé d'un poète dont le préfacier fait un abondant éloge.

Après avoir donné l'impression du passage en plein vol au-dessus des terres de France, l'auteur raconte un combat, — qui se passe à la cantonade, du reste — entre un appareil allemand venu reconnaître nos lignes du côté de Manoncourt (6 sept. 1918) et un français. L'allemand est obligé d'atterrir et les aviateurs sont faits prisonniers ; mais le nôtre s'écrase sur le sol, son pilote frappé à mort par une balle.

M. Pierre Weiss nous parle du rôle joué par l'aviation sur le front de Lorraine dans la dernière partie de la guerre et raconte plusieurs des expéditions qui furent effectuées, l'une surtout sur un dépôt de munitions dans la région d'Arnaville, — expédition au cours de laquelle l'aviateur s'aperçoit que deux bombes sont restées suspendues par la clef du percuteur sous l'appareil d'un frère d'armes et éclateront certainement au moment de l'atterrissage. L'appareil redescend, les bombes d'ailleurs n'éclatent pas ; mais peut-être, comme le légendaire canon belge, n'étaient-elles pas chargées.

Beaucoup de réflexions, — de commentaires — suivent ces histoires ; le livre est en quelque sorte un journal de bord de l'aviateur. Entre temps, on nous raconte les aventures d'un avion gigantesque, allant de Mogador au cap Juby et qui se détraque, après quoi les aviateurs, perdus dans le désert, avec la fièvre, la dysenterie, et d'autres agréments encore pour compagnons, finissent par arriver à pied dans un village nègre, etc.

M. Pierre Weiss raconte cependant comment fut organisée, au cours de la guerre, la défense de Nancy par les avions... C'est surtout à 1917 et 1918 que se rapportent les faits indiqués par l'auteur, qui indique les ressources dont nous disposions, les missions remplies, surtout aux quatre derniers mois de la guerre. Trente-six avions ou « drachen » allemands ont été détruits du 15 juin au 11 novembre 1918 par l'escadrille de Nancy. Les nôtres, dans le même temps, ne perdirent que deux pilotes.

D'intéressantes indications sont données encore sur une grosse pièce, une Bertha qui tirait sur la ville. L'unique canon susceptible de la détruire réussit à mettre hors d'usage la fameuse plate-forme où elle était placée. On tirait dix-huit coups en six heures, sur Hampont où la pièce était à contre-pente derrière un coteau boisé, à 13 kil. des lignes. L'avion de réglage dut se maintenir à une altitude de 4.000 m. et devait pousser des pointes jusqu'à

la verticale de l'objectif. Toute une escadrille tenait l'air aux approches de l'observateur, tirant et déroutant l'ennemi. — On peut ajouter que la fameuse pièce qui tirait sur Nancy mise hors de combat, l'ennemi n'eut pas le loisir de réparer sa plate-forme mise à mal par nos coups.

La protection de Nancy par avions fut de même organisée, mais n'eut pas toute l'efficacité désirable. Elle gêna cependant beaucoup l'ennemi et l'empêcha de faire dans la ville tous les dégâts qu'il aurait voulu.

On a constaté d'ailleurs que nous n'avions que 126 appareils sur le front au 1er août ; au 1er novembre 1918, on en comptait 3.184. Le personnel des escadrilles, qui ne comportait que 945 hommes au début, montait au chiffre de 2.900 à la fin de la guerre. On peut ajouter que l'avion de chasse français a abattu dans nos lignes 307 appareils ennemis et 1.742 dans les lignes de l'adversaire. Il a incendié 367 *drachen*. Enfin, 1901 avions de l'adversaire ont été certainement détruits, mais hors de contrôle. Les pertes des nôtres ont été de 1.815 tués, 2.843 blessés, y compris les accidents du front. On a constaté de plus que la plupart des appareils allemands étaient bi-place, d'où l'on peut conclure que trois Boches ont été abattus contre un Français

C''était en somme de « la belle et bonne ouvrage ». Le volume de M. Pierre Weiss, qui contient d'autres choses encore, se lit avec intérêt ; je ferai remarquer surtout qu'il n'abuse nullement des mots techniques par lesquels on cherche souvent à *épater* le lecteur, et, en somme, c'est encore là un avantage.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

H. Clouzot et A. Level : *Sculptures africaines et océaniennes*. Nombr. reprod. ; Libr. de France. » »

Sirieyx de Villers : *Les grands mystiques de la peinture*. Avec 10 illust. ; Edit. du Fleuve, Lyon. 10 »

Charles Terrasse : *Sodoma*. Avec 16 planches ; Alcan. 10 »

Esotérisme

M. Jalambic : *De la valeur religieuse de la théosophie* ; Edit. Adyar. 3 »

Finance

Albert Calmès : *Administration financière des entreprises et des sociétés* ; Payot. 30 »

Héraldique

Georges Lanoë-Villène : *Symbolique de la fleur de Lys des Armoiries* ; Jouve. 3 »

Histoire

Jacques Bainville : *Heur et malheur des Français*; Nouv. libr. nat. 25 »

Comte de Falloux : *Mémoires*, mémoires d'un royaliste. La Restauration. La monarchie de Juillet La révolution de 1848. Tome Ier ; Perrin. 9 »

Duc de La Force : *Le maréchal de La Force, 1558-1652*; Emile-Paul. 12 »

Saint-Simon : *Mémoires*, édités par A. de Boislile, tome XXXVI. (Les grands écrivains de la France) ; Hachette. 30 »

Hygiène

Dr Stéphen Chauvet : *Initiation à l'art d'être maman* ; Maloine. 7 »

Linguistique

Marcel Cohen : *Le système verbal sémitique et l'expression du temps* ; Leroux. 45 »

Pierre Le Roux : *Atlas Linguistique de la Basse-Bretagne*, 1er fascicule; Champion. » »

Littérature

Paul Bert : *Lamartine homme social*, son action départementale ; Jouve. 7 »

Léon Brunschwig : *Le génie de Pascal* ; Hachette. 8 »

Joseph Conrad : *Des souvenirs*, traduit de l'anglais par C. Jean-Aubry ; Nouv. Revue franç. 7 50

René Guyon : *Anthologie bouddhique* ; Crès, 2 vol. 13 »

René Johannet : *Anatole France est-il un grand écrivain ?* Plon, 4 «

Pierre Pouget : *L'autre bataille* ; Berger-Levrault. 7 50

Musique

Camille Bellaigue : *Paroles et musique* ; Perrin. 7 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Contre-Amiral M. W.-W.-P. Consett et Cap. de Vaisseau O.-H. Daniel : *Le triomphe des forces économiques*, exposé des transactions à la faveur desquelles l'Allemagne put s'approvisionner pendant la grande guerre, avant sa débâcle sous la pression des forces économiques, traduit par le Cap. de frégate Guette ; Challamel. 10 »

Philosophie

Lionel Dauriac : *Contingence et rationalisme* ; Vrin. 18 »

Camille Spiess : *La psycho-synthèse* ; Delpeuch. 1 »

Poésie

[É]tienne Basser : *Premiers poèmes* ; Figuière. 5 »

[M]arcel Chabot : *Etreintes d'âmes* ; Messein. 7 »

[Je]an Deloulme : *Mon missel* ; Imp. Taverne et Chandioux, Autun. » »

[Ja]ronne Fauqueux : *Les énergies*, poésies posthumes ; Messein, 7 »

[Jo]sé Hennebicq : *Proses lyriques* ; Chiberre. 5 »

[H]élène Jung : *La vierge au* ... Grasset. 6 »

Louis Lefebvre : *L'allusion au bonheur* ; Perrin. 6 »

Charles Lucifer : *Ballades brésiliennes* ; La Pensée latine, 5 »

Charles Lucifer : *Les poèmes défendus* ; La Pensée latine. 7 »

Achille Millien : *Roses de Noël*, derniers chants, 1916-1924 ; Lemerre 6 »

[P]aul Richoux : *Thèmes et variations* ;

Edit. du Monde moderne. » »

Georges Rodenbach : *Œuvres de Georges Rodenbach*. II : *Les Vies encloses. Le Miroir du ciel natal. Plusieurs poèmes* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Eugène Schuhl : *Un peu de poésie, de poésie amère* ; Jouve. 10 »

Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren*. IV : *Les blés mouvants, Quelques chansons de village. Petites légendes* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 18 »

Pierre de Vignier : *Effeuillaison* ; Messein. » »

Politique

N. Boukharine : *A, B, C du communisme* ; Libr. de l'Humanité. 4 »

Ve Congrès communiste fédéral. Résolutions ; Libr. de l'Humanité. 2 »

Ve Congrès de l'Internationale communiste, 17 juin-8 juillet 1924, compte rendu analytique ; Libr. de l'Humanité. 12 »

Eugène Jung : *La révolte arabe*. II : *De juin 1916 à nos jours, La lutte pour l'indépendance* ; Libr. Colbert. 8 »

Les questions d'organisation au Ve Congrès de l'I. C. ; Libr. de L'Humanité. 2 50

Boris Voline : *12 militants russes*, notices biographiques ; Libr. de l'Humanité. 1 75

X : *Lénine et la France* ; Libr. de l'Humanité. 1 75

Questions médicales

G. Delamare : *Spirochétoses respiratoires stomagènes* ; Masson. 60 »

Questions militaires et maritimes

Commandant de Balincourt et État-major de la marine : *Les flottes de combat pour 1925* ; Challamel. 25

Charles Duplomb : *Récits maritimes ou lettres inédites de marins français*, accompagnées de commentaires. Préface du Vice-Amiral Bienaimé ; Challamel. » »

Questions religieuses

Maurice Goguel ; *Jésus de Nazareth, Mythe ou histoire ?* Payot. 15 »

Mahomet : *Le Coran*, traduction nouvelle, avec notes, d'un choix de Sourates précédées d'une introduction au Coran par Edouard Montet ; Payot. 12 »

Roman

Axieros : *Platoniquement* ; Figuière 5 »

Binet-Valmer ; *Le taureau. Cette haine.. Les deux vieillards devant la mer* ; Flammarion. 7 50

Henry Bordeaux : *L'amour et le bonheur ou les frères ennemis* ; Plon, » »

Francis Carco : *L'équipe*, roman des fortifs; Albin Michel. 7 50

Marc Daubrive : *La farce de l'amour bourgeois* ; Baudinière. 7 »

Georges Day : *La griffe du diable* ; Figuière. 7 50

Charles Derennes : *Bellurot* ; Edit. du Monde moderne. » »

Jean Drault : *Le château d'un nouveau riche* ; France-Edition. 7 »

Ilya Ehrenbourg : *Les aventures extraordinaires de Julio Jurenito et de ses disciples*. Traduction par Mme A. Beloff et Draga Illitch ; Renaissance du Livre. 12 »

Lily Jean Javal : *Noémi* ; Plon. » »

Jean-Renaud : *Les haillons de la gloire* ; Flammarion. 7 50

Edouard de Keyser : *Avec toi sur le lac* ; Nouv. Revue critique: » »

Emmanuel Lacombe : *La prouesse de Dascle* ; Monde nouveau. 7 »

Pierre Lagarde : *La poupée de son* ; Aux éditeurs associés. 6 75

André Lichtenberger : *Toune et la vie* ; Nouv. Revue critique. 6 »

Charles Montcorronne : *Contes et nouvelles* ; Edit. J. A. P 12, rue des Messageries. Paris, 2 vol. » »

Auguste Paviot : *Contes de la Corne d'or et d'ailleurs*; Edit. Adyar. 8 »

Péladan : *Les dévotes vaincues* ; Aux éditeurs associés. » »

Raymond Recouly : *Le printemps rouge*, épisode de guerre et de révolution en Russie; Edit. de France. 7 50

Louis Rouquier : *Contes à la trou*

bilho (*Contes à la volée*) avec une traduction française et un glossaire languedocien-français. Préface de M. Jean Camp ; chez l'auteur, 23, rue Victor Hugo, Levallois-Perret. 5 »

Lucien Solvay : *La mare aux grenouilles*, trente ans d'avant-guerre ; Office de publicité, Bruxelles. » »

Frank Swinnerten : *Nocturne*, traduit de l'anglais par J. Muller-Bergalonne et M. Hentsch. Avec une introduction de H.-G. Wells ; Plon. 7 50

Sciences

Charles L. R. E. Menges : *Nouvelles vues Faraday-Maxwelliennes* (supplément) *sur la propagation de la lumière* ; Gauthier-Villars. » »

Sociologie

Vte Georges d'Avenel : *Les enseignements de l'histoire des prix* ; Payot. 5 »

H. Lénine : *Le pouvoir des Soviets et la femme* ; Libr. de l'Humanité. 0 15

Théâtre

Jean Conti et Guy Dorrez : *Bonnes références*, comédie en un acte ; Lesot. » »

John Ford : *Dommage qu'elle soit une prostituée*, suivi de *Le Sacrifice d'amour*, traduit de l'anglais par Georges Pillement ; Renaissance du Livre. 15 »

Voyages

Albert Mary : *Montagne* ; Figuière. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le souvenir d'Albert Samain. — André Tudesq. — Une lettre de M. Charles Maurras. — Un monument au commandant Boutin. — Le titre d'Empereur pris par les rois de France. — Au sujet du mot historique : « Tirez les premiers ! » — Le voyage oriental de Sir Hudson Lowe. — « Franchises » d'autrefois. — Les saints médecins. — Un vers d'Ernest La Jeunesse sur Edgar Quinet. — Coïncidences. — Publications du « Mercure de France ».

Le Souvenir d'Albert Samain. — *Le Journal Littéraire* a fait interroger M. Léon Bocquet, biographe d'Albert Samain, sur les diverses manifestations qui se préparent à l'occasion du 25e anniversaire de la mort du poète. Elles consistent en l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison dans laquelle Albert Samain est mort à Magny-les-Hameaux. Une autre plaque sera également apposée sur la façade de la mairie du village, rappelant les fréquents séjours de Samain dans la localité.

En ce qui concerne le monument que le Comité présidé par M. Emile Ferré se propose d'élever à Lille, et en vue de favoriser la souscription ouverte, des séances de poésie et des représentations de *Polyphème* seront organisées dans le Nord, avec le concours de l'Association de la presse régionale.

En attendant, un festival Albert Samain, présidé par M. Louis Lefebvre, a eu lieu au Caméléon, boulevard Raspail, qui a rassemblé un nombre important d'auditeurs et a obtenu le plus vif succès.

M. Léon Bocquet y a fait une conférence qu'il répétera prochainement à Versailles

Voici la deuxième liste des souscriptions relatives à la manifestation de Magny-les-Hameaux :

Société des Gens de Lettres (2e versement)	400
Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique.	500
Société d'Agriculture de Seine-et-Oise	50
Société de la Bibliothèque populaire de Versailles	25
M. Puig-Leclerq, à Dampierre	10
M. Hennet de Goutel, à Versailles	10
M. le Dr Charles Robert, à Versailles	10
M. Louis Bigard, à Chatou	50
Mme Poussin, à Louviers	10
M. Bonnefoy-Sibour, Préfet de Seine-et-Oise, 2e versement	50
M. Connat, secrétaire général de Seine-et-Oise, 2e versement	30
M. Malherbe, conseiller général du canton de Chevreuse	50
M. Gustave Kahn	20
M. André Foulon de Vaulx	50
M. Penning, instituteur à Magny-les-Hameaux	5
En souvenir du poète, Jules Princet	20
Mme N. Princet	10
M. Nifenecker, à Garches	10
M. Grossœuvre, à Versailles	10
M. Jacques, à Magny-les-Hameaux	50
M. Mareuse, vice président de la Commission des Antiquités et arts de Seine-et-Oise	50
M. le Dr Hennebon, à Pontchartrain	20
M. F. Hueber, à Versailles	10
Société Générale, agence de Versailles	20
Crédit Lyonnais, agence de Versailles	20
Total	1.490
Liste précédente	1.220
	2.710

La correspondance et les souscriptions sont reçues par M. Fernand Boulé, à l'Hôtel des Archives départementales de Seine-et-Oise, 12, rue Neuve, Versailles.

§

André Tudesq. — André Tudesq est mort à Saïgon, le 27 janvier dernier. Il était né à Alais en 1883 et avait débuté dans les Lettres vers 1904, en publiant des vers d'inspiration parnassienne. Il était alors le secrétaire de M. Edmond Haraucourt. Journaliste et correspondant de guerre, il collabora ensuite à la *Presse*, à *Paris-Journal*, à *l'Intransigeant*, à *Paris-Midi* et publia des livres de contes et de voyages : *Les magots d'Occident, le Harem assassiné, Sur les champs de*

bataille, les Mémoires d'un 75, les Compagnons de l'aventure, les Six beautés sous les arbres.

C'était un homme de petite taille, vif, alerte, grand conteur d'histoires un peu hallucinantes et qui faisaient la joie de Guillaume Apollinaire.

Avec Apollinaire, André Salmon, René Dalize et André Billy, il fonda, en 1912, un recueil mensuel : *Les soirées de Paris*, auquel collaborèrent les frères Tharaud, Eugène Montfort, Francis Carco, Tristan Derème, Fernand Divoire, etc. Mais le journalisme reprit bientôt Tudesq. Cependant, il était déjà atteint par l'affection pulmonaire à laquelle il devait succomber. Lorsqu'il repartit pour la Cochinchine, il dit à ses amis : La chaleur humide de ce pays me sauvera ou me tuera. De toute façon j'en sortirai...

Les livres d'André Tudesq se rattachent à la littérature vécue ; c'est l'œuvre d'un bon écrivain dont le labeur a été constamment interrompu par les obligations du journalisme. On ne sait pas assez ce que représente de dépense physique, de labeur continu, la mise au point d'un roman ou d'un poème pour l'écrivain qui, sur un coup de téléphone, doit boucler sa valise et abandonner momentanément la page commencée afin d'aller porter témoignage sur quelque événement du jour. — L. DX.

§

Une lettre de M. Charles Maurras.

Paris, le 22 janvier 1925.

Mon cher Vallette,

Dans son curieux article du *Mercure de France*, « Du point de vue de Sirius » (15 janvier), M. Constant Bourquin se demande si je ne me *force* pas pour abandonner Comte sur l'article de la loi des trois états et, en conséquence, si je n'ai pas lié mon esprit par la volonté de composer avec le catholicisme. Non. Au temps de ma jeunesse où j'étudiais et rejetais cette loi, j'étais éloigné de prévoir que je dusse un jour me mêler à l'action pratique. Je rejetais cette loi, comme je la rejette, parce qu'elle ne m'est jamais apparue vraie. Ceux, mon cher Vallette, de vos lecteurs du *Mercure* qui connaissent un peu les raisons et le mouvement de mon ancienne critique des « Nuées » doivent bien voir pourquoi je ne puis croire à l'évolution ternaire de l'esprit humain de théologique en métaphysique et de métaphysique en science positive. Ils n'ont pas à se mettre en peine de l'explication proposée par M. Constant Bourquin.

Permettez-moi d'ajouter qu'à la même époque des « Nuées », je n'aurais pas manqué de ranger au nombre des fausses déesses d'Aristophane cette séparation radicale que M. Constant Bourquin n'est pas

seul à instituer entre l'ordre de l'action et celui de la connaissance. Il m'a toujours paru que le même esprit (à des points différents de sa carrière ou en des instants différents de sa vie présente) peut fort bien passer de la contemplation des causes et des êtres à l'acte d'en modifier les effets et la vie. Activités distinctes ? Sans doute. Nullement contraires. Pas plus hétérogènes que le fait de marcher ou de courir après le fait d'avoir mangé et bu, par exemple.

M. Constant Bourquin relève l'influence de « conceptions parentes » sur M. Benda et sur moi. Ces conceptions parentes sont innombrables en effet. Il suffit de considérer l'enchaînement traditionnel des maîtres de tous les temps. Mais il est une influence dont je me suis toujours défendu pièces en mains, c'est celle de Nietzsche. Les fureteurs pourront lire soit dans les vieilles collections du *Mercure* l'article généreux où mon ami M. Pierre Lasserre insistait avec éloquence pour me rendre plus attentif au beau visage tourmenté du père de Zarathoustra, soit, dans mon livre *Quand les Français ne s'aimaient pas* (1916), le chapitre *du Tien et du Mien de Nietzsche*. Je n'ai pas y revenir.

Dès lors, pour ce qui est de la « défense patricienne », comme dit M. Bourquin, on comprendra que je ne puisse pas admettre chez M. Benda la brutale et sauvage déviation, la barbarie romantique, l'esprit contradictoire, tout ce que j'ai critiqué dans Nietzsche. Vos lecteurs auraient donc tort de croire que l'idée ou l'organisation d'une « défense » contre la démocratie nous soient venues, directement ou indirectement, par l'école juive groupée à la *Revue blanche*, par M. Benda ou les siens. Il est vrai que cette idée, cette organisation sont représentées, dans l'esprit de M. Bourquin, par un appel de M. Benda (à l'Argent et à la Raison, à l'Esprit d'autorité) qui parut dans ses *Dialogues de Byzance*. Je n'ai aucun souvenir de ces *Dialogues* et l'extrait qu'en cite M. Bourquin m'aurait déplu en tout temps ; mais, contemporains, dit-il, de l'affaire Dreyfus, ils ne peuvent être antérieurs à 1897. Plusieurs années auparavant, d'autres esprits travaillaient, d'autres livres paraissaient, issus de « conceptions parentes » infiniment plus anciennes et plus avouables. Hugues Rebell écrivait son *Union des trois aristocraties* (l'Argent, le Sang, l'Intelligence) qui a dû paraître vers 1892 à la *Plume*, si je ne me trompe, l'année même où je donnais mes *Serviteurs* à la *Revue bleue*, le reste du *Chemin de Paradis* ne devant paraître qu'en 1894.

Ceci soit dit sans vain souci de priorité. Je remplis d'abord des devoirs d'amitié et de justice. Tant que René Boylesve ou moi survivrons, nulle protestation nécessaire ne fera défaut pour faire rendre à Hugues Rebell ce qui lui est dû. Bien que Nietzsche lui fût assez sympathique, Rebell, né royaliste de l'Ouest, aurait jugé assez déplaisant d'être rattaché à une école de nietzschéens juifs auxquels il ne

devait absolument rien et qu'il avait plutôt enseignés et renseignés de son fond. Le droit d'aînesse est, certes, peu de chose pour le service des idées, où l'important est de réaliser par la pensée et par l'action. Pourtant, les faits sont ce qu'ils sont. Nous étions là, nous écrivions, nous publiions, la *Revue blanche* n'en soufflait mot, et M. Benda n'avait encore rien écrit.

Très cordialement à vous, mon cher Vallette, en toute hâte.

CH. MAURRAS.

§

Un monument au Commandant Boutin.

Alger, 17 janvier 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure* du 1er janvier 1925, j'ai lu avec une grande attention l'article de M. Auriant intitulé « Sur la piste du mystérieux Boutin : l'odyssée algérienne ».

Vos lecteurs et M. Auriant lui-même apprendront, sans doute, avec plaisir la constitution d'un comité pour l'érection d'un monument au commandant Boutin, qui serait inauguré aux fêtes du centenaire de 1930.

Voici la composition du comité :

Président : M. Bailly, géomètre en chef du Service topographique d'Alger. Vice-présidents : M. Daillet, géomètre en chef du Service topographique d'Oran ; M. Delaby, géomètre en chef du Service topographique de Constantine. Trésorier : M. Gauzin, vérificateur, chef de bureau du Service topographique d'Alger. Secrétaire : M. Peyronnet, capitaine au 9e régiment de zouaves, membre du bureau de la Société de Géographie d'Alger. Secrétaire adjoint : M. Cuvellier Alexis, ex-maire de Dély-Ibrahim, inspecteur honoraire en retraite du Service topographique d'Oran. Membres du comité : MM. Le Maître, capitaine, chef de bureau du Service géographique de l'armée, XIXe Corps ; Maris, sous-directeur de l'Agriculture, du Commerce, de l'Industrie au Gouvernement général de l'Algérie ; Flottes de Roquevaire, directeur du Service cartographique de l'Algérie ; Ardoin, géomètre en chef, en retraite, du Service topographique d'Oran ; Vandel, géomètre en chef, en retraite, du Service topographique de Constantine.

Veuillez agréer, etc. JACQUES BOUTERON.

§

Le titre d'Empereur pris par les rois de France.

Rio de Janeiro, le 10 janvier 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans une note à son article « M. de Chateaubriand et Méhémet Ali », paru dans le *Mercure de France*, du 15 décembre 1924, p. 795,

votre collaborateur M. Auriant indique que le titre d'Empereur aurait été « depuis Napoléon le titre officiel que prenaient les souverains de la France vis-à-vis de la Porte ».

En réalité l'origine de cette appellation est beaucoup plus ancienne que M. Auriant ne paraît le supposer. Telle était la tradition dans les rapports de l'ancienne monarchie avec la Sublime Porte, les Rois de France s'en étant, depuis François Ier, je crois, constamment revêtus à l'égard des Sultans afin de se trouver sur un pied d'égalité protocolaire avec ceux-ci. Sous l'ancien régime, en effet, la dignité impériale entraînait un droit de préséance sur la dignité royale et dans la plupart des cours de l'Europe les envoyés de l'Empereur avaient le pas sur ceux du Roi très chrétien.

Veuillez agréer, etc.

HENRI HOPPENOT
Chargé d'Affaires de France au Brésil.

§

Au sujet d'un mot historique : « Tirez les premiers ! » — Il est heureux que M. Léon Deffoux ait eu l'idée de soulever de nouveau ici la question du *mot de Fontenoy*. Rien, en effet, n'est plus embrouillé que cette petite question d'histoire. Mais, avec un peu de méthode, il sera enfin permis de la tirer au clair. On connaît le récit traditionnel. Nul ne l'a donné de meilleure sorte que le Duc de Broglie, dans une plaquette rare, publiée en 1897 « sous la direction d'un amateur » (M. Reveilhac) : *La Journée de Fontenoy*. Voici ce qu'on y lit à la p. 46 :

> En s'abordant, ces gentilshommes se saluèrent comme s'ils s'étaient rencontrés à la promenade ; puis il y eut un instant de silence et une halte, comme pour un échange de politesses. *Tirez donc, Messieurs !* — dit alors lord Charles (1). — *Non, Monsieur*, répondit à haute voix le Comte d'Auterroche (*sic*), lieutenant aux grenadiers de la Garde ; *nous ne tirons jamais les premiers : tirez vous-mêmes !*

Et, p. 46, une planche en couleur représente la scène, d'après l'eau-forte de Lalange, père et fils.

M. A. Butin, ancien professeur, a purement et simplement copié le Duc dans sa brochure de 1904, parue à Lille : *La Bataille de Fontenoy et l'inscription commémorative de 1902*, p. 25. Mais il a presque correctement graphié : *Anterroche*. En 1906, le capitaine J. Colin, dans *Les Campagnes du Maréchal de Saxe, troisième partie, Fontenoy* (Paris 1906), relate aussi, p. 111-113, l'incident : il reconnaît que « la discipline ne fut pas assez forte, de notre côté, pour empêcher la « tirerie »... » et en appelle au prince de Croy, « toujours impartial et sincère » et « bien formel sur ce point ». Il assure que les Gardes firent

(1) C'était Lord Charles Hay, frère du Marquis de Tweedale.

« d'abord leur décharge » et essuyèrent « tout de suite après » celle des Anglais. D'où il suivrait que les Gardes tirèrent d'abord. Mais le capitaine Colin est entièrement convaincu de l'authenticité de la réponse d'Anterroches, qu'il interprète en casuiste, plus qu'en historien.

La confusion entre le comte « d'Auteroche », ou « d'Hauteroche » et le comte d'Anterroches est due à Voltaire, dont le récit de Fontenoy — au chapitre XV de l'*Histoire du siècle de Louis XIV* (1) — fut écrit sous la dictée de son vaniteux ami, le duc de Richelieu, désireux de s'attribuer les honneurs de cette journée. La version de Voltaire fut d'ailleurs aussitôt réfutée par M. de Cossigny, maréchal de camp, ancien directeur des Fortifications des Deux Bourgognes, lequel assistait à Fontenoy en qualité de lieutenant et qui s'éleva avec la plus grande énergie contre « une aussi puérile réponse ». Son écrit, reproduit par le capitaine Colin, p. 362, contient ce caractéristique passage :

D'ailleurs cette réponse, qui pouvait être bien noble, n'est pas juste. Qui est-ce qui a dit à M. le Comte d'Hauteroche que nous ne tirons jamais les premiers ? C'est un fait qui dépend des circonstances et de l'espèce d'action dans laquelle on est prêt à s'engager....

Il est certain que le Duc d'Aumale — dans son *Histoire des Princes de Condé*, tome V, pages 251 et 264, note 2 — a reproduit, à propos de la bataille de Lens, en 1648, un règlement des Gardes Françaises qui leur défendait de faire feu les premiers, mais, au XVIIIe siècle, les théories avaient changé et, si l'on veut bien consulter les *Rêveries* du Maréchal de Saxe, on y verra, comme nous, qu'une troupe ne doit jamais se presser de faire feu la première, que ce serait la défaite, etc.

Ce Comte d'Anterroches — Joseph-Charles-Alexis — était de Murat et, au moment de la bataille de Fontenoy, avait 35 ans. Devenu commandant de bataillon aux Gardes, avec le grade de maréchal de camp et la croix de Saint-Louis, il prit sa retraite en 1777, le 31 août, âgé de 67 ans et mourut, jouissant d'une pension de 8.000 livres, en septembre 1785, avec le grade de lieutenant général. Le marquis Dugast de Bois-Saint-Just, ancien officier aux Gardes Françaises, qui publia en 1809, en 2 volumes in-8°, anonymes, des souvenirs intitulés : *Paris, Versailles et les Provinces au XVIIIe siècle*, qui eurent une cinquième édition en 1823, nous a laissé de lui un curieux portrait, le peignant comme un officier fort simple de façons, peu instruit, uniquement féru du service et très paterne pour ses hommes. Laissa-t-il, comme Cambronne, croire qu'il avait prononcé la phrase devenue célèbre ? Mme de Genlis, en tout cas, n'hésite pas — au paragraphe qu'elle lui a dédié au tome I de ses *Souvenirs de Félicie* (Paris, an XII, 1804), pages

(1) *Œuvres complètes*, édition Garnier, tome XV, page 240. Voltaire écrit « le Comte d'Auteroche ».

1-3 (Vᵉ édition, 1823) — à se faire l'écho de la tradition, alors courante, qu'il en était l'auteur. On va voir que rien n'est plus faux.

L'unique document authentique, le seul qui puisse faire foi en l'espèce, — car l'attribution de la phrase ne repose sur rien, les dires de Voltaire n'ayant aucune valeur et étant l'unique point de départ de la légende, — se trouve au *Foreign Office* britannique. C'est le rapport de Sir John Ligonier à Lord Harrington en date du 14 mai 1754, écrit immédiatement à la suite des événements. Ce document est en français. Il a été publié intégralement en juillet 1897 par E. M. Llyod dans *The English Historical Review* sous le titre : *Two Dispaches relative to the Battle of Fontenoy*. Le passage qui nous intéresse ici se lit p. 529 :

..... Nous abordâmes pourtant les ennemis et reçûmes leur décharge à 30 pas, avant de tirer un coup. Je crus alors que la victoire était certaine.

On sait que ce furent les Hollandais qui amenèrent la défaite des Anglais et des Hanovriens — sans oublier le rôle joué par la brigade irlandaise, sur laquelle on pourra voir l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, XXVIII, 84 et 292. Mais, désormais, qu'on ne parle plus dans les ouvrages d'histoire de cette fameuse phrase, qui nous a valu, de la part d'un écrivain généralement mieux informé, M. Albert Dauzat, cet élan lyrique — dans l'*Ere Nouvelle* du 1ᵉʳ janvier 1924 (1) — que la vraie France était « celle qui s'écriait, par l'organe de l'officier des gardes de Fontenoy : *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* » Ce n'était pas autre chose qu'avait déjà écrit un célèbre stratège, proclamant, deux ans auparavant, que, peut-être sans le vouloir, le comte d'Anterroches avait « planté une fleur de plus dans le parterre déjà si touffu des élégances passées et des courtoisies d'autrefois » et que le *tirez les premiers !* restera dans nos Annales « comme le dernier vestige d'une distinction de forme aujourd'hui bien lointaine et bien oubliée ». — C. P.

§

Le Voyage oriental de Sir Hudson Lowe.

Après la mort de Bonaparte, Sir Hudson Lowe éprouva le besoin de changer d'air et de se distraire. A Sainte-Hélène il avait été aussi prisonnier que celui dont il fut le geôlier. Il s'embarqua donc pour l'Orient. En mai 1826 il visitait l'Egypte, et M. Robert Hay, qui l'y aperçut, nota dans son journal :

Après le coucher du soleil, comme nous nous étions assis pour dîner sous la

(1) Article : *Le vrai visage de la France*. L'article de M. le lieutenant-colonel Rousset, manifestement écrit pour réfuter l'écho du *Mercure* du 15 décembre 1921, — que naturellement il ne cite pas, — est dans le *Gaulois* du lundi 9 janvier 1922 : *Tirez les premiers*.

tente, au faite de la rive [occidentale du Nil] nous vîmes passer près de nous la cange de Sir H. Lowe se dirigeant vers Kennoh, et si ça peut lui faire plaisir, il peut se vanter d'avoir visité Thèbes dans un plus bref espace de temps que tous les touristes, anciens et modernes, ayant vu le petit temple de Gournah, la vallée des Rois, les temples de Medinet-Abou et le colosse de Memnon, sur ce versant de la rive, les vastes ruines de Karnak et les vestiges de Louksor sur l'autre, de l'aube au crépuscule du même jour, y compris quelques heures de sieste à midi !.. Le major Elwood vint sous ma tente dans l'après-midi et me fit part d'une circonstance qui m'a paru expliquer cette grande hâte. Tandis que Sir Hudson Lowe était à Smyrne, un fou français tenta de l'assassiner. Il avait même réussi à pénétrer chez lui. Le général dormait et, quoique l'affaire eût soulevé un grand tumulte par la maison, il ne se réveilla point. La première nouvelle du danger qu'il venait de courir, il l'apprit de Lord Saint-Asaph et d'un autre voyageur accourus pour s'informer de l'état de ses nerfs. On s'expliqua et sans doute la surprise se dissipa, Sir Hudson comprenant qu'il ne pouvait être aimé des Français. Il paraît que l'homme qui aurait cherché à l'assassiner en avait ouvertement manifesté le dessein et avait même prié certain médecin de Smyrne d'assister à l'opération — ce qui prouve qu'il n'était pas intelligent. Des lettres lui furent adressées [à Sir Hudson Lowe] l'assurant qu'il ne devait pas s'attendre à traverser l'Egypte en sûreté... A son arrivée ici, il avait demandé et obtenu un janissaire pour sa garde.

AURIANT.

§

« Franchises » d'autrefois.

Monsieur le Directeur,

Depuis quelques mois, journaux et revues reproduisent à l'envi « Les Franchises d'un Provincial », qui malmènent avec esprit les gloires d'hier et d'aujourd'hui. On ne se souvient guère des « mots » de Léon Gozlan sur ses contemporains. J'en retrouve quelques-uns dans les *Sensations d'un juré* d'Hippolyte Babou et je me permets de vous les envoyer pour faire suite aux « Franchises » :

CHATEAUBRIAND

Narcisse de la mer Morte ou du Jourdain. Homère pleureur et pas aveugle, lisant couramment l'*Iliade* sous la couverture de la *Bible*, espèce de saint Christophe qui se fait porter par le Christ.

LAMARTINE

Un voluptueux à cantique et à nacelle. On le canonisera sous ce nom : Saint Alphonse de Parny.

VICTOR HUGO

Un minutieux et un grandiose : Michel-Ange Meissonier.

SAINTE-BEUVE

Croquant et fondant, onctueux et savoureux ; un vrai pâté d'anguilles.

ALFRED DE VIGNY

Une admirable extinction de voix.

ALFRED DE MUSSET

Lord Byronet.

HENRY MURGER

Polyte Musset.

OCTAVE FEUILLET

Musset avait une tirelire d'or où il jetait ses gros sous, en rentrant, quand il était gris. Petit jeune homme pauvre, tu as cassé la tirelire, et te voilà riche.

ERNEST RENAN

Le plus doux des hommes cruels : Fénelon Strauss, auteur de la *Vie de Jésus*.

GUIZOT

J'ai rencontré un jour, sur un glacier suisse, un Anglais éloquent qui parlait français. Si ce n'est pas M. Guizot, qui est-ce donc ?

THIERS ET SCRIBE

O le grand historien, cet Adolphe Scribe ! ô le grand vaudevilliste, cet Eugène Thiers !

GEORGE SAND

Talent viril, dit-on. Pas du tout. Romancier pour femmes.

JULES SANDEAU

Ah ! celui-ci, talent très viril ! Romancier pour dames : voilà la nuance.

MADAME DE GIRARDIN, VICOMTE DE LAUNAY

La Muse de la Patrie, établie marchande de modes, rue Vivienne.

STENDHAL

Un Mérimée bouillonnant.

MÉRIMÉE

Stendhal en gelée.

ARMAND MARRAST

Armand Carrelet, jolie réduction du grand Armand, pas Richelieu, Carrel !

GUSTAVE PLANCHE

Vicaire savoyard, de la confession protestante des Deux Mondes. Il prêche à la chapelle Saint-Benoît, au premier étage, au fond du jardin, la porte à droite.

MÉRY

Gascon de Marseille. Il affirme que je ne suis jamais allé aux Indes, parce que n'y étant jamais allé, lui, il ne m'y a jamais rencontré, moi. Te tairas-tu, Bouche-du-Rhône ?

MICHELET

Une voix de femme... une voix d'enfant... Plaintes, gémissements, cris de détresse... Ah ! c'est déchirant !... Je suis ému, j'accours... Ni enfant, ni femme !... Un homme souple et fort se jette à mon cou, m'étreint et me terrasse... C'est un assassin, c'est un filou... c'est Michelet !

ALPHONSE KARR

Le bon sens printanier, un buisson d'aubépine, piquant et parfumé. Il a trop souvent quitté Paris, trop habité Sainte-Adresse, trop résidé à Nice, trop *sau-*

veté ci, trop jardiné là... Il a fini par avoir l'air provincial. J'ai eu quelquefois envie de l'appeler Karr-Cassonne.

LOUIS VEUILLOT

Voilà le marchand de marée : « Talent qui glace, qui glace, talent nouveau ! » Bouchez-vous le nez, mon ami.

BALZAC

Hercule en pantoufles, filant des feuilletons aux pieds de ses créanciers.

Veuillez agréer, etc. GEORGES MARLOW.

§

Les saints médecins. — Que l'exercice de la médecine ait valu, à quelques mortels, honneurs et reconnaissance, cela ne nous surprend pas, mais qu'il ait conduit l'Eglise à les honorer comme « saints », voilà, certes, qui est plus inattendu. On peut pourtant s'en convaincre en consultant les *Caractéristiques des Saints* par le P. Cahier, qui donne la liste suivante des saints « regardés comme ayant exercé la médecine et qui sont honorés à ce titre » :

Saints Alexandre de Phrygie; Antiochus de Rome ; Antiochus de Sébaste ; Carponius ; Carpohore ; Cossien ; Césaire ; Codrat de Corinthe ; Come et Damien ; Cyr d'Alexandrie ; Denys ; Diomède; Emilien ; Eusèbe ; sainte Françoise Romaine; saints Gennade ; Hermolaus ; sainte Hildegarde de Bingen ; saints Jean Damacène ; Julien de Chypre ; Julien d'Emèse ; Juvénal ; Léonce ; Carpophore d'Aquilée ; Libérat ; Luc ; Oreste de Cappadoce ; Papilius ; Philippe Benizzi ; Pantaléon ; Sanson ; Thalélée ; Théodote ; Ursicin ; Vilfère, Zénobe d'Egée ; Zénobe de Sidon, saint Médicus et enfin le bienheureux Antoine d'Aquila.

« En parcourant cette liste, dit l'*Almanach Catholique pour 1925*, on verra que l'esprit de Dieu n'a pas manqué à ceux qui exercent cette profession dangereuse. »

Mais comment se fait-il que saint Thomas d'Aquin, qui s'occupa fort de médecine et qui, dans ses écrits, toucha aux questions de physiologie et d'embryologie, n'y figure point ?

§

Un vers d'Ernest La Jeunesse sur Edgar Quinet. — Edgar Quinet, dont on va célébrer, le 27 mars prochain, le cinquantième anniversaire funèbre, a inspiré à Ernest La Jeunesse ce curieux vers que nous croyons inédit :

Quinet, qui n'est Kean et qui n'est Ney, m'en quiquine !

Kean : prononcez *Kîn*, bien entendu...

§

Coïncidences. — L'acte de naissance de Joséph(*in*) Péladan, dressé à la mairie du 2ᵉ arrondissement de Lyon, le 29 mars 1858, a comme témoin A(ndré) Coulon.

L'acte de décès de Joséph(*in*) Péladan a été couché sur les registres de l'état civil de la ville de Neuilly-sur-Seine, le 27 juin 1918, sur la déclaration de A(uguste) Coulon.

Alors qu'il signe sur le registre de Lyon, A(ndré) Coulon est âgé de cinquante ans. Quand il paraphe le registre de Neuilly, A(uguste) Coulon a ce même âge : cinquante ans.

Le Sar n'aurait-il pas vu là un effet de cabalistique ? — RX.

§

Publications du « Mercure de France » :

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN, IV (*Les Blés nouveaux. Quelques chansons de village. Petites légendes*). Vol. in-8 écu de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 18 francs. Il a été tiré : 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 50 fr., et 250 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 40 à 289, à 30 fr.

ŒUVRES DE GEORGES RODENBACH, II (*Les Vies encloses. Le Miroir du Ciel natal. Plusieurs Poèmes*). Vol. in-8 écu de la Bibliothèque choisie, sur beau papier, 18 francs. Il a été tiré : 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 50 fr., et 220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 279, à 30 fr.

RÉIMPRESSION

MON JOURNAL, 1896-1900 (*Dix-sept mois en Danemark.* Pour faire suite au *Mendiant ingrat*), par Léon Bloy. 2 vol. in-16 à 7 fr. 50 chacun : 15 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.